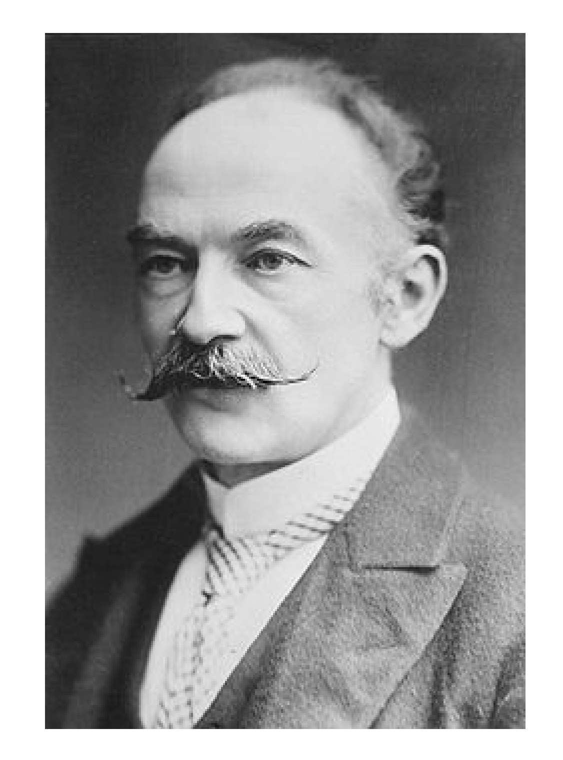
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Thomas Hardy

TESS D'URBERVILLE

Tess of the d'Urbervilles

(1891)

Traduit de l'anglais par Madeleine Rolland

Table des matières

PREMIÈRE PHASE

JEUNE FILLE

I

Un soir de la fin de mai, un homme d'un certain âge s'en retournait à pied de Shaston au village de Marlott, dans le val voisin de Blackmoor. Ses jambes vacillantes le faisaient obliquer légèrement vers la gauche. De temps en temps il semblait, par un vigoureux hochement de tête, confirmer une opinion, bien qu'il ne pensât à rien en particulier. Un panier à œufs vide était suspendu à son bras ; le poil de son chapeau était tout hérissé et la marque du pouce se voyait sur le bord.

Il croisa un prêtre âgé, à califourchon sur une jument grise, qui, tout en chevauchant, fredonnait d'un air distrait.

– Bien le bonsoir, dit l'homme au panier.

– Bonsoir, sir John, dit le prêtre.

Le piéton fit un ou deux pas, s'arrêta, puis se retournant :

– Faites excuse, monsieur : mais au dernier jour de marché nous nous sommes rencontrés sur cette route, à peu près à cette heure-ci, et j'ai dit : Bonsoir, et vous m'avez répondu : Bonsoir, sir John, comme aujourd'hui.

– Oui, dit le prêtre.

– Et une autre fois, avant, il y a près d'un mois.

– Cela se peut.

– Alors, pourquoi donc que vous m'appeliez tout le temps sir John, quand je suis tout bonnement Jack Durbeyfield, le revendeur ?

Le prêtre approcha son cheval.

– C’était une simple lubie, dit-il ; puis, après un moment d’hésitation : – C’est une découverte que j’ai faite il y a peu de temps, en étudiant les généalogies pour la nouvelle histoire du comté. Je suis le pasteur Tringham, l’antiquaire de Stagfoot-Lane. Ignorez-vous vraiment, Durbeyfield, que vous êtes le représentant en ligne directe de la vieille famille des chevaliers D’Urberville, descendant du célèbre chevalier, sir Païen D’Urberville qui, d’après les archives de Battle-Abbey, vint de Normandie avec Guillaume le Conquérant ?

– C’est bien la première fois qu’on me le dit, monsieur !

– Mais, c’est vrai... Levez un instant le menton que je puisse mieux saisir votre profil. Oui, voilà le nez et le menton D’Urberville... un peu dégénérés. Votre ancêtre était un des douze chevaliers qui aidèrent le seigneur normand d’Estremavilla à conquérir le comté de Glamorgan. Plusieurs branches de votre famille ont possédé des manoirs dans toute cette région-ci. Leurs noms se trouvent dans les Rôles du Trésor, au temps du roi Étienne. Sous le règne du roi Jean, l’un deux était assez riche pour faire don d’une seigneurie aux Chevaliers Hospitaliers, et, au temps d’Édouard II, votre aïeul Brian fut convoqué à Westminster pour y assister au Grand Conseil. Après avoir un peu décliné à l’époque d’Oliver Cromwell, mais pas de façon sérieuse, sous le règne de Charles II vous fûtes nommés Chevaliers du Chêne-Royal pour votre loyalisme. Oui, il y eut parmi vous des générations de sir John, et si le titre de chevalier, comme celui de baronnet, était héréditaire, ainsi qu’au temps jadis où les chevaliers se succédaient de père en fils, vous aussi, vous seriez maintenant sir John.

– Pas possible !

– En un mot, conclut le prêtre, se cinglant la jambe d’un coup de cravache décisif, il n’y a peut-être pas de famille pareille dans toute l’Angleterre.

– Nom de nom ! c'est-il bien vrai ? dit Durbeyfield, et voilà-t-il pas que je roule depuis des années, que je mange de la vache enragée, comme si je valais pas plus que le dernier de la paroisse !... Et depuis combien de temps sait-on ces choses-là sur moi, pasteur Tringham ?

Le prêtre lui expliqua qu'elles étaient, à sa connaissance, tombées dans l'oubli et que tout le monde, probablement, les ignorait ; lui-même avait commencé ses recherches au printemps dernier, quand, après s'être occupé de suivre les vicissitudes de la famille D'Urberville, il avait un jour remarqué le nom de Durbeyfield sur la voiture du revendeur. Alors, il s'était mis à faire une enquête sur le père et le grand-père de Durbeyfield et avait fini par n'avoir plus aucun doute.

– J'étais d'abord résolu à ne pas vous troubler avec ces renseignements inutiles, dit-il. Mais nos impulsions l'emportent parfois sur notre jugement. Je croyais que vous en saviez peut-être quelque chose ?

– Ah ! c'est vrai, j'ai entendu dire une ou deux fois que ma famille avait vu de meilleurs jours avant de venir à Blackmoor. Mais j'y avais pas fait attention, croyant que ça signifiait que nous avions eu autrefois deux chevaux, tandis que maintenant nous n'en avons plus qu'un... J'ai aussi une vieille cuiller d'argent et un vieux cachet gravé, à la maison ; mais bon Dieu ! qu'est-ce que c'est qu'une cuiller et un cachet ?... Et penser que nous étions de la même chair, tout ce temps, moi et ces nobles D'Urberville ! On disait que mon arrière-grand-père avait des secrets et ne se souciait pas de raconter d'où qu'il venait... Et, pasteur, sauf votre respect, où nous chauffons-nous maintenant ? Je veux dire où est-ce que nous demeurons, nous autres D'Urberville ?...

– Nulle part. Vous vous êtes éteints... comme grande famille.

– C'est malheureux !

– Oui, comme disent les chroniques mensongères, la branche masculine s'est éteinte, c'est-à-dire qu'elle a décliné, disparu.

– Alors, où sommes-nous enterrés ?

– À Kingsbere-sub-Greenhill. Vous êtes en rangées dans vos caveaux, et vos effigies reposent sous des baldaquins de marbre.

– Et où sont nos châteaux et nos domaines de famille ?

– Vous n'en avez pas.

– Et pas de terre non plus ?

– Aucune ; autrefois vous en possédiez en abondance, comme je vous l'ai dit ; votre famille se composait de branches nombreuses. Vous aviez, dans ce comté, une résidence à Kingsbere, une autre à Sherton, une autre à Millpond, une autre à Lullstead, une autre à Wellbridge.

– Et rentrerons-nous jamais dans ce qui est à nous ?

– Ah ! cela, je ne puis le dire.

– Et qu'ai-je de mieux à faire à ce propos, monsieur ? demanda Durbeyfield après un silence.

– Oh ! rien... rien. Si ce n'est vous humilier en songeant « Combien les puissants sont tombés ! ». C'est un fait de quelque intérêt pour l'historien et le généalogiste local, rien de plus. Il y a parmi les villageois de ce comté plusieurs familles d'un lustre presque égal. Bonsoir.

– Mais il faut retourner sur vos pas et prendre avec moi une pinte de bière, pasteur Tringham ; ils en ont de très passable à la Bonne Rasade, même si elle ne vaut pas celle de Rolliver.

– Non, merci ; pas ce soir, Durbeyfield ; vous en avez déjà votre compte !

Là-dessus, le pasteur continua son chemin, se demandant s'il avait été sage de colporter cette curieuse bribe de science.

Quand il fut parti, Durbeyfield fit quelques pas dans une rêverie profonde, puis, déposant son panier devant lui, s'assit sur le talus qui bordait la route.

Quelques minutes après, un jeune homme parut au loin ; Durbeyfield, en le voyant, leva la main, et l'autre pressa le pas et s'approcha de lui.

– Petit, prenez ce panier, vous allez me faire une commission.

Le grêle adolescent fronça le sourcil.

– Qui êtes-vous donc, John Durbeyfield, pour me commander et m'appeler petit ? Vous savez mon nom aussi bien que je sais le vôtre !

– Hé, hé ! C'est le secret ! Maintenant, obéissez à mes ordres et prenez le message dont je vais vous charger… Et donc, Fred, je veux bien vous dire le secret : c'est que je suis d'une noble race. Ça vient d'être découvert par moi cet après-midi !

Et, en faisant cette déclaration, Durbeyfield s'étendit voluptueusement sur le talus, parmi les pâquerettes.

Le jeune garçon, debout devant Durbeyfield, le contemplait dans toute sa longueur, de la tête aux pieds.

– Sir John D'Urberville, voilà qui je suis ! continuait l'homme étendu… c'est-à-dire, si les chevaliers étaient des baronnets, ce qu'ils sont. Tout ce qui se rapporte à moi est raconté dans l'histoire. Gamin, connais-tu l'endroit qui s'appelle Kingsbere-sub-Greenhill ?

– Oui, j'y suis été pour la foire de Greenhill.

– Eh bien, sous l'église de cette cité reposent...

– C'est pas une cité, l'endroit que je veux dire ; ou ça ne l'était pas quand j'y étais. C'était une espèce de petit endroit borgne.

– N'importe l'endroit, enfant, ce n'est pas la question. Sous l'église de cette commune-là donc reposent mes ancêtres, des centaines, en cottes de mailles et avec des bijoux, dans des grands cercueils de plomb pesant des kilos et des kilos. Y a pas dans tout le comté de South Wessex un homme avec, dans sa famille, des plus grands et des plus nobles esquelettes que moi !

– Oh !

– Maintenant, prenez ce panier et allez-vous-en à Marlott ; et quand vous serez arrivé à la Bonne Rasade, dites-leur de m'envoyer tout de suite un cheval ou une voiture pour me conduire à la maison. Et qu'ils mettent au fond de la voiture une mesure de rhum dans une petite bouteille, et qu'ils la marquent sur l'ardoise à mon compte. Et ensuite, allez chez moi dire à ma femme de laisser là son savonnage parce que c'est pas la peine de le terminer ; qu'elle attende que je revienne, j'ai des nouvelles à lui dire.

Comme le jeune garçon restait indécis, Durbeyfield mit la main dans sa poche et tira un shilling, un des rares qu'il eût en sa possession.

– Voici pour votre peine, petit.

Ceci changea l'opinion du jeune homme.

– Oui, sir John, merci. Rien d'autre que je puisse faire pour vous, sir John ?

– Dites-leur à la maison que j'aimerais pour le souper, voyons... un fricot d'agneau s'ils peuvent en avoir, sinon du

boudin, et s'ils en peuvent pas trouver, des andouilles feront l'affaire.

– Oui, sir John.

Le jeune garçon prit le panier et au moment où il allait partir, des sons d'instruments de cuivre se firent entendre du côté du village.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Durbeyfield. C'est pas pour moi ?

– C'est la promenade du club des femmes, sir John. Voyons. Votre fille est membre ?

– Parbleu ! Je l'avais tout à fait oublié en pensant à de plus grandes choses ! Eh bien, filez sur Marlott, n'est-ce pas, et commandez-moi cette voiture, et peut-être que je passerai faire l'inspection du club.

Le jeune garçon partit et Durbeyfield demeura couché sur l'herbe et les pâquerettes au soleil du soir. La route resta déserte et les sons affaiblis des instruments furent les seuls bruits humains perceptibles dans l'enceinte des collines bleues.

II

Le village de Marlott est situé au milieu des ondulations nord-est du beau val de Blackmoor, région enserrée et solitaire dont la plus grande partie est encore ignorée du touriste ou du paysagiste, bien qu'elle soit à quatre heures de Londres.

La meilleure façon de connaître la vallée est de la contempler du sommet des collines qui l'environnent, sauf peut-être durant les sécheresses de l'été, car ses chemins étroits, tortueux et bourbeux sont peu agréables pour le piéton qui, sans guide, en explore les recoins par le mauvais temps. Ce pays fertile et abrité où les champs ne sont jamais roussis et les sources jamais à sec, est limité au sud par une abrupte arête calcaire qui renferme plusieurs éminences. Le voyageur qui vient de la mer, après avoir fait péniblement une trentaine de kilomètres par des coteaux crayeux et des terres à blé, est surpris et charmé, en arrivant soudain au bord de l'un de ces escarpements, de voir à ses pieds s'étaler comme une carte une contrée toute différente de celle qu'il a traversée. Par-derrière, les collines sont découvertes, le soleil flamboie sur des champs assez larges pour donner au paysage l'air d'être à ciel libre, les chemins sont blancs, les haies basses sont formées de branches entrelacées, l'atmosphère est incolore. Dans la vallée, le monde paraît fait sur une échelle plus menue et plus délicate ; les champs sont de simples enclos, si réduits que, de cette hauteur, les haies semblent un réseau de fils vert sombre s'étendant sur le vert plus pâle de l'herbe. En bas, l'atmosphère est pleine de langueur et si colorée d'azur que le second plan participe de cette teinte tandis qu'au-delà, l'horizon est de l'outremer le plus foncé. Les terres labourables sont rares et restreintes. À de légères exceptions près, l'ensemble est une vaste masse luxuriante de verdure et d'arbres, où disparaissent les collines et les vallées de moindre

importance qu'elle enveloppe comme d'un manteau. Tel est le val de Blackmoor.

L'intérêt de la région est historique autant que topographique. Le val était connu jadis sous le nom de Forêt du Cerf Blanc ; une légende relatait comment un certain Thomas de la Lynd ayant tué un beau cerf blanc, forcé mais épargné par le roi Henri III, s'était vu condamner de ce fait à une lourde amende. Jusqu'à une époque relativement récente, le pays était couvert de bois épais. Encore maintenant, on en peut retrouver les traces dans les vieux taillis de chênes et les bandes irrégulières de hautes futaies qui survivent sur les pentes, et dans les arbres au tronc creux qui bordent maint pâturage. Les forêts ont disparu mais quelques vieilles coutumes de leurs ombrages existent encore, souvent déguisées ou transformées. Par exemple, cet après-midi-là, l'antique danse du Premier Mai se pouvait reconnaître dans la fête du club, ou, comme on disait, la promenade du club.

C'était un événement plein d'intérêt pour les jeunes habitants de Marlott, bien que l'intérêt véritable fût ignoré de ceux qui y prenaient part. La curiosité principale du club ne consistait pas dans l'antique coutume de s'en aller en procession danser sur l'herbe à chaque anniversaire, mais dans sa composition exclusivement féminine.

Dans les clubs d'hommes, ces fêtes étaient moins rares, tout en disparaissant peu à peu ; mais la timidité naturelle au sexe faible ou l'attitude sarcastique prise par les membres masculins de la famille avaient privé les derniers clubs de femmes (s'il en existait encore d'autres) de ce qui était leur gloire et leur fin. Seul celui de Marlott maintenait la *Cerealia* locale. Ce n'était pas un cercle proprement dit, mais une sorte de confrérie, restée fidèle à sa promenade processionnelle depuis des siècles.

Toute la bande était vêtue de robes blanches, gaie survivance des jours d'autrefois où la joie et le mois de mai étaient

synonymes, de ces jours où trop de prévoyance n'avait pas encore réduit les émotions à une médiocrité monotone. Les jeunes femmes se donnaient d'abord en spectacle en faisant deux par deux une procession autour de la commune. L'idéal et le réel se heurtaient un peu quand le soleil découpait leurs silhouettes sur les haies vertes et les façades des maisons à la broderie de plantes grimpantes, car, si la troupe tout entière était habillée de blanc, il n'y avait pas deux teintes pareilles. Quelques robes étaient d'un blanc presque franc ; d'autres d'une pâleur bleuâtre ; d'autres encore (depuis longtemps sans doute pliées dans les armoires et appartenant aux plus âgées) tiraient sur le livide et rappelaient le temps du roi George. En outre, toutes les femmes et toutes les jeunes filles tenaient dans la main droite une baguette, et, dans la gauche, un bouquet de fleurs blanches. Chacune s'était chargée de cueillir l'un et d'écorcer l'autre.

On remarquait dans le cortège quelques femmes mûres, voire quelques vieilles femmes dont les cheveux aux fils d'argent et les visages ridés paraissaient quasi grotesques, certainement pathétiques, en si pimpant attirail. À les bien regarder cependant, ces créatures soucieuses que l'expérience avait instruites et pour qui s'approchait l'heure résignée du détachement total, vous en auraient plus appris que leurs compagnes juvéniles. Mais laissons-les pour celles chez qui palpite l'ardeur de la vie.

Les jeunes filles formaient la majorité de la bande et leurs cheveux opulents reflétaient au soleil tous les tons d'or, de noir et de brun. Quelques-unes avaient de beaux yeux, d'autres un joli nez, d'autres une jolie bouche et une jolie taille, peu d'entre elles avaient tout réuni ; peut-être même aucune. C'étaient de vraies paysannes, gênées par cette exhibition en public ; elles ne savaient que faire de leurs lèvres et tâchaient en vain de bien poser la tête et de se donner un air indifférent.

Et de même que toutes étaient réchauffées au-dehors par le soleil, de même chacune avait son petit soleil intérieur aux rayons duquel son âme s'épanouissait : quelque rêve, quelque

affection, quelque marotte, au moins quelque espérance faible et lointaine qui, dépérissant faute d'aliment, continuait cependant à vivre selon l'habitude des espérances. Aussi toutes étaient de bonne humeur et beaucoup étaient gaies.

Elles firent le tour en passant près de l'auberge de la Bonne Rasade et quittèrent la grand-route pour entrer dans les prés par une petite barrière quand l'une des femmes dit :

– Seigneur Dieu ! Tess Durbeyfield, voilà-t-il pas ton père qui rentre chez lui en voiture !

Une jeune femme de la bande tourna la tête à cette exclamation. C'était une belle fille, bien faite, pas mieux que d'autres peut-être, mais sa bouche mobile d'un rouge de pivoine et ses grands yeux innocents donnaient de l'éloquence à la couleur et à la forme. Elle portait un ruban rouge dans les cheveux et elle était la seule du blanc cortège qui pût se vanter d'une si éclatante parure.

Au moment où elle se retourna, Durbeyfield passait sur la route dans un cabriolet de la Bonne Rasade conduit par une vigoureuse donzelle à tête frisée, les manches retroussées jusqu'aux coudes. C'était la joyeuse servante de l'établissement qui, jouant le rôle de factotum, devenait parfois palefrenier et valet d'écurie. Durbeyfield, étendu dans le fond de la voiture, les yeux voluptueusement fermés, agitait la main au-dessus de sa tête et chantait en un long récitatif :

« J'ai – un grand – caveau – de – famille – à – Kings – bere – et – des – ancêtres – chevaliers – dans – des – cercueils – de – plomb ! »

Les membres du club furent prises de rires étouffés, sauf la jeune fille nommée Tess, chez qui semblait monter une lente colère à la pensée que son père se rendait ridicule.

– Il est fatigué, voilà tout, dit-elle vivement, et il a pris la voiture pour rentrer parce que notre cheval doit se reposer aujourd'hui.

– Dieu te bénisse, Tess, que tu es simple ! dirent ses compagnes... Il a son pompon des jours de marché. Ah ! ah !

– Écoutez, je n'avancerai pas d'une ligne avec vous si vous continuez à rire de lui ! cria Tess dont la figure et le cou prirent la même teinte que ses joues.

Un instant après, ses yeux se mouillèrent et son regard s'abaissa. Voyant qu'elles lui avaient vraiment fait de la peine, les autres se turent et l'ordre régna de nouveau. L'orgueil de Tess ne lui permit pas de tourner la tête pour savoir quelle était l'intention de son père, s'il en avait une, et elle se dirigea avec toute la bande vers l'enclos où l'on devait danser sur l'herbe. Quand on y fut arrivé, elle avait retrouvé sa bonne humeur, donnait de petits coups de baguette à sa voisine et causait comme d'habitude.

À cette époque de sa vie, Tess Durbeyfield n'était qu'émotion pure, dépourvue de toute expérience. Malgré l'école du village, sa langue subissait encore l'influence du patois et de l'accent du terroir où les *r* se prolongent en une intonation savoureuse. Sa bouche d'un rouge foncé à la jolie petite moue avait pris à peine sa forme définitive et la lèvre inférieure faisait remonter le milieu de la lèvre supérieure quand elles se fermaient après avoir parlé. L'enfant apparaissait encore à demi chez elle. Ce jour-là, tandis qu'elle s'avançait dans sa robuste beauté de femme, ses douze ans se lisaient sur ses joues, ses neuf ans étincelaient dans ses yeux, et même de temps à autre sur la courbe de ses lèvres voltigeaient ses cinq ans.

Cependant peu de gens le voyaient et moins encore y prenaient garde. Un petit nombre, surtout des étrangers, la regardaient longuement en passant, se laissaient momentanément fasciner par sa fraîcheur et se demandaient avec regret s'ils la

reverraient, mais elle n'était pour la plupart qu'une belle et pittoresque paysanne, rien d'autre.

Personne n'entendit plus parler de Durbeyfield dans son char triomphal et, le club ayant atteint l'endroit fixé, la danse commença. Puisqu'il n'y avait pas d'hommes dans la troupe, les jeunes filles dansèrent d'abord entre elles, mais, quand approcha la fin de la journée de travail, les habitants du village ainsi que des oisifs et des piétons se réunirent tout autour et parurent disposés à demander une danseuse.

Parmi les assistants se trouvaient trois jeunes gens d'une classe supérieure ; ils portaient de petits havresacs au dos et de fortes cannes à la main. D'après leur ressemblance générale et leur âge on pouvait supposer qu'ils étaient frères, et ils l'étaient en effet. L'aîné avait la cravate blanche, le gilet montant et le chapeau à bord mince du clergyman classique ; le second était l'étudiant ordinaire ; il eût été assez difficile de caractériser le troisième et le plus jeune d'après son apparence ; son regard et son costume étaient ceux d'un homme qui ne s'est pas encore pris dans l'engrenage d'une carrière. Ce qu'on pouvait affirmer, c'est qu'il devait être prêt à essayer un peu de tout, à étudier un peu de tout à son aise et à son heure.

Les trois frères racontaient à une connaissance du moment qu'ils profitaient de leurs vacances de Pentecôte pour faire une excursion dans le val de Blackmoor. Ils s'accoudèrent contre la barrière, le long de la grand-route, et demandèrent ce que signifiaient la danse et les jeunes filles en robes blanches. Il était évident que les deux aînés n'avaient pas l'intention de s'attarder plus d'un instant, mais le troisième paraissait diverti par le spectacle d'un essaim de jeunes filles dansant sans cavaliers, et nullement pressé de se mettre en marche. Il déboucla son havresac, le posa avec sa canne sur le bord de la haie et ouvrit la barrière.

– Que vas-tu faire, Angel ? demanda l'aîné.

– J’ai envie d’aller m’amuser un peu avec elles. Pourquoi pas nous tous ?... Juste une ou deux minutes, cela ne nous retiendra pas longtemps !

– Non, non ! Quelle sottise ! Danser en public avec une bande de petites villageoises ! Suppose qu’on nous voie ! Viens donc, ou il fera nuit avant d’arriver à Stourcastle, et il n’y a pas d’endroit plus proche où l’on puisse coucher. Puis, il faut que nous achevions un autre chapitre de la *Riposte à l’Agnosticisme* avant de nous reposer, puisque j’ai pris la peine d’emporter le volume.

– Très bien, je vous rejoindrai, Cuthbert et toi, dans cinq minutes ; ne vous arrêtez pas. Je te le promets, Félix.

Les deux aînés le laissèrent à regret et partirent, emportant le havresac de leur frère pour qu’il pût les rejoindre plus facilement, et le jeune homme entra dans le pré.

– N’est-ce pas mille fois dommage, mes amies ? dit-il galamment aux deux ou trois jeunes filles qui étaient le plus rapprochées de lui, aussitôt qu’un arrêt se produisit dans la danse... Où sont donc vos cavaliers ?

– Ils n’ont pas encore fini leur travail, dit l’une des plus hardies, ils seront ici tout à l’heure. Jusque-là voulez-vous en être, monsieur ?

– Certainement ; mais qu’est-ce qu’un seul pour tant de danseuses ?

– Mieux que rien. C’est pas drôle de se faire vis-à-vis avec quelqu’un de son espèce sans personne pour vous pincer la taille. Maintenant faites votre choix.

– Chut ! Sois pas si osée ! dit une autre plus timide.

Le jeune homme ainsi convié jeta sur elles un coup d’œil et tâcha de choisir ; mais comme il n’en connaissait aucune, ce n’était pas chose facile. Il prit la première qui lui tomba sous la

main et ce ne fut pas celle qui avait parlé, comme elle s'y attendait ; pas plus d'ailleurs Tess Durbeyfield. Une généalogie, des squelettes d'ancêtres, des monuments commémoratifs, les traits D'Urberville, jusqu'à présent ne servaient guère à Tess dans la bataille de la vie, ne la faisaient même pas préférer par un danseur aux plus vulgaires paysannes. Voilà donc ce que vaut le sang aristocratique quand le lucre moderne ne vient pas le rehausser !

Le nom de celle qui les éclipsa, quel qu'il fût, n'a pas été transmis, mais toutes l'envièrent pour avoir la première, ce soir-là, joui du luxe d'un cavalier. Cependant, telle est la force de l'exemple que les jeunes gens du village, peu pressés de passer la barrière tant qu'il n'y avait pas d'intrus, se glissèrent alors assez vite dans l'enceinte, et l'élément masculin s'introduisit dans tous les couples, tant et si bien que la plus laide du club ne fut plus obligée de remplir le rôle de cavalier.

Tout à coup, l'horloge de l'église ayant sonné, l'étudiant déclara qu'il lui fallait partir ; il avait à rejoindre ses compagnons. Comme il quittait la danse, son regard tomba sur Tess Durbeyfield dont les grands yeux semblaient lui reprocher faiblement de ne pas l'avoir choisie. Lui aussi regretta que la timidité de la jeune fille l'eût empêché de la remarquer, et tout en y songeant, il quitta le pâturage.

Pour regagner le temps perdu, il descendit au pas de course le sentier, eut bientôt traversé le creux et atteint le sommet de l'autre montée. Il n'avait point encore rejoint ses frères, mais il s'arrêta pour reprendre haleine et regarder derrière lui. Il pouvait voir dans l'enclos vert les silhouettes blanches des jeunes filles tournoyant encore. Elles semblaient l'avoir déjà oublié. Toutes, sauf une, peut-être. Cette forme blanche restait seule à l'écart, près de la haie ; il la reconnut pour être la jolie fille avec qui il n'avait pas dansé. Quoique ce fût chose insignifiante, il sentait instinctivement qu'elle était blessée de son oubli. Il aurait voulu l'avoir invitée, il aurait voulu savoir son nom. Sa phy-

sionomie était si modeste, si expressive, elle avait paru si douce dans sa robe blanche qu'il se trouvait stupide d'avoir agi de cette façon.

En tout cas, il n'y pouvait rien ; se retournant, il se pencha en avant pour reprendre sa course et n'y pensa plus.

III

Quant à Tess Durbeyfield, elle n'oublia pas si vite cet incident. Elle resta longtemps sans entrain pour danser ; elle pouvait avoir quantité de cavaliers, sans doute ; mais ils ne parlaient pas si bien que le jeune étranger. Elle se décida seulement à secouer sa tristesse et à accepter une danse, lorsque la silhouette du jeune homme s'éloignant toujours sur la colline se fut perdue dans les rayons du soleil.

Elle demeura jusqu'à la brune avec ses camarades et prit part à la fête avec un certain entrain ; comme son cœur jusqu'ici était libre, elle recherchait la danse pour la danse et ne devinait guère, devant « les tendres tourments, les amères douceurs, les peines charmantes et l'exquise détresse » des filles amoureuses, ce qu'elle-même était capable de ressentir. Elle se divertissait de voir les gars se bousculer pour se disputer sa main dans une gigue, mais voilà tout, et quand ils devenaient violents, elle se fâchait.

Elle serait restée davantage si elle ne s'était rappelé l'apparition et les manières bizarres de son père ; un peu inquiète de ce qu'il était devenu, elle s'écarta des danseurs et se dirigea vers l'extrémité du village où se trouvait sa chaumière.

À quarante ou cinquante mètres de là, elle perçut des sons rythmés autres que ceux dont elle s'éloignait, des sons qu'elle connaissait bien, si bien ! C'était une suite régulière de gros coups produits par le balancement violent d'un berceau sur la pierre, tandis qu'une voix féminine chantait en mesure sur un galop énergique la ballade favorite de *la Vache tachetée.*

– Je l'ai vu cou-ou-chée là-bas dans le ve-ert bocage. Viens, mon amour, et je vais te dire où.

Le mouvement du berceau et la chanson cessaient en même temps et les plus bruyantes exclamations remplaçaient la mélodie.

– Dieu bénisse tes yeux de diamant et tes joues de cire et ta bouche de cerise et tes petites cuisses de chérubin et tout ton cher petit corps !

Après cette invocation le bercement et la chanson reprenaient et *la Vache tachetée* recommençait de plus belle. C'est alors que Tess ouvrit la porte ; elle s'arrêta un moment sur le paillasson.

Malgré la mélodie, la jeune fille fut prise à la vue de son intérieur d'une indicible sensation de tristesse. Venir des gaietés de fête en plein champ : robes blanches, bouquets de fleurs, baguettes de saule, tourbillonnement sur la verdure, éclair de tendre sentiment pour l'étranger, et tomber dans la mélancolie de ce spectacle, vu à la lueur jaunâtre d'une chandelle, quel changement ! Outre ce contraste discordant, un regret pénible l'accablait de ne pas être revenue plus tôt pour aider sa mère dans les travaux du ménage au lieu de s'amuser au-dehors. Tess la retrouvait ainsi qu'elle l'avait quittée, au milieu des enfants, penchée sur la lessive du lundi qui avait traîné comme toujours jusqu'à la fin de la semaine. Elle éprouva un terrible mouvement de remords en pensant que, de ce baquet, était sortie la veille la robe blanche qu'elle avait sur le dos, cette robe tordue et repassée par les propres mains de sa mère et dont elle avait si négligemment verdi la jupe sur l'herbe humide.

Mme Durbeyfield se tenait comme d'habitude en équilibre sur un pied près du baquet, berçant de l'autre son plus jeune enfant. Les bascules du berceau avaient été mises à si rude épreuve depuis tant d'années sur le sol carrelé, elles avaient supporté le poids de tant d'enfants qu'elles étaient aplaties par l'usure ; aussi chaque oscillation du petit lit était-elle accompagnée d'une forte secousse qui jetait le bébé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme la navette d'un tisserand, tandis que

Mme Durbeyfield, excitée par sa chanson, poussait du pied la bascule avec tout l'entrain que lui avait laissé un long jour de savonnage.

Le berceau se balançait : nic-noc nic-noc, la flamme de la bougie s'allongeait et commençait à danser une gigue, l'eau tombait goutte à goutte des coudes de la ménagère et la chanson galopait sans que Mme Durbeyfield quittât un instant des yeux sa fille. Joan Durbeyfield, malgré le fardeau de sa jeune famille, aimait passionnément les chansons ; nulle ne s'échappait du monde extérieur pour flotter jusqu'au val de Blackmoor sans que la mère de Tess en retînt la mélodie en moins d'une semaine.

Les traits de cette femme avaient encore un reflet de la fraîcheur et même du charme de sa jeunesse ; il était bien probable que les attraits dont Tess pouvait se vanter étaient surtout un héritage maternel et n'avaient par conséquent rien d'aristocratique ou d'historique.

– Je vais remuer le berceau pour vous, mère, dit gentiment la fille, – ou bien je vais enlever ma belle robe et vous aider à tordre le linge ? Je croyais que vous aviez fini depuis longtemps !

La mère de Tess ne lui en voulait pas de l'avoir laissée si longtemps seule à faire l'ouvrage de la maison ; d'ailleurs, elle lui adressait rarement des reproches à ce sujet et l'aide de Tess lui manquait peu, car son plan instinctif pour se débarrasser de ses travaux était de les ajourner indéfiniment. En tout cas, elle était cette nuit d'humeur encore plus gaie que de coutume. Son regard maternel avait quelque chose de rêveur, de préoccupé, d'exalté que la jeune fille ne pouvait comprendre.

– Eh bien, je suis contente que tu sois revenue ! dit Joan, aussitôt après avoir lancé la dernière note... Il faut que j'aille chercher ton père ; mais il y a bien autre chose ! Il faut que je te

dise ce qui lui est arrivé. Tu seras fière, mon bichon, quand tu le sauras !

– Depuis que je suis partie ? dit Tess.

– Oui-da !

– C’est-il pour ça que père a fait cette mascarade en voiture cet après-midi ? Pourquoi ? J’aurais voulu rentrer sous terre de honte !

– Tout cela tenait à l’histoire !... On a découvert que nous sommes la plus grande famille noble de tout le comté, venant de très loin, d’avant Olivier Grombel, au temps des Turcs païens... avec des monuments, des caveaux, des armoiries, des écussons et Dieu sait quoi encore !... Et au temps de saint Charles, nous sommes été faits Chevaliers du Chêne-Royal et notre vrai nom c’est D’Urberville !... Est-ce que tu n’en es pas toute glorieuse ? C’est pour ça que ton père est revenu en voiture ; c’est pas parce qu’il avait bu, comme on croyait...

– Tant mieux. Cela nous fera-t-il du bien, mère ?

– Oh ! oui. On pense qu’il peut en sortir de grandes choses. Pour sûr, une masse de gens de notre rang vont venir ici dans leurs carrosses sitôt qu’on le saura. Ton père l’a appris en revenant de Stourcastle et il m’a raconté toute la généalogie de l’affaire.

– Où est père, maintenant ? demanda Tess soudain.

La mère ne répondit pas directement à la question.

– Il est allé voir le docteur à Stourcastle. Ça n’est pas du tout la poitrine qui est malade, paraît-il. Y a de la graisse autour du cœur, qu’il dit. Là, comme ceci.

Joan Durbeyfield, en parlant, formait la lettre C avec un pouce et un index ridés par l’eau de savon, et se servait de l’autre index comme indicateur.

– Maintenant, qu'il dit à ton père, votre cœur est entouré tout par là et tout par là ; cet endroit est encore ouvert, qu'il dit, sitôt que ça se fermera comme ceci, – Mme Durbeyfield rapprocha les doigts et forma le cercle – Pfuitt ! plus rien, vous vous en irez comme une chandelle, monsieur Durbeyfield, qu'il dit ; vous pouvez durer dix ans, vous pouvez passer dans dix mois ou dans dix jours.

Tess parut alarmée ; son père pouvait disparaître si tôt derrière le nuage de l'éternité, malgré cette grandeur soudaine !

– Mais où est donc père ? demanda-t-elle encore.

Sa mère prit un air suppliant.

– Maintenant faut pas te mettre en colère !... Le pauvre homme a été si tant agité, après sa joie des bonnes nouvelles que le pasteur lui avait apprises, qu'il est allé chez Rolliver, il y a une demi-heure... Il a besoin de prendre des forces pour son trajet de demain avec cette charge de ruches qu'il lui faut livrer, grande famille ou non ; il faut qu'il parte tôt après minuit ; c'est si loin !

– Prendre des forces ! cria Tess avec impétuosité, et les larmes lui jaillissaient des yeux... Ô mon Dieu ! aller au cabaret pour prendre des forces ! Et vous d'accord avec lui, mère !

Ses reproches et son humeur semblaient remplir la chambre et donner un air honteux et abattu au mobilier, à la bougie, aux enfants qui jouaient et à la figure de la mère.

– Non, fit celle-ci d'un ton piqué. Je ne suis pas d'accord avec lui. Je t'attendais pour garder la maison pendant que je vas le chercher.

– J'irai, moi.

– Oh ! non, Tess. Vois-tu, ça ne servirait à rien.

Tess n'insista pas, elle savait ce que cela voulait dire. Le manteau et le chapeau de Mme Durbeyfield étaient déjà sournoisement accrochés à une chaise, à côté d'elle, tout prêts pour cette petite excursion dont la ménagère déplorait plus la cause que la nécessité.

– Et porte donc *le Vrai diseur de bonne aventure* sous le hangar, continua Joan en s'essuyant vite les mains et en s'habillant.

Le Vrai diseur de bonne aventure était un vieux et gros volume placé sur la table tout près d'elle et si usé à force d'être mis dans les poches que les marges avaient disparu. Tess l'enleva et sa mère partit.

C'était un des plus grands plaisirs de Mme Durbeyfield, au milieu de la saleté et du tracas d'enfants à élever, que de s'en aller à l'auberge chercher son incapable mari. Elle était heureuse de le découvrir chez Rolliver, d'y rester assise près de lui une heure ou deux et d'écarter toute pensée et tout souci d'enfants. La vie se couvrait alors d'une sorte de gloire lumineuse, d'une splendeur de soleil couchant. Les ennuis et les autres réalités fâcheuses devenaient comme impalpables, métaphysiques, se présentaient sous forme de purs phénomènes intellectuels à la sereine contemplation ; ce n'étaient pas des choses concrètes et harcelantes qui irritaient le corps et l'âme. Les petits, une fois qu'ils n'étaient plus tout près d'elle, paraissaient des accessoires plutôt charmants et désirables ; les incidents de la vie journalière ne laissaient pas d'avoir un côté humoristique et jovial. Mme Durbeyfield se sentait un peu comme autrefois quand, assise à la même place, auprès de celui qui était maintenant son mari, il lui faisait la cour et qu'elle fermait les yeux sur ses défauts de caractère, lui prêtant la forme idéale de l'amoureux.

Tess, restée seule avec les jeunes enfants, s'en alla d'abord dans le hangar porter le livre de bonne aventure et le fourrer sous la toiture de chaume. Une crainte fétichiste qu'inspirait à sa mère ce volume barbouillé l'empêchait de le laisser dans la

maison toute la nuit, et c'était là qu'on le serrait chaque fois qu'on l'avait consulté.

Entre la mère, avec son fatras de superstitions, de traditions populaires, de patois, de vieilles ballades transmises oralement, toutes choses en train de disparaître, et la fille, avec son instruction scolaire et ses connaissances classiques d'après les derniers programmes, il y avait en réalité un écart de deux cents ans. Quand elles étaient ensemble, l'époque du roi Jacques et celle de Victoria se trouvaient juxtaposées.

En revenant par l'allée du jardin, Tess se demanda ce que sa mère avait bien pu chercher dans le livre, ce jour-là en particulier. Elle devinait que la récente découverte des ancêtres s'y rapportait, mais ne se doutait pas qu'elle seule y était intéressée.

D'ailleurs, écartant ces idées, elle se mit à asperger d'eau le linge séché dans la journée, en compagnie de son frère Abraham, garçon de neuf ans, et d'une sœur de douze ans et demi, Élisa Louise, qu'on appelait Liza Lou ; les plus petits étaient couchés. Il y avait au moins quatre ans de différence entre Tess et sa sœur, car les deux enfants qui se trouvaient dans l'intervalle étaient morts en bas âge, ce qui lui donnait une attitude quasi maternelle quand elle était seule avec ses cadets. Après Abraham venaient deux autres filles, Espérance et Modestie ; puis un garçon de trois ans, et enfin le bébé qui avait atteint sa première année.

Tous ces petits êtres étaient passagers à bord du vaisseau Durbeyfield ; ils dépendaient entièrement pour leurs plaisirs, leurs besoins, leur existence même, du jugement de leurs aînés. Si les chefs de famille voulaient faire voile vers la gêne, le désastre, la famine, la maladie, le déshonneur, la mort, cette demi-douzaine de petits captifs sous le pont se trouvaient obligés de voguer avec eux : six créatures sans défense à qui l'on n'avait jamais demandé si elles désiraient la vie à des conditions quelconques, encore moins si elles la désiraient à d'aussi dures conditions que celles de l'imprévoyante maison Durbeyfield. Cer-

tains aimeraient à savoir sur quelle autorité se fonde le poète dont la philosophie passe aujourd'hui pour aussi sûre et aussi profonde que son chant est pur et frais, quand il parle du *Plan divin de la Nature.*

Il se faisait tard ; ni père ni mère ne revenaient. Tess regarda dehors et fit par la pensée un voyage à travers Marlott. Le village fermait les yeux ; lampes et bougies partout disparaissaient ; elle croyait voir l'éteignoir et la main étendue.

Si la mère s'en était allée à la recherche du mari, cela voulait dire tout simplement qu'il en faudrait chercher un de plus. Tess commençait à songer qu'un homme de médiocre santé, ayant l'intention de se mettre en route un peu après minuit, ne devrait pas être à cette heure tardive au cabaret, en train de célébrer sa haute naissance.

– Abraham, dit-elle à son petit frère, mets ton chapeau,... tu n'as pas peur ?... et va chez Rolliver voir ce qui arrive à père et à maman.

L'enfant sauta vivement de son siège, ouvrit la porte et s'engloutit dans la nuit. Une autre demi-heure se passa ; homme, femme, enfant, personne ne revenait. Abraham semblait, comme ses parents, pris et englué dans le piège de l'auberge.

– Il faut que j'y aille moi-même, se dit-elle.

Liza Lou partit se coucher et Tess, les enfermant tous sous clef, se mit à gravir la ruelle sombre et tortueuse, peu faite pour une course précipitée, rue tracée au temps où les pouces de terrain n'avaient pas encore de valeur et où les horloges à aiguille unique suffisaient à partager le jour.

IV

L’auberge Rolliver, le seul cabaret qui se trouvât à cette extrémité du long village éparpillé, n’avait pas de licence suffisante pour donner à boire dans l’établissement ; aussi tous les préparatifs visibles pour les consommateurs se limitaient-ils strictement à une petite planche d’environ six pouces de large sur deux mètres de long, fixée par des fils de fer aux palissades du jardin, de façon à former un rebord. Sur cette planche, les étrangers altérés déposaient leurs gobelets quand ils buvaient debout, et ils jetaient le fond de leur verre sur le sol poudreux de la route, à la mode de Polynésie, en souhaitant de pouvoir être paisiblement assis à l’intérieur.

Voilà pour les étrangers. Mais les clients du pays éprouvaient aussi le même désir, et vouloir c’est pouvoir.

Ce soir-là, dans une vaste chambre du haut, dont la fenêtre était couverte d’un épais rideau fait d’un grand châle de laine que l’hôtesse, Mme Rolliver, avait dernièrement renoncé à porter, une douzaine de personnes étaient réunies, toutes cherchant la béatitude, toutes habitant de longue date cette extrémité de Marlott et coutumières de cette retraite. La Bonne Rasade, le cabaret dûment patenté à l’autre bout de ce village dégingandé, était à une trop grande distance, malgré sa confortable installation, pour être fréquentée par elles, et, chose bien plus importante, la qualité médiocre de la boisson confirmait l’opinion courante, selon laquelle mieux valait boire avec Rolliver dans un coin du grenier qu’avec l’autre dans une belle maison.

Un maigre lit à colonnes, placé dans la chambre, servait sur trois côtés de siège à plusieurs personnes. Deux hommes s’étaient hissés sur une commode ; un autre s’appuyait sur le coffre en chêne sculpté, deux étaient sur le lavabo, un autre sur

le tabouret, et ainsi tout le monde était assis et content. Ils étaient arrivés à ce degré de bien-être où leur âme se dilatait, s'échappait de son enveloppe et se répandait généreusement au-dehors. Alors, la chambre et son mobilier prenaient une dignité et un luxe nouveaux, le châle pendu à la fenêtre se parait des teintes somptueuses d'une tapisserie ; les poignées de cuivre de la commode devenaient des heurtoirs en or, et les colonnes sculptées du lit semblaient avoir quelque parenté avec les piliers magnifiques du temple de Salomon.

Mme Durbeyfield, qui s'était rapidement dirigée de ce côté après avoir quitté sa fille, entra dans la pièce du bas, la traversa dans une profonde obscurité, puis ouvrit la porte de l'escalier comme quelqu'un dont les doigts sont familiers avec les habitudes des loquets. Elle monta plus lentement l'escalier tortueux, et son visage, en arrivant en pleine lumière à la dernière marche, rencontra les regards de toute la société réunie dans la chambre.

– Nous sommes quelques amis que j'ai invités à célébrer la fête du club à mes frais !... cria l'hôtesse au bruit des pas avec la volubilité d'un enfant qui récite son catéchisme, tandis qu'elle cherchait à voir dans l'escalier.

– Oh ! c'est vous, madame Durbeyfield ? Seigneur, que vous m'avez fait peur ! Je croyais que c'était un compère du gouvernement !

Le reste du conclave accueillit Mme Durbeyfield par coups d'œils et signes de tête et elle se dirigea vers le siège de son mari. À mi-voix, il se chantonnait distraitement :

– Ah ! j'en vaux bien d'ici et de là ! J'ai un grand caveau de famille à Kingsbere, et les plus beaux esquelettes de tout le Wessex !

– J'ai quelque chose à vous dire, qui m'est venu à ce propos ! Un grand projet ! lui murmura sa joyeuse épouse. Allons, John, vous ne me voyez donc pas ?

Elle le poussa du coude, tandis qu'il continuait son récitatif en la regardant comme on regarde à travers une vitre.

– Chut ! Chantez donc pas si fort, mon brave homme ! dit l'hôtesse, au cas où un membre du gouvernement passerait, pour me faire supprimer ma licence !

– Il vous a dit ce qui nous est arrivé, je suppose ? demanda Mme Durbeyfield.

– Oui, comme ça. Pensez-vous que ça vous rapporte de l'argent ?

– Ah ! ça, c'est un secret, répliqua sagement Joan Durbeyfield. En tout cas, c'est bon d'être parent à un carrosse, même si vous roulez pas dedans.

Elle baissa la voix qu'elle avait élevée pour le public, et dit tout bas à son mari :

– J'ai réfléchi, depuis que vous m'avez apporté la nouvelle, qu'y a une grande et riche dame du nom de D'Urberville, là-bas, près de Trantridge, sur la lisière de la forêt de La Chasse.

– Hé ? Quoi ? dit sir John.

Elle répéta :

– Cette dame doit être notre parente et mon projet est d'envoyer Tess pour se réclamer d'elle.

– Oui, maintenant que vous m'en parlez, y a une dame de ce nom-là, dit Durbeyfield ; le pasteur Tringham n'y a pas pensé ; mais elle n'est rien à côté de nous ; sans doute, une branche cadette à nous, qui ne va pas si haut que le Roi Normand !...

Tandis que le couple discutait, il n'avait pas, dans sa préoccupation, remarqué le petit Abraham qui s'était glissé dans la chambre et attendait une occasion pour les prier de rentrer.

– Elle est riche et bien sûr qu'elle remarquerait la petite, continuait Mme Durbeyfield, et ça serait une bonne chose. Pourquoi que deux branches d'une famille ne se feraient pas visite ?

– Oui, et nous ferons tous connaissance ! s'écria d'un ton animé Abraham, qui s'était mis sous le lit... et nous irons tous la voir quand Tess sera partie demeurer avec elle, et nous nous promènerons dans son carrosse et nous porterons des habits tout noirs !

– Comment es-tu ici, petit ? Quelles sottises dis-tu là ? Va-t'en jouer sur l'escalier jusqu'à ce que papa et maman soient prêts !... Oui, Tess devrait aller chez cet autre membre de notre famille. Pour sûr elle gagnerait la dame ; sûr que oui. Et c'est plus que probable qu'un riche monsieur la demanderait en mariage : bref, je le sais.

– Comment ?

– J'ai cherché son sort dans *le Diseur de bonne aventure* et c'est sûr qu'il a annoncé la chose !... Si vous aviez vu comme elle était jolie aujourd'hui ! Sa peau est aussi fine que celle d'une duchesse !...

– Qu'en dit-elle, la petite ?

– Je ne lui ai rien demandé. Elle ne sait pas encore que nous avons une grande dame comme parente. Mais ça la mettrait certainement sur la voie d'un grand mariage et elle ne dira pas non pour y aller.

– Tess est bizarre.

– Mais elle est maniable, au fond. Laissez-la-moi.

Bien que cette conversation eût été confidentielle, l'intelligence de ceux qui les entouraient en avait saisi suffisamment le sens pour deviner que les Durbeyfield avaient maintenant à parler d'affaires plus importantes que les gens du commun et que Tess, leur jolie fille, avait de belles espérances en perspective.

– Tess est un beau brin de fille ; je me disais ça aujourd'hui en la voyant trotter autour de la paroisse avec les autres, remarqua à demi-voix un des vieux buveurs. Mais Joan Durbeyfield fera bien de veiller à ce qu'elle n'engrange pas du malt vert.

C'était une locution du pays d'un sens spécial et à laquelle personne ne répliqua.

La conversation devenait générale quand bientôt on entendit des pas traverser la chambre du bas.

– Nous sommes quelques amis que j'ai invités à célébrer la fête du club à mes frais !...

L'hôtesse avait répété rapidement la formule toute prête pour les intrus, avant de reconnaître Tess dans le nouvel arrivant.

Le jeune visage de Tess parut, même à sa mère, tristement déplacé dans ce milieu où flottaient des fumées d'alcool qui convenaient mieux aux rides de l'âge mûr. Tess eut à peine besoin d'un éclair plein de reproches de ses beaux yeux sombres ; son père et sa mère se levèrent, finirent à la hâte leur bière et descendirent l'escalier derrière elle, poursuivis par les recommandations de Mme Rolliver :

– Pas de bruit, si vous plaît, ayez cette bonté, mes amis, ou bien je perdrais ma licence et je serais assignée, et Dieu sait quoi encore... Bonne nuit !

Ils revinrent ensemble chez eux, Tess et Mme Durbeyfield tenant chacune le père par le bras. Il avait bu vraiment fort peu ;

pas le quart de ce qu'un ivrogne de profession peut porter à l'église un dimanche matin, sans faire une anicroche dans ses saluts et ses génuflexions ; mais la faible constitution de sir John transformait en montagnes les peccadilles de ce genre. Arrivé à l'air frais, il chancelait assez pour les faire incliner tous les trois, tantôt du côté de Londres, tantôt du côté de Bath, ce qui produisait un effet comique assez fréquent dans ces retours nocturnes de famille, et, comme la plupart des effets comiques, pas si comiques après tout. Les deux femmes, autant que possible, cachaient vaillamment ces excursions et ces contremarches forcées à Durbeyfield qui en était la cause, à Abraham et à elles-mêmes. Elles approchèrent ainsi graduellement de leur porte et, au moment d'arriver, le chef de famille reprit tout à coup son ancien refrain comme pour fortifier son âme devant la petitesse de sa présente demeure :

– J'ai un caveau de famille à Kingsbere !

– Chut ! soyez donc pas si sot, Jacky ! Votre famille n'est pas la seule à compter, dans le temps. Voyez les Anktell, les Horsey, et même les Tringham… ils sont montés en graine, presque autant que vous… bien que vous soyez été de plus grosses gens qu'eux, c'est vrai ! Dieu merci ! Je suis jamais été de grande famille, et j'ai pas de honte de ce côté-là !

– C'est pas si sûr que ça. Avec votre caractère, j'ai idée que vous vous êtes déshonorés plus que nous et que vous étiez pour de bon des rois et des reines dans le temps.

Tess détourna la conversation en parlant de ce qui était alors bien plus important pour elle que tous les ancêtres.

– J'ai peur que père ne puisse partir si tôt demain avec les ruches.

– Moi ? J'irai très bien dans une heure ou deux ! dit Durbeyfield.

Il était onze heures avant que toute la famille fût couchée et il fallait se mettre en route à deux heures du matin au plus tard si l'on voulait livrer les ruches aux détaillants de Casterbridge, avant l'ouverture du marché du samedi, car la distance était de trente à quarante kilomètres par de mauvaises routes et le cheval et la voiture étaient des plus lents.

À une heure et demie, Mme Durbeyfield entra dans la vaste chambre où dormaient Tess et tous ses petits frères et sœurs.

– Le pauvre homme ne peut pas partir, dit-elle à sa fille aînée, dont les grands yeux s'étaient ouverts au moment même où la main de sa mère avait touché la porte.

Tess s'assit dans le lit, son esprit flottant encore à demi dans le rêve.

– Mais il faut que quelqu'un y aille, répliqua-t-elle. L'époque est déjà avancée pour les ruches. L'essaimage va être bientôt fini pour l'année et, si nous les remettons au marché de la semaine prochaine, on n'en aura plus besoin et elles nous resteront sur les bras.

Mme Durbeyfield ne parut pas à la hauteur de la situation.

– Peut-être bien que quelque jeune gars irait ? Un de ceux qui désiraient tant danser avec toi hier, suggéra-t-elle alors.

– Oh ! non, je ne le voudrais pour rien au monde ! dit Tess fièrement... Et laisser chacun savoir pourquoi ! Une chose dont on devrait être honteux ! Je crois que moi, je pourrais y aller si Abraham pouvait me tenir compagnie.

À la fin, sa mère consentit à cet arrangement. On réveilla le petit Abraham qui dormait d'un profond sommeil dans un coin de la pièce, on le fit habiller tandis qu'il était encore par la pensée dans un autre monde. Pendant ce temps, Tess s'était vêtue à la hâte, et tous les deux, ayant allumé une lanterne, s'en allèrent à l'écurie. La petite voiture branlante était déjà chargée et la

jeune fille fit sortir Prince, le cheval à peine moins branlant que le véhicule. Le pauvre animal étonné regardait tout autour de lui l'obscurité, la lanterne, leurs deux silhouettes, comme s'il ne pouvait croire qu'à cette heure où tout être vivant doit se trouver à l'abri et au repos, il était obligé de travailler. Ils mirent dans la lanterne une provision de bouts de bougie, la suspendirent à droite et firent avancer le cheval, près duquel ils marchèrent d'abord pendant la montée afin de ne pas trop charger un animal aussi peu vigoureux.

Pour se secouer un peu et suppléer au matin encore bien loin, ils causèrent en mangeant une tartine de beurre à la lueur de la lanterne. Comme Abraham se réveillait (car jusqu'ici il avait marché dans une sorte de léthargie), il se mit à parler des formes étranges que prenaient les divers objets, se profilant ténébreux sur le ciel, de cet arbre qui avait l'air d'un tigre furieux bondissant de sa tanière, de cet autre qui ressemblait à la tête d'un géant. Après avoir passé la petite ville de Stourcastle, somnolente et muette sous ses épais toits de chaume brun, ils atteignirent un lieu plus élevé ; à leur gauche, plus haut encore, Bulbarrow, le sommet principal du South Wessex, dressait sur le ciel sa masse encerclée d'anciens retranchements romains.

De cet endroit, la route s'allongeait en pente douce sur une grande distance. Ils montèrent sur le devant du chariot et Abraham devint pensif.

– Tess, dit-il après un silence, pour entrer en conversation.

– Oui, Abraham.

– Es-tu pas contente que nous sommes devenus des gens nobles ?

– Pas particulièrement.

– Mais tu es contente parce que tu vas épouser un monsieur ?

– Quoi ? dit Tess levant la tête.

– Parce que notre riche parente te mariera avec un monsieur ?

– Moi ? Notre riche parente ? Nous n'en avons pas. Qui t'a mis ça dans la tête ?

– Je les ai entendus en parler chez Rolliver, quand j'ai été chercher papa ; à Trantridge, il y a une dame de notre famille, très riche, et mère dit que, si tu te réclamais d'elle, elle te marierait avec un monsieur.

Sa sœur se tut brusquement et tomba dans un silence méditatif. Abraham continua à causer plutôt pour le plaisir de parler que pour se faire entendre, de sorte que la distraction de sa sœur lui était indifférente. Il s'adossa contre les ruches et, le nez en l'air, se mit à faire des remarques sur les étoiles qui palpitaient froidement dans les noirs abîmes, sereines et étrangères à ces deux pauvres petits feux follets humains. Il demandait à quelle distance se trouvaient ces lumières et si Dieu était de l'autre côté. Mais, de temps à autre, son bavardage enfantin revenait à ce qui frappait son imagination plus profondément que les merveilles mêmes de la création. Si Tess devenait riche en épousant un monsieur, pourrait-elle acheter une longue-vue assez grande pour rapprocher les étoiles autant que Nettlecombe ? La réapparition de ce sujet dont toute la famille semblait imprégnée remplit Tess d'impatience.

– Laisse donc cela tranquille ! s'écria-t-elle.

– As-tu pas dit que les étoiles étaient des mondes, Tess ?

– Oui.

– Tous pareils au nôtre ?

– Je ne sais pas ; mais je le pense. Elles ont l'air quelquefois de ressembler aux pommes de notre vieil arbre du jardin : la plupart saines et splendides ; quelques-unes tachées.

– Sur laquelle est-ce que nous vivons : une belle ou une tachée ?

– Une tachée.

– C'est très malheureux que nous soyons pas tombés sur une bonne, quand il y en avait tant d'autres !

– Oui.

– C'est-il vraiment comme ça, Tess ? dit Abraham, se tournant vers elle très impressionné, après avoir de nouveau réfléchi à cette curieuse explication… Comment est-ce que ce serait si nous étions tombés sur une bonne ?

– Eh bien, père ne tousserait pas, et ne traînerait pas comme il le fait, et il ne serait pas trop grisé pour faire ce voyage, et mère ne serait pas toujours à faire la lessive et à ne jamais la finir.

– Et tu serais une dame riche du coup et tu n'aurais pas à épouser un monsieur pour devenir riche !

– Oh ! Aby, assez là-dessus !

Abraham, laissé à ses réflexions, ne tarda pas à s'assoupir. Tess n'était pas habile à gouverner un cheval, mais elle crut pouvoir prendre sur elle l'entière direction et laisser dormir Abraham, s'il le désirait. Elle lui fit une sorte de nid devant les ruches de manière qu'il ne pût tomber et, prenant les rênes, continua cahin-caha comme avant. Prince manquant d'énergie pour faire des mouvements superflus, elle n'avait guère besoin de le surveiller. Tess, que ne distrayait plus un compagnon, s'enfonça plus que jamais dans la rêverie, le dos appuyé contre les ruches. La muette procession d'arbres et de haies qui défilait près d'elle se rattacha bientôt à des scènes fantastiques et irréelles ; le souffle du vent qui s'élevait parfois devint le soupir de quelque âme immense et affligée, enfermée par l'univers dans l'espace et par l'histoire dans le temps. Puis, examinant le

réseau des événements de sa propre vie, il lui sembla voir la vanité de l'orgueil de son père, le noble prétendant qui l'attendait dans l'imagination de sa mère : il lui apparaissait comme un personnage grimaçant, qui se riait de sa pauvreté et des chevaliers ses ancêtres dans leurs suaires. Tout devint de plus en plus extravagant et elle finit par ne plus savoir comment le temps s'écoulait. Une brusque secousse la fit chanceler sur son siège et Tess s'éveilla du sommeil où elle aussi était tombée.

Ils avaient fait beaucoup de chemin depuis qu'elle avait perdu conscience des choses et le chariot s'était arrêté. Par-devant s'élevait un gémissement sourd comme elle n'en avait jamais entendu de pareil dans sa vie ; puis ce fut le cri de : Ohé là-bas !

La lanterne suspendue à sa voiture s'était éteinte, mais l'éclat bien plus vif d'une autre lanterne lui frappait le visage, quelque chose de terrible était arrivé ; le harnais était pris dans un objet qui barrait le chemin. Tess, consternée, sauta à terre et découvrit l'affreuse vérité : le gémissement venait du pauvre Prince, le cheval de son père.

La malle-poste du matin, qui filait comme une flèche, selon son habitude, le long des chemins étroits, sur ses roues silencieuses, s'était jetée sur le lent équipage non éclairé. Le timon pointu de la carriole était entré comme une épée dans le poitrail du malheureux Prince et le sang jaillissait à flots de la blessure et tombait en sifflant sur la route. Tess, dans son désespoir, s'élança et mit la main sur le trou, se faisant ainsi éclabousser de gouttes cramoisies des pieds jusqu'à la tête. Alors elle resta debout, spectatrice impuissante. Prince lui aussi resta debout, ferme et immobile aussi longtemps qu'il le put, puis tout à coup il s'affaissa comme une masse. L'homme de la poste s'était joint à elle maintenant et commençait à tirer et dételer le cheval encore chaud, mais déjà mort. Voyant qu'il n'y avait rien à faire pour le moment, le postier revint à sa propre bête qui n'avait aucun mal.

– Vous étiez du mauvais côté, dit-il. Je suis obligé de continuer avec les sacs de dépêches, de sorte que le mieux pour vous est d'attendre ici avec votre charge. Je vous enverrai quelqu'un pour vous aider aussitôt que possible. Il va bientôt faire jour et vous n'avez rien à craindre.

Il remonta et s'éloigna rapidement tandis que Tess, toujours debout, attendait. L'atmosphère pâlit ; les oiseaux se secouèrent dans les haies, s'élevèrent et se mirent à gazouiller ; le sentier montra sa physionomie blême et Tess, la sienne encore plus blême. Devant elle, la vaste mare de sang se coagulait déjà et le soleil à son lever s'y réfléchit en mille teintes irisées. À côté gisait Prince, immobile et roide, les yeux à demi ouverts, le trou du poitrail à peine assez grand, semblait-il, pour que toute sa vie se fût échappée par là.

– C'est moi qui ai fait cela, c'est moi seule ! s'écria la jeune fille. Je n'ai aucune excuse, non, aucune ! De quoi père et mère vivront-ils maintenant ? Aby ! Aby !... – Elle secoua l'enfant qui avait dormi profondément durant toute la catastrophe. – Nous ne pouvons continuer avec notre charge. Prince est tué !

Quand Abraham comprit tout, son jeune visage se sillonna des rides de la cinquantaine.

– Et dire que je dansais et riais encore hier ! continuait-elle. Penser que j'étais assez sotte pour cela !

– C'est parce que nous sommes sur une étoile tachée et pas sur une bonne, n'est-ce pas, Tess ? murmurait Abraham au milieu de ses larmes.

L'attente silencieuse leur parut éternelle. Enfin ils entendirent du bruit et aperçurent quelque chose qui approchait ; le conducteur de la poste avait tenu parole. Le domestique d'un fermier près de Stourcastle arrivait, conduisant un vigoureux roussin. On l'attela à la voiture de ruches à la place de Prince et il se dirigea sur Casterbridge.

Le soir du même jour vit le chariot revenir au lieu de l'accident. Prince était resté là dans le fossé, depuis le matin, mais la place de la mare de sang était encore visible au milieu de la route, bien que les voitures en passant l'eussent grattée et raclée. Tout ce qui restait de Prince fut alors hissé dans le chariot qu'il avait autrefois tiré et il refit, les sabots en l'air et les fers reluisant au soleil couchant, les trente kilomètres jusqu'à Marlott.

Tess était rentrée plus tôt. Elle n'osait penser comment elle annoncerait la nouvelle : ce lui fut un soulagement de voir sur la figure de ses parents qu'ils connaissaient déjà leur perte, bien que les reproches dont elle continuait à s'accabler pour sa négligence n'en fussent pas diminués. Mais l'incurie même de la maison rendait ce malheur moins terrifiant que pour une famille travailleuse ; et cependant pour celle-ci, ce n'eût été qu'un gros ennui, et c'était la ruine pour les Durbeyfield. Leur physionomie n'exprimait point cette violente colère qui aurait accablé la jeune fille si les parents s'étaient plus sérieusement occupés de son avenir. Personne ne fit à Tess les reproches qu'elle-même s'adressait.

Quand on découvrit que l'équarrisseur et le tanneur ne donneraient que quelques shillings de la carcasse de Prince à cause de sa décrépitude, Durbeyfield se montra à la hauteur de la situation :

– Non, dit-il stoïquement. Je ne vendrai pas son vieux corps. Quand nous autres, D'Urberville, nous étions chevaliers dans le pays, nous ne vendions pas nos chevaux de bataille pour acheter du mou de veau. Qu'ils gardent leur argent ! Il m'a bien servi de son vivant et je ne veux pas me séparer de lui maintenant !

Le lendemain il se donna plus de peine pour creuser une fosse à Prince qu'il ne s'en était donné pendant des mois pour faire pousser la récolte de la famille. Quand le trou fut prêt, Durbeyfield et sa femme attachèrent une corde autour du cheval et le tirèrent jusque-là sur le sentier, tandis que les enfants sui-

vaient en convoi funèbre. Abraham et Liza Lou sanglotaient. Espérance et Modestie déchargeaient leur douleur en éclats bruyants que renvoyaient les murailles. Et quand Prince fut culbuté dans la fosse, ils se réunirent tous autour. Leur gagne-pain leur était enlevé. Qu'allaient-ils faire ?

– Est-il au ciel ? demandait Abraham entre ses sanglots.

Puis Durbeyfield se mit à jeter des pelletées de terre et les enfants pleurèrent de plus belle. Tous, sauf Tess. Son visage était sec et pâle comme si elle se croyait un assassin.

V

Le métier de revendeur avait dépendu en grande partie du cheval et fut donc tout désorganisé. La gêne, sinon la misère, apparaissait au loin. Durbeyfield était ce qu'on appelait dans le pays un garçon mollasse ; il avait par moments bien assez de vigueur pour travailler, mais on ne pouvait compter sur la coïncidence de ces bons moments avec les heures où le travail aurait été nécessaire ; et comme il n'était pas habitué à un labeur régulier, quand la coïncidence avait lieu, il ne persévérait pas.

Pendant ce temps, Tess, qui avait entraîné ses parents dans cette fondrière, se demandait en silence comment elle pourrait les en tirer ; alors sa mère lui fit part de son projet.

– Il faut prendre de bon gré les hauts et les bas, Tess, dit-elle, et on ne pouvait pas découvrir notre grande naissance à un moment plus opportun. Il faut essayer de nos amis. Sais-tu qu'une très riche dame D'Urberville, demeurant sur la lisière de La Chasse, doit être notre parente ? Il faut aller la voir pour te réclamer d'elle et lui demander de l'aide dans notre embarras.

– Je ne m'en soucie pas, dit Tess. Si cette dame-là existe, ce serait suffisant qu'elle soit bien disposée pour nous ; il n'y a pas à espérer qu'elle nous aide.

– Tu pourrais lui persuader n'importe quoi, ma chérie. Et puis, il y a peut-être plus à faire que tu ne crois ! Je sais ce que je sais. Là !

Le sentiment accablant du mal dont elle était cause obligea Tess à montrer plus de déférence qu'elle ne l'aurait fait sans doute autrement ; mais elle ne pouvait comprendre pourquoi sa mère trouvait tant de satisfaction à projeter une entreprise dont l'avantage lui semblait si incertain. Peut-être sa mère avait-elle

pris des renseignements et découvert que cette Mme D'Urberville était une dame de vertus et de charité sans pareilles. Mais l'orgueil de Tess lui rendait le rôle de parente pauvre particulièrement antipathique.

– J'aimerais mieux tâcher de trouver de l'ouvrage, murmura-t-elle.

– Durbeyfield, vous pouvez décider la chose, dit sa femme en se tournant vers le fond de la chambre où il était assis... Si vous dites qu'elle devrait y aller, elle ira.

– J'aime pas voir mes enfants se faire les obligés de parents inconnus, murmura-t-il. Je suis le chef de la plus illustre branche de la famille et je devrais tenir mon rang.

Il parut à Tess que ces raisons pour s'abstenir étaient pires que le reste.

– Eh bien, mère, puisque j'ai tué le cheval, dit-elle lugubrement, je suppose que c'est à moi de faire quelque chose ; cela m'est égal d'aller la voir, mais pour ce qui est de lui demander de l'aide, laissez-moi libre. Et n'allez pas toujours penser qu'elle va me trouver un parti. C'est une sottise.

– Très bien dit, Tess, fit le père d'un ton sentencieux.

– Qui a prétendu que je pensais à ça ? dit Joan.

– J'imagine que vous l'avez en tête, mère. Mais j'irai.

Le lendemain, levée de bonne heure, elle se rendit à pied jusqu'à la ville de Shaston et elle y profita d'une tapissière qui, deux fois par semaine, faisait le service de Shaston à Chaseborough, en passant près de la commune de Trantridge où résidait la vague et mystérieuse Mme D'Urberville.

L'itinéraire de Tess Durbeyfield, en ce matin mémorable, traversait les ondulations nord-est du val où elle était née et où sa vie s'était épanouie. Pour elle, le monde était le val de

Blackmoor et les races, ses habitants. Autrefois, enfant curieuse, elle en avait contemplé l'étendue des barrières et des échaliers de Marlott et ce qui était alors pour elle un mystère ne l'était guère moins à présent. Journellement, elle voyait de sa fenêtre des tours, des villages, de blanches habitations aux contours indistincts, et, au-dessus, se dressant majestueuse sur la hauteur, la ville de Shaston dont les fenêtres luisaient comme des flambeaux au soleil du soir. Elle ne l'avait presque jamais visitée, elle ne connaissait même en détail qu'une petite région du val et de ses environs. Aussi était-elle encore moins sortie de la vallée. Les contours des collines environnantes lui paraissaient avoir autant de personnalité que les figures de ses parents. Mais, pour ce qui s'étendait au-delà, elle s'en rapportait à ce qu'on lui avait enseigné à l'école du village, dont elle était la meilleure élève quand elle l'avait quittée un ou deux ans auparavant.

En ces jours passés, elle avait été beaucoup aimée par d'autres enfants de son sexe et de son âge, et d'habitude on la voyait dans le village faire partie d'un trio de petites filles qui revenaient de l'école côte à côte. Tess était au milieu, en tablier d'indienne rose à fins réseaux imprimés, couvrant une robe de stoff dont la couleur primitive avait disparu pour faire place à une nuance mixte indéfinissable ; elle avait de longues jambes élancées comme des tiges, avec des bas collants, sur les genoux desquels s'échelonnaient les petits trous qu'elle avait faits en s'agenouillant sur les routes et sur les talus à la recherche de trésors minéraux et végétaux ; ses cheveux, alors d'une nuance terreuse, pendaient en mèches se recourbant en crochets ; et les deux petites filles entouraient de leur bras la taille de Tess qui appuyait les siens sur leurs épaules.

À mesure que Tess grandissait et commençait à se rendre compte de l'état des choses, elle partageait tout à fait l'opinion des Malthusiens en voyant sa mère lui donner inconsidérément tant de petits frères et sœurs, quand il était si difficile de les élever et de les nourrir. L'intelligence de Joan était celle d'un heu-

reux enfant et, dans sa nombreuse famille de solliciteurs auprès de la Providence, elle n'était pas l'aînée...

Cependant Tess se fit bonne et bienfaisante pour les petits et, aussitôt après sa sortie de l'école, elle se mit, pour leur être utile, à donner un coup de main dans les fermes voisines, lors de la moisson ou de la fenaison, ou bien de préférence à traire les vaches et à faire le beurre (choses qu'elle avait apprises quand son père possédait des vaches) et, comme elle était fort adroite, elle excellait à cette besogne.

Chaque jour, d'autres fardeaux de la famille pesaient sur ses jeunes épaules et c'était chose toute naturelle que Tess représentât les Durbeyfield à la résidence des D'Urberville. Cette fois, il faut reconnaître que les Durbeyfield se montraient de leur plus joli côté.

Elle descendit du véhicule à la Croix de Trantridge et gravit à pied une colline pour arriver au district boisé connu sous le nom de La Chasse, aux confins duquel se trouvait, lui avait-on dit, la résidence de Mme D'Urberville : Les Pentes. Ce n'était pas une maison seigneuriale du genre habituel, avec champs, pâturages et fermier mécontent que le propriétaire est obligé de pressurer par tous les moyens pour trouver sa vie et celle de sa famille. C'était mieux, bien mieux : une simple maison de plaisance, sans l'embarras d'un seul arpent de terre qui ne fût pas essentiel à la résidence ou à une petite ferme de fantaisie, dirigée par le propriétaire et surveillée par un intendant.

La loge en briques cramoisies apparut d'abord, enfouie jusqu'au toit dans ses arbres verts touffus. Tess s'imagina que c'était le château, mais, après avoir passé par la petite grille de côté avec quelque émotion, elle parvint à un tournant de la grande allée d'où la maison elle-même se présentait bien en vue. C'était une construction récente, presque neuve, et de ce même rouge éclatant qui faisait un vif contraste avec les arbres verts de la loge. Au loin, derrière l'angle de la maison qui ressortait comme une fleur de géranium sur les autres teintes adoucies,

s'étendait le paysage tendrement azuré de La Chasse, région boisée et vénérable, l'une des rares forêts vraiment anciennes encore existantes en Angleterre, où les vieux chênes portent le gui druidique et où d'énormes ifs, que la main de l'homme n'a point plantés, poussent comme au temps jadis, alors qu'on les étêtait pour fabriquer des arcs.

Cette antiquité sylvestre, quoique visible des Pentes, était pourtant hors des limites immédiates du domaine.

Dans cette coquette propriété, tout était prospère et bien entretenu ; des arpents de terre s'étendaient le long de la colline jusqu'aux taillis du bas ; tout faisait penser à cette pièce d'argent neuve, sortant de la Monnaie. Les écuries, à moitié cachées derrière un rideau de pins de Corse et de chênes-verts, avaient l'air imposant de petites chapelles. Une superbe tente, dont la porte était du côté de la jeune fille, ornait la vaste pelouse. La simple Tess Durbeyfield restait à contempler dans une attitude demi-craintive au bord de l'allée sablée. Ses pieds l'avaient portée jusque-là avant qu'elle s'en fût rendu compte, et maintenant tout était contraire à son attente.

– Je croyais que notre famille était vieille mais ceci est nouveau, disait-elle dans sa naïveté.

Elle regrettait d'être si vite entrée dans les plans de sa mère pour se réclamer de leur parente et de n'avoir pas cherché du secours plus près de chez elle.

Les propriétaires D'Urberville, ou Stoke D'Urberville, comme ils s'appelaient d'abord, appartenaient à une de ces familles plutôt rares dans un pays aux mœurs aussi primitives.

Le pasteur Tringham avait dit juste quand il avait fait de notre John Durbeyfield au pas traînant le seul représentant en ligne directe de la seule vieille famille D'Urberville qui existât dans le comté ou dans les environs. Il aurait pu ajouter, ce que d'ailleurs il savait très bien, que les Stoke D'Urberville n'étaient

pas plus D'Urberville que lui. Cependant, il faut reconnaître que ce tronc était fort convenable pour y greffer un nom ayant sérieusement besoin de se renouveler.

– Lorsque le vieux Simon Stoke, récemment décédé, s'était enrichi dans le Nord comme honnête négociant (certains disaient comme prêteur d'argent), il avait résolu de se fixer dans un comté du sud de l'Angleterre, hors du rayon de ses affaires, et en même temps il avait senti la nécessité de recommencer avec un nom moins banal et moins plat que son nom primitif et qui ne permettrait pas de reconnaître trop aisément l'adroit commerçant du passé. Après avoir feuilleté pendant une heure, au British Museum, les livres consacrés aux familles éteintes, à demi éteintes, obscurcies et ruinées du coin de l'Angleterre où il voulait se fixer, il avait trouvé que D'Urberville avait aussi bon air et sonnait aussi bien que n'importe quel autre, et D'Urberville fut donc à jamais ajouté à son nom pour lui-même et ses héritiers. Pourtant il ne s'était pas montré extravagant dans son ambition, et, en édifiant sa généalogie sur cette nouvelle base, il resta raisonnable dans l'invention de ses alliances et de ses attaches aristocratiques où il n'introduisit que des titres fort modérés.

La pauvre Tess et ses parents ignoraient naturellement (et pour leur grande déconfiture) cette œuvre d'imagination ; à vrai dire, ils ne savaient même pas que ce genre d'annexion fût possible et supposaient que, si la fortune pouvait, à la rigueur, vous doter d'une belle mine, un ancien nom venait de la nature.

Tess était encore là, hésitante comme un baigneur sur le point de plonger, ne sachant si elle devait battre en retraite ou s'avancer, quand sortit de la porte triangulaire de la tente un grand jeune homme en train de fumer un cigare.

Son teint était presque basané, ses lèvres fortes et mal dessinées, quoique rouges et lisses, surmontées d'une moustache noire très soignée, frisant du bout ; il ne devait guère avoir plus de vingt-trois à vingt-quatre ans. Malgré ce quelque chose de lé-

gèrement barbare dans les traits, sa figure et ses yeux hardis et mobiles avaient une force singulière.

– Eh bien, ma belle, que puis-je faire pour vous ? dit-il en s'approchant et voyant qu'elle restait tout interdite... N'ayez pas peur. Je suis M. D'Urberville. Êtes-vous venue pour me voir ou pour voir ma mère ?

Cette personnification d'un D'Urberville, son homonyme, s'écartait encore plus que la maison et les jardins de ce que Tess avait imaginé. Elle avait rêvé d'une vieille et noble figure en laquelle se fondraient affinés tous les traits des D'Urberville, d'une figure sillonnée de rides, documents vivants qui raconteraient en hiéroglyphes l'histoire séculaire de sa famille et de l'Angleterre. Mais elle prit son courage à deux mains pour aller jusqu'au bout puisqu'elle ne pouvait plus reculer et répondit :

– Je suis venue voir votre mère, monsieur.

– Je crains que vous ne puissiez la voir ; elle est d'une mauvaise santé, répliqua le représentant actuel de la maison apocryphe, car c'était M. Alec, fils unique du défunt... Ne puis-je vous servir ? Pour quelle affaire désirez-vous la voir ?

– Ce n'est pas pour une affaire, c'est... je sais à peine quoi !

– Pour le plaisir ?

– Oh ! non. Tenez, monsieur, si je vous disais, cela vous paraîtrait...

Tess avait maintenant le sentiment si vif du côté ridicule de sa mission que, malgré sa terreur respectueuse du jeune homme et l'impression générale de malaise qu'elle éprouvait à se trouver là, ses lèvres roses prirent la courbe d'un sourire, fort attrayant pour Alexandre le basané.

– C'est tellement absurde ! balbutia-t-elle. Vraiment je ne peux pas vous dire !

– N'importe ! J'aime les absurdités. Essayez encore, ma petite, fit-il gentiment.

– Mère m'a demandé de venir, reprit Tess, et pour dire vrai, j'en avais aussi l'idée ; mais je ne pensais pas que ce serait comme cela. Je venais vous avertir, monsieur, que nous sommes de la même famille que vous.

– Oh ! des parents pauvres ?

– Oui.

– Stoke ?

– Non, D'Urberville.

– Oui, oui ; je veux dire D'Urberville.

– Notre nom s'est changé en Durbeyfield ; mais plusieurs choses prouvent que nous sommes des D'Urberville. Des antiquaires soutiennent que oui, et... et nous avons un vieux cachet avec un lion bondissant sur un écusson et au-dessus un château. Et nous avons une très vieille cuiller d'argent toute ronde comme une petite cuiller à pot et avec le même château ; mais elle est si usée qu'elle sert à maman pour remuer la purée de pois.

– Certainement mon sceau est un château argent, dit-il d'un air affable, et mes armoiries portent un lion rampant.

– Et alors mère disait que nous devions nous faire connaître à vous, car nous avons perdu notre cheval par un malheureux accident et nous sommes la plus vieille branche de la famille.

– C'est très aimable à votre mère, certainement, et pour ma part je ne regrette pas sa démarche.

Alec, en parlant, regardait Tess d'une façon qui la fit légèrement rougir.

– Et ainsi, ma belle, vous êtes venue me faire une visite amicale de parenté ?

– Je le suppose, dit Tess, se troublant de nouveau.

– Mais il n’y a pas de mal à cela ! Où habitez-vous ? Que faites-vous ?

Elle lui donna brièvement quelques détails et, en réponse à d’autres questions, lui dit qu’elle prendrait pour revenir le voiturier qui l’avait amenée.

– Il ne sera pas de sitôt à la Croix de Trantridge. Si nous faisions le tour de la propriété pour passer le temps, ma jolie petite cousine ?

Tess désirait autant que possible abréger sa visite, mais le jeune homme insistait, et elle consentit à l’accompagner. Il lui montra les pelouses, les parterres, puis le verger et les serres où il lui demanda si elle aimait les fraises.

– Oui, dit Tess, quand c’est la saison.

– Ce l’est déjà ici.

Et D’Urberville en cueillit pour elle des spécimens qu’il lui tendait tout en se baissant ; puis, ayant choisi un fruit particulièrement beau de la variété dite « Reine britannique », il se redressa et, le tenant par la queue, le lui approcha de la bouche.

– Non, non ! fit-elle vivement, et elle mit les doigts entre ses lèvres et la main du jeune homme... J’aimerais mieux la prendre dans ma main.

– Allons donc ! dit-il en insistant.

Et, un peu ennuyée, elle ouvrit les lèvres et accepta la fraise. Ils passèrent quelque temps à flâner ainsi, Tess mangeant avec un plaisir mêlé de répugnance ce que D’Urberville lui offrait. Quand ce fut impossible pour elle de consommer plus de

fraises, il lui en remplit son petit panier ; puis tous deux s'en allèrent aux rosiers où il cueillit des fleurs qu'il lui fit mettre à son corsage. Elle obéissait comme dans un rêve et, lorsqu'elle n'en put fixer d'autres, il lui en attacha lui-même un ou deux boutons à son chapeau et en entassa dans son panier avec une prodigalité généreuse.

Enfin il dit, en regardant sa montre :

– Maintenant, quand vous aurez mangé quelque chose, il sera temps que vous partiez si vous voulez rattraper la voiture de Shaston. Venez par ici et je vais voir ce que je puis trouver en fait de victuailles.

Stoke D'Urberville la ramena dans la tente de la pelouse où il la laissa pour reparaître bientôt, portant dans un panier une légère collation qu'il plaça lui-même devant elle. Il désirait, c'était évident, n'être pas troublé par les domestiques dans ce charmant tête-à-tête.

– Vous gênerai-je en fumant ? demanda-t-il.

– Oh ! pas du tout, monsieur.

À travers les écheveaux de fumée qui se répandaient dans la tente, il observait Tess et sa gentille et inconsciente façon de croquer. Tandis qu'elle baissait innocemment les yeux sur les roses de son corsage, elle ne pressentait guère que, derrière la brume bleuâtre du tabac, se cachait le « malheur tragique » de sa vie, celui qui allait devenir le rayon sanglant dans le spectre lumineux de sa jeune existence. Elle possédait un don qui, en ce moment, lui était funeste. L'épanouissement de sa beauté, son développement physique la faisaient paraître plus femme qu'elle ne l'était réellement et attiraient sur elle les yeux d'Alec D'Urberville. Elle avait hérité de sa mère ce trait caractéristique, sans la faculté qu'il indiquait. Elle s'en était tourmentée parfois, mais ses compagnons lui avaient dit que le temps la guérirait de ce défaut.

Elle eut bientôt fini son goûter.

– À présent je vais rentrer chez moi, monsieur, dit-elle en se levant.

– Et comment vous appelle-t-on ? lui demanda-t-il en l'accompagnant le long de l'allée jusqu'à ce que la maison fût hors de vue.

– Tess Durbeyfield, là-bas, à Marlott.

– Et vous dites que les vôtres ont perdu leur cheval ?

– Je l'ai tué ! répondit-elle, et ses yeux se remplirent de larmes, tandis qu'elle racontait les détails de la mort de Prince... Et je ne sais que faire à cause de cela pour papa.

– Je verrai si je puis quelque chose. Il faut que ma mère vous trouve une place. Mais, Tess, pas de bêtises à propos de D'Urberville... Durbeyfield seulement, vous savez... c'est un nom tout autre.

– Je n'en désire pas de meilleur, monsieur ! répondit-elle avec une certaine dignité.

Un instant, un instant seulement, quand ils furent arrivés au tournant de l'avenue, entre les grands rhododendrons et les conifères, avant que la loge fût visible, il se pencha vers elle comme pour... mais non, il se ravisa et la laissa partir.

Ainsi commença l'aventure. Si Tess avait deviné la portée de cette rencontre, elle eût pu demander pourquoi la fatalité voulait qu'elle fût aperçue et convoitée ce jour-là par l'homme qui n'était pas fait pour elle, et non par quelque autre, par celui qui eût été désirable à tous égards, autant que l'humanité peut en fournir de ce genre ; et cependant, parmi ceux qu'elle avait rencontrés, l'homme qui se serait rapproché le plus de cet idéal ne conservait d'elle qu'une impression passagère, à demi oubliée.

Dans l'exécution malhabile du plan habile et sage des choses, celui qui doit venir vient rarement à l'appel ; l'être que l'on aimerait n'arrive guère à l'heure de l'amour. La Nature dit bien peu souvent à sa pauvre créature : « Regarde ! » à l'instant où ce regard pourrait conduire au bonheur ; et au cri de : « Où es-tu ? » elle ne répond : « Ici ! » qu'une fois le jeu de cache-cache devenu lassant et fastidieux. On voudrait savoir si une intuition plus délicate, une interaction plus intime du mécanisme social qui, pour le moment, nous secoue de droite et de gauche, ne corrigeront pas ces anachronismes, quand nous serons parvenus au faîte et à l'apogée du progrès humain ; mais comment prophétiser un tel âge d'or, et même le croire possible ! Il suffit que, dans le cas actuel comme dans des millions d'autres, ne se rencontrèrent pas à la minute fatidique les deux moitiés d'un tout qui eût été parfait. L'une d'elles manquait, errant indépendante sur la terre et attendant dans un engourdissement stupide que le moment tardif arrivât. Et de ce délai maladroit devaient s'ensuivre inquiétudes, déceptions, amères souffrances et très étranges destinées.

Quand D'Urberville fut de retour dans la tente, il s'assit à califourchon sur une chaise et se mit à réfléchir, le visage plaisamment animé. Puis il éclata d'un rire bruyant :

– Eh ! saperlotte ! Quelle drôle de chose ! Ha, ha, ha ! et quelle fille appétissante !

VI

Tess descendit la colline jusqu'à la Croix de Trantridge et attendit distraitement le moment de prendre la tapissière qui revenait de Chaseborough à Shaston. Elle ne sut pas ce que les autres occupants lui dirent quand elle entra, bien qu'elle leur répondît ; et lorsqu'on fut reparti elle regardait toujours en elle-même. Un de ses compagnons de route lui adressa plus directement la parole que les autres.

– Comment ! mais vous êtes un vrai bouquet ! Et ces roses-là dans les premiers jours de juin !

Alors elle s'aperçut du spectacle qu'elle offrait à leurs regards surpris : roses à son corsage, roses à son chapeau, fraises et roses emplissant son panier jusqu'au bord. Elle rougit et dit confusément que les fleurs lui avaient été données. Pendant que les voyageurs ne l'observaient pas, elle enleva furtivement de son chapeau celles qui étaient le plus en vue, les mit dans le panier et les couvrit de son mouchoir. Puis elle retomba dans ses réflexions et, baissant la tête, elle se piqua le menton avec l'épine de la rose qui restait à son corsage. Comme tous les habitants du val de Blackmoor, Tess était imprégnée d'imaginations et de superstitions symboliques ; elle songea que c'était un mauvais présage, le premier qu'elle eût remarqué ce jour-là.

La tapissière n'allait que jusqu'à Shaston et il fallait descendre plusieurs kilomètres à pied, de cette ville montagneuse au vallon de Marlott. Sa mère lui avait conseillé de rester à Shaston pour la nuit chez une paysanne de leur connaissance, si elle se trouvait trop fatiguée. Tess s'y décida, et elle ne parvint Chez elle que dans l'après-midi du lendemain.

En rentrant à la maison, elle vit tout de suite à l'air triomphant de sa mère que quelque chose était arrivé dans l'intervalle.

– Eh oui, je sais tout ! Je te disais que tout irait bien ! Et en voilà la preuve, maintenant !

– Depuis que je suis partie ? Quoi donc ? dit Tess, un peu lasse.

La mère toisa la jeune fille d'un regard malin et approbateur et poursuivit en plaisantant :

– Ainsi donc, tu as fait leur conquête ?

– Comment le savez-vous, mère ?

– J'ai reçu une lettre.

Tess se souvint alors qu'il s'était écoulé le temps nécessaire.

– On dit – Mme D'Urberville dit – qu'elle a besoin de toi pour surveiller une espèce de basse-cour, sa marotte ; mais c'est seulement une manière adroite de te faire venir sans te donner des espérances. Elle va te reconnaître pour parente, voilà ce que ça signifie !

– Mais je ne l'ai pas vue.

– Tu as bien vu quelqu'un, je suppose ?

– J'ai vu son fils.

– Et t'a-t-il reçue en parente ?

– Et bien… il m'a appelée : petite cousine.

– Je le savais bien ! Jacky, il l'a appelée petite cousine ! cria Joan à son mari. – Et il a parlé à sa mère, naturellement, et elle te demande là-bas.

– Mais je ne suis pas sûre d'être capable de soigner des volailles, fit Tess, indécise.

– Alors, qu'est-ce qui le serait ? Tu es née, tu as été élevée dans le métier ; ceux qui ont été élevés dans un métier en savent toujours plus que n'importe quel apprenti. Et puis, c'est seulement pour te donner l'air de faire quelque chose, pour ne pas te sentir obligée.

– Je ne sais vraiment pas si je devrais y aller, dit Tess toute pensive. Qui a écrit la lettre ? Voulez-vous me la montrer ?

– C'est Mme D'Urberville qui l'a écrite. La voilà !

La lettre était à la troisième personne et informait brièvement Mme Durbeyfield que les services de sa fille seraient utiles à la dame en question pour diriger son poulailler, qu'on lui procurerait une chambre confortable, si elle pouvait venir, et qu'on lui donnerait de bons gages, si elle plaisait.

– Oh ! voilà tout ? dit Tess.

– Tu ne t'attendais pas à ce qu'elle te saute au cou et te bise comme ça tout de suite ?

Tess se mit à regarder par la fenêtre.

– J'aimerais mieux rester avec vous et papa, dit-elle.

– Mais pourquoi ?

– J'aimerais mieux ne pas vous le dire, mère ; vraiment je ne sais pas bien pourquoi.

Un soir de la semaine suivante, elle revenait chez elle après avoir vainement cherché une occupation facile dans le proche voisinage. Elle aurait voulu amasser assez d'argent, pendant l'été, pour acheter un autre cheval. À peine eut-elle passé le seuil qu'un des enfants accourut en sautant et dansant et lui dit :

– Le monsieur est venu.

Sa mère, tout sourire des pieds à la tête, s'empressa d'expliquer.

Le fils de Mme D'Urberville, se promenant par hasard à cheval dans la direction de Marlott, avait passé chez eux. Il demandait à savoir définitivement, au nom de sa mère, si Tess pouvait ou non venir diriger la basse-cour de la vieille dame car le garçon qui, jusque-là, avait surveillé les volailles s'était montré indigne de confiance.

– M. D'Urberville dit que tu dois être une brave fille, si tu es ce que tu parais ; il sait que tu dois valoir ton pesant d'or. Il s'intéresse beaucoup à toi, c'est la vérité.

Tess semblait, pour l'instant, vraiment heureuse d'apprendre qu'elle avait donné à un étranger si haute opinion d'elle, quand elle était tombée si bas dans sa propre estime.

– Il est très bon de le penser ! murmura-t-elle, et si je savais sûrement quel genre de vie on mène là-bas, j'irais tout de suite.

– Il est très bel homme !

– Je ne trouve pas, dit froidement Tess.

– Eh bien, en tout cas, voilà une chance pour toi. Et pour sûr qu'il a une belle bague de diamant !

– Oh ! oui, fit la voix du petit Abraham juché dans l'embrasure de la fenêtre, et je l'ai vue ! et ce que ça brillait, quand il frisait ses mistaches ! Mère, pourquoi que notre noble parent frisait toujours ses mistaches ?

– Écoutez cet enfant ! s'écria Mme Durbeyfield avec admiration.

– Peut-être pour montrer son diamant ! murmura rêveusement sir John, assis sur sa chaise.

– Je vais y réfléchir, dit Tess en quittant la chambre.

– Eh bien, elle a fait tout droit la conquête de notre plus jeune branche, poursuivit la mère de famille en s'adressant à son mari... et c'est une sotte si elle ne continue pas.

– J'aime guère que mes enfants s'en aillent de la maison, dit le revendeur... Je suis le chef de famille ; c'est les autres qui devraient venir me trouver.

– Mais laissez-la partir, Jacky, continuait sa pauvre niaise de femme, câlinement... Il en est toqué, c'est clair ; il l'a appelée cousine ! Il se mariera avec elle, plus que probable, et il en fera une dame, et alors elle sera comme ses ancêtres !

John Durbeyfield avait plus de vanité que de santé ou d'énergie et cette supposition lui était agréable.

– Ah bien ! peut-être que c'est ce qu'il veut, M. D'Urberville, finit-il par admettre... et pour sûr qu'il peut avoir l'idée de requinquer sa famille en s'alliant à la vieille race. Tess, la petite coquine ! Leur a-t-elle vraiment fait visite pour arriver à ça !

Pendant ce temps, Tess, pensive, se promenait dans le jardin parmi les groseilliers et sur la tombe de Prince.

Quand elle rentra, sa mère poursuivit l'avantage.

– Eh bien, que vas-tu faire ? demanda-t-elle.

– Je voudrais avoir vu Mme D'Urberville, dit Tess.

– Je crois que tu peux aussi bien accepter, alors tu la verras assez tôt.

Le père se mit à tousser.

– Je ne sais que dire ! répondit la jeune fille tout agitée. C'est à vous de décider. J'ai tué le vieux cheval et je suppose que

c'est à moi de faire quelque chose pour vous en donner un nouveau. Mais… cela m'ennuie que M. D'Urberville soit là !

Les enfants, pour qui l'idée de l'adoption de Tess par leurs riches parents (à ce qu'ils croyaient) avait servi de dolorifuge après la mort du cheval, se mirent à pleurer en voyant la répugnance de Tess, la tourmentèrent et lui reprochèrent son hésitation.

– Tess ne veut pas partir pour devenir une da-a-ame ! Non, elle dit qu'elle ne veu-eut pas ! gémissaient-ils à plein gosier… Et nous n'aurons pas un gentil cheval et des tas d'argent doré pour acheter des choses à la foire ! Et Tess ne sera plus jolie dans sa belle ro-o-obe !

La mère fit chorus sur le même air ; la façon dont les travaux du ménage paraissaient plus pénibles qu'ils n'étaient parce qu'elle les prolongeait indéfiniment fut aussi d'un certain poids. Le père seul conserva une attitude neutre.

– J'irai ! dit enfin Tess.

La mère ne put cacher sa joie de la vision nuptiale évoquée par le consentement de Tess.

– À la bonne heure ! Pour une si jolie fille, voilà une chance !

Tess sourit avec humeur.

– J'espère que c'est une chance de gagner de l'argent, il n'y en a pas d'autre. Vous ferez mieux de ne rien dire de ces sottises-là dans le pays !

Mme Durbeyfield ne promit rien ; elle n'était pas très sûre, après les remarques du visiteur, de se sentir assez fière, et c'est beaucoup dire.

Ainsi tout fut réglé et la jeune fille écrivit qu'elle était prête à commencer le jour où on la demanderait. Elle fut dûment avi-

sée que Mme D'Urberville était bien aise de sa décision et qu'on enverrait une carriole la prendre, elle et son bagage, au bout du val, le surlendemain, jour où elle devait se tenir prête à partir. L'écriture de Mme D'Urberville semblait plutôt masculine.

– Une carriole ? murmura d'un ton de doute Joan Durbeyfield. Ça aurait pu être un équipage, pour sa parente !

Ayant enfin pris un parti, Tess fut moins inquiète et moins préoccupée ; elle fit ses préparatifs à peu près sûre d'elle-même, grâce à la pensée qu'elle gagnerait sans trop de peine un autre cheval pour son père. Elle avait espéré devenir maîtresse d'école mais les destins semblaient en décider autrement. Comme elle était, par l'esprit, plus âgée que sa mère, elle ne songea pas un instant sérieusement aux espérances matrimoniales que Mme Durbeyfield avait pour elle. Cette femme à tête folle n'avait pas cessé de découvrir de beaux partis pour sa fille presque depuis sa naissance.

VII

Le matin fixé pour son départ, Tess était réveillée avant l'aube, à cette minute extrême de la nuit où le bocage est encore muet, à part un oiseau prophétique qui chante d'une voix claire, convaincu de savoir, lui du moins, l'heure exacte du jour, tandis que les autres demeurent silencieux, également convaincus de son erreur.

Elle resta en haut à faire ses paquets jusqu'au petit déjeuner et descendit alors, vêtue comme tous les jours, sa robe des dimanches soigneusement pliée dans sa malle. Sa mère lui fit des remontrances.

– Tu ne vas pas t'en aller voir tes gens sans t'attifer plus que ça !

– Mais je vais travailler, dit Tess.

– Bien oui ! dit Mme Durbeyfield et, se parlant à elle-même. – D'abord on peut faire semblant... Mais je crois que ça sera plus sage de te montrer dans ton beau, ajouta-t-elle.

– Bon, je suppose que vous en savez plus long que moi, répliqua Tess avec un calme abandon. Et, pour lui faire plaisir, la jeune fille se mit entre les mains de Joan en lui disant avec sévérité : – Faites de moi ce que vous voudrez, mère !

Mme Durbeyfield ne fut que trop enchantée de cette docilité. Elle commença par chercher une grande cuvette et lava si bien les cheveux de Tess qu'une fois séchés et brossés ils paraissaient deux fois plus abondants qu'à l'ordinaire. Elle les noua avec un ruban rose plus large que de coutume. Puis elle mit à Tess la robe blanche portée à la fête du club, et dont l'ampleur légère, s'ajoutant à sa coiffure élargie, donnait à sa personne en

pleine croissance un développement qui démentait son âge et pouvait la faire passer pour une femme quand elle n'était pas beaucoup plus qu'une enfant.

– Pour sûr il y a un trou au talon de mon bas, dit Tess.

– Fais pas attention aux trous de tes bas, ils ne disent rien ! Quand j'étais fille, tant que j'avais un joli chapeau, le diable aurait bien pu voir mes talons !

Entraînée par son orgueil maternel, elle s'éloigna de quelques pas, comme un peintre s'éloigne de son chevalet, et contempla l'ensemble de son œuvre.

– Il faut te regarder ! s'écria-t-elle. C'est bien mieux encore que l'autre jour.

Comme le miroir n'était pas assez grand pour refléter plus d'une très petite portion de Tess à la fois, Mme Durbeyfield, suivant la coutume des villageois qui veulent se parer, suspendit à l'extérieur de la fenêtre un manteau noir qui transforma les vitres en un grand réflecteur. Ensuite, elle descendit auprès de son mari qui était assis dans la pièce du bas.

– Je vas vous dire ce qui en est, Durbeyfield, lui fit-elle d'un air triomphant... Il n'aura jamais le cœur de ne pas être amoureux d'elle. Mais en tout cas, n'allez pas trop parler à Tess de son goût pour elle et de cette chance qu'elle a. C'est une fille si bizarre que ça pourrait la monter contre lui ou l'empêcher d'y aller, même maintenant. Si tout va bien, je suis pour donner quelque chose à ce pasteur de Stagfoot-Lane, en retour de ce qu'il nous a dit, le cher brave homme !

Pourtant, comme le moment du départ approchait et que la première exaltation causée par la toilette était tombée, une légère appréhension finit par pénétrer dans l'esprit de Joan Durbeyfield et poussa la bonne femme à dire qu'elle ferait un bout de chemin jusqu'à l'endroit où commençait la première pente rapide menant au monde extérieur. Tess devait, au sommet,

trouver la carriole des Stoke D'Urberville et déjà un gamin avait conduit sa malle dans une voiture à bras.

Quand les plus jeunes enfants virent leur mère mettre son chapeau, ils demandèrent à grands cris de l'accompagner.

– Je veux faire un petit bout de chemin avec Sœurette, maintenant qu'elle va se marier avec le monsieur notre cousin et avoir de belles robes.

– Voyons, dit Tess, devenant toute rouge et se retournant d'un mouvement brusque. Je ne veux plus entendre parler de cela ! Mère, comment avez-vous pu leur mettre cette bêtise en tête ?

– Elle va travailler pour notre riche parente, mes chéris, et nous aider à gagner de l'argent pour avoir un autre cheval, dit pacifiquement Mme Durbeyfield.

– Bonsoir, père, fit Tess, la gorge serrée.

– Bonsoir, ma fille, dit sir John, relevant la tête et interrompant le somme causé ce matin-là par un léger excès en l'honneur de l'occasion. – Eh bien, j'espère qu'un si avenant échantillon de sa race plaira à mon jeune ami ! Et dis-lui, Tess, que, puisque nous sommes complètement déchus de notre première grandeur, je lui vendrai le titre, oui, je le lui vendrai... à un prix raisonnable.

– Pas à moins de mille livres ! s'écria lady Durbeyfield.

– Dis-lui que j'accepterai mille livres... oh ! bien, je le donnerai pour moins, maintenant que j'y pense. Il le fera mieux valoir qu'un pauvre infirme comme moi. Dis-lui qu'il peut l'avoir pour cent livres... Mais je ne veux pas m'arrêter à des vétilles, dis-lui qu'il l'aura pour cinquante... pour vingt livres ! Oui, vingt livres ! C'est le plus bas prix, que diable ! il s'agit de l'honneur de la famille, et je n'accepterai pas un sou de moins !

Tess avait les yeux trop pleins de larmes et la voix trop étranglée pour dire ce qu'elle pensait. Elle se détourna vivement et sortit.

Ainsi les filles et la mère s'en allèrent toutes ensemble, Tess ayant de chaque côté un enfant qui lui tenait la main et la contemplait de temps à autre d'un air méditatif comme quelqu'un qui va faire de grandes choses ; la mère marchait par-derrière avec la plus petite. Le groupe eût pu représenter l'allégorie de la beauté candide, avec, auprès d'elle, l'innocence, accompagnée de la naïve vanité.

Elles suivirent le chemin jusqu'au bas de la côte. Le véhicule de Trantridge devait venir la prendre sur la crête pour éviter au cheval la peine de cette montée. Au loin, derrière la première rangée de collines, les habitations escarpées de Shaston brisaient la ligne des hauteurs. On ne voyait personne sur la route du sommet, sauf le jeune garçon envoyé à l'avance, assis sur les bras de la brouette qui contenait tous les biens de Tess.

– Attendons un peu ici, et la carriole ne va pas tarder sans doute, dit Mme Durbeyfield. Oui, je la vois là-bas !

Elle surgit tout à coup derrière la hauteur la plus rapprochée et s'arrêta à côté du garçon à la brouette. La mère et les enfants se décidèrent à ne pas aller plus loin, et Tess, leur faisant un adieu précipité, se mit à monter la colline.

Ils virent la silhouette blanche se rapprocher de la carriole sur laquelle sa malle était déjà placée ; mais, avant qu'elle l'eût atteinte, une autre voiture déboucha d'un bouquet d'arbres au sommet, tourna le coude de la route, dépassa la charrette aux bagages et fit halte près de Tess qui leva la tête comme si elle était fort surprise.

Sa mère se rendit compte alors que le second véhicule n'était pas un humble moyen de transport comme le premier, mais un cabriolet tout battant neuf et superbement verni. Le

conducteur était un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, qui avait un cigare entre les dents et portait une casquette élégante, une veste de drap marron, une culotte de même nuance, une cravate blanche, un col droit et des gants de cheval bruns ; en un mot, c'était le jeune et fringant cavalier qui était allé trouver Joan une ou deux semaines auparavant, pour connaître sa réponse au sujet de Tess.

M[me] Durbeyfield battit des mains comme un enfant. Elle baissa un instant les yeux puis les releva encore. Pouvait-elle se tromper sur le sens de tout cela ?

– C'est-il le monsieur, notre parent, qui fera de Sœurette une dame ? demanda le plus jeune enfant.

Pendant ce temps, on pouvait apercevoir la silhouette vêtue de mousseline, debout, immobile et indécise à côté de cette brusque apparition. Tess était plus qu'indécise, au fond : elle était méfiante. Elle aurait préféré l'humble carriole. Elle tourna les yeux vers le bas de la colline du côté de sa famille et considéra le petit groupe. Quelque chose sembla la déterminer ; peut-être le souvenir d'avoir tué Prince. Elle monta soudain ; il se plaça à côté d'elle et sur-le-champ fouetta son cheval. En un instant, ils avaient dépassé le lent véhicule qui portait la malle et avaient disparu derrière le revers de la colline.

Aussitôt que Tess fut hors de vue et que l'intérêt dramatique de la chose fut terminé, les yeux des petits se remplirent de larmes. La plus jeune dit : « Je voudrais que la pauvre, pauvre Tess soit pas partie pour être une dame ! » et les coins de sa bouche s'abaissant, elle éclata en sanglots. Cette nouvelle manière de voir fut contagieuse, l'autre enfant fit de même, puis l'autre, et tous les trois se lamentèrent bruyamment. Joan Durbeyfield avait aussi les larmes aux yeux quand elle se détourna pour rentrer. Mais, une fois revenue au village, elle se fiait déjà passivement au hasard favorable.

Pourtant, cette nuit-là, dans son lit, elle soupira et son mari lui en demanda la cause.

– Hé ! je sais pas au juste, dit-elle. Je pensais que peut-être ça aurait mieux valu pour Tess de ne pas partir !

– Est-ce que vous auriez pas dû y penser avant ?

– Oh ! bien, c'est une chance pour la fille. Tout de même, si c'était à refaire, je la laisserais pas partir avant de savoir si le monsieur est vraiment un brave jeune homme qui la distingue parce qu'elle est sa parente !

– Oui ; peut-être bien que ça aurait mieux valu, ronfla sir John.

Mais Joan Durbeyfield trouvait toujours le moyen de se consoler.

– Hé ! comme elle est de la vraie souche, elle fera son chemin avec eux, si elle joue bien son atout ! Et s'il ne l'épouse pas avant, il l'épousera après ; car il est tout feu tout flamme pour elle, c'est facile à voir !

– Quel est son atout ? son sang D'Urberville, que vous voulez dire ?

– Non, grosse bête ! Sa figure... comme pour moi.

VIII

Une fois monté près de Tess, Alec D'Urberville mena rapidement son cheval le long de la crête de la première colline, tout en faisant mille compliments à sa compagne, et laissa bien loin par-derrière la carriole et la malle. Ils s'élevaient toujours et un paysage immense s'étendait autour d'eux ; derrière, la verte vallée natale de la jeune fille, devant, un pays grisâtre dont elle ne connaissait rien, sinon par sa première et courte visite à Trantridge. Ils atteignirent le haut de la pente d'où un ou deux kilomètres de route s'allongeaient droit devant eux.

Depuis son accident avec le cheval de son père, Tess Durbeyfield, si courageuse qu'elle fût, était devenue extrêmement timide en voiture : le moindre mouvement irrégulier l'effrayait. Elle s'inquiéta bientôt de la façon assez insouciante dont son conducteur dirigeait le cheval.

– Vous n'allez pas descendre vite, monsieur, n'est-ce pas ? dit-elle avec une indifférence forcée.

D'Urberville se retourna vers elle, mordit son cigare du bout de ses grandes et blanches incisives et sourit lentement des lèvres.

– Comment, Tess ! répondit-il après une ou deux bouffées, c'est une brave et robuste fille qui me demande cela ?... Mais je descends toujours au grand galop. Il n'y a rien de tel pour vous mettre en train.

– Mais peut-être que ce n'est pas nécessaire en ce moment !

– Ah ! fit-il, secouant la tête. Nous sommes deux avec qui il faut compter. Il n'y a pas que moi, il y a Tib et elle est très capricieuse.

– Qui ?

– Mais la jument. Il me semble qu'elle vient justement de se retourner vers moi d'un air farouche. Ne l'avez-vous pas remarqué ?

– N'essayez pas de m'effrayer, dit Tess avec raideur.

– Mais non ! S'il est possible à un homme de gouverner ce cheval, je le puis. Je ne dis pas qu'un homme en soit capable, mais s'il y en a un, c'est moi.

– Pourquoi avez-vous un cheval pareil ?

– Ah ! vous pouvez bien le demander ! C'est le sort qui l'a voulu, sans doute. Tib a déjà tué un individu, et aussitôt après que je l'ai achetée, il s'en est fallu de peu qu'elle ne me tue. Et alors, croyez-m'en sur parole, il s'en est fallu de peu que je ne la tue ! Mais elle est encore irritable, très irritable, et on peut craindre parfois pour sa vie quand on est derrière elle.

La descente commençait et il était évident que le cheval, soit de lui-même, soit par la volonté de son maître (chose plus probable), savait si bien l'exercice téméraire qu'on attendait de lui qu'il avait à peine besoin d'un signe.

Ils filaient vertigineusement ; les roues ronflaient comme une toupie ; le dog-cart se balançait de droite et de gauche et obliquait légèrement sur son axe ; devant eux la forme du cheval, ondulant, s'élevait et s'abaissait. Parfois, une roue ne semblait pas toucher la terre pendant plusieurs mètres ; d'autres fois, une pierre était lancée en tournoyant par-dessus la haie et les étincelles, jaillissant des cailloux sous les sabots du cheval, brillaient malgré la clarté du jour. La route toute droite paraissait s'élargir à mesure qu'ils avançaient et les deux talus du

bord, se séparant comme une baguette qui se fend, se précipitaient pour disparaître de chaque côté. Le vent traversait la blanche mousseline de Tess jusqu'à sa peau et ses cheveux légers s'envolaient derrière elle. Elle était résolue à ne manifester ouvertement aucune crainte ; mais elle s'accrocha au bras de D'Urberville qui tenait les rênes.

– Laissez mon bras ! Nous serions lancés dehors. Tenez-moi par la ceinture.

Elle se cramponna après lui et ils arrivèrent ainsi au bas.

– Sains et saufs, Dieu merci, en dépit de votre folie ! dit-elle, le visage en feu.

– Tess, fi donc ! voilà de l'humeur !

– C'est la vérité !

– Eh bien, pourquoi me lâcher avec tant d'ingratitude aussitôt que vous vous sentez hors de danger ?

Elle n'avait pas réfléchi à ce qu'elle faisait quand elle le tenait inconsciemment, et s'il était homme, femme, bois ou pierre. Reprenant sa réserve, elle resta sans répliquer et ils atteignirent ainsi le sommet d'une autre pente.

– Maintenant, recommençons ! fit D'Urberville.

– Non, non ! dit Tess, montrez un peu plus de bon sens, s'il vous plaît !

– Mais quand on se trouve sur un des plus hauts points du comté, il faut bien redescendre, fut la réplique.

Il lâcha la bride et ils repartirent une seconde fois.

D'Urberville tourna la tête vers elle pendant qu'ils étaient secoués et lui dit sur un ton enjoué et railleur :

– Maintenant, entourez-moi de vos bras comme tout à l'heure, ma belle ?

– Jamais ! fit Tess avec indépendance, se tenant aussi bien que possible sans le toucher.

– Que je mette un petit baiser sur ces lèvres rouges comme des baies d'yeuse, Tess, ou même sur cette joue animée et je m'arrêterai, oui, parole d'honneur !

Tess, surprise outre mesure, se coula encore plus loin de lui sur le siège ; alors, il excita derechef son cheval et la secoua d'autant plus.

– Rien d'autre ne suffirait ? cria-t-elle enfin au désespoir, en le fixant de ses grands yeux de bête traquée.

La jolie toilette que lui avait fait mettre sa mère lui servait d'une façon déplorable !

– Rien, chère Tess, répondit-il.

– Oh ! je ne sais pas !... Très bien, ça m'est égal !... fit-elle, haletante et misérable.

Il tira la bride et, ralentissant le pas, il était sur le point d'imprimer le baiser désiré quand elle l'esquiva par un mouvement de pudeur à peine consciente encore. Les mains de son capricieux compagnon étant prises par les rênes, celui-ci ne put empêcher sa manœuvre et se mit à jurer avec fureur.

– Sacredieu ! Je vais nous casser le cou à tous deux ! Ah ! c'est ainsi que vous manquez à votre parole, petite sorcière !

– Très bien ! dit Tess, je ne bougerai pas puisque vous le voulez. Mais je croyais que vous seriez bon pour moi et que vous me protégeriez puisque nous sommes parents !

– Au diable la parenté ! Allons !

– Mais je ne tiens pas à être embrassée, monsieur, dit-elle suppliante, une grosse larme commençant à couler et les coins de sa bouche tremblant des efforts qu'elle faisait pour ne pas pleurer… Et je ne serais pas venue si j'avais su !

Il fut inexorable ; elle resta immobile et D'Urberville lui donna le baiser du maître. Il n'eut pas plus tôt fait qu'elle rougit de honte, prit son mouchoir et s'essuya la joue à l'endroit que les lèvres du jeune homme avaient touché. L'ardeur de celui-ci en fut piquée, car le geste avait été inconscient.

– Vous êtes joliment susceptible pour une paysanne ! dit-il.

Tess ne répondit pas à cette remarque dont elle ne saisissait pas très bien la portée, ignorant la réprimande qu'elle lui avait administrée en se frottant instinctivement la joue. Elle avait par le fait effacé le baiser autant que c'était physiquement possible ; ayant la vague impression qu'il était fâché, elle regarda droit devant elle avec persistance pendant une demi-heure, puis elle vit à sa consternation une autre descente encore à subir.

– Vous vous en repentirez ! reprit-il d'un ton toujours blessé en agitant de nouveau son fouet. C'est-à-dire si vous ne consentez pas de bon cœur à ce que je recommence, et sans mouchoir, cette fois !

Elle soupira.

– Très bien, monsieur, fit-elle… Oh ! mon chapeau ! il faut que j'aille le chercher !

Au même moment son chapeau s'était envolé sur la route, car ils gravissaient rapidement la pente. D'Urberville arrêta et dit qu'il allait le prendre, mais Tess était descendue de l'autre côté. Elle revint sur ses pas et ramassa l'objet.

– Ma parole, vous êtes encore plus jolie sans chapeau, s'il est possible ! dit-il en la regardant par-dessus la voiture... Allons, remontez ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Le chapeau était mis et rattaché, mais Tess n'avançait pas.

– Non, monsieur ! dit-elle, montrant le rouge et l'ivoire de sa bouche, tandis que ses yeux s'éclairaient de triomphant défi. Non, pas que je sache !

– Comment ! vous ne voulez pas monter près de moi ?

– Non, je vais marcher.

– Il y a encore huit à dix kilomètres d'ici Trantridge !

– Quand il y en aurait vingt, ça m'est égal. Et puis, la carriole est par-derrière.

– Rusée coquine ! Allons, dites-moi, n'avez-vous pas fait exprès de laisser envoler votre chapeau ? Je le jurerais !

Le silence de Tess confirma les soupçons de D'Urberville. Alors il se mit à sacrer et pester contre elle et à lui donner tous les noms possibles pour le tour qu'elle lui avait joué. Il essaya, en faisant tourner tout à coup son cheval, de pousser le cabriolet sur elle et de la serrer contre la haie. Mais il ne le pouvait sans risquer de lui faire du mal.

– Vous devriez avoir honte de dire de vilains mots ! cria Tess avec feu du haut de la haie où elle était grimpée... Je ne vous aime pas du tout ! Je vous hais, je vous déteste. Je retournerai pour sûr chez maman !

La mauvaise humeur de D'Urberville se dissipa à la vue de la sienne et il rit de bon cœur.

– Eh bien, je ne vous en aime que mieux ! dit-il. Allons, faisons la paix. Je ne recommencerai plus jamais contre votre gré, sur ma vie, là !

Il ne put cependant décider Tess à remonter, bien qu'elle ne fît aucune difficulté pour marcher près du cabriolet, et, à pas lents, ils s'approchèrent ainsi de Trantridge.

De temps en temps D'Urberville se montrait furieusement désolé de voir que, par sa conduite, il l'avait obligée à marcher. À vrai dire, elle aurait pu maintenant se fier à lui en toute sécurité ; mais il s'était aliéné pour le moment sa confiance et elle continuait sa route, pensive, se demandant s'il ne serait pas plus sage de retourner chez elle. Pourtant sa résolution étant prise, l'abandonner sans raisons plus graves lui semblait être de l'indécision, presque de l'enfantillage. Comment pourrait-elle pour ces motifs sentimentaux affronter ses parents, reprendre sa malle et troubler tout le plan destiné à la réhabilitation de la famille !

Quelques minutes plus tard apparaissaient les cheminées des Pentes, et, dans un gentil recoin sur la droite, la basse-cour et la maisonnette, terme de son voyage.

IX

La société de volatiles dont Tess avait été nommée surveillante, pourvoyeuse, infirmière, chirurgien et amie, avait pour quartier général une vieille chaumière située dans un ancien jardin, maintenant sablonneux et piétiné. Le lierre envahissait la maison, et ses branches en élargissaient la cheminée, lui donnant l'aspect d'une tour en ruine. Les pièces du bas étaient complètement abandonnées aux oiseaux, qui s'y promenaient d'un air de propriétaires, comme si cet endroit avait été bâti par eux et non par certains tenanciers réduits en poussière qui gisaient maintenant dans le cimetière.

Les descendants des anciens possesseurs n'avaient pas été loin de considérer que Mme Stoke D'Urberville leur faisait un outrage personnel en transformant en poulailler, avec cette indifférence, la maison qu'ils avaient tant aimée, qui avait coûté tant d'argent à leurs ancêtres et qui leur avait appartenu durant plusieurs générations, avant l'arrivée de ces D'Urberville.

– C'était assez bon pour des chrétiens du temps du grand-père ! disaient-ils.

Les chambres où force nourrissons avaient pleuré résonnaient maintenant des coups de bec de poussins perçant leurs coquilles. Des poules affolées dans leurs cages occupaient la place où les cultivateurs placides s'étaient assis autrefois. Le coin de la cheminée et l'âtre jadis flamboyant étaient à présent remplis de ruches renversées où les poules déposaient leurs œufs ; tandis que dehors, les coqs avaient défoncé de la pire manière les plates-bandes que la bêche de chaque propriétaire avait soigneusement tracées. Un mur entourait le jardin où se trouvait la maisonnette et on ne pouvait y entrer que par une seule porte.

Le lendemain matin, Tess était depuis une heure à effectuer changements et améliorations suivant les connaissances supérieures que lui conférait sa qualité de fille de marchand de volailles, quand la porte du mur s'ouvrit et une domestique en bonnet et tablier blancs entra. Elle venait du château.

– Mme D'Urberville demande les poules, comme d'habitude, dit-elle, et voyant que Tess ne comprenait pas bien, elle expliqua : Madame est vieille et aveugle.

– Aveugle ! dit Tess.

Avant qu'elle eût le temps de se formuler l'appréhension que lui causait cette nouvelle, elle dut prendre dans ses bras, sur les instructions de sa compagne, deux des plus beaux hambourgeois et elle suivit la servante, qui en avait également pris deux, jusqu'à la maison voisine. Celle-ci, bien qu'élégante et majestueuse, montrait partout, de ce côté, les traces de l'amour que la propriétaire portait aux bêtes : plumes flottant devant l'entrée et cages à poulets dressées sur l'herbe.

Dans un salon du rez-de-chaussée, engoncée dans un fauteuil, le dos tourné au jour, était assise une femme à cheveux blancs, ayant tout au plus la soixantaine et coiffée d'un grand bonnet. Elle avait cette mobilité de traits si fréquente chez ceux dont la vue s'est affaiblie peu à peu, après une lutte pénible pour la conserver, et qui se sont enfin soumis à contrecœur ; non point l'air apathique des personnes depuis longtemps privées de la vue ou aveugles-nées.

Tess s'avança, sa charge emplumée perchée sur ses bras.

– Ah ! c'est vous la jeune femme qui êtes venue pour vous occuper de mes oiseaux ? dit Mme D'Urberville, reconnaissant un pas nouveau. J'espère que vous serez bonne pour eux. Mon intendant me dit que vous convenez tout à fait... Eh bien, où sont-ils ?... Oh ! voici Strut ! Mais il ne me paraît pas si éveillé aujourd'hui, n'est-ce pas ?... Il a peur parce qu'il est tenu par

une main étrangère, sans doute. Et Phéna aussi... oui, ils sont un peu effrayés... n'est-ce pas, mignons ? Mais ils vont bientôt s'habituer à vous.

Tandis que la vieille dame parlait, Tess et l'autre servante, obéissant à ses gestes, lui avaient mis à mesure les volatiles sur les genoux, et elle les tâtait de la tête à la queue, examinant leurs becs, leurs crêtes, la parure des coqs, leurs ailes et leurs pattes. Elle pouvait en les touchant les reconnaître à l'instant et découvrir si une seule plume était abîmée ou salie. Elle palpait leurs jabots et savait ce qu'ils avaient mangé et si c'était trop ou trop peu ; et sa figure exprimait, par une mimique animée, les critiques qui lui passaient dans l'esprit.

Les oiseaux que les deux filles avaient apportés furent remportés et l'opération se répéta jusqu'à ce que tous les favoris eussent été soumis à l'inspection de la vieille femme : hambourgeois, bantams, cochinchinois, dorkings et autres espèces rares et à la mode, à ce moment ; elle se trompait rarement quand il s'agissait de reconnaître chaque visiteur. Tess s'imaginait voir une confirmation où Mme D'Urberville était l'évêque, où les poulets jouaient le rôle de confirmants et elle-même et la servante, celui du pasteur et du vicaire qui les conduisaient. À la fin de la cérémonie, Mme D'Urberville demanda soudain, ridant et contractant son visage en vallonnements multiples :

– Savez-vous siffler ?

– Siffler, madame !

– Oui, siffler des airs ?

Tess savait siffler comme la plupart des paysannes, bien que ce ne fût pas un talent qu'elle se souciât de proclamer dans une société distinguée ; cependant elle l'avoua d'un ton plein de douceur.

– Alors, vous aurez à vous exercer tous les jours. J'avais un jeune homme qui le faisait très bien, mais il m'a quittée. Je veux

que vous siffliez à mes bouvreuils ; comme je ne puis les voir, j'aime à les entendre et nous leur apprenons des airs de cette façon… Dites-lui où sont les cages, Élisabeth… Il faut commencer demain, sinon ils retourneront à leurs gazouillis. Voici plusieurs jours qu'on les a négligés.

– M. D'Urberville leur a sifflé ce matin, madame, dit Élisabeth.

– Oh ! lui ? Peuh !

La figure de la vieille femme se sillonna de plis de contrariété et elle ne fit pas d'autre réponse.

C'est ainsi que se termina la réception de Tess par sa parente supposée, et les oiseaux furent remportés dans leur habitation. La jeune fille ne fut pas fort surprise des manières de Mme D'Urberville, car elle n'attendait pas mieux depuis qu'elle avait vu l'apparence de la maison. Mais elle était loin de se douter que la vieille dame n'avait jamais entendu dire un mot de la soi-disant parenté. Elle conclut aussi qu'il n'existait pas grande affection entre l'aveugle et son fils. Mais en ceci, elle se trompait encore : Mme D'Urberville n'était pas la première femme obligée d'aimer son enfant à contrecœur et de lui être amèrement attachée.

En dépit des événements de la veille et du début peu encourageant, la liberté et la nouveauté de sa position plaisaient assez à Tess, par ce matin de beau soleil, à présent qu'elle était installée, et elle était curieuse d'essayer ses moyens dans la science bizarre qu'on exigeait d'elle et de s'assurer qu'elle pouvait conserver son poste.

Aussitôt qu'elle fut seule dans le jardin clos de murs, elle s'assit sur une cage à poules et se mit gravement à avancer et serrer les lèvres pour commencer l'exercice depuis si longtemps négligé. Elle reconnut que ses talents avaient baissé ; elle n'arrivait plus à produire qu'un sifflement sourd et caverneux

sans une seule note limpide. Elle avait beau s'efforcer et s'époumoner, rien ne venait et elle se demandait comment elle avait pu, en grandissant, perdre cet art naturel, quand elle se rendit compte d'un mouvement dans les branches de lierre qui revêtaient le mur du jardin tout autant que la chaumière. Regardant de ce côté, elle vit quelqu'un sauter de l'arête du mur par terre. C'était Alec D'Urberville qu'elle n'avait pas aperçu depuis qu'il l'avait conduite la veille jusqu'à la porte de la maisonnette du jardinier où elle logeait.

– Parole d'honneur ! s'écria-t-il, ni l'art ni la nature n'ont jamais rien fait d'aussi beau que vous, cousine Tess ! (le « cousine » avait un son un peu moqueur). Je vous observais par-dessus le mur, pareille à une statue de l'impatience, cette jolie bouche rouge faisant la moue pour siffler, et soufflant et soufflant encore et jurant en dedans sans pouvoir sortir une seule note… Allons, vous êtes toute maussade de ne pas y arriver !

– Je puis être maussade, mais je ne jurais pas.

– Ah ! je comprends pourquoi vous essayez ; ces satanés bouvreuils ! Ma mère veut que vous continuiez leur éducation musicale. Qu'elle est égoïste ! N'est-ce pas assez d'ouvrage, pour n'importe quelle fille, de soigner ces maudits coqs et poules ! Je refuserais carrément, si j'étais vous.

– Mais elle tient tout particulièrement à ce que je le fasse et que je sois prête demain matin.

– Vrai ? Eh bien, alors je vais vous donner une ou deux leçons.

– Oh ! non, fit Tess en reculant vers la porte.

– Quelle sottise ! Je ne veux pas vous toucher. Voyez, je resterai de ce côté du réseau de fil de fer et vous pouvez rester de l'autre : de cette façon, vous vous sentirez en sûreté. Maintenant, regardez-moi. Vous serrez les lèvres trop fort. Voilà, faites comme ceci !

Il joignit le geste à la parole et siffla un vers de *Cachez, oh ! cachez ces lèvres !* mais Tess ne saisit pas l'allusion.

– À présent, essayez, dit D'Urberville.

Elle tâcha d'avoir l'air réservé ; sa figure prit une sévérité sculpturale, mais il persista dans sa demande et, à la fin, pour se débarrasser de lui, elle avança les lèvres suivant les instructions qu'il lui donnait pour produire un son clair, tout en riant d'une façon désolante, et puis rougissant de contrariété parce qu'elle avait ri. Il l'encouragea en lui disant : « Essayez encore ! » Tess était cette fois toute sérieuse, péniblement sérieuse et elle essaya... pour arriver enfin, à l'improviste, à faire entendre une note bien ronde. Le plaisir momentané de la réussite l'emporta sur tout autre sentiment ; ses yeux s'agrandirent et involontairement elle sourit au jeune homme.

– Voilà ! maintenant que je vous ai lancée, cela va marcher admirablement. Là !... J'ai dit que je ne m'approcherais pas de vous, et malgré une de ces tentations que jamais mortel n'a éprouvée jusqu'ici, je tiendrai parole. Tess, trouvez-vous que ma mère soit une drôle de vieille personne ?

– Je ne la connais guère, monsieur.

– Vous le verrez. Il faut bien qu'elle le soit pour vous faire apprendre à siffler à ses bouvreuils. Je ne suis pas dans ses papiers en ce moment, mais vous aurez toutes ses faveurs si vous traitez bien ses animaux... Bonjour. Au cas où vous auriez ici quelques difficultés, si vous aviez besoin d'aide, n'allez pas à l'intendant ; venez me trouver.

Tel était le régime sous lequel Tess Durbeyfield allait vivre. Les expériences des jours suivants furent à peu près semblables à celles du premier jour. Elle se familiarisa avec la présence d'Alec D'Urberville, grâce à l'habileté avec laquelle il vint causer et badiner avec elle, en l'appelant par plaisanterie sa cousine, quand ils étaient seuls ; elle perdit ainsi beaucoup de la timidité

première qu'elle éprouvait devant lui, sans pourtant que cette familiarité produisît en elle aucun sentiment capable de faire naître une nouvelle timidité d'un genre plus tendre. Mais elle était plus souple entre ses mains que ne l'aurait rendue une simple camaraderie, puisqu'elle dépendait forcément de la mère et, étant donné l'impuissance relative de la vieille dame, de lui-même.

Elle découvrit bientôt que ce n'était pas une tâche fort pénible de siffler aux bouvreuils dans la chambre de Mme D'Urberville depuis qu'elle avait recouvré cet art, car elle avait appris de Joan nombre d'airs qui convenaient admirablement à ces chanteurs. Le temps qu'elle passait chaque matin à siffler près des cages était bien plus agréable que l'heure d'étude dans le jardin. N'étant pas gênée par la présence du jeune homme, elle avançait la bouche, approchait les lèvres des barreaux et gazouillait avec une grâce paisible aux auditeurs attentifs.

Mme D'Urberville couchait dans un grand lit à colonnes garni de lourds rideaux de damas, et les bouvreuils occupaient le même appartement ; à certaines heures, ils y voletaient en liberté et couvraient de mouchetures blanches les meubles et les tentures. Un jour que Tess donnait comme d'habitude sa leçon près de la fenêtre où les cages étaient alignées, elle crut entendre un frôlement derrière le lit. La vieille dame n'était pas là et la jeune fille, se retournant, eut l'impression que le bout d'une paire de bottes était visible sous la frange des rideaux. Là-dessus, elle siffla d'une façon si décousue que l'auditeur, s'il y en avait un, dut s'apercevoir qu'elle soupçonnait sa présence. Dès lors, chaque matin, elle visita les rideaux mais ne trouva jamais personne. Alec D'Urberville s'était évidemment ravisé et, laissant là sa lubie, avait compris que mieux valait ne pas la terrifier par une embuscade de ce genre.

X

Chaque village a son idiosyncrasie, sa constitution, souvent son code de morale propre.

La légèreté de quelques-unes des jeunes femmes de Trantridge et des environs était connue, et elle était peut-être l'indice du voisinage du bon vivant qui gouvernait les Pentes. L'endroit avait aussi un défaut plus invétéré. On y buvait sec. Le sujet habituel des conversations dans les fermes des alentours était l'inutilité des économies, et des arithméticiens en blouse, appuyés sur leur charrue ou sur leur houe, s'engageaient dans des calculs minutieux, afin de prouver que les secours de la paroisse étaient plus efficaces à pourvoir aux besoins d'un homme sur ses vieux jours que les économies faites sur les gages pendant une vie entière.

Le plus grand plaisir de ces philosophes consistait à aller tous les samedis soirs, quand l'ouvrage était fait, à un bourg déchu, Chaseborough, situé à trois ou quatre kilomètres de là, et à en revenir aux premières heures du lendemain, pour passer le dimanche à oublier dans le sommeil les effets dyspeptiques des curieuses mixtures vendues comme bière aux cabarets.

De longtemps, Tess ne se joignit pas à ces pèlerinages hebdomadaires, mais, poussée par des mères de famille à peine plus âgées qu'elle (les gages d'un laboureur étant les mêmes à vingt et un ans et à quarante, on se mariait tôt dans ces parages), elle consentit enfin à y aller. Le premier voyage lui causa plus de plaisir qu'elle ne s'y attendait, et l'hilarité des autres fut contagieuse après la monotonie de son travail journalier dans la basse-cour.

Elle retourna souvent. Comme elle était gracieuse et intéressante et à ce moment de la vie où la jeune fille est à peine femme encore, elle fut remarquée de quelques oisifs dans les rues de Chaseborough ; aussi, bien qu'elle fît seule la route quelquefois en allant à la ville, elle cherchait toujours ses camarades à la chute du jour, pour avoir la protection de leur compagnie à son retour.

Tout se passa ainsi pendant un mois ou deux, jusqu'à un certain samedi de septembre où tombaient à la fois une foire et un marché ; et les pèlerins de Trantridge en profitèrent pour faire double station aux cabarets. Il était plus de neuf heures et Tess, lassée, attendait toujours la troupe. Tandis qu'elle se tenait dans un coin, près de la taverne où ils étaient attablés, elle entendit un pas et, se retournant, vit le feu rougeoyant d'un cigare. D'Urberville était là ; il lui fit signe et elle s'approcha de lui à contrecœur.

– Ma mignonne, que faites-vous ici à cette heure de la nuit ?

Elle était si fatiguée après sa longue journée et sa promenade qu'elle lui confia son ennui.

– J'ai attendu si longtemps, monsieur, pour revenir avec eux, parce que la route ne m'est pas trop familière la nuit. Mais vraiment, je pense que je n'attendrai plus !

– Vous avez raison ; je n'ai aujourd'hui qu'un cheval de selle ; mais venez à la Fleur de Lys et je louerai une voiture et vous reconduirai.

Bien que Tess fût flattée, elle n'avait jamais surmonté la méfiance qu'il lui avait d'abord inspirée et elle préférait revenir à pied avec les travailleurs, malgré tous leurs retards. Aussi répondit-elle qu'elle le remerciait beaucoup, mais qu'en y réfléchissant elle aimait mieux ne pas le déranger.

– J'ai dit que je les attendrais, et ils comptent sur moi.

– Très bien, petite sotte, faites ce que vous voudrez !

Aussitôt qu'il eut rallumé son cigare et qu'il s'en fut allé, les villageois de Trantridge, dans le cabaret, commencèrent aussi à se rappeler la fuite du temps et se préparèrent en bande au départ. Ils rassemblèrent paquets et paniers et, une demi-heure après, le carillon de l'horloge sonnant onze heures et quart, ils s'éparpillaient le long du sentier qui, par-dessus la colline, les conduisait chez eux.

Ils avaient à faire cinq kilomètres sur une route sèche et blanche que la lumière de la lune rendait cette nuit-là plus blanche encore. Tess, mêlée à la troupe, allait de l'un à l'autre et s'aperçut bientôt qu'à l'air frais de la nuit les hommes, qui avaient festoyé trop abondamment, titubaient et zigzaguaient ; quelques-unes des femmes les plus insouciantes avaient également une démarche peu sûre ; entre autres la brune virago, Car Darch, dite Reine de Pique, récemment encore favorite de D'Urberville, Nancy, sa sœur, surnommée Reine de Carreau, et une jeune femme mariée qui, déjà, s'était laissée choir. Cependant, si grossière et pesante que fût en ce moment leur apparence aux regards vulgaires et prosaïques, ils se voyaient eux-mêmes avec des yeux tout autres. Ils allaient, avec la sensation de planer dans un milieu qui les soutenait, ils étaient possédés de pensées neuves et profondes, ils formaient avec la nature environnante un organisme dont toutes les parties se pénétraient avec une joyeuse harmonie. Ils étaient sublimes comme la lune et les étoiles qui les éclairaient et la lune et les étoiles partageaient leur ardeur.

Tess avait passé par de si pénibles expériences de ce genre dans la maison de son père que le plaisir de la promenade au clair de lune en fut gâté pour elle. Il lui fallait bien pourtant s'attacher à la troupe pour la raison déjà mentionnée. Les paysans avaient marché jusque-là disséminés sur la grand-route ; mais ils étaient obligés de passer maintenant par une barrière dans les champs et, le premier de la bande ayant eu quelque dif-

ficulté à l'ouvrir, tous se rejoignirent. C'était Car, la Reine de Pique, qui était le chef de file ; elle portait un panier d'osier contenant les achats d'épicerie de sa mère, ses propres affaires et diverses choses pour la semaine. Comme le panier était grand et lourd, Car, pour plus de commodité, l'avait posé sur sa tête où il se tenait en périlleux équilibre tandis qu'elle marchait les poings sur les hanches.

– Tiens ! qu'est-ce qui glisse donc le long de ton dos, Car Darch ? dit tout à coup quelqu'un du groupe.

Tous regardèrent Car. Sa robe était en cotonnade imprimée de couleur claire, et l'on voyait une sorte de corde descendre comme une queue de Chinois de sa nuque jusqu'au dessous de sa taille.

– Ses cheveux sont défaits ! dit un autre.

Non, ce n'étaient pas ses cheveux ; c'était un ruisseau noir qui suintait de son panier et reluisait comme un serpent visqueux aux froids rayons de la lune.

– C'est de la mélasse ! déclara une matrone observatrice.

C'était de la mélasse, en effet. La pauvre vieille grand-mère de Car avait une faiblesse pour cette sucrerie ; ses ruches produisaient du miel en abondance mais elle lui préférait la mélasse, et Car voulait lui faire la surprise de ce régal. La fille, se hâtant d'enlever son panier, découvrit que le vase où était contenu le liquide s'était brisé en mille morceaux.

Pendant ce temps, un éclat de rire s'était élevé à l'apparence extraordinaire que présentait le dos de Car, et la brune Reine, irritée, chercha le premier moyen venu pour se débarrasser à l'instant de cet ornement ridicule sans le secours des railleurs. Très surexcitée, elle se précipita en courant dans le champ qu'ils allaient traverser et, se jetant à plat sur le dos dans l'herbe, se mit à essuyer sa robe de toutes ses forces en tournant

horizontalement sur elle-même et se traînant, appuyée sur ses coudes.

Le fou rire augmentait ; les uns s'accrochaient à la barrière, les autres aux poteaux, d'autres s'appuyaient sur leurs bâtons, pouvant à peine se tenir au milieu des convulsions dont ils étaient secoués. Notre héroïne qui, jusque-là, était restée silencieuse, à ce moment de folie ne put s'empêcher de se joindre aux autres. Ce fut un malheur sous plus d'un rapport.

La brune Car n'eut pas plus tôt entendu la note plus sobre et plus riche de la voix de Tess parmi celles des autres travailleurs, qu'un sentiment de rivalité qui couvait depuis longtemps l'enflamma jusqu'à la furie. Elle se releva d'un bond et se posta en face de l'objet de son aversion.

– Comment oses-tu rire de moi, gredine ? cria-t-elle.

– Vraiment, je ne pouvais pas m'en empêcher quand les autres faisaient de même, dit Tess pour s'excuser, pouffant encore de rire.

– Oh ! tu penses que tu es quelqu'un parce que tu es sa première favorite pour le moment ?... Mais attends un peu, madame, attends un peu. J'en vaux bien deux comme toi !... allons !... j'y suis !

À l'horreur de Tess, la Reine se mit à enlever son corsage (trop heureuse de s'en débarrasser) et montra son cou, ses épaules et ses bras potelés au clair de lune, sous lequel ils parurent aussi lumineux et aussi beaux qu'une création de Praxitèle, dans leurs rondeurs parfaites de robuste campagnarde. Serrant les poings, elle se prépara à boxer avec sa rivale.

– Ah ! c'est ainsi ? Eh bien, je ne me battrai pas ! fit Tess majestueusement... Et si j'avais su quelle espèce vous étiez, je ne me serais pas abaissée à venir en si malpropre compagnie !

Ce discours un peu trop général fit tomber sur la maladroite et jolie Tess un torrent d'injures, venant de tous côtés, et surtout de la Reine de Carreau qui, ayant eu avec D'Urberville les mêmes relations dont on avait soupçonné Car, s'unit à cette dernière contre l'ennemie commune. D'autres femmes firent chorus avec une animosité qu'aucune d'elles n'aurait été assez sotte pour montrer sans leurs joyeuses libations. Là-dessus, les maris et les amoureux, trouvant que Tess était injustement maltraitée, essayèrent de faire la paix en la défendant, mais le résultat immédiat de cette tentative fut de redoubler la guerre.

Tess était confuse et indignée. Elle ne songeait plus à la solitude du chemin ni à l'heure tardive ; son seul désir était d'échapper à toute la bande aussitôt que possible.

Elle savait bien que les meilleurs d'entre eux se repentiraient de leur colère le lendemain. Tous étaient maintenant entrés dans le pré ; elle se reculait peu à peu pour s'enfuir, quand un cavalier surgit presque silencieusement du coin de la haie qui bordait la route, et Alec D'Urberville jeta les yeux sur eux.

– Holà ! pourquoi diable tout ce tapage, eh ! les travailleurs ?

L'explication n'arrivait pas vite ; à dire vrai, il n'en avait pas besoin. Ayant entendu leurs voix quand il était encore à quelque distance, il s'était avancé au petit trot et en avait appris assez pour être édifié. Tess se tenait à l'écart des autres, près de la barrière. Il se pencha vers elle :

– Sautez derrière moi, murmura-t-il, et nous aurons planté là ces chats braillards en un clin d'œil.

Elle était prête à s'évanouir, tant elle était consciente d'une crise décisive. Presque à tout autre instant de sa vie, elle aurait refusé l'aide et la compagnie qui lui étaient offertes comme elle l'avait déjà fait bien souvent, et la solitude seule ne l'aurait pas décidée. Mais l'invitation, venant au moment précis où, d'un

bond, elle pouvait triompher des adversaires qui excitaient sa crainte et sa colère, elle s'abandonna à son impulsion, escalada la barrière, mit le bout du pied sur celui d'Alec et grimpa tant bien que mal sur la selle derrière lui. Le couple s'enfuyait dans le lointain grisâtre avant que les ivrognes querelleurs se fussent rendu compte de ce qui était arrivé.

La Reine de Pique en oublia la tache de son corsage et se tint près de la Reine de Carreau et de la jeune mariée chancelante, toutes trois les yeux fixés dans la direction où se perdait le bruit du galop du cheval.

– Qu'est-ce que vous regardez ? demanda un homme qui n'avait pas remarqué l'incident.

La brune Car se mit à rire aux éclats ; la jeune mariée ivre l'imita, s'appuyant sur le bras de son tendre époux, et le père de Car rit aussi en se caressant la moustache et en disant laconiquement :

– De la poêle à frire dans le feu !

Puis ces enfants du grand air, à qui l'abus même de l'alcool ne pouvait faire de mal durable, se remirent en route. Un cercle de lumière opaline, formée par les rayons de la lune sur la couche scintillante de rosée, s'avançait avec eux, entourant l'ombre de leur tête ; chacun d'eux ne pouvait voir que sa propre auréole ; elle ne quittait pas leur ombre, quelle qu'en fût l'instabilité vulgaire, et persistait à l'embellir, tandis que les mouvements capricieux de leur marche semblaient faire partie de l'irradiation, les vapeurs de leur souffle produire le brouillard de la nuit, et la scène, le clair de lune, la nature, se mêler harmonieusement aux fumées de la boisson.

XI

Le couple s'en alla quelque temps au petit galop sans parler, Tess s'accrochant à Alec, haletante encore au milieu de son triomphe mêlé de quelques appréhensions. Elle s'était rendu compte que le cheval n'était pas la bête fougueuse montée par lui quelquefois et n'en ressentait aucune crainte ; mais sa position était assez précaire bien qu'elle se tînt étroitement serrée contre lui. Elle le pria de mettre le cheval au pas ; Alec le fit aussitôt.

– C'était bien mené, n'est-ce pas, chère Tess ? lui dit-il peu après.

– Oui ! je devrais pour sûr vous en être très obligée.

– Et... l'êtes-vous ?

Elle ne répondit pas.

– Tess, pourquoi cela vous déplaît-il que je vous embrasse ?

– Je suppose que... c'est parce que je ne vous aime pas.

– Vous en êtes bien certaine ?

– Je suis fâchée parfois contre vous.

– Ah ! c'est ce que je craignais presque !

Néanmoins Alec n'était pas mécontent de cette confession. Il savait que tout valait mieux que la froideur.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas dit quand je vous fâchais ?

– Vous savez très bien pourquoi. Parce qu'ici je n'y puis rien.

– Je ne vous ai pas souvent offensée en vous faisant la cour ?

– Quelquefois.

– Combien de fois ?

– Vous le savez aussi bien que moi..., trop souvent.

– Toutes les fois que j'ai essayé ?

Elle garda le silence et le cheval continua longtemps sa marche tranquille jusqu'à ce qu'un faible brouillard lumineux qui, toute la soirée, avait flotté dans les creux, fût devenu général et les enveloppât. Le clair de lune y semblait suspendu et brillait d'un éclat plus pénétrant. Soit à cause du brouillard soit parce qu'elle était distraite ou assoupie, Tess ne s'aperçut pas qu'ils avaient de beaucoup dépassé l'endroit où le sentier conduisant chez eux se détachait du grand chemin, et qu'ils ne suivaient pas la route de Trantridge.

Elle était extrêmement lasse ; levée à cinq heures du matin toute la semaine et sur pied tout le jour, elle avait en plus, ce soir-là, fait les cinq kilomètres jusqu'à Chaseborough ; elle avait attendu trois heures ses compagnons sans boire ni manger dans son impatience de les voir partir ; elle avait encore fait à pied deux kilomètres en revenant ; elle avait passé par la surexcitation de la querelle, et maintenant, avec la lenteur de leur monture, il était presque une heure du matin. Cependant, elle ne fut qu'une fois pour de bon vaincue par le sommeil. Dans ce moment d'oubli, sa tête s'inclina doucement contre Alec. D'Urberville arrêta le cheval, ôta les pieds des étriers, se tourna de côté sur la selle et lui entoura la taille de son bras pour la soutenir. Aussitôt, elle se mit sur la défensive et, dans un de ces soudains élans de représailles auxquels elle était sujette, elle le poussa légèrement loin d'elle. Dans la position critique où il se

trouvait, il faillit perdre l'équilibre et ne put que tout juste s'empêcher de rouler sur la route, son cheval étant heureusement la plus paisible de ses montures.

– C'est diablement méchant ! dit-il... Je n'ai pas de mauvaise intention ; je veux seulement vous empêcher de tomber.

Elle réfléchit, méfiante ; puis, songeant qu'après tout il pouvait être sincère, elle se radoucit et dit humblement :

– Je vous demande pardon, monsieur.

– Je ne vous pardonnerai pas à moins que vous ne me montriez plus de confiance... Bon Dieu ! s'écria-t-il avec emportement. Que suis-je donc pour qu'une gamine insignifiante me traite ainsi ? Pendant près de trois mortels mois vous vous êtes jouée de mes sentiments, vous m'avez évité, rebuffé... Je ne le supporterai plus !

– Je vous quitterai demain, monsieur !

– Non, vous ne me quitterez pas demain ; je vous le demande encore une fois, voulez-vous me prouver que vous croyez en moi en me laissant passer le bras autour de votre taille ? Allons, entre nous maintenant, nous nous connaissons bien... et vous savez que je vous trouve la plus jolie fille du monde... et vous l'êtes. Ne puis-je vous traiter en amoureux ?

Elle fit une petite aspiration dépitée comme pour s'y opposer, s'agita inquiète sur son siège, regarda bien loin devant elle et murmura :

– Je ne sais pas... je voudrais... Comment puis-je dire oui ou non quand...

Il mit fin à la discussion en l'entourant de son bras comme il le désirait et Tess ne fit plus d'autre objection... Ils s'avançaient ainsi, tout doucement, quand Tess s'aperçut soudain qu'ils chevauchaient depuis un temps déraisonnable, depuis bien plus longtemps qu'il n'était nécessaire pour le court

trajet de Chaseborough, même en allant au pas, et qu'ils n'étaient plus sur la route au sol dur mais dans un simple sentier.

– Comment ! où sommes-nous donc ? s'écria-t-elle.

– Nous passons par un bois.

– Un bois ? Quel bois ? Bien sûr nous ne sommes plus du tout sur le chemin.

– C'est une partie de La Chasse, la plus ancienne forêt de l'Angleterre ; la nuit est délicieuse ; et pourquoi n'allongerions-nous pas un peu notre promenade ?

– Comment avez-vous pu être aussi déloyal ? dit Tess, d'un air moitié espiègle moitié consterné et se débarrassant du bras d'Alec en lui ouvrant les doigts l'un après l'autre, au risque de glisser... Juste au moment où je me confiais si bien à vous et vous obligeais pour vous faire plaisir, parce que je croyais vous avoir fait injure en vous poussant ! S'il vous plaît, mettez-moi à terre et laissez-moi revenir à pied chez moi.

– Vous ne pouvez pas retourner à pied chez vous, chérie, même si le temps était plus clair. Nous sommes à plusieurs kilomètres de Trantridge, puisqu'il faut vous le dire, et, avec ce brouillard qui augmente, vous pourriez errer des heures au milieu de ces arbres.

– N'importe, insista-t-elle. Mettez-moi à terre, je vous en prie. L'endroit m'est égal, seulement laissez-moi descendre, monsieur, s'il vous plaît.

– Bon ; mais à une condition. Puisque je vous ai amenée ici dans cet endroit perdu, je me considère comme tenu de vous reconduire saine et sauve chez vous, quoi que vous en pensiez. Quant à retourner seule à Trantridge, c'est tout à fait impossible ; pour dire la vérité, ma chérie, à cause de ce brouillard qui déguise tout, je ne sais pas moi-même où nous nous trouvons.

Maintenant, si vous promettez d'attendre près du cheval pendant que j'irai à travers les buissons à la recherche d'une route ou d'une maison quelconque et que je m'assurerai du lieu où nous sommes, je vous déposerai ici volontiers. À mon retour, je vous donnerai toutes les indications nécessaires et, si vous persistez à vouloir marcher, vous marcherez ; ou vous irez à cheval, à votre gré.

Elle accepta ces conditions et glissa à terre, mais pas avant qu'il eût rapidement dérobé un baiser. Il sauta de l'autre côté.

– Je pense qu'il faut tenir le cheval ? dit-elle.

– Oh ! non, ce n'est pas nécessaire, répondit Alec, en caressant l'animal haletant. Il en a assez pour cette nuit.

Il tourna la tête du cheval vers les buissons, l'attacha à une branche et fit pour elle une sorte de couche ou de nid dans la masse épaisse de feuilles mortes.

– Allons, asseyez-vous là, dit-il. Les feuilles ne sont pas encore humides, ayez seulement l'œil sur le cheval ; ce sera bien suffisant.

Il s'éloigna de quelques pas, puis revenant, lui dit :

– À propos, Tess, votre père a un nouveau bidet aujourd'hui. Quelqu'un le lui a donné.

– Quelqu'un ? Vous ?

D'Urberville fit signe que oui.

– Oh ! comme vous êtes gentil ! s'écria-t-elle, sentant péniblement l'embarras d'avoir à le remercier juste à ce moment.

– Et les enfants ont des jouets.

– Je ne savais pas... que vous leur ayez jamais envoyé quelque chose ! murmura-t-elle, très touchée. Je désirerais presque que vous ne l'ayez pas fait... oui, presque !

– Pourquoi, chérie ?

– Cela me gêne tant !

– Tessy, ne m'aimez-vous pas un tout petit peu maintenant ?

– Je suis reconnaissante, avoua-t-elle à regret. Mais je crains de ne pas...

Elle fut si bouleversée en se représentant soudain qu'il avait fait tout cela par amour d'elle qu'une larme commençant à couler fut suivie par une autre, et qu'elle sanglota tout de bon.

– Ne pleurez pas chérie, ma chérie ! Allons ; asseyez-vous ici et attendez que je revienne.

Elle s'assit passivement au milieu des feuilles qu'il avait amoncelées et fut secouée d'un léger frisson.

– Avez-vous froid ?

– Pas beaucoup, un peu.

Ses doigts la touchèrent, s'enfonçant comme dans une vague.

– Vous n'avez que cette robe de mousseline sur vous ? C'est un souffle. Comment cela se fait-il ?

– C'est ma plus jolie robe d'été. Il faisait très chaud quand je suis partie et je ne savais pas que j'irais à cheval et qu'il ferait nuit.

– Les nuits deviennent froides en septembre... Voyons !

Il enleva son léger pardessus et l'en entoura tendrement.

– Voilà ! maintenant vous aurez plus chaud, reprit-il. Allons, ma mignonne, reposez-vous là ; je serai bientôt de retour.

Après avoir boutonné le pardessus autour des épaules de Tess, il se plongea dans les tissus de vapeurs qui maintenant formaient des voiles entre les arbres. Elle put entendre le bruissement des branches à mesure qu'il gravissait la pente voisine ; bientôt, le bruit de ses mouvements ne fut plus que celui d'un sautillement d'oiseau et s'éteignit finalement au loin. La pâle lumière s'affaiblit avec le coucher de la lune et Tess, devenue invisible, s'enfonça dans la rêverie sur les feuilles où il l'avait laissée.

Pendant ce temps, Alec D'Urberville avait monté rapidement la pente pour tâcher de reconnaître son chemin et voir dans quelle partie de la forêt ils se trouvaient. Il avait, en effet, chevauché au hasard pendant plus d'une heure, prenant tous les détours qui se présentaient afin de rester plus longtemps en compagnie de la jeune fille, et accordant beaucoup plus d'attention à cette forme féminine éclairée des rayons de la lune qu'aux objets du chemin. Comme un peu de repos était bon pour le cheval fourbu, il ne se hâta point. L'escalade de la colline et la descente dans le vallon voisin le conduisirent jusqu'au talus d'une grande route qu'il reconnut. Alors, il revint sur ses pas ; mais la lune était couchée, et aussi, à cause du brouillard, la forêt était enveloppée de profondes ténèbres bien que le matin ne fût pas éloigné. Il était obligé de s'avancer les mains étendues pour ne pas heurter les branches et ce lui fut d'abord tout à fait impossible de tomber sur l'endroit exact d'où il était parti. Errant de droite et de gauche, tournant et retournant, il entendit enfin près de lui un léger mouvement du cheval et se prit le pied à l'improviste dans la manche de son pardessus.

– Tess, fit D'Urberville.

Pas de réponse. L'obscurité maintenant était si profonde qu'il ne pouvait absolument rien voir qu'une pâle nébuleuse à ses pieds, la blanche silhouette sur les feuilles mortes. Tout le reste n'était que ténèbres. D'Urberville s'inclina et perçut une respiration douce et régulière. Il se mit à genoux et se pencha

encore plus près et sentit sur son visage le souffle tiède de la jeune fille ; un moment après, sa joue touchait celle de Tess. Elle dormait profondément et des larmes restaient encore suspendues à ses cils.

Autour d'eux régnaient la nuit et le silence ; au-dessus d'eux s'élevaient les ifs et les chênes antiques de la forêt où perchaient endormis les paisibles oiseaux, faisant leur dernier somme avant le jour, et autour d'eux passaient furtifs les lapins et les lièvres sautillants.

Mais où donc était l'ange gardien de Tess ? Où était la Providence de sa simple foi ? Peut-être comme cet autre dieu dont parlait l'ironique Tisbite, il causait, ou il était à ses affaires, ou il était en voyage, ou d'aventure il dormait et ne devait pas être réveillé.

Pourquoi fallait-il que sur ce beau tissu féminin, plus délicat que toile arachnéenne, encore intact et blanc comme neige, le sort infligeât une empreinte aussi grossière ? Et pourquoi si souvent l'être grossier prend-il possession de l'être supérieur, l'homme de la femme pour laquelle il n'était point fait, la femme du compagnon qui n'était point pour elle ? Voilà ce que des milliers d'années d'études philosophiques n'ont su expliquer à notre sens de l'ordre !

On peut, il est vrai, admettre la possibilité d'une compensation, se dissimulant derrière la catastrophe actuelle. Sans doute, parmi les ancêtres de Tess D'Urberville, quelques-uns, bardés de fer, revenant en gaieté d'un combat, avaient infligé semblable traitement, plus brutalement encore, à des paysannes de leur époque.

Mais si la morale qui consiste à faire porter les péchés des pères par les enfants est assez bonne pour les dieux, elle est méprisée par la moyenne de l'humanité ; et, par conséquent, cette explication n'arrange pas les choses. Des gens de la classe de

Tess ne se lassent jamais de le répéter entre eux avec leur fatalisme : « Cela devait être ! » Et c'est grand pitié !

Un immense abîme social allait dès lors séparer la personnalité de notre héroïne de celle qui avait franchi le seuil de sa mère pour aller tenter la fortune au poulailler de Trantridge.

DEUXIÈME PHASE

Femme

XII

Le paquet était gros, le panier était lourd, mais elle les portait comme si elle ne trouvait pas dans les choses matérielles son plus grand fardeau. De temps en temps, elle s'arrêtait pour se reposer machinalement près d'une barrière ou d'une borne, puis, remontant son bagage sur son bras plein et rond, elle continuait sa route d'un pas ferme.

C'était un dimanche matin de la fin d'octobre, quatre mois environ après l'arrivée de Tess Durbeyfield à Trantridge et quelques semaines plus tard que la promenade nocturne de la forêt. L'aube venait de paraître et la clarté dorée de l'horizon, derrière la jeune fille, illuminait la ligne des hauteurs vers laquelle elle se dirigeait et qu'elle devait gravir pour arriver au lieu de sa naissance. La côte était celle que D'Urberville lui avait fait descendre si follement en voiture au mois de juin dernier. Tess acheva de la gravir sans s'arrêter et, arrivée au bord de l'escarpement, contempla le monde verdoyant et familier qui s'étendait là-bas, à demi voilé par la brume.

De cet endroit, il paraissait toujours beau ; aujourd'hui, pour Tess, il était d'une beauté terrible, car, depuis la dernière fois qu'elle y avait jeté les yeux, elle avait appris que le serpent se cache là où retentit le chant mélodieux des oiseaux, et la dure leçon avait bouleversé ses idées sur la vie. En vérité, ce n'était plus la naïve enfant qui avait quitté la maison paternelle, celle qui se tenait là, immobile, courbée par la pensée, et qui se retournait pour lancer un coup d'œil en arrière. Elle n'avait point le courage de regarder devant elle, dans la vallée.

Bientôt, sur la longue route blanche qu'elle avait suivie péniblement, Tess vit monter une voiture à deux roues près de laquelle marchait un homme qui leva la main pour attirer son attention. Il lui faisait signe de l'attendre et elle obéit dans un re-

pos indifférent ; quelques minutes plus tard, l'homme et la voiture s'arrêtaient près d'elle.

– Pourquoi vous être échappée aussi furtivement ? fit D'Urberville d'un ton de reproche essoufflé... Et encore un dimanche matin, quand tout le monde est au lit ! Je ne l'ai découvert que par accident et j'ai été d'un train d'enfer pour vous rejoindre. Regardez donc la jument ! Pourquoi vous en aller ainsi ? Vous savez que personne ne voulait vous empêcher de partir. Et comme c'était peu nécessaire de vous fatiguer à marcher et de vous embarrasser de cette lourde charge ! J'ai suivi comme un fou, rien que pour vous conduire en voiture le reste du chemin si vous ne voulez pas revenir.

– Je ne reviendrai pas, dit-elle.

– Je le pensais bien ; je l'ai dit ! Eh bien, alors, mettez vos paniers dans la voiture et laissez-moi vous aider à monter.

D'un air apathique, elle plaça son panier et son paquet dans le dog-cart, y monta et ils s'assirent côte à côte. Elle n'avait plus peur de lui maintenant ; et dans la cause de sa confiance résidait son affliction.

Machinalement, D'Urberville alluma un cigare et le voyage se continua en conversant à bâtons rompus et sans émotion sur les objets ordinaires du chemin.

Il avait tout à fait oublié sa lutte pour l'embrasser quand, au commencement de l'été, tous deux avaient suivi la direction opposée sur la même route. Mais ce n'était point le cas pour elle, et maintenant elle restait assise comme une poupée, répondant à ses remarques par monosyllabes. Au bout d'un certain temps, ils arrivèrent en vue du bouquet d'arbres au-delà duquel s'étendait le village de Marlott : alors, le visage immobile de Tess manifesta quelque émotion et deux larmes se mirent à couler.

– Pourquoi pleurez-vous ? demanda-t-il froidement.

– Je pensais seulement que je suis née là-bas, murmura Tess.

– Hé ! il faut bien que nous naissions tous quelque part !

– Je voudrais n'être jamais née... ni là ni ailleurs !

– Bah ! si vous n'aviez pas envie de venir à Trantridge, pourquoi êtes-vous venue ?

Elle ne répondit pas.

– Vous n'êtes pas venue par amour pour moi, cela, je le jurerais.

– C'est très vrai. Si j'y étais allée par amour de vous, si je vous avais jamais sincèrement aimé, si je vous aimais encore, je ne me mépriserais et ne me haïrais pas à tel point en ce moment pour ma faiblesse !... J'ai été éblouie un peu de temps, voilà tout.

Il haussa les épaules. Elle reprit :

– Je n'ai compris votre intention que trop tard.

– C'est ce que disent toutes les femmes.

– Comment osez-vous parler ainsi ? s'écria-t-elle, se tournant vers lui avec impétuosité, tandis que ses yeux étincelaient et que s'éveillait en elle l'esprit caché qu'il devait apprendre à mieux connaître un jour... Oh ! Dieu. Je vous jetterais hors de la voiture ! Ne vous est-il pas venu à l'idée que ce que disent toutes les femmes, quelques-unes peuvent le sentir ?

– Bon, bon ! dit-il en riant. Je suis fâché de vous avoir blessée. J'ai eu tort, je l'admets.

Il continua avec un peu d'amertume :

– Seulement vous ne devez pas me le jeter éternellement à la tête. Je suis prêt à payer jusqu'au dernier centime. Vous savez

que vous n'avez plus besoin de travailler aux champs ni dans les fermes. Vous savez que vous pouvez mettre les plus jolies toilettes, au lieu de vous habiller avec cette simplicité exagérée que vous affectez depuis peu, comme si vous ne pouviez pas avoir un ruban de plus que ce que vous gagnez.

Elle retroussa légèrement la lèvre, bien qu'en général il y eût peu de dédain dans sa large et impulsive nature.

– J'ai dit que je ne veux plus rien recevoir et je ne recevrai plus rien. Je ne le peux pas. Je serais vraiment votre créature si je continuais à le faire et je ne le veux pas.

– On dirait à vos manières que vous êtes une princesse, outre une authentique et véritable D'Urberville. Ah ! ah ! Eh bien, ma chère Tess, je ne peux rien dire de plus. Je suppose que je suis un mauvais sujet, un sacré mauvais sujet. Je suis né mauvais, je reste mauvais et je mourrai mauvais, selon toute probabilité. Mais sur mon âme perdue, pour vous, je ne veux plus être mauvais, Tess. Et s'il arrivait certaines circonstances... vous comprenez... où vous ayez le moindre besoin, la moindre difficulté, envoyez-moi un mot et vous aurez, par retour du courrier, ce que vous demanderez... Je puis ne pas être à Trantridge. Je vais passer quelque temps à Londres ; je ne peux plus supporter la vieille. Mais on fera suivre toutes les lettres.

Elle lui dit qu'elle désirait ne pas être conduite plus avant et ils s'arrêtèrent juste sous le bouquet d'arbres. D'Urberville descendit, la prit dans ses bras pour la mettre à terre et déposa les affaires près d'elle. Elle lui fit un léger salut, laissant errer un instant son regard sur le sien ; puis elle se détourna pour prendre ses paquets et partir.

Alec D'Urberville ôta son cigare de sa bouche et s'inclina vers elle en disant :

– Vous n'allez pas vous éloigner ainsi, chère Tess ? Allons !

– Si vous le désirez, répondit-elle avec indifférence. Voyez comme vous m'avez maîtrisée !

Alors elle se tourna, leva son visage vers celui du jeune homme et demeura comme un terme de marbre pendant qu'il imprimait un baiser sur sa joue, moitié par acquit de conscience, moitié comme si la saveur n'en avait pas tout à fait disparu ; les yeux de Tess s'arrêtaient vaguement sur les arbres les plus éloignés du chemin, elle semblait à peine s'apercevoir de ce qu'il faisait.

– Maintenant l'autre côté, pour l'amour d'autrefois !

Elle tourna passivement la tête comme on la tournerait sur la demande d'un peintre ou d'un coiffeur, et il la baisa de l'autre côté, touchant de ses lèvres des joues moites, lisses et froides comme la peau des champignons dans les prés d'alentour.

– Vous ne m'offrez pas votre bouche et ne m'embrassez pas en retour ? Vous ne le faites jamais volontiers. Je crains que vous ne m'aimiez jamais !

– Je l'ai dit souvent. C'est vrai. Je ne vous ai jamais vraiment aimé et je crois que je ne le pourrai jamais.

Elle ajouta tristement :

– Peut-être cela vaudrait-il mieux pour moi de mentir maintenant. Mais si peu d'honneur qui me reste, j'en ai encore assez pour ne pas dire ce mensonge. Si je vous aimais, j'aurais la meilleure des raisons pour vous le faire savoir. Mais je ne vous aime pas.

Il respira laborieusement, comme si la scène devenait pénible pour son cœur ou pour sa conscience ou pour son goût distingué.

– Mais vous êtes d'une mélancolie absurde, Tess ! Maintenant je n'ai plus de raison de vous flatter et je puis vous dire en toute franchise que vous n'avez nul besoin d'être si triste. Vous

valez en beauté n'importe quelle femme, noble ou non, de ces parages. Je vous le dis en homme pratique et qui vous veut du bien. Si vous êtes sage, avant que cette beauté se fane, vous la montrerez au monde un peu plus que vous ne faites... Et pourtant, Tess, voulez-vous revenir à moi ? Ma parole ! cela me fait de la peine de vous laisser partir ainsi !

– Jamais ! jamais !... Je me suis décidée aussitôt que j'ai vu ce que j'aurais dû voir bien avant, et je ne reviendrai pas.

– Alors, bonjour, ma cousine de quatre mois, bonsoir !

Il sauta légèrement en voiture, arrangea les rênes et disparut entre les grandes haies aux baies rouges. Tess ne le suivit pas du regard et continua lentement son chemin le long du sentier tortueux. L'heure était encore matinale ; bien que le bord inférieur du soleil se fût à ce moment dégagé de la colline, ses premiers rayons sans vie éclairaient plutôt qu'ils n'échauffaient. Pas une âme alentour ; le triste mois d'octobre, elle-même plus triste encore, semblaient seuls hanter ce chemin.

Cependant, comme elle allait toujours, elle entendit des pas derrière elle, et un homme à la marche alerte était sur ses talons et lui avait dit bonjour avant qu'elle se fût à peine rendu compte de son approche. Il paraissait un artisan et tenait à la main un pot de fer-blanc rempli de couleur rouge. Il lui demanda sans façon s'il pouvait lui porter son panier ; elle le lui permit et marcha près de lui.

– C'est tôt pour être debout, un dimanche matin ! dit-il avec bonne humeur.

– Oui, fit Tess.

– Quand la plupart des gens sont en train de se reposer du travail de la semaine.

Elle répondit encore affirmativement.

– Et pourtant je fais de la meilleure ouvrage aujourd'hui que tout le reste de la semaine.

– Ah !

– Toute la semaine, je travaille pour la gloire de l'homme et le dimanche, pour la gloire de Dieu. C'est de la meilleure ouvrage que l'autre, hein ?... J'ai quelque petite chose à faire ici sur cette barrière.

L'homme se tournait en parlant vers une clôture qui conduisait de la route dans un pâturage.

– Si vous voulez attendre un instant, ajouta-t-il, je ne serai pas long.

Comme il avait le panier de Tess, celle-ci ne pouvait guère agir autrement et elle attendit, tout en observant.

Il déposa le panier et le pot de fer-blanc et, après avoir remué la couleur avec le pinceau qui s'y trouvait, il se mit à peindre de grandes lettres carrées sur l'une des trois planches de la barrière, celle du milieu, en plaçant une virgule entre chaque mot comme pour donner à ce mot le temps de pénétrer dans le cœur de celui qui le lirait.

TA, DAMNATION, NE, SOMMEILLE, PAS.

Ces mots énormes, en vermillon, éclataient sur le paysage paisible, sur les teintes pâles des taillis en train de se flétrir, sur l'air bleu de l'horizon et sur les planches couvertes de lichen. Ils semblaient se crier eux-mêmes à pleine voix et faire retentir l'atmosphère.

Quelques-uns d'entre nous auraient pu soupirer : « Hélas ! pauvre Théologie ! » en la voyant si hideusement défigurée, en contemplant cette dernière phase grotesque d'une croyance qui, dans son temps, a bien servi l'humanité. Mais les paroles accusatrices pénétraient d'horreur la malheureuse Tess. C'était comme si l'homme eût connu sa récente histoire ; pourtant il lui

était étranger. Quand il eut fini le verset, il ramassa le panier et elle se remit à marcher machinalement à côté de lui.

– Croyez-vous à ce que vous avez peint ? demanda-t-elle à demi-voix.

– Si je crois à un texte comme ça ! Est-ce que je crois à ma propre existence ?

– Mais, fit-elle, toute frémissante, supposez que vous n'ayez pas voulu votre péché ?

Il secoua la tête.

– Je ne sais pas couper un cheveu en quatre sur ce sujet-là ; il est trop brûlant, dit-il... J'ai fait à pied des centaines de kilomètres l'été dernier pour peindre des textes comme ça sur tous les murs, toutes les barrières, toutes les clôtures, dans toute la longueur et la largeur du pays. Je laisse au cœur des gens qui lisent le soin de les appliquer.

– Je les trouve horribles ! dit Tess. Ils vous accablent, ils vous tuent !

– C'est bien pour ça qu'ils sont faits ! répondit-il tout tranquillement... Mais il vous faudrait lire mes plus forts ! Ceux que je garde pour les vilains quartiers et les ports de mer. Ça vous donnerait la chair de poule ! Non pas que celui-ci ne soit pas bon pour les campagnes... Ah ! voilà un gentil bout de mur blanc, près de cette grange abandonnée. Il faut que j'en mette un dessus, un qui sera bon à lire pour des jeunes femmes dangereuses comme vous. Voulez-vous attendre, mam'zelle ?

– Non, fit-elle, et, prenant son panier, Tess poursuivit son chemin. Un peu plus loin elle tourna la tête ; le vieux mur commençait à étaler des lettres flamboyantes semblables aux premières, prenant une physionomie étrange et insolite, comme s'il était malheureux de rendre un service qui ne lui avait jamais été demandé jusque-là.

Le sang lui monta au visage quand elle lut et comprit l'inscription encore inachevée.

TU, NE, COMMETTRAS, PAS.

Son joyeux ami vit qu'elle regardait, arrêta son pinceau et lui cria :

– Si vous voulez vous édifier sur ces choses si importantes, vous pouvez entendre un très digne homme et très fervent qui va prêcher aujourd'hui un sermon de charité dans la paroisse où vous allez : M. Clare, d'Emminster. Je ne suis plus de sa communion maintenant, mais c'est un digne homme et il vous expliquera cela tout aussi bien qu'un autre pasteur. C'est lui qui a commencé l'œuvre en moi.

Mais Tess ne répondit pas ; elle reprit sa marche, toute palpitante, les yeux fixés sur le sol.

– Bah ! je ne crois pas que Dieu ait jamais dit des choses pareilles ! murmura-t-elle avec mépris, quand sa rougeur eut disparu.

Tout à coup, un panache de fumée s'éleva de la cheminée de son père et la vue lui en fit mal. L'aspect de l'intérieur à son arrivée lui fit encore plus mal. Sa mère venait de descendre et allumait des brindilles de chêne écorcé sous la bouillotte du déjeuner. Les enfants étaient en haut et le père aussi, car, le dimanche matin, il s'accordait le droit de rester au lit une demi-heure de plus.

– Hé ! ma petite Tess ! s'écria la mère toute surprise, se levant d'un bond pour embrasser la jeune fille, comment vas-tu ? Je t'ai vue seulement quand tu étais sur moi ! Es-tu venue à la maison pour te marier ?

– Non ; je ne suis pas venue pour cela, mère.

– Alors, pour un congé ?

– Oui, pour un congé, pour un long congé, dit Tess.

– Comment ? Est-ce que ton cousin ne va pas faire la chose ?

– Il n'est pas mon cousin et il ne va pas m'épouser.

Sa mère la regarda attentivement.

– Allons, tu n'as pas tout dit ?

Alors Tess s'approcha, appuya son visage sur le cou de sa mère et lui dit tout.

– Et pourtant, tu n'as pas su te faire épouser ! reprit la mère. Toutes auraient su... sauf toi !

– Peut-être bien.

– Au moins ç'aurait été quelque chose à raconter au retour ! continua M[me] Durbeyfield, prête à pleurer de contrariété... Après tout ce que nous avons appris de ce qu'on disait sur toi et sur lui, qui se serait attendu à ce que ça finisse de cette façon-là ! Pourquoi as-tu pas pensé à faire du bien à ta famille au lieu de ne penser qu'à toi ? Vois comme je m'éreinte, et je travaille comme un nègre, et ton pauvre père si faible avec son cœur tout encombré de graisse comme une poêle à frire ! J'espérais qu'il sortirait quelque chose de là ! Quand je pense au joli couple que vous faisiez, le jour où vous êtes partis en voiture, y a quatre mois... Vois ce qu'il nous a donné ! Et nous croyions que c'était parce que nous étions ses parents. Mais s'il n'est pas notre parent, ça devait être parce qu'il était amoureux de toi. Et pourtant tu n'as pas su te faire épouser !

Se faire épouser par Alec D'Urberville ! Lui, l'épouser, elle ! Il n'avait jamais dit un mot de mariage ; et s'il en avait parlé ?... Elle ne pouvait savoir ce qu'un désir convulsif de se sauver aux yeux du monde l'aurait poussée à lui répondre. Mais sa pauvre niaise de mère ne connaissait guère les sentiments qu'elle avait à présent pour cet homme. Peut-être, dans les circonstances,

était-ce inouï, contre nature, inconcevable ; mais cela était, et comme elle l'avait dit, c'est pourquoi elle se détestait. Elle n'avait jamais tenu vraiment à lui : maintenant, il lui était tout à fait indifférent. Elle l'avait craint, avait cherché à l'éviter, avait succombé à l'adroit avantage qu'il avait pris d'un être sans défense, puis, un instant aveuglée par ses belles manières de faux aloi, elle s'était confusément abandonnée à lui ; elle avait tout à coup senti pour lui mépris et répugnance, et elle s'était enfuie. C'était tout. Elle ne pouvait complètement le haïr ; mais il n'était pour elle que poussière et que cendres ; et c'est à peine même si elle désirait l'épouser pour sauver sa réputation.

– Tu aurais bien dû être plus prudente, si tu n'avais pas l'intention de te faire épouser !

– Oh ! maman, maman, s'écria la jeune fille à la torture, se tournant avec passion vers sa mère comme si son pauvre cœur allait se briser... Comment pouvait-on s'attendre à ce que je sache ? J'étais une enfant quand j'ai quitté cette maison, voilà quatre mois. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'il y avait du danger avec les hommes ? Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie ? Les dames savent contre quoi se défendre parce qu'elles lisent des romans qui leur parlent de ces tours-là ! Mais je n'ai jamais eu l'occasion d'apprendre de cette façon et vous ne m'avez pas aidée !

– Je croyais que si je te parlais de ses tendres sentiments et à quoi ils pourraient mener, tu serais désagréable avec lui et que tu laisserais échapper la chance ! murmura Joan en s'essuyant les yeux avec son tablier... Eh bien, il faut en prendre son parti, j'imagine ; c'est la nature, après tout, et ce qui plaît à Dieu !

XIII

Le retour de Tess Durbeyfield, qui arrivait du manoir de son parent apocryphe, fut un événement annoncé bientôt par la rumeur publique, si le mot de rumeur n'est pas trop important pour une étendue de quinze cents mètres carrés. Dans l'après-midi, plusieurs jeunes filles de Marlott, autrefois camarades de classe de Tess, vinrent la voir, vêtues de leurs plus beaux atours empesés et repassés avec soin, ainsi qu'il convenait aux visiteuses d'une personne ayant fait (croyaient-elles) une conquête transcendante. Assises en cercle dans la chambre, elles la regardèrent avec une vive curiosité. Car le fait que ce cousin au 31e degré était tombé amoureux d'elle (ce M. D'Urberville qui n'était pas vraiment du pays et dont la réputation galante commençait à se répandre au-delà des limites immédiates de Trantridge), ce fait prêtait à la position supposée de Tess, par son péril même, une fascination bien plus grande que si elle n'avait couru aucun risque.

Leur intérêt était si profond que les jeunes chuchotèrent entre elles quand Tess eut le dos tourné :

– Comme elle est jolie et comme cette belle robe l'avantage ! Ça doit coûter énormément et, pour sûr, c'est un cadeau qu'il lui a fait !

Tess qui cherchait à atteindre le service à thé dans le placard du coin n'entendit pas ces commentaires. Autrement elle aurait vite désabusé ses amies. Mais sa mère les entendit, et la simple vanité de Joan, à laquelle avait été refusée l'espérance d'un brillant mariage, s'alimenta tant bien que mal de l'idée d'une brillante amourette. En somme elle était flattée, même si ce faux triomphe touchait à la réputation de sa fille ; après tout, cela pouvait encore finir par un mariage ; et, répondant chaleu-

reusement à leur admiration, elle invita ses visiteuses à prendre le thé.

Leur babil, leurs rires, leurs sous-entendus pleins de bonne humeur, surtout leurs éclairs fugitifs d'envie, ranimèrent aussi l'entrain de Tess et, à mesure que la soirée s'avançait, elle se laissa gagner par leur animation et devint presque gaie. Son visage perdit sa rigidité de marbre, son pas reprit un peu son ancienne élasticité et toute sa jeune beauté s'épanouit.

Par moments, malgré le souci, elle répondait à leurs questions d'un air de supériorité, comme si elle reconnaissait posséder maintenant en amour un savoir assez enviable. Mais elle était si loin d'être, selon les mots de Robert South, « *éprise de sa propre ruine* », que l'illusion passait avec une rapidité fulgurante, la froide raison revenait, raillant ses spasmes de faiblesse, la hideur de son orgueil momentané la saisissait de honte et la ramenait à une indifférente réserve.

Et le découragement du lendemain matin, à l'aube, quand dimanche fut passé, qu'il ne s'agissait plus de belles robes, que les visiteuses au rire joyeux étaient parties et qu'elle s'éveilla seule dans son lit, entourée des innocents petits dont elle entendait la douce respiration ! Au lieu de l'animation de son retour et de l'intérêt qu'il avait excité, elle vit devant elle une grande route longue et pierreuse qu'elle avait à parcourir sans aide et avec peu de sympathie. Son abattement alors fut terrible et elle se serait cachée dans un tombeau.

Au bout de quelques semaines, Tess reprit juste assez de courage pour aller à l'église un dimanche matin. Elle aimait entendre les chants et les vieux psaumes et se joindre à l'hymne du matin. L'amour inné de la mélodie qu'elle avait hérité de sa mère, la chanteuse de ballades, donnait à la plus simple musique un tel pouvoir sur elle que parfois son cœur lui semblait arraché de sa poitrine. Comme elle voulait éviter autant que possible, pour des raisons particulières, d'être remarquée, et comme elle désirait échapper aux galanteries des jeunes gens,

elle partit de chez elle avant que le carillon eût commencé et s'assit par-derrière, au-dessous de la tribune, près du coin de débarras où seuls les vieillards se tenaient et où l'on plaçait, debout contre le mur, le brancard qui servait aux cercueils, au milieu des outils du cimetière.

Les paroissiens entraient par deux ou par trois, s'installaient en rang devant elle, baissaient le front les trois quarts d'une minute comme s'ils priaient, mais ils ne priaient pas : ils s'asseyaient et regardaient autour d'eux. Quand vint le moment de chanter, on choisit par hasard l'un des airs qu'elle préférait : le vieux chant à deux voix dit Langdon ; elle ignorait qu'il s'appelât aussi bien qu'elle eût beaucoup désiré le savoir. Elle pensait, sans s'exprimer aussi exactement sa pensée, combien étrange et divin était le pouvoir d'un compositeur qui, de la tombe, savait mener, à travers des enchaînements d'émotions éprouvées d'abord par lui seul, une fille comme elle, qui n'avait jamais entendu son nom et ne devait jamais avoir la moindre idée de sa personnalité.

Les gens, qui avaient tourné la tête, la retournèrent pendant le service et, finissant par remarquer Tess, chuchotèrent entre eux. Elle savait pourquoi, en eut la mort dans l'âme et sentit qu'elle ne pourrait plus revenir à l'église.

La chambre qu'elle partageait avec quelques-uns des enfants devint plus que jamais sa constante retraite. Là, sous ces quelques mètres carrés de chaume, elle observa les vents, les neiges, les pluies, les somptueux couchers de soleil et la succession des pleines lunes. Elle restait si renfermée qu'à la fin presque tout le monde la crut partie.

Tess ne prenait d'exercice qu'à la nuit et c'était dans les bois qu'elle se sentait le moins isolée. Elle savait saisir, à l'épaisseur d'un cheveu près, l'instant du soir où la lumière et les ténèbres sont en si parfait équilibre que le jour contraint de s'arrêter et la nuit indécise se neutralisent l'un l'autre et laissent à l'esprit une liberté absolue. Alors le triste fait de vivre

s'atténue pour tomber dans l'insignifiance. Elle ne craignait pas les ténèbres, sa seule idée était de fuir l'humanité, ou plutôt cette froide agglomération qu'on nomme le monde et qui, si terrible dans sa masse, est si peu formidable, si pitoyable même, dans ses unités.

Par les collines et les vallons solitaires, elle glissait d'un pas silencieux et tranquille en accord avec l'élément dans lequel elle se mouvait. Sa silhouette souple et furtive devenait partie intégrante du paysage. Parfois sa fantaisie capricieuse prêtait une telle intensité autour d'elle aux actes de la nature qu'ils lui semblaient appartenir à sa propre histoire. Et c'était vrai, car le monde n'est-il pas un phénomène de l'âme ? Et ce qu'ils semblaient être, ils l'étaient en réalité. Les plaintes des bises et des rafales nocturnes, passant entre l'écorce et les bourgeons bien enveloppés des ramilles hivernales, lui paraissaient formuler d'amers reproches. Un jour pluvieux exprimait la douleur irrémédiable causée par sa faiblesse à un être moral très vague qu'elle ne pouvait classer d'une façon déterminée comme le Dieu de son enfance et qu'elle ne pouvait concevoir autrement. Mais cet entourage, dont elle-même inventait les caractères, qu'elle fondait sur des bribes de convention et qu'elle peuplait de fantômes et de voix pleines d'antipathie pour elle, était une création triste et fausse de son imagination, une nuée de farfadets moraux qui la terrifiaient sans raison. Eux, non pas elle, étaient en désaccord avec le monde réel. Quand elle se promenait au milieu des oiseaux endormis sur les haies, qu'elle épiait les lapins bondissant sur une garenne au clair de lune ou qu'elle se tenait sous une branche chargée de faisans, elle se croyait la figure du Péché s'introduisant dans le séjour de l'Innocence. Mais elle voyait une différence là où il n'en existait pas. Elle se sentait en antagonisme avec les choses tandis qu'elle était en harmonie. Elle avait été poussée à violer une loi sociale acceptée par les hommes, mais inconnue de cette nature où elle s'imaginait être une anomalie.

XIV

C’était un lever de soleil vaporeux du mois d’août ; les brumes épaisses de la nuit, attaquées par les chauds rayons, se divisaient et se contractaient en flocons isolés dans les creux et les fourrés, en attendant d’être réduites à néant.

Le brouillard prêtait au soleil une physionomie curieusement personnelle, comme d’un être doué de sensibilité et exigeant une désignation masculine ; en ce moment, son aspect, joint à l’absence de toute forme humaine dans le paysage, expliquait les anciens cultes d’Hélios. On sentait que jamais plus saine religion n’avait régné sous les cieux. L’astre était une créature divine, radieuse, à la chevelure d’or et aux yeux débonnaires, dans toute la force et l’ardeur de la jeunesse abaissant ses regards sur une terre qui débordait de sympathie pour lui.

Un peu plus tard, ses rayons, s’introduisant dans les chaumières par les fentes des volets et réveillant les moissonneurs, jetaient sur les armoires, les commodes et les autres meubles, des barres de lumière pareilles à des tisonniers rougis au feu.

Mais de tous les objets vermeils, les plus éclatants ce matin-là étaient deux larges bras de bois peint qui se dressaient au bord d’un champ de blé mûr, près du village de Marlott. Ils formaient, avec deux autres bras placés plus bas, la croix de Malte tournante de la moissonneuse que l’on avait amenée dans le champ, la veille au soir. Leur violent coloriage, aux rayons du soleil, leur donnait l’air d’avoir été trempés dans le feu liquide.

Déjà, à travers le blé, tout autour du champ, un sentier de quelques pieds de large avait été coupé à la main pour livrer passage aux chevaux et à la machine.

Deux groupes, l'un d'hommes et de jeunes garçons, l'autre de femmes, avaient descendu le sentier à l'heure même où le sommet de la haie située à l'orient frappait de son ombre à mi-hauteur la haie opposée, de sorte qu'ils avaient la tête en plein soleil levant et les pieds encore dans la pénombre de l'aube. Ils disparurent du sentier entre les bornes qui flanquaient la barrière menant au champ.

Bientôt, un bruit saccadé, pareil au chant amoureux de la cigale, se fit entendre. On apercevait par-dessus la barrière la machine branlante, le conducteur assis sur l'un des trois chevaux et l'aide sur le siège.

L'attelage descendait un côté du champ, tandis que les bras de la moissonneuse tournaient lentement, puis il disparut peu à peu au bas de la colline. Une minute après, il remontait du même pas égal de l'autre côté ; l'étoile de cuivre étincelant sur le front du premier cheval frappait d'abord la vue, puis les bras rutilants, puis enfin toute la machine. L'étroit sentier de chaume entourant le champ s'élargissait à chaque circuit et le blé encore debout couvrait un espace de plus en plus restreint à mesure que la matinée s'avançait. Les lapins, les lièvres, les serpents, les rats, les souris se retiraient à l'intérieur, comme dans une forteresse, ignorant la nature éphémère de leur refuge et le sort qui les attendait à la fin de la journée ; alors, leur abri se resserrant toujours d'une façon effroyable, ils s'entasseraient pêle-mêle, amis et ennemis, et les derniers mètres d'épis une fois tombés sous la dent infaillible de la moissonneuse, ils seraient massacrés à coups de bâton et de pierres par les ouvriers.

Derrière la machine, les épis tombés en petits tas (chaque tas représentant la quantité requise pour une gerbe) étaient saisis aussitôt par les lieurs de gerbes affairés qui suivaient à l'arrière-garde. Les femmes étaient en majorité ; mais il y avait aussi quelques hommes, en chemise d'indienne, le pantalon retenu par une lanière de cuir qui rendait inutiles les deux boutons par-derrière, scintillant et dardant des rayons à chaque

mouvement de l'ouvrier, comme deux yeux placés à la chute des reins.

De tous ces lieurs de gerbes, les plus intéressants appartenaient à l'autre sexe, en raison du charme acquis par la femme quand elle devient partie intégrante de la nature et du grand air. Un homme qui travaille aux champs y est une personnalité distincte ; une femme s'y confond ; elle est, pour ainsi dire, sortie d'elle-même ; elle est comme imprégnée de l'essence de ce qui l'entoure ; elle s'y est assimilée.

Les femmes – les jeunes filles, car elles étaient jeunes pour la plupart – portaient des capelines de cotonnade tirées sur la figure, et dont les grands panneaux agités par le vent garantissaient du soleil ; des gants leur protégeaient les mains contre le chaume. L'une d'elles avait une camisole rose pâle, une autre portait une robe crème à manches collantes, une troisième, un jupon aussi rouge que les bras de la machine ; et d'autres, plus âgées, avaient la longue blouse bise que les jeunes abandonnaient mais qui est l'ancien costume, et le plus commode, de la travailleuse des champs.

Ce matin, les yeux reviennent involontairement à la jeune fille en robe de cotonnade rose dont la taille est la plus flexible et la mieux faite. Mais sa capeline est tirée si avant sur son front qu'on ne voit rien de sa figure penchée sur les gerbes, bien qu'on devine son teint à une ou deux torsades de cheveux brun foncé échappées des pans de sa coiffure. Peut-être l'une des raisons pour lesquelles elle attire l'attention passagère est qu'elle ne la recherche jamais, tandis que les autres femmes regardent souvent autour d'elles.

Son travail se fait avec la monotonie d'une horloge. De la gerbe qu'elle vient de finir, elle retire une poignée d'épis qu'elle tapote avec la paume de la main gauche pour les égaliser. Puis, se courbant, elle s'avance, rassemble le blé des deux mains contre ses genoux et pousse sa main gauche gantée sous la botte à la rencontre de l'autre main, tandis qu'elle serre le blé comme

d’une étreinte amoureuse. Elle réunit les bouts du lien et s’agenouille sur la gerbe pour l’attacher, rabattant de temps à autre ses jupes que soulève la brise. Un peu de son bras nu apparaît entre le gantelet de cuir et la manche de sa robe et, à mesure que la journée s’écoule, le chaume écorche sa peau délicate et la fait saigner. Parfois elle se redresse pour se reposer et rattache son tablier ou rajuste sa coiffure. Alors on voit le visage ovale d’une belle jeune femme aux yeux profonds et foncés, aux longues et lourdes boucles qui s’enroulent et semblent s’enlacer suppliantes à tout ce qu’elles touchent. Les joues sont plus pâles, les dents plus régulières, les lèvres rouges plus minces qu’elles ne le sont d’habitude chez une fille de la campagne.

C’est Tess Durbeyfield, autrement dit D’Urberville, quelque peu changée ; la même Tess, et pourtant non, pas tout à fait la même, à ce moment de son existence vivant ici en étrangère et en inconnue bien qu’elle ne soit pas en terre étrangère. Après une longue réclusion, elle s’était enfin décidée à chercher de l’ouvrage au-dehors, en pleine saison agricole, car les travaux des champs rapportaient alors plus que les tâches sédentaires.

Les mouvements des autres femmes étaient assez semblables à ceux de Tess ; tout l’essaim se réunissait comme les danseuses d’un quadrille quand leurs gerbes étaient terminées ; et chacune posait sa gerbe debout contre celles des autres jusqu’à former un faisceau de dix ou de douze.

Elles allèrent déjeuner puis revinrent et le travail reprit. Onze heures approchaient ; on aurait pu remarquer de temps en temps le regard de Tess s’envolant attentif vers le sommet de la colline, bien qu’elle ne cessât pas de lier. L’heure était sur le point de sonner quand plusieurs enfants de six à quatorze ans apparurent derrière le renflement de la colline couvert de chaume. Le visage de Tess se colora légèrement mais elle ne s’arrêta pas encore. L’aîné des nouveaux arrivants était une fille ; elle avait un châle triangulaire dont un coin traînait sur le chaume, et tenait dans ses bras quelque chose qui, à première

vue, paraissait une poupée mais qui était en réalité un bébé au maillot. Un autre apportait à goûter. Les moissonneurs cessèrent leur travail, prirent les provisions et s'assirent contre un tas de gerbes. Puis ils se mirent à manger et les hommes se versèrent largement à boire d'une cruche de grès, se passant un gobelet à la ronde.

Tess Durbeyfield avait été l'une des dernières à s'interrompre. Elle s'assit au bout du tas de gerbes, tournant un peu le dos à ses compagnons. Un homme, avec un bonnet de peau de lapin et un mouchoir rouge passé dans la ceinture, lui tendit le gobelet de bière par-dessus le faisceau, mais elle refusa. Aussitôt qu'elle eut disposé son goûter devant elle, elle appela la grande fille, sa sœur, à qui elle prit le poupon et qui, heureuse d'être débarrassée, s'en alla se joindre aux jeux des autres enfants. Tess, rougissant encore plus, d'un mouvement curieusement furtif et pourtant courageux, dégrafa sa blouse et allaita l'enfant. Les hommes assis près d'elle, et dont quelques-uns commençaient à fumer, eurent la discrétion de tourner la tête de l'autre côté, tandis que l'un d'eux distraitement caressait d'un air de tendre regret la cruche d'où rien ne voulait plus jaillir. Toutes les femmes, sauf Tess, se mirent à bavarder avec animation et rattachèrent leurs cheveux dénoués.

Une fois l'enfant rassasié, la jeune mère l'assit tout droit sur ses genoux et, regardant au loin, le tint avec une morne indifférence qui était presque de l'aversion ; puis, tout à coup, elle le couvrit de baisers violents et sans fin et le fit pleurer de cette véhémence où la passion se mêlait si étrangement au mépris.

– Elle a beau dire qu'elle le déteste et qu'elle voudrait être au cimetière avec lui, elle aime cet enfant-là ! fit remarquer la femme au jupon rouge.

– Elle aura bientôt fini de le répéter, répliqua l'autre en robe grise… Seigneur Dieu ! C'est étonnant à quoi on peut s'habituer avec le temps.

– Je crois bien qu'il a fallu pour que ça lui arrive un peu plus que la persuader. Y en a qui ont entendu pleurer à chaudes larmes, une nuit de l'année dernière, dans La Chasse, et ça aurait pu mal tourner pour un certain individu si on était venu.

– Mais c'est toujours la plus avenante !... Les laides n'ont rien à craindre ; pas plus que des églises... hé ! Jenny ?

Celle qui parlait se tourna vers l'une des femmes du groupe, à qui certainement le mot de laideur ne convenait pas mal.

C'était mille fois dommage en vérité ! Il était impossible, même à un ennemi, d'éprouver un autre sentiment en voyant Tess en ce moment, la bouche comme une fleur, les grands yeux tendres ni bleus ni noirs, ni gris ni violets, mais plutôt de toutes ces teintes réunies et de cent autres qu'on découvrait en regardant l'iris de tout près : nuances sur nuances, teintes s'ajoutant à d'autres teintes, autour des pupilles sans fond. Elle eût été la femme idéale sans la légère imprévoyance de caractère qu'elle tenait de sa race.

Tess était venue aux champs cette semaine pour la première fois depuis de longs mois, entraînée par une résolution qui l'avait surprise elle-même. Après avoir usé et consumé son cœur palpitant en lui imposant la torture de tous les regrets que pouvait inventer l'inexpérience solitaire, elle s'était laissé éclairer par le bon sens. Elle avait compris qu'elle ferait bien de recommencer à être utile, de goûter à nouveau, coûte que coûte, la douceur de l'indépendance. Le passé était passé ; quel qu'il fût, il ne lui appartenait plus ; quelles qu'en fussent les conséquences, le temps se refermerait sur elles ; dans quelques années elles seraient comme si elles n'avaient jamais été, Tess elle-même oubliée et gisant sous le gazon. En attendant, les arbres étaient tout aussi verts, les oiseaux chantaient et le soleil brillait avec le même éclat ; autour d'elle, les objets familiers ne s'étaient pas assombris à cause de son chagrin et n'avaient point langui à cause de sa souffrance.

Elle s'imaginait que le monde s'occupait d'elle ; cette idée lui faisait courber la tête bien bas, mais elle aurait pu voir que c'était une illusion. Elle n'était pour personne, excepté pour elle-même, une existence, un édifice de sensations et d'émotions. Pour toute l'humanité en dehors d'elle, Tess n'était qu'une pensée passagère, fréquente pour ses amis, rien de plus. Se rendait-elle misérable tout le long du jour et de la nuit, pour eux, ce n'était que : « Ah ! elle se rend malheureuse ! » S'efforçait-elle d'être gaie, d'éloigner le souci, de prendre plaisir à la lumière du jour, aux fleurs, à son petit, elle n'était pour eux que cette idée : « Ah ! elle le supporte bien ! » Seule dans une île déserte aurait-elle souffert de ce qui lui était arrivé ?... Non, pas beaucoup. S'il avait pu se faire que, venant d'être créée, elle se fût trouvée mère sans époux, n'ayant d'autre expérience de la vie que d'avoir donné le jour à un enfant sans nom, cette situation lui aurait-elle causé du désespoir ? Non, elle l'aurait acceptée paisiblement, elle y aurait trouvé des jouissances. La plus grande partie de sa misère venait de l'aspect conventionnel sous lequel elle se considérait, non point de ses instincts naturels.

Quel que fût le raisonnement de Tess, une certaine fierté l'avait poussée à se vêtir avec autant de soin qu'autrefois et à s'en aller aux champs, puisqu'on réclamait des ouvriers pour la moisson. Voilà pourquoi son attitude était pleine de dignité et pourquoi elle savait regarder les gens en face avec calme, même en tenant le bébé dans ses bras.

Les moissonneurs se levèrent du tas de blé, s'étirèrent puis éteignirent leurs pipes. Les chevaux qu'on avait dételés pour les faire manger furent rattachés à la machine écarlate. Tess, ayant terminé rapidement son repas, fit signe à sa sœur cadette de venir reprendre l'enfant, agrafa sa robe, remit ses gants de cuir et de nouveau se courba pour tirer de la dernière gerbe le lien qui servirait à attacher la suivante.

L'après-midi et la soirée se passèrent comme le matin et Tess resta jusqu'à la brune avec le gros des moissonneurs. Puis

tous rentrèrent chez eux dans un des plus grands chars, en compagnie d'une large lune qui s'était élevée du sol à l'orient et qui ressemblait à l'auréole en feuille d'or usée d'un saint toscan mangé des vers. Les compagnes de Tess chantaient, lui montraient beaucoup de sympathie et semblaient très contentes de la revoir parmi elles, bien qu'elles ne pussent s'empêcher d'intercaler malicieusement dans leurs chansons quelques couplets de la ballade sur la jeune fille qui revint du joyeux bois verdoyant tout autre qu'elle n'y était allée. Il y a des compensations dans la vie. Si d'une part l'aventure de Tess servait socialement de leçon en montrant ce qu'il fallait éviter, d'autre part cette même aventure la rendait, à bien des yeux, la personne la plus intéressante du village. Les manières amicales de ses compagnes la tirèrent toujours plus de ses pensées et leur entrain était si contagieux qu'elle en devint presque gaie.

Mais alors que son chagrin purement moral commençait à disparaître, un autre vint la frapper dans ses affections naturelles ignorantes de toute loi sociale. Elle rentra chez elle pour apprendre que l'enfant était tombé brusquement malade depuis l'après-midi. La chose était à craindre tant il était délicat et chétif ; néanmoins ce fut un coup pour Tess. Elle oublia l'offense commise par le pauvre bébé contre la société en venant au monde ; de toute son âme elle désirait continuer cette offense en conservant la vie de l'enfant. Mais il devint trop évident que l'heure fixée pour l'émancipation de ce petit prisonnier de la chair allait arriver plus tôt que Tess ne l'avait imaginé dans ses pires appréhensions. Quand elle le comprit, elle tomba dans un désespoir dont la violence n'était pas causée par la seule perte de l'enfant. Son petit n'était pas baptisé !

Dans l'état d'esprit où elle s'était laissée aller, elle admettait passivement que, s'il lui fallait être brûlée pour ce qu'elle avait fait, elle le serait, et voilà tout. Comme les autres filles du village, elle était versée dans les Écritures, avait étudié avec soumission les histoires d'Aholah et d'Aholibah et elle savait quelles étaient les conclusions à en tirer. Mais quand la même

question surgit pour l'enfant, ce fut une toute autre affaire. Son bien-aimé allait mourir et point de salut pour lui !

L'heure du coucher était proche, mais elle courut en bas demander si elle pouvait envoyer chercher le pasteur. Or, son père était à ce moment plus fortement convaincu de l'antique noblesse de sa famille et il sentait plus vivement que de coutume la tache que Tess avait infligée à cette noblesse, car il revenait de ses libations hebdomadaires chez Rolliver. Il déclara que les pasteurs n'entreraient pas chez lui pour fourrer le nez dans ses affaires quand, à cause de son déshonneur, à elle, on devait les cacher. Il ferma la porte à double tour et mit la clef dans sa poche.

Toute la famille alla dormir et Tess désespérée se retira elle aussi. Une fois couchée, elle se réveillait sans cesse et, au milieu de la nuit, elle découvrit que l'enfant était au plus mal. Il se mourait, c'était clair, paisiblement et sans souffrances, mais sûrement.

Dans sa misère, elle se balançait sur le lit. L'horloge sonna une heure, cette heure solennelle où la pensée marche furtive, séparée de la raison, où d'effrayantes possibilités semblent avoir l'inébranlable certitude des faits. Elle s'imaginait l'enfant relégué dans le coin de l'abîme le plus profond de l'enfer où il était doublement condamné, faute de baptême et de légitimité ; elle voyait le chef des démons le tourner et le retourner avec sa fourche à trois dents, pareille à celle qu'on employait pour chauffer le four les jours de cuisson ; et, à ce tableau, elle ajoutait bien d'autres détails de torture curieux et raffinés qu'on enseigne à la jeunesse dans ce pays chrétien. Le spectacle lugubre évoqué par elle affectait si puissamment son imagination dans le silence de la maison endormie que sa chemise était mouillée de sueur et que son lit tremblait des battements de son cœur.

La respiration de l'enfant devenait toujours plus difficile et l'angoisse de la mère augmentait ; il ne servait à rien de dévorer

de baisers le petit être ; elle ne put rester au lit plus longtemps et se promena fiévreusement dans la chambre :

– Ô Dieu miséricordieux ! Ayez pitié de mon pauvre petit ! s'écriait-elle. Entassez sur moi autant de colère qu'il vous plaira et ce sera tant mieux ! Mais ayez pitié de l'enfant !

Elle s'appuya contre la commode et murmura longtemps des supplications incohérentes, puis brusquement, elle se redressa.

– Ah ! peut-être que Bébé sera sauvé ! Peut-être cela reviendra-t-il juste au même !

Elle parlait d'un ton si animé que son visage, semblait-il, aurait dû briller dans l'obscurité qui l'entourait. Allumant une bougie, elle s'approcha du second et du troisième lit près du mur pour éveiller ses petits frères et sœurs qui tous occupaient la même pièce. Elle tira le lavabo de façon à pouvoir passer derrière, y versa de l'eau contenue dans une cruche et les fit s'agenouiller autour, les mains jointes et les doigts tout à fait verticaux. Les enfants, à peine éveillés, que ses manières frappaient d'une crainte respectueuse, ouvraient des yeux de plus en plus grands et restaient immobiles. Elle prit dans son lit le bébé – cet enfant d'une enfant, si peu formé qu'il semblait une personnalité trop faible pour valoir à celle qui l'avait produite le titre de mère. Tess se dressa près de la cuvette, avec l'enfant sur le bras ; sa sœur cadette lui tint le *Prayer book* ouvert devant elle, comme le fait à l'église le desservant pour le pasteur, et la jeune fille se mit en devoir de baptiser son enfant.

Elle paraissait singulièrement grande et imposante ainsi, debout dans sa longue robe de nuit blanche, une épaisse torsade de cheveux bruns tombant toute droite sur ses épaules jusqu'à la taille. La lueur faible et terne de la bougie lui était favorable, effaçant de ses traits et de sa personne les petites imperfections que le soleil aurait révélées, les égratignures du chaume sur ses poignets, et ses yeux battus ; un sublime enthousiasme transfi-

gurait le visage qui avait été sa perte et en faisait une œuvre de beauté immaculée, empreinte d'une dignité presque royale. Les petits, agenouillés tout autour, les yeux appesantis, rouges, clignotants, attendaient avec un ébahissement que leur fatigue physique les empêchait de manifester. Le plus impressionné dit :

– Est-ce que vraiment tu vas le baptiser, Tess ?

Gravement, la jeune mère répondit que oui.

– Comment va-t-il s'appeler ?

Elle n'y avait pas pensé, mais un nom suggéré par une phrase du livre de la Genèse lui vint à l'esprit pendant qu'elle commençait le service du baptême et elle dit alors :

– *Chagrin*, je te baptise, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Elle répandit l'eau ; il y eut un silence.

– Dites : « Amen », enfants.

Les petites voix aiguës répondirent docilement :

– Amen.

Tess continua :

– Nous recevons cet enfant et le signons du signe de la croix.

Ici elle trempa sa main dans la cuvette et, de son index, fit avec ferveur une immense croix sur le bébé, répétant les phrases habituelles sur le devoir de combattre hardiment le péché, le monde et le démon et d'être fidèle serviteur et soldat jusqu'à la fin de sa vie. Elle continua le *Notre Père*, les enfants le zézayant après elle en un murmure grêle et plaintif comme celui d'un moustique, haussant à la fin la voix au diapason d'un desservant

pour répondre sur une note aiguë au milieu du silence : « Amen ! »

Alors, Tess, dont la confiance en l'efficacité du sacrement s'était fort accrue, récita du fond de son cœur l'action de grâces qui suit et la débita d'un air triomphant et assuré, sur cette note tenue et vibrante que prenait sa voix quand elle mettait tout son cœur dans ce qu'elle disait, et que n'oublieront jamais ceux qui l'ont connue.

L'extase de la foi lui faisait presque une apothéose, illuminait son visage d'une radieuse ardeur et mettait une tache rouge sur ses joues tandis que la flamme de la bougie, se reflétant en miniature renversée dans ses pupilles, y luisait comme un diamant. Les enfants la contemplaient avec un respect toujours plus profond et n'avaient point envie de poser des questions. Pour eux, maintenant, ce n'était plus Sœurette, mais un être très grand, très haut, très imposant, un personnage divin avec qui ils n'avaient rien de commun.

La campagne du pauvre Chagrin contre le péché, le monde et le démon devait être d'un éclat limité, heureusement pour lui peut-être, à en juger par ses débuts. Au bleu du matin, ce frêle serviteur et soldat rendit le dernier soupir et, quand les autres enfants s'éveillèrent, ils se mirent à verser des larmes amères et à supplier Sœurette d'avoir un autre joli bébé.

Tess conserva, à la perte de son enfant, le calme qui, depuis le baptême, s'était emparé d'elle. À dire vrai, au grand jour, elle trouvait que ses terreurs pour l'âme de l'enfant avaient été assez exagérées ; maintenant elle n'avait plus d'inquiétude, avec ou sans raison, car si la Providence, pensait-elle, ne ratifiait pas cet acte fait un peu incorrectement, elle ne tenait plus, ni pour elle ni pour lui, au genre de ciel dont l'irrégularité de la cérémonie l'aurait privé.

Ainsi disparut Chagrin, le non-souhaité, cet intrus, ce don bâtard accordé par une nature éhontée qui ne respecte pas la loi

sociale ; pauvre petite épave pour qui le Temps éternel n'avait été qu'une simple affaire de jours, qui avait ignoré l'existence même des années et des siècles, pour qui l'intérieur de la chaumière avait été l'univers, la température de la semaine, le climat, la toute première enfance, la vie, et l'instinct de téter, la science humaine.

Tess, qui réfléchissait beaucoup au baptême, se demandait s'il était suffisant au point de vue doctrinal pour faire enterrer l'enfant chrétiennement. Personne ne pouvait le lui dire que le pasteur de la paroisse, nouveau venu très réservé. Elle se rendit chez lui à la tombée du jour et se tint près de la porte mais n'eut pas le courage d'entrer. Elle aurait abandonné l'entreprise, si elle ne l'avait pas rencontré qui revenait chez lui au moment où elle s'éloignait. Dans l'obscurité elle pouvait parler librement.

– Je voudrais vous demander quelque chose, monsieur.

Il répondit qu'il l'écouterait volontiers et elle raconta l'histoire de la maladie du bébé et de la cérémonie improvisée.

– Et maintenant, monsieur, ajouta-t-elle avec instance, pouvez-vous me dire ceci ? Est-ce que pour lui ce sera juste la même chose que si vous l'aviez baptisé ?

Comme il avait les sentiments naturels d'un commerçant, quand il découvre qu'une besogne pour laquelle on aurait dû l'appeler a été maladroitement bâclée par ses clients, il était disposé à dire non. Pourtant, la dignité de la jeune fille, l'étrange douceur de sa voix s'unirent pour toucher ses sentiments les plus nobles ou plutôt ceux que lui avaient laissés les dix années pendant lesquelles il avait tâché d'enter une foi technique sur un réel scepticisme. L'homme et l'ecclésiastique luttèrent en lui et c'est à l'homme que resta la victoire.

– Ma chère enfant, ce sera la même chose, dit-il.

– Alors, vous l'enterrerez chrétiennement ? demanda-t-elle avec vivacité.

Le ministre se trouvait acculé. Quand il avait appris la maladie de l'enfant, il était allé consciencieusement chez les Durbeyfield, à la nuit, pour accomplir la cérémonie et, ne sachant point que le refus de le recevoir venait du père de Tess, il ne pouvait ou ne voulait admettre l'excuse de la nécessité pour la façon irrégulière dont le sacrement avait été administré.

– Ah ! cela, c'est une autre affaire, dit-il.

– Une autre affaire ?... Pourquoi ? demanda Tess avec quelque chaleur.

– Eh bien, je le ferais volontiers, si cela ne concernait que nous deux. Mais je ne le dois pas pour certaines raisons.

– Rien que pour une fois, monsieur !

– Vraiment, je ne le dois pas.

– Oh ! monsieur. Elle lui saisit la main en parlant.

Il la retira et secoua la tête.

– Alors je ne vous aime pas ! s'écria-t-elle en éclatant, et je n'irai plus jamais à votre église !

– Ne parlez pas si inconsidérément, Tess.

– Peut-être cela reviendra-t-il au même pour lui, si vous refusez !... Cela reviendra-t-il au même ! Pour l'amour de Dieu ne me parlez pas comme un saint parle à un pécheur, mais comme vous, vous-même, à moi-même, au pauvre moi !

Des laïcs ne sauraient expliquer comment le pasteur concilia sa réponse avec les idées strictes qu'il croyait avoir à ce sujet, mais ils peuvent l'excuser. Légèrement ému, il dit encore :

– Cela reviendra au même.

L'enfant fut donc porté au cimetière, cette nuit-là, dans une petite boîte de bois blanc, sous un châle de vieille femme et en-

terré à la lueur d'une lanterne, moyennant un shilling et une chope de bière au fossoyeur, dans ce coin méprisable du terrain assigné à Dieu, où Il laisse pousser les orties et où sont déposés les enfants morts sans baptême, les ivrognes incorrigibles, les suicidés et en général tous ceux que l'on suppose être damnés. Malgré ces fâcheux alentours, Tess fit bravement une petite croix avec deux planchettes et un bout de ficelle et, l'ayant entourée de fleurs, elle la planta au haut de la tombe, un soir qu'elle put entrer au cimetière sans être vue ; elle mit également à l'autre extrémité une botte des mêmes fleurs dans un petit vase rempli d'eau pour les conserver fraîches. Qu'importe si le regard du passant remarquait sur le vase les mots : *Confitures Keelwell !* La tendresse maternelle, dans sa vision plus haute, ne les apercevait pas.

XV

L'expérience, dit Roger Ascham, nous fait découvrir un court chemin par un long voyage.

Il n'est pas rare que ce voyage nous rende incapables de faire d'autre course, et à quoi nous sert alors notre expérience ? L'expérience de Tess Durbeyfield était de ce genre. Elle avait appris enfin ce qu'il fallait faire, mais qui donc maintenant voudrait accepter ce qu'elle ferait ? Si, avant de partir chez les D'Urberville, elle avait suivi avec rigueur les dictons et aphorismes connus d'elle et du monde en général, sans aucun doute on ne l'aurait jamais trompée. Mais il n'avait pas été au pouvoir de Tess (et il n'est au pouvoir de personne) de sentir toute la vérité de ces précieux avis quand elle pouvait en profiter. Elle – et combien d'autres ! – aurait pu dire ironiquement à Dieu avec saint Augustin : « Tu nous as conseillé une vie meilleure que celle que tu nous as permise ! »

Elle resta pendant les mois d'hiver dans la maison de son père, plumant des volailles, gavant des dindons et des oies ou faisant des habits à ses frères et sœurs avec les quelques parures que lui avait données D'Urberville et qu'elle avait mises de côté avec mépris. Elle ne voulait pas s'adresser à lui. Mais souvent elle croisait les mains derrière la tête et rêvait, quand on la croyait occupée à travailler.

Elle remarquait philosophiquement les dates que l'année ramenait : la nuit désastreuse qui l'avait perdue à Trantridge dans le sombre cadre de la forêt ; la date de la naissance et de la mort du bébé ; son propre anniversaire ; et les autres jours individualisés par des incidents auxquels elle avait prit part. Tout à coup, un après-midi, regardant sa beauté dans la glace, elle se mit à penser qu'il existait encore une date bien plus importante

pour elle, la date de sa propre mort, quand ses charmes auraient disparu : jour caché, invisible et sournois parmi tous ceux de l'année, qui passait devant elle sans donner de signe et n'en était pas moins sûrement là. Quel était-il ? Pourquoi, quand il venait chaque année, ne sentait-elle pas le frisson de cette froide et familière rencontre ?

Comme Jeremy Taylor, elle songeait que, dans l'avenir, ceux qui l'auraient connue diraient :

« C'est le tant…, le jour où est morte cette pauvre Tess Durbeyfield », et ces mots ne leur sembleraient pas étranges. De ce jour destiné à être le terme de son voyage dans le temps à travers les âges, elle ne connaissait ni le mois ni la semaine ni la saison ni l'année.

Presque d'un bond, Tess se transformait ainsi en une femme complexe. Son visage s'imprégnait de réflexion et parfois une note tragique passait dans sa voix. Ses yeux s'agrandissaient et prenaient plus d'éloquence. C'était maintenant une splendide créature : sa beauté arrêtait l'attention ; son âme était celle d'une femme que les expériences tumultueuses des deux dernières années n'avaient pu réussir à démoraliser. N'eût été l'opinion du monde, ces expériences lui auraient servi simplement d'éducation libérale.

Elle s'était si bien tenue à l'écart que son malheur, en général assez peu connu à Marlott, était presque oublié. Mais elle devenait certaine de ne pouvoir vivre tranquille dans cet endroit, témoin de la malencontreuse tentative de sa famille, pour se réclamer des riches D'Urberville et même pour entrer avec eux, par son intermédiaire, en plus étroite union. Du moins, elle ne le pourrait pas avant que de longues années eussent émoussé chez elle l'acuité de cette impression. Cependant, dans ses veines palpitait la chaleur de la vie et de l'espoir ; il lui serait possible d'être heureuse dans quelque coin sans souvenirs ; échapper au passé et à tout ce qui s'y rattachait, c'était l'anéantir. Pour cela il lui fallait s'éloigner.

Elle attendit longtemps avant de trouver l'occasion désirée. Le printemps était d'une beauté rare ; on percevait presque l'élan de la germination dans les bourgeons. Tess en ressentait l'émoi comme les créatures sauvages et elle éprouvait le besoin passionné de partir.

Enfin, un jour du commencement de mai, elle reçut d'une ancienne amie de sa mère, à qui elle s'était adressée et qu'elle n'avait jamais vue, une lettre lui annonçant qu'on demandait une fille de ferme expérimentée dans une laiterie du sud, à quelques lieues de Marlott, et que le fermier serait bien aise de l'avoir pendant les mois d'été.

La distance n'était pas tout à fait aussi grande que Tess l'aurait voulu, mais suffisait pour que sa réputation n'y eût pas pénétré. Pour les gens dont la sphère d'action est restreinte, les lieues sont comme des degrés géographiques, les communes comme des provinces, les provinces comme des royaumes.

Elle avait pris une résolution : plus de châteaux en Espagne avec les D'Urberville, dans les rêves et les actes de sa nouvelle vie. Elle serait Tess, la fille de laiterie, et rien de plus. Sa mère connaissait ses sentiments, car, sans qu'elles en eussent jamais dit un mot entre elles, Joan ne faisait plus allusion aux chevaliers ses ancêtres.

Cependant, telle est l'inconséquence humaine que, pour Tess, l'un des intérêts de sa nouvelle place était le mérite accidentel d'être située près du pays de ses aïeux. La laiterie de Talbothays où elle était engagée se trouvait non loin de quelques-uns des anciens domaines des D'Urberville, près des grandes sépultures de famille où reposaient ses bisaïeules et leurs puissants époux. Elle pourrait les contempler et se dire que, si les D'Urberville, comme Babylone, étaient tombés, l'innocence d'une humble descendante avait pu, elle aussi, déchoir silencieusement.

Elle se demandait sans cesse si quelque chose d'inconnu et de bon lui arriverait parce qu'elle serait sur la terre ancestrale et une énergie nouvelle la remplissait, montant, spontanée, comme la sève dans les ramilles. C'était la jeunesse inemployée dont le flot s'enflait après l'obstacle momentané qui l'avait arrêté, apportant avec elle l'espérance et l'invincible instinct de jouir.

TROISIÈME PHASE

Le réveil de la vie

XVI

Par une de ces matinées de mai embaumées de thym, où naissent les oiseaux, deux ou trois ans après le retour de Trantridge – années de silencieux renouveau pour Tess Durbeyfield –, elle quitta son foyer pour la seconde fois.

Elle partit en voiture de louage pour la petite ville de Stourcastle, qu'elle devait traverser en suivant la direction presque opposée à celle de ses premières aventures. Arrivée au détour de la colline, elle jeta un regard de regret sur Marlott et la maison de son père qu'elle avait été si impatiente d'abandonner. Les siens poursuivraient leur vie quotidienne, sans avoir conscience d'un grand vide, bien qu'elle s'éloignât et qu'ils fussent privés de son sourire. Dans quelques jours les enfants reprendraient leurs jeux avec autant de gaieté. Elle s'était dit qu'il valait mieux les quitter ; si elle restait, ils tireraient probablement plus de mal de son exemple que de profit de ses leçons.

Elle ne s'arrêta pas à Stourcastle et continua jusqu'à un carrefour où elle pouvait prendre un peu plus tard une voiture de roulier descendant vers le sud-ouest ; car le chemin de fer qui entourait d'une ceinture cette région ne l'avait pas encore pénétrée. Tandis qu'elle attendait, passa en carriole un fermier qui se rendait à peu près dans la direction voulue. Il lui offrit de monter à côté de lui et, bien qu'il fût étranger, elle accepta, ne paraissant pas s'apercevoir que l'offre était due simplement au charme de sa personne. Il allait à Weatherbury et, en l'accompagnant jusque-là, elle pourrait faire à pied le reste de la route.

Après cette longue course en voiture, elle ne s'arrêta à Weatherbury que pour prendre un léger repas dans une chaumière, sur la recommandation du fermier. Puis elle repartit à pied, son panier à la main, pour atteindre le vaste plateau de

bruyères qui sépare cette région des prairies basses de l'autre côté, où se trouvait la laiterie, but et terme de son pèlerinage d'un jour. Tess ne l'avait jamais visitée et pourtant elle sentait que le paysage lui était familier. À gauche, pas très loin, elle distingua une tache sombre, les arbres des environs de Kingsbere (comme elle le supposa et comme on le lui confirma ensuite), Kingsbere, le village dont l'église contenait les ossements de ses inutiles ancêtres ! Elle ne les admirait plus maintenant, elle était près de les haïr pour le beau tour qu'ils lui avaient joué. De tout ce qu'ils avaient possédé, il ne lui restait à elle que la vieille cuiller et le vieux cachet. – Bah ! se dit-elle, je tiens autant de maman que de père. C'est d'elle que me vient ma jolie figure, et elle n'était que fille de laiterie !

La marche à travers les ondulations de terrain de la lande d'Egdon fut plus pénible qu'elle ne l'aurait cru, pour une distance de quelques kilomètres. Au bout de deux heures, après s'être trompée plusieurs fois, elle se trouva sur une hauteur qui dominait la vallée tant cherchée, le val des Grandes Laiteries, si riche en beurre et en lait que le pays de Tess ne pouvait rivaliser avec l'abondance sinon avec la qualité de ses produits ; c'était la plaine verdoyante arrosée par le Var.

Elle était essentiellement différente du val des Petites Laiteries, ou val de Blackmoor, seule région connue de Tess, à part son désastreux séjour à Trantridge.

Ici, le monde était fait sur un plus grand modèle. Les enclos avaient cinquante arpents au lieu de dix, les fermes étaient plus vastes, les troupeaux de bétail étaient de vraies tribus. Ces myriades de vaches s'offraient aux regards d'un bout à l'autre de l'horizon, et dépassaient en nombre tout ce que Tess avait vu réuni jusque-là. Elles mouchetaient la verte prairie de points aussi pressés que les bourgeois sur les toiles de Van Alsloot ou de Sallaert. La teinte chaude des pelages roux ou bruns absorbait les rayons du soleil couchant, tandis que les bêtes à robe

blanche en renvoyaient les reflets éblouissants jusqu'à la hauteur éloignée où se trouvait Tess.

Ce paysage vu à vol d'oiseau n'était peut-être pas d'une beauté aussi luxuriante que les sites familiers à la jeune fille, mais il était plus riant. Il n'avait point l'atmosphère bleu intense de l'autre vallée, ses gras terrains et ses lourdes senteurs ; ici l'air était plus pur, vivifiant, éthéré.

La rivière elle-même, qui nourrissait l'herbe et les vaches de ces laiteries renommées, ne ressemblait pas aux cours d'eau de Blackmoor. Ceux-ci, lents, silencieux, souvent bourbeux, coulaient sur des lits de vase où le voyageur imprudent qui voulait les traverser pouvait soudain s'enfoncer et disparaître. Les eaux du Var étaient limpides comme la Rivière de Vie montrée à l'Évangéliste, rapides comme l'ombre d'un nuage, et leur babil, quand elles passaient sur les petits cailloux du lit peu profond, montait vers le ciel tout le long du jour. Là-bas, la fleur d'eau était le nénuphar ; ici, la renoncule.

Soit que l'air plus léger en fût la cause, soit qu'elle fût heureuse d'être en de nouveaux lieux à l'abri des regards malveillants, Tess sentait en elle renaître l'allégresse de façon surprenante. Ses espérances se mêlaient aux rayons du soleil, l'entourant d'une atmosphère idéale, tandis qu'elle s'avançait en bondissant contre la molle brise du sud. Elle entendait des voix charmantes dans tous les souffles du vent et tous les chants d'oiseaux semblaient cacher une joie.

Dans les derniers temps, sa figure avait changé sans cesse avec ses changeantes humeurs : tantôt belle, tantôt ordinaire, selon que ses pensées étaient graves ou gaies. Un jour, elle était rose et sans défaut, un autre jour, pâle et tragique. Quand elle était rose, elle sentait moins vivement que quand elle était pâle. Sa moins parfaite beauté correspondait à sa vie intérieure la plus intense. C'était sa plus jolie figure que caressait à présent le vent du sud.

L'irrésistible, l'universel instinct qui porte à trouver le bonheur avait enfin triomphé de Tess. Elle n'avait que vingt ans ; elle n'avait pas encore atteint le terme de sa croissance intellectuelle et sentimentale ; aucun événement ne pouvait lui laisser une impression que le temps ne pût changer. Aussi son allégresse, sa reconnaissance et son espoir grandissaient-ils toujours. Elle essaya de plusieurs ballades mais les trouva insuffisantes, puis, se rappelant le psautier sur lequel ses yeux avaient erré si souvent le dimanche matin, elle se mit à chanter :

« *Ô soleil et toi, lune, ô étoiles, verdure qui couvrez la terre, oiseaux du ciel, créatures sauvages et animaux domestiques, enfants des hommes ! Bénissez le Seigneur, louez-le et glorifiez-le à jamais !* »

Elle s'arrêta soudain et murmura :

– Mais peut-être que je ne connais pas encore bien le Seigneur.

Et probablement, la rhapsodie à demi inconsciente était l'expression monothéiste d'un sentiment fétichiste, car les femmes, qui ont surtout pour compagnes les forces et les formes de la nature, conservent dans leur âme quelque chose de la fantaisie païenne de leurs lointains ancêtres en dépit de la religion systématique enseignée plus tard à leur race. En tout cas, Tess put donner libre cours à son émotion en répétant la vieille action de grâces qu'elle avait appris à bégayer depuis sa petite enfance ; et c'était l'essentiel.

Éprouver une telle joie pour un acte aussi minime que de chercher à vivre indépendante dénotait chez elle le tempérament Durbeyfield ! Sans doute, Tess désirait avant tout marcher sur le droit chemin, et son père ne songeait à rien de la sorte ; mais, comme lui, elle était aisément satisfaite de minces résultats immédiats, n'avait nulle envie de s'élever péniblement au rang social, d'ailleurs médiocre, accessible à une famille chargée d'adversité comme ces D'Urberville jadis puissants. Il était pro-

bable aussi que l'énergie encore neuve de la branche maternelle s'ajoutait à la jeune énergie de Tess, renaissant après l'épreuve qui l'avait abattue. Car disons la vérité : les femmes survivent en général à de pareilles humiliations ; elles retrouvent la gaieté et l'intérêt dans l'existence, n'en déplaise à certains théoriciens...

Tess descendait donc les pentes d'Egdon, pleine de courage et de goût pour la vie. Et, à mesure qu'elle s'approchait du terme de son voyage, la différence marquée entre les deux vallées rivales s'accentuait. Le secret de Blackmoor se révélait surtout des hauteurs environnantes ; mais, pour découvrir celui de l'autre vallée, il fallait y pénétrer.

Quand Tess eut accompli ce haut fait, elle se trouva sur un tapis uni qui s'allongeait de l'est à l'ouest à perte de vue. La rivière, apportant des hauteurs les parcelles de terrain qu'elle dérobait, avait peu à peu formé la couche horizontale du fond de la vallée ; et à présent, épuisée, vieillie, diminuée, elle serpentait lentement au milieu du fruit de ses anciennes rapines.

N'étant pas sûre de la direction qu'elle devait suivre, Tess resta immobile dans la plaine verdoyante, pareille à une mouche sur un billard immense et tout aussi insignifiante pour ce qui l'entourait. Jusqu'ici, le seul effet de sa présence dans la vallée placide était d'exciter un héron qui, non loin de sa route, restait le cou dressé à la contempler.

Soudain, de tous les coins de l'étendue, s'éleva un appel répété et prolongé : Ouao, ouao, ouao !

Les cris gagnèrent de proche en proche de l'orient lointain au bout de l'occident, accompagnés parfois de l'aboiement d'un chien. Ce n'était pas la vallée prenant conscience de l'arrivée de la belle Tess ; mais c'était l'annonce habituelle de l'heure de traire, et les hommes de la ferme faisaient rentrer les vaches.

Le troupeau rouge et blanc le plus proche qui avait attendu flegmatiquement l'appel se dirigea vers l'enclos. Les bêtes mar-

chaient en balançant sous elles leurs grandes outres de lait. Tess les suivit à pas lents et entra derrière elles dans la cour par la barrière ouverte. De longs hangars couverts de chaume s'étendaient tout autour de l'enceinte ; les toitures inclinées étaient incrustées de mousse d'un vert éclatant et le bord s'appuyait sur des poteaux de bois, brillants et polis à force d'avoir été frottés par les flancs des innombrables vaches et veaux des années passées, maintenant disparus dans le gouffre sans fond de l'oubli. Les vaches laitières étaient alignées entre les poteaux et présentaient à ce moment, pour un observateur fantasque, l'apparence de cercles posés sur deux pieds, d'où pendaient des houssines s'agitant en tous sens ; le soleil, s'abaissant derrière leur patiente rangée, projetait minutieusement leurs ombres sur le mur intérieur ; chaque soir, il dessinait ainsi les contours de ces êtres obscurs et rustiques avec autant de soin que le profil d'une beauté de cour sur le mur d'un palais ; il les copiait aussi diligemment qu'il l'avait fait jadis pour les formes olympiennes sur les façades de marbre ou pour la silhouette d'Alexandre, de César ou des Pharaons.

Les vaches les moins paisibles étaient mises dans les stalles. On trayait les autres au milieu de la cour où beaucoup se tenaient en ce moment, toutes, laitières de premier ordre, nourries des succulents pâturages que fournissaient en cette saison printanière les prés irrigués. Les bêtes tachetées de blanc reflétaient le soleil avec un éclat aveuglant et les boules de cuivre poli à leurs cornes étincelaient en donnant l'impression d'une parade guerrière.

XVII

Les filles et les garçons de ferme étaient accourus de leurs maisonnettes et de la laiterie en même temps que les vaches arrivaient des prés. Les filles avaient des socques pour protéger leurs chaussures du fumier de l'enclos. Chacune s'assit sur un trépied, la figure tournée de côté, la joue droite contre la vache, regardant rêveusement le long des flancs de l'animal dans la direction de Tess qui s'approchait. Les hommes, ayant le chapeau rabattu, le front appuyé et les yeux fixés sur le sol, ne la remarquèrent pas.

L'un d'eux, robuste et d'un certain âge, portait une longue blouse blanche un peu plus fine et plus propre que celle des autres, qui recouvrait une veste présentable, une veste des jours de marché. C'était le maître laitier qui trayait et faisait le beurre six jours de la semaine et le septième paraissait à l'église dans son banc de famille, vêtu de beau drap fin ; double rôle qui avait inspiré dans le pays le couplet suivant :

En semaine, le Laitier Dick,
Le dimanche, Mossieu Richard Crick !

Voyant que Tess était là, en contemplation, il se leva et s'avança vers elle.

En général, les gens de ferme sont de mauvaise humeur à leur besogne, mais il se trouva que M. Crick était content d'avoir une aide de plus, les journées étant maintenant fort remplies ; il reçut Tess cordialement et lui demanda des nouvelles de sa mère et du reste de la famille, pure formalité d'ailleurs, car, en réalité, il n'avait su l'existence de Mme Durbeyfield que par la lettre de l'amie qui lui recommandait Tess.

– Eh ! oui, quand j'étais gars, je connaissais bien votre pays, dit-il en terminant, pourtant j'y suis jamais retourné depuis. Et une vieille femme de nonante et dix ans, qui vivait tout près d'ici, et qui est morte et enterrée depuis longtemps, m'a dit qu'une famille d'un nom comme le vôtre, dans le val de Blackmoor, venait à l'origine de ces côtés-ci, et que c'était une vieille ancienne race qui avait presque tout à fait disparu de la terre, mais les nouvelles générations n'en savent rien. Bon Dieu, j'ai pas tenu compte des divagations de la vieille, pour sûr !

– Oh ! non, cela n'a pas d'importance, dit Tess.

– Vous savez bien les traire, ma fillette ? Je ne tiens pas que mes vaches tarissent à cette époque-ci.

Elle le rassura et il se mit à l'examiner de la tête aux pieds. À rester en chambre, son teint était devenu délicat.

– Êtes-vous bien sûre que vous pourrez y résister ? C'est assez confortable ici pour des gens habitués à la dure, mais nous restons pas sous cloche.

Elle déclara qu'elle était assez forte, et son entrain et sa bonne volonté parurent lui plaire.

– Eh bien, je suppose que vous avez besoin d'un bol de thé ou de victuailles quelconques, hein ? Pas encore ? Bon ! faites comme vous voudrez. Mais, ma foi, si c'était moi j'aurais le gosier sec comme une râpe d'avoir tant voyagé !

– Je vais commencer à traire dès maintenant pour me faire la main, dit Tess.

Pour se rafraîchir en attendant, elle but un peu de lait, à la surprise, même au léger dédain du fermier Crick qui, apparemment, n'avait jamais eu l'idée de considérer le lait comme boisson.

– Oh ! si vous pouvez avaler ça, allez-y ! dit-il avec indifférence, en lui soulevant le seau tandis qu'elle en buvait quelques

gorgées. Sûr que j'y ai pas touché depuis des années ! Quelle drogue ! ça me pèserait comme du plomb sur l'estomac... Vous pouvez vous essayer la main sur elle, continua-t-il en désignant de la tête la vache la plus rapprochée... tout de même qu'elle est assez dure à traire. Nous en avons de faciles et de difficiles, comme partout. Mais vous le verrez assez tôt.

Quand Tess eut échangé son chapeau contre une coiffe, qu'elle fut assise pour de bon sur son escabeau sous la vache et que, d'entre ses doigts, le lait jaillit dans le seau, il lui sembla qu'elle venait de fonder son avenir sur une nouvelle base. Cette conviction lui donna de la sérénité, son pouls se ralentit et elle put regarder autour d'elle.

Les gens de la laiterie formaient un vrai petit bataillon d'hommes et de femmes, ceux-là opérant sur les bêtes les plus dures à traire, celles-ci sur les moins difficiles. La laiterie était considérable. Il y avait plus de cent vaches, et le patron lui-même en trayait six ou huit, choisies parmi les plus dures, car il ne voulait ni les confier à ses journaliers de passage, de peur qu'ils ne les traient pas jusqu'au bout par négligence, ni aux filles de laiterie, de peur qu'elles n'aient pas la force de poignet nécessaire, car, dans ce cas, les vaches finissent par se tarir.

Tess une fois installée, personne ne causa plus dans l'enclos et l'on n'entendit que le ronronnement du lait jaillissant dans les seaux et, de temps en temps, une rapide exclamation adressée à l'une ou l'autre des bêtes pour la faire tourner ou tenir tranquille, tandis que les seuls mouvements visibles étaient ceux des mains allant et venant et des queues des vaches qui s'agitaient ; autour, s'étendaient jusqu'aux pentes les vastes et plates prairies : paysage formé de tant d'autres disparus, sans doute bien différents de celui qu'ils composaient en ce moment.

– À mon idée, dit le laitier, en se levant soudain de dessous la vache qu'il venait de finir et prenant d'une main le trépied, de l'autre le seau, pour passer à la bête dure à traire la plus proche... à mon idée, les vaches ne donnent pas leur lait comme

d'habitude. Ma parole, si Winker commence à retenir son lait comme ça, y vaudra plus la peine d'aller sous elle à la Saint-Jean !

– C'est parce qu'on a une nouvelle venue avec nous, dit Jonathan Kail... Je l'ai déjà remarqué.

– Pour sûr, ça se peut. Je n'y pensais plus.

– On m'a dit que ça leur monte dans les cornes, dans ces cas-là, dit une fille.

– Ah ! bien, quant à leur monter dans les cornes, répliqua le laitier Crick d'un ton de doute, comme si la sorcellerie même ne pouvait aller à l'encontre des possibilités anatomiques... je pourrais pas dire, vrai, je pourrais pas. Mais comme les vaches sans cornes le retiennent aussi bien que les vaches à cornes, c'est pas tout à fait mon avis. Connaissez-vous la devinette sur les vaches sans cornes, Jonathan ? Pourquoi que les vaches sans cornes donnent moins de lait par an que les vaches à cornes ?

– J'en sais rien, interrompit la fille. Pourquoi ?

– Parce qu'y en a pas tant ! En tout cas, ces coquines retiennent certainement leur lait aujourd'hui. Hé, bonnes gens ! attaquons un ou deux couplets, c'est le seul remède.

Dans les laiteries de ces parages, on avait souvent recours aux chansons pour persuader les vaches quand elles faisaient mine de vouloir refuser leur quantité de lait habituelle. À cette invite, la bande se mit à entonner une mélodie, par devoir, il est vrai, et sans grand entrain ; et naturellement elle trouva qu'une sensible amélioration se manifestait pendant toute la durée de la chanson. Arrivé au treizième ou quatorzième couplet d'une joyeuse ballade sur un assassin qui avait peur de se coucher dans les ténèbres parce qu'il voyait autour de lui les flammes de l'enfer, l'un des hommes dit :

– Je voudrais bien qu'on n'ait pas le souffle tant coupé à chanter courbé en deux ! Vous pourriez prendre votre harpe, monsieur, tout de même que ça ne vaut pas le violon.

Tess, qui avait prêté l'oreille, s'imagina qu'il s'adressait au fermier, mais elle se trompait. Un « Pourquoi ? » en réponse parut sortir du ventre d'une vache brune dans les stalles. Il venait d'un homme qu'elle n'avait pas aperçu jusque-là et qui était caché derrière l'animal.

– Oh ! oui, rien de pareil au violon ! dit le fermier... mais je crois que ça fait plus d'effet au taureau qu'aux vaches, au moins à ma connaissance... Il y avait une fois, là-bas à Mellstock, un vieillard âgé nommé William Dewey... de cette famille qui faisait pas mal d'affaires comme rouliers par là ; Jonathan, vous rappelez-vous ?... Je connaissais l'homme de vue aussi bien comme je connais mon frère, c'est pour dire. Eh bien, cet homme-là donc s'en retournait chez lui, après une noce où il avait joué du violon, par une belle nuit de lune, et, pour raccourcir, il prit un chemin de traverse qui passe par Quarante arpents, le champ qui est de ce côté, où un taureau était mis au vert. Le taureau, apercevant William, le suivit en baissant les cornes, parbleu, et William eut beau courir et n'avoir pas trop de boisson (vu que c'était une noce et que les gens étaient à leur aise), il comprit qu'il ne pourrait jamais atteindre la barrière et passer pardessus à temps pour se sauver. Alors, finalement, il tira son violon en courant, se retourna vers le taureau et attaqua une gigue en reculant dans un coin. Le taureau s'adoucit et resta tranquille à fixer William Dewey qui jouait, et je te joue ! et je te joue ! puis une sorte de sourire parut sur sa figure. Mais William ne s'arrêtait pas plus tôt de jouer pour se retourner et passer la haie que le taureau s'arrêtait de sourire et baissait les cornes vers le fond de culotte de William. Eh bien donc, le pauvre homme, il a dû continuer son violon bon gré, mal gré ; c'était trois heures du matin et il savait que personne ne passerait d'ici longtemps et il n'en pouvait plus ! Quand il eut raclé jusque vers quatre heures, il sentit qu'il serait obligé d'abandonner la partie

et il se dit : « Plus que ce dernier air entre moi et mon bonheur éternel ! Seigneur, sauvez-moi ou je suis un homme fini ! » Et puis, voilà qu'il se rappelle avoir lu que les bestiaux s'agenouillent la veille de Noël au milieu de la nuit ! C'était pas encore la veille de Noël, mais il lui vient en tête de jouer un tour à ce taureau. Alors il attaque l'hymne de la Nativité, juste comme ça se fait à Noël ; et voilà-t-il pas que le taureau plie les genoux dans son ignorance, comme si c'était pour de bon l'heure et la nuit de la Nativité ! Sitôt que son ami cornu fut à terre, William se retourna, bondit comme un lévrier et sauta sain et sauf par-dessus la haie, avant que le taureau en prières ait pu se remettre sur ses pieds pour courir après lui. William disait qu'il avait vu bien des fois un homme avoir l'air sot, mais jamais si sot que ce taureau quand il a découvert qu'on s'était joué de ses pieux sentiments et que c'était pas la veille de Noël... Oui, William Dewey, voilà le nom du bonhomme... et je peux vous dire, à quelques centimètres près, où qu'il est enterré au cimetière de Mellstock, à ce moment même... juste entre le second if et l'aile nord.

– C'est une curieuse histoire ; elle nous reporte au Moyen Âge, quand la foi était encore vivante !

Cette remarque singulière pour une cour de ferme fut murmurée par la voix derrière la vache, mais comme personne ne comprit l'allusion, personne n'y fit attention, sauf le narrateur qui parut croire que c'était peut-être une façon de scepticisme.

– Mais c'est très vrai, monsieur ! pour sûr ! Je connaissais bien cet homme-là !

– Oh ! oui, je n'en doute pas, dit l'individu caché derrière la vache brune.

Ainsi l'attention de Tess fut attirée vers l'interlocuteur du fermier, qu'elle pouvait à peine entrevoir tant il enfonçait obstinément la tête dans le flanc de la vache laitière. Elle ne compre-

nait pas pourquoi le fermier lui-même disait : « Monsieur », mais nulle explication n'était visible, l'homme restait caché sous la vache assez longtemps pour en traire trois et poussait de temps à autre une exclamation comme s'il ne pouvait en venir à bout.

– Allez-y doucement, monsieur, allez-y doucement, disait le fermier ; c'est point par la force, c'est par l'adresse qu'on y arrive.

– Je m'en aperçois ! fit l'autre, enfin debout et s'étirant... Je crois que j'ai terminé pourtant, mais j'en ai mal aux doigts !

Tess put alors le voir des pieds à la tête. Il portait la blouse blanche et les guêtres de cuir d'un maître laitier en habits de travail, et ses bottes étaient chargées du fumier de la cour ; mais ce n'était là que sa livrée locale ; elle couvrait en lui quelque chose d'affiné, de réservé, de subtil, de triste, de différent.

Pour le moment, Tess ne pensa pas aux détails de sa physionomie, car elle s'aperçut qu'elle l'avait déjà vu. Elle avait passé depuis cette époque par tant de vicissitudes qu'elle ne put tout d'abord savoir où elle l'avait rencontré. Puis sa mémoire s'éclaira soudain et elle se rappela le piéton qui s'était joint à la danse du club à Marlott, cet étranger de passage qui était venu, avait dansé avec d'autres, l'avait négligemment laissée de côté et avait suivi son chemin.

Le flot de souvenirs ramenés par le réveil de cet incident lui causa un moment de consternation, dans la crainte qu'il ne la reconnût et ne découvrît de quelque façon son histoire. Mais cet effroi disparut en voyant qu'il ne paraissait rien se rappeler. Peu à peu elle remarqua que, depuis leur première et unique rencontre, sa figure mobile était devenue plus pensive ; il avait maintenant des moustaches et de la barbe, une belle barbe couleur paille, très claire sur les joues et se fonçant en un brun chaud aux extrémités. Sous sa blouse de toile, il portait une veste de velours de coton foncé, une culotte à côtes, des guêtres

et une chemise blanche empesée. Sous l'accoutrement nécessaire pour traire, personne n'aurait pu deviner ce qu'il était. Il pouvait aussi bien passer pour un propriétaire excentrique que pour un laboureur distingué. Elle s'était tout de suite rendu compte qu'il était novice à cette besogne de ferme, d'après le temps qu'il avait mis à traire une seule vache.

Cependant plusieurs des filles de laiterie s'étaient dit les unes aux autres, en parlant de la nouvelle venue : « Comme elle est jolie ! » avec quelque sincère et généreuse admiration mais aussi avec un petit espoir que les auditeurs n'accepteraient pas leur dire sans restriction. Quand ils eurent fini de traire, ils revinrent les uns après les autres à la ferme ou Mme Crick, la femme du laitier, s'occupait des jarres et récipients. Elle était trop comme il faut pour s'en aller traire les vaches et portait, quand il faisait chaud, une robe d'épaisse étoffe parce que les servantes portaient de l'indienne.

Tess apprit que deux ou trois filles seulement couchaient avec elle à la laiterie, la plupart des aides s'en retournant chez elles. Au souper elle n'aperçut pas ce garçon laitier, si supérieur aux autres, qui avait commenté l'histoire de M. Crick, et ne s'informa point de lui, car elle passa le reste de la soirée à s'arranger une place dans la chambre à coucher. C'était une grande pièce au-dessus de la laiterie, longue à peu près de trente pieds ; les petits lits des trois autres filles qui habitaient la ferme s'y trouvaient réunis. Elles étaient de fraîches jeunes femmes et, une seule exceptée, un peu plus âgées que Tess.

Quand arriva l'heure du coucher, elle était si lasse qu'elle s'endormit immédiatement. Mais l'une des jeunes filles qui occupait le lit contigu était plus éveillée et persistait à lui raconter toutes sortes de détails sur la maison où elle venait d'entrer. Les chuchotements de sa compagne se mêlaient aux ombres de la nuit et, pour l'esprit assoupi de Tess, ils semblaient engendrés par les ténèbres où ils flottaient.

– M. Angel Clare, celui qui apprend à traire et qui joue de la harpe, il ne nous parle jamais beaucoup. C'est le fils d'un pasteur et il est bien trop occupé de ses pensées pour faire attention aux filles. Il est l'élève du laitier ; il apprend toutes les branches du métier de fermier. Il a appris l'élevage des moutons dans un autre endroit et maintenant il étudie à fond tout ce qui est de la laiterie... Oui, c'est un vrai monsieur. Son père est le révérend M. Clare, d'Emminster... pas mal loin d'ici.

– Oh ! j'ai entendu parler de lui ! dit sa compagne maintenant réveillée. C'est un prêtre très fervent, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est cela, le plus fervent de tout le Wessex, à ce qu'on dit, le dernier de la Basse Église... car tous par ici sont de ce qu'ils appellent la Haute Église. Tous ses fils, sauf notre M. Clare, sont aussi pasteurs.

Tess n'eut pas à cette heure la curiosité de demander pourquoi ce M. Clare ne s'était pas fait pasteur comme ses frères, et, peu à peu, elle se rendormit tandis que les paroles de son interlocutrice lui arrivaient avec l'odeur des fromages dans la soupente voisine, et, en bas, le bruit mesuré des gouttes de petit-lait tombant des pressoirs.

XVIII

Angel Clare s'élevait du passé, non tout entier comme une figure distincte, mais comme une voix expressive et nuancée, un long regard fixe et distrait, une bouche mobile, un peu trop petite et d'un dessin trop délicat pour un homme, bien que la lèvre inférieure se fermât parfois avec une énergie inattendue et de manière à écarter toute idée d'indécision. Néanmoins, quelque chose de nébuleux, de préoccupé, de vague dans la démarche et dans le regard, le désignait comme un homme sans but et sans intérêt bien définis pour son avenir matériel. Et cependant, quand il était enfant, on disait de lui qu'il pourrait tout faire s'il voulait s'en donner la peine.

C'était le fils cadet d'un pauvre pasteur de l'autre bout du comté, et il était venu passer six mois comme élève à la vacherie de Talbothays, après une tournée dans quelques autres fermes avec le dessein d'acquérir une connaissance pratique des différentes méthodes de culture et d'exploitation, soit pour aller aux colonies, soit pour tenir une ferme au pays, suivant les circonstances.

Ni lui ni les autres n'avaient prévu qu'il entrerait dans les rangs des agriculteurs et des éleveurs.

M. Clare père, dont la première femme était morte en lui laissant une fille, s'était remarié assez tard. Cette seconde femme lui avait donné trois fils, un peu inattendus, de sorte qu'une génération semblait presque manquer entre Angel Clare le plus jeune et le ministre son père. De ces trois fils, Angel, l'enfant de sa vieillesse, était le seul qui n'eût pas de grades universitaires, bien que seul il promît tout jeune de faire honneur à une instruction classique. Mais deux ou trois ans avant le début de cette histoire, à une époque où Angel avait quitté le collège et

continuait ses études chez lui, un paquet, venant du libraire de l'endroit, fut apporté au révérend M. James Clare. Le pasteur, l'ayant ouvert, y trouva un livre, le feuilleta, en lut quelques pages, bondit de son siège et courut au magasin, le volume sous le bras.

– Pourquoi avez-vous envoyé ceci chez moi ? demanda-t-il d'un ton sévère, en le montrant.

– Il a été commandé, monsieur.

– Il n'a été commandé ni par moi ni par aucun des membres de ma famille, Dieu merci !

Le marchand consulta son livre de commandes :

– Oh ! on s'est trompé de nom, monsieur, dit-il : il était commandé par M. Angel Clare et aurait dû lui être remis.

M. Clare eut un sursaut douloureux comme si on l'avait frappé. Il rentra chez lui, pâle et abattu, et appela Angel dans son cabinet.

– Regardez ce livre, mon enfant, dit-il. Le connaissez-vous ?

– Je l'ai commandé, dit simplement Angel.

– Pour quoi faire ?

– Pour le lire.

– Comment pouvez-vous songer à lire un ouvrage pareil ?

– Comment ? mais c'est un système de philosophie. Jamais ouvrage plus moral et plus religieux n'a été publié !

– Moral peut-être, mais religieux ! Et pour vous, qui comptez devenir ministre de l'Évangile !

– Puisque vous y faites allusion, mon père, dit le fils, le visage soucieux, je voudrais vous dire, une fois pour toutes, que je préférerais ne pas entrer dans les ordres. Je craindrais de ne pouvoir le faire en toute conscience. J'aime l'Église comme une mère, j'aurai toujours pour elle la plus ardente affection ; il n'y a pas d'institution humaine dont l'histoire me cause une admiration plus profonde, mais je ne puis honnêtement être son ministre tant qu'elle refuse de s'affranchir d'une insoutenable théolâtrie de rédemption.

Le prêtre simple et droit, à l'esprit duquel n'était jamais venu que sa chair et son sang en arriveraient là, fut stupéfié, frappé d'horreur, paralysé. Et si Angel n'entrait pas dans l'Église, pourquoi l'envoyer à Cambridge ? L'Université, pour cet homme aux idées arrêtées, du moment qu'elle ne servait pas d'échelon à l'ordination, était une préface sans volume.

– À quoi bon avoir économisé, votre mère et moi, nous être tant privés pour vous donner une éducation universitaire, si elle ne sert pas à l'honneur et à la gloire de Dieu ?

– Mais pour qu'elle serve à l'honneur et à la gloire des hommes, mon père, répondit Clare.

S'il avait insisté, il aurait pu sans doute obtenir d'étudier à Cambridge comme ses frères. Mais il avait trop de délicatesse. Ce lui aurait semblé une déloyauté envers ses parents après tous leurs sacrifices.

– Je renoncerai à Cambridge, dit-il. Je sens que je n'ai pas le droit d'y aller, étant donné les circonstances.

Les résultats de cette discussion décisive ne tardèrent pas à se montrer. Angel passa des années en études, en entreprises et en méditations décousues ; il se mit à témoigner une extrême indifférence pour les formes et les pratiques sociales ; il méprisa toujours davantage les distinctions extérieures telles que le rang et la fortune. Les « bonnes vieilles familles » elles-mêmes

n’avaient pour lui aucun arôme à moins que leurs représentants n’eussent de bonnes et nouvelles résolutions. Comme contrepoids à ces austères pensées, quand il s’en alla à Londres avec l’intention d’y exercer une profession, une femme beaucoup plus âgée lui tourna la tête et faillit le prendre dans ses filets ; mais heureusement il échappa et cette expérience ne lui fit pas grand mal.

Habitué de bonne heure aux solitudes des champs, il y avait pris pour la vie moderne des villes une aversion insurmontable et presque exagérée, qui le privait des succès auxquels il aurait pu aspirer s’il avait choisi une carrière mondaine à la place de la carrière spirituelle dont il ne voulait point. Mais il fallait faire quelque chose ; des années précieuses avaient été perdues ; un de ses amis commençant à faire fortune comme colon, il se dit que l’exemple était bon à suivre. La culture, soit aux colonies, soit en Amérique, soit au pays, en tout cas, après un sérieux apprentissage, c’était une profession qui lui donnerait probablement l’indépendance sans qu’il eût à sacrifier ce qu’il estimait plus précieux que l’aisance : la liberté intellectuelle.

Voilà pourquoi nous trouvons Angel Clare à l’âge de vingt-six ans, à Talbothays, en train d’étudier les bestiaux, et pensionnaire du laitier, puisqu’il n’avait pu trouver de logement confortable dans les maisons du voisinage.

Il avait pour chambre une mansarde immense qui occupait toute la longueur de la ferme ; on n’y pouvait monter que de la fromagerie et par une échelle, et elle était fermée depuis longtemps quand il y vint et la choisit pour retraite. Il avait beaucoup d’espace et les gens de la ferme l’entendaient marcher de long en large le soir quand tout le monde était couché. Un rideau, derrière lequel était son lit, séparait un des bouts de la chambre de l’autre partie, meublée comme un salon rustique.

D’abord, il y passa tout son temps, enfermé, lisant beaucoup et grattant une vieille harpe qu’il avait achetée à une vente ; il disait dans ses humeurs tristes qu’il aurait peut-être

quelque jour à s'en servir pour gagner sa vie dans les rues. Mais bientôt il préféra lire la nature humaine et prit ses repas dans la grande cuisine commune, avec le fermier et sa femme, les servantes et les hommes, qui faisaient tous ensemble une réunion fort animée, la plupart des aides mangeant à la ferme. Plus son séjour se prolongeait et moins il avait d'objection à se trouver en leur compagnie. À sa grande surprise, il prit même un réel plaisir en leur société. Les paysans de convention, que personnifiait dans son esprit ce pitoyable mannequin nommé Hodge[1], furent oubliés au bout de quelques jours. De près, il n'y avait pas de Hodge. Dans les premiers temps, il est vrai, quand l'intelligence de Clare était encore sous l'impression toute fraîche d'un monde bien différent, les nouveaux amis avec qui il était en contact familier lui parurent assez étranges ; il eût cru déroger en se mettant sur un pied d'égalité avec la maisonnée du laitier. Les idées, les manières, l'entourage paraissaient arriérés et sans intérêt. Mais à mesure qu'il y vivait, il prenait conscience d'un aspect nouveau. Rien n'avait changé objectivement, pourtant la variété avait remplacé la monotonie. Son hôte et la famille de son hôte, les domestiques, les servantes, tandis qu'il apprenait à les connaître, se différenciaient comme par une opération chimique. Il comprenait enfin la pensée de Pascal : « À mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes. »

Le type invariable de Hodge cessait d'exister : il se désagrégeait en une foule d'être humains très distincts, aux esprits multiples, différant à l'infini ; quelques-uns heureux, un grand nombre paisibles, un petit nombre abattus : par-ci, par-là, une intelligence brillante presque géniale ; certains stupides, d'autres légers, d'autres austères ; il y avait des Milton frappés de mutisme, et des Cromwell en puissance. Ces hommes se ju-

---

[1] *Hodge* correspond à *Jacques Bonhomme.* (N.d.T.)

geaient entre eux, tout comme Clare jugeait ses amis ; ils s'applaudissaient ou se condamnaient mutuellement, se divertissaient ou s'affligeaient au spectacle de leurs faiblesses ou de leurs vices, et tous marchaient, chacun à sa manière, sur la route qui mène à la poussière et à la mort.

Il se mit à aimer d'une façon inattendue la vie au grand air pour elle-même, en dehors de l'utilité pratique qu'elle avait pour sa future carrière. Il devint exempt de la mélancolie chronique qui s'empare des races civilisées avec le déclin de la foi en une puissance bienfaisante. Pour la première fois depuis des années, il pouvait lire au gré de ses rêveries, sans la préoccupation d'une carrière à préparer, puisque les quelques manuels nécessaires à connaître lui prenaient fort peu de son temps. Il se détacha des anciens souvenirs et découvrit quelque chose de nouveau dans la vie et dans l'humanité. Il fit de près connaissance avec les phénomènes dont il avait jusque-là une idée fort imprécise : les saisons et leurs modes, le matin et le soir, la nuit et le plein midi, les vents et leurs humeurs diverses, les arbres, les eaux et les vapeurs, les ombres et les silences et les voix des choses inanimées.

Les premières heures du matin étaient encore assez fraîches pour qu'il fût agréable d'avoir du feu dans la grande salle où l'on déjeunait ; et, selon les ordres de Mme Crick qui le trouvait trop distingué pour manger à leur table, Clare avait l'habitude de prendre son repas au coin de l'âtre béant, ayant sous la main sa tasse et son assiette sur une tablette à charnières. La lumière de la longue et large fenêtre à croisillons en face de lui pénétrait dans son recoin et, jointe à la lumière plus faible d'un bleu froid qui brillait dans la cheminée, lui permettait facilement de lire, quand il y était disposé.

Entre Clare et la fenêtre se trouvait la table où étaient assis ses compagnons, dont les profils aux mâchoires remuantes se découpaient sur les carreaux, tandis que derrière, par la porte de la laiterie, on voyait les rangées de récipients rectangulaires,

pleins jusqu'au bord du lait du matin. Tout à l'autre bout, on apercevait la grande baratte qui tournait et dont on entendait le clapotis ; et, par la fenêtre, on pouvait distinguer la force qui la mettait en mouvement, sous la forme d'un cheval morne tournant sur lui-même et conduit par un petit garçon.

Pendant plusieurs jours, Clare, l'esprit absent, occupé à lire un livre, une revue ou un morceau de musique arrivé par la poste, se rendit à peine compte de la présence de Tess à table. Elle parlait si peu et les autres filles parlaient tant qu'il ne remarqua pas une nouvelle note dans ce babil, et d'ailleurs il avait l'habitude de négliger les détails d'une scène extérieure pour l'impression générale. Cependant, un jour qu'il venait de lire une de ses partitions et que, par la force de l'imagination, il en entendait les chants en lui-même, il se laissa aller à l'indolence et les feuilles de musique roulèrent dans l'âtre. Il regardait le feu de bûches, au haut duquel pirouettait et dansait, prête à mourir, l'unique flamme qui servait à la cuisson du déjeuner ; elle semblait exécuter une gigue sur sa mélodie intérieure ; il regardait les crochets de la cheminée pendillant de la traverse empanachée de suie qui tremblotait sur le même air, et la bouillotte à moitié vide qui geignait un accompagnement. La conversation des gens attablés se mêlait à son orchestre imaginaire et, tout à coup, il se dit : « Comme l'une de ces filles a la voix cristalline ! Ce doit être la nouvelle. »

Il se retourna pour voir où elle était assise avec les autres ; elle ne regardait pas de son côté ; d'ailleurs le long silence de Clare l'avait presque fait oublier dans la salle.

– Je ne sais pas ce qu'il en est des revenants, disait-elle... Mais je sais que nous pouvons faire sortir notre âme de notre corps quand nous sommes en vie.

Le laitier se tourna vers elle, la bouche pleine, le regard sérieux et interrogateur, son grand couteau et sa fourchette plantés tout droit sur la table, comme une potence en préparation.

– Quoi ? pour de vrai ? Comment ça, fillette ? dit-il.

– C'est très facile de la sentir qui s'en va, continua Tess. Il n'y a qu'à se coucher dans l'herbe la nuit et regarder une grosse étoile brillante ; et, en fixant votre attention sur elle, vous vous trouvez bientôt à des centaines de lieues de votre corps, dont vous ne semblez plus avoir besoin du tout.

Le laitier détourna de Tess son regard obstiné et le fixa sur sa femme.

– Tout de même c'est drôle, hein, Christine ? Dire ce que j'ai arpenté de kilomètres par des nuits étoilées depuis trente ans, pour faire ma cour, ou pour aller à mes affaires, ou pour chercher le docteur ou la garde, et dire que j'ai jamais eu la moindre petite idée de tout ça, et que j'ai jamais senti mon âme monter seulement un pouce plus haut que mon col de chemise !

Voyant que l'attention générale, y compris celle de l'élève laitier, était attirée sur elle, Tess rougit, dit évasivement que c'était une idée et se remit à déjeuner.

Clare continua de l'observer. Elle eut bientôt fini son repas, et, ayant conscience du regard de Clare, elle se mit à tracer de son index sur la nappe des dessins imaginaires, avec l'air contraint d'un animal domestique qui se sent surveillé.

« Quelle fraîche et virginale enfant de la nature, que cette fille de ferme ! » se dit-il.

Et puis il lui sembla découvrir en elle quelque chose de familier, quelque chose qui le reportait à un joyeux et imprévoyant passé, alors que la pensée de l'avenir n'avait pas assombri le ciel. Il en conclut qu'il l'avait déjà vue. Où ? il ne pouvait le dire. Certainement, ç'avait été une rencontre accidentelle dans une de ses courses à travers la campagne et il n'en ressentit pas grande curiosité. Mais la circonstance suffit à lui faire choisir Tess de préférence aux autres jolies servantes, quand il voulut étudier le sexe féminin qui l'entourait.

XIX

En général, on trayait les vaches comme elles se présentaient, sans que le choix ou le caprice s'en mêlât. Mais quelques vaches montrent une préférence pour certaines mains et poussent parfois cette prédilection au point de ne vouloir rester tranquilles que pour leur favori et de renverser sans cérémonie, d'une ruade, le seau d'un étranger.

Le laitier Crick avait pour règle de combattre ces exigences et ces aversions en les changeant constamment de main, car autrement il aurait été fort embarrassé toutes les fois que l'un des aides partait. La tendance naturelle des filles de laiterie était de ne pas suivre la règle du patron, le choix quotidien des huit ou dix mêmes vaches simplifiant beaucoup leur besogne.

Tess, comme ses compagnes, découvrit bientôt celles qui préféraient être maniées par elle et, ses doigts étant devenus délicats par suite de sa longue réclusion des deux ou trois dernières années, elle aurait été satisfaite de se trouver d'accord avec les bêtes. Sur les cent cinq vaches du troupeau, huit : Pouding, Caprice, Hautaine, Brume, Vieille Mignonne, Jeune Mignonne, Proprette et Bruyante, lui donnaient leur lait avec tant d'empressement qu'elle avait à peine besoin de les toucher bien que leur pis fût plus dur que du bois. Mais, connaissant les désirs du fermier, elle s'efforça consciencieusement de prendre les animaux comme ils se trouvaient, sauf les trop difficiles dont elle ne pouvait encore venir à bout. Bientôt, elle découvrit que la place donnée aux vaches, en apparence par le hasard, correspondait curieusement à ses désirs et elle finit par comprendre que leur disposition ne pouvait être fortuite.

L'élève du fermier aidait à les rassembler depuis quelques jours et, à la cinquième ou sixième fois, tandis qu'elle s'appuyait

contre la vache, elle tourna vers lui un regard malicieux et interrogateur.

– Monsieur Clare, vous avez rangé les vaches ! dit-elle rougissante.

Et en même temps qu'elle l'accusait, malgré elle, un soupçon de sourire retroussait doucement sa lèvre supérieure et découvrait le bout des dents, la lèvre inférieure demeurant immobile et sévère.

– Mais qu'importe ! dit-il. Vous resterez toujours ici pour les traire.

– Le croyez-vous ? Je l'espère tant, mais je ne le sais pas.

Ensuite elle s'en voulut beaucoup à la pensée que peut-être, ignorant ses graves raisons pour aimer cette retraite, il s'était mépris sur son intention. Elle avait parlé avec chaleur comme si la présence du jeune homme était pour quelque chose dans ses désirs.

À la tombée du jour, après avoir fini sa besogne, elle alla se promener seule dans le jardin, pour se livrer encore aux regrets d'avoir montré qu'elle avait découvert son attention.

C'était un de ces soirs d'été du mois de juin où l'atmosphère est si légère et en si délicat équilibre que les objets inanimés semblent doués de plusieurs sens. Rien ne distinguait le proche du lointain ; en prêtant l'oreille, on se sentait voisin de toutes choses enfermées dans les limites de l'horizon. Le silence absolu frappait comme un être réel plutôt que comme la négation du bruit. Il fut rompu soudain par la vibration de cordes sonores.

Tess avait déjà perçu des sons dans la mansarde au-dessus de sa tête. Faibles, amortis, retenus dans leur prison, ils ne s'étaient jamais adressés à son cœur comme en ce moment, s'égarant dans l'air tranquille, francs et purs comme la nudité.

En réalité l'instrument et l'exécution étaient médiocres ; mais tout est relatif, et Tess, pareille à un oiseau fasciné, ne pouvait se décider à partir. Elle se rapprocha même du musicien, en restant derrière la haie pour qu'il ne pût deviner sa présence.

La lisière du jardin où elle se trouvait, inculte depuis quelques années, était maintenant humide et luxuriante d'herbage juteux d'où s'élevaient au moindre contact des nuages de pollen ; de mauvaises herbes vigoureuses et fleuries exhalaient des odeurs désagréables, et leurs teintes rouges, jaunes et pourpres formaient une polychromie aussi éblouissante que celle des fleurs cultivées. Tess se glissait en tapinois comme un chat à travers ce fouillis, ramassant sur ses jupes les crachats de coucou, écrasant sous ses pieds les escargots, se salissant les mains de lait de chardon et de bave de limace, et frottant ses bras nus contre les taches gluantes sur les troncs des pommiers qui, blanches comme neige, laissaient pourtant des traces sanglantes sur sa peau. Elle s'avança ainsi tout près de Clare sans qu'il la vît.

Elle n'avait plus conscience du temps ni de l'espace. L'exaltation qu'elle faisait naître, en fixant une étoile, la saisissait maintenant à l'insu de sa volonté ; elle ondulait sur les notes grêles de la mauvaise harpe, et les harmonies passaient en elle comme des brises, lui faisant venir les larmes aux yeux. Elle croyait voir les notes flotter avec le pollen, et l'humidité lui semblait les pleurs du jardin, ému par ces accents. Bien que la nuit fût proche, les fleurs des plantes aux âcres parfums brillaient d'un tel éclat qu'elles paraissaient, dans leur ardeur attentive, ne vouloir pas se fermer, et les flots de couleur se mêlaient aux flots de son.

La seule lumière qui existât encore venait d'une grande trouée dans le banc de nuages au couchant ; c'était comme un morceau de jour laissé là par hasard, car le crépuscule avait enveloppé tout le reste.

Clare termina sa mélodie plaintive, œuvre très simple, ne demandant pas grand talent, et Tess attendit, dans l'espérance qu'il en recommencerait peut-être une autre. Mais, las de jouer, il avait tourné la haie sans se presser et arrivait en flânant derrière elle. Tess, les joues en feu, s'éloigna furtivement sans faire à peine plus de bruit que si elle restait immobile.

Angel vit pourtant sa claire robe d'été et lui parla. Bien qu'il fût à une certaine distance et qu'il eût baissé la voix, ses paroles arrivaient jusqu'à elle.

– Tess, pourquoi vous sauvez-vous ainsi ? disait-il. Avez-vous peur ?

– Oh ! non, monsieur..., pas des choses du dehors, surtout à présent que les fleurs de pommier tombent et que tout est si vert !

– Mais vous avez des craintes au-dedans, hein ?

– Mon Dieu... oui, monsieur.

– Craintes de quoi ?

– Je ne saurais dire.

– Que le lait aigrisse ?

– Non.

– Craintes de la vie en général ?

– Oui, monsieur.

– Ah ! moi aussi, j'en ai... très souvent. Quel casse-tête que la vie, n'est-ce pas ?

– Oui, maintenant que vous le dites de cette façon, monsieur.

– Tout de même, je ne me serais pas attendu à ce qu'une jeune fille telle que vous le sente déjà. Comment cela se fait-il ?

Elle resta silencieuse et hésitante.

– Allons, Tess, dites-moi en confidence…

Elle crut qu'il voulait parler de la physionomie sous laquelle les choses se présentaient à elle et répliqua timidement :

– Les arbres ont des yeux curieux, n'est-ce pas ? du moins, ils en ont l'air. Et la rivière dit : « Pourquoi m'ennuyez-vous à me regarder ? »… Et il vous semble voir des files de lendemains les uns après les autres, le premier gros et clair, les autres de plus en plus petits à mesure qu'ils s'éloignent, mais ils paraissent tous très cruels et très farouches comme s'ils disaient : « Je viens !… prends garde à moi !… prends garde à moi ! »… Mais vous, monsieur, vous faites naître des rêves avec votre musique et chassez toutes ces terribles imaginations !

Il fut surpris de découvrir de si tristes pensées chez cette jeune femme, cette simple fille de laiterie, ayant en elle, pourtant, ce quelque chose de rare qui la faisait envier de ses compagnes. Elle exprimait à sa façon naïve, aidée un peu par son éducation primaire, des sentiments que l'on pourrait presque appeler ceux de l'époque : le mal moderne. Il en fut moins étonné en réfléchissant que nous appelons : idées avancées, ce qui n'est en réalité le plus souvent que la définition nouvelle, donnée par la mode à l'aide des mots en *logie* et en *isme,* de sensations vaguement saisies depuis des siècles. Pourtant, c'était étrange qu'elles lui fussent venues si jeune, plus qu'étrange, c'était frappant, touchant, pathétique. Comme il n'en devinait pas la cause, rien ne pouvait lui rappeler que l'expérience consiste en intensité, non en durée. La flétrissure corporelle et passagère de Tess avait été la moisson de son esprit.

De son côté, Tess ne pouvait comprendre qu'un homme de famille ecclésiastique, de bonne éducation, à l'abri du besoin,

trouvât que la vie est une infortune. Elle, la malheureuse, avait de trop bonnes raisons. Mais comment cet homme admirable et poétique avait-il pu jamais descendre dans la Vallée de l'Humiliation et sentir avec Job ce qu'elle avait senti deux ou trois ans auparavant : « Mon âme préfère la strangulation et la mort à ma vie. Je l'ai en dégoût. Je ne voudrais pas vivre toujours ! »

Sans doute, en ce moment, il s'était déclassé. Mais elle le savait, c'était comme Pierre le Grand dans le chantier de navires, pour étudier ce qu'il voulait apprendre. Il ne trayait pas les vaches, parce qu'il était obligé de traire les vaches, mais parce qu'il désirait plus tard être fermier, propriétaire, agriculteur et éleveur de bestiaux riche et prospère. Il deviendrait une sorte d'Abraham australien ou américain, commandant en monarque ses troupeaux de moutons et ses troupeaux de vaches tachetées et bigarrées, ses domestiques et ses servantes. Parfois, néanmoins, elle trouvait inconcevable qu'un jeune homme vraiment studieux, réfléchi et musicien eût choisi de propos délibéré la profession de fermier et non celle de pasteur comme son père et ses frères.

Ainsi, aucun d'eux n'ayant la clef de l'énigme de l'autre, leurs révélations mutuelles les étonnaient et ils attendaient, dans l'espoir de mieux connaître leur caractère et leur humeur, sans chercher indiscrètement à pénétrer leur histoire.

Chaque jour, chaque heure leur apportait à tous deux un nouvel aperçu de leur nature. Tess s'efforçait de refouler sa jeunesse, mais elle connaissait peu sa puissance de vitalité.

D'abord elle considéra Clare comme une intelligence, non comme un homme. Elle le comparait à elle et, chaque fois qu'elle découvrait l'abondance des lumières qu'il possédait et la distance qui séparait ses modestes facultés de la hauteur incommensurable de celles de Clare, elle en était toute déprimée et n'avait plus le cœur à faire aucun effort.

Il remarqua son abattement, un jour qu'il avait par hasard fait allusion, en lui causant, à la vie pastorale de la Grèce antique. Elle cueillait sur le talus des boutons d'arum pendant qu'il parlait.

– Pourquoi prenez-vous soudain cet air affligé ? demanda-t-il.

– Oh ! c'est seulement... en pensant à moi, dit-elle avec un frêle et triste rire, et elle se mit à peler nerveusement les boutons..., rien que l'idée de ce qui aurait pu être pour moi ! Ma vie a l'air d'avoir été gâchée, faute de chances ! Quand je vois ce que vous savez... ce que vous avez lu, et vu, et pensé, je sens ma nullité. Je suis comme la pauvre Reine de Saba de la Bible. Je n'ai plus de courage.

– Mon Dieu, n'allez pas vous tourmentez pour cela ! Mais, dit-il avec enthousiasme, je serais trop heureux, ma chère Tess, de vous aider à étudier ce que vous voudrez !

– Tiens, c'en est un autre, dit-elle en l'interrompant et lui tendant le bouton qu'elle venait de dépouiller.

– Quoi ?

– Je voulais dire que tous les boutons ne se ressemblent pas quand on les pèle.

– Peu importe ! Aimeriez-vous étudier quelque chose en particulier... l'histoire... par exemple ?

– Quelquefois j'ai idée que ce n'est pas la peine d'en savoir plus que je n'en sais déjà.

– Pourquoi donc ?

– Parce que, à quoi sert-il d'apprendre que je fais partie d'une longue file de gens... de découvrir qu'il y a dans quelque vieux livre quelqu'un, juste pareil à moi, et de savoir que je jouerai seulement son rôle ; cela sert à me rendre triste, voilà tout.

Le mieux est de ne pas se souvenir que votre nature et vos actes passés ont été juste pareils à ceux de milliers de gens et que votre vie et vos actes à venir seront juste pareils à ceux de milliers d'autres.

– Comment, vous n'avez vraiment envie de ne rien apprendre ?

– Je ne demanderais pas mieux que d'apprendre pourquoi... pourquoi le soleil brille de même sur les bons et sur les méchants, répondit-elle avec un léger tremblement dans la voix... Mais c'est ce que les livres ne me disent pas.

– Tess, fi donc ! quelle amertume !

Il ne parlait ainsi, cela va sans dire, que par un sentiment de devoir tout conventionnel, car lui-même s'était adressé ces sortes de questions jadis. Et, à la vue de cette bouche et de ces lèvres naïves, il pensait que cette enfant de la terre devait répéter machinalement les réflexions d'autrui. Elle continuait à peler les boutons d'arum, et Clare, après avoir un moment contemplé la courbe onduleuse des cils s'affaissant sur la joue délicate tandis qu'elle baissait les yeux, s'en alla tout hésitant. Quand il fut parti, elle resta un instant pensive à peler le dernier bouton, puis s'éveillant de sa rêverie, elle le jeta par terre avec impatience, furieuse d'avoir été si niaise et sentant une chaleur nouvelle tout au fond de son cœur. Comme il devait la trouver stupide ! Soudain, anxieuse de gagner sa bonne opinion, elle songea à ce qu'elle avait tâché d'oublier dernièrement (tant les conséquences en avaient été désagréables), l'identité de sa famille avec celle des chevaliers D'Urberville. Tout stérile que fût le titre, toute désastreuse qu'en eût été pour elle la découverte, peut-être M. Clare, un monsieur de bonne famille et qui étudiait l'histoire, la respecterait-il assez pour oublier son enfantillage à propos des boutons d'arum, s'il apprenait que les gens d'albâtre et de marbre dans l'église de Kingsbere représentaient vraiment ses ancêtres directs, qu'elle n'était pas une D'Urberville de con-

trebande, faite d'argent et d'ambition comme ceux de Trantridge, mais une vraie D'Urberville jusqu'à la moelle.

Avant de se risquer à faire cette révélation, Tess, incertaine, sonda le fermier pour savoir l'effet qui pourrait en résulter, en lui demandant si M. Clare avait un grand respect pour les vieilles familles du comté qui avaient perdu toutes leurs terres et tout leur argent.

– M. Clare ? déclara énergiquement le fermier, il est bien le plus fieffé révolté qu'on ait jamais vu ! Pas un brin comme le reste des siens. Il dit que les vieilles familles ont jeté tout leur feu autrefois et, maintenant, ça va de soi, il ne leur reste plus rien. Voilà les Billets, et les Drenkhard, et les Grey, et les Saint-Quintin, et les Hardy, et les Gould, qui avaient des lieues et des lieues de terrain dans cette vallée... Vous pourriez bien les acheter toutes maintenant pour une chanson... Tenez, notre petite Retty Priddle d'ici, vous savez, elle est Paridelle, la vieille famille qui possédait des masses de terres par là-bas, du côté de King's Hintock, qui est maintenant au comte de Wessex, avant même qu'on ait entendu parler de lui et des siens... Eh bien, M. Clare l'ayant su, pendant des jours il a parlé sur un ton méprisant à la pauvrette : « Ah ! qu'il lui disait, vous ne ferez jamais une bonne fille de laiterie ; vous avez usé toute votre adresse, voilà des années, en Palestine, et faut que vous restiez en jachère pendant des mille ans avant de pouvoir rien faire de nouveau ! » L'autre jour, un gamin est venu demander de l'ouvrage ; il disait qu'il s'appelait Matt ; quand nous lui avons demandé son nom de famille, il a dit qu'il ne savait seulement pas s'il avait un nom de famille, et quand nous lui avons demandé pourquoi, il a dit que ses gens n'étaient peut-être pas établis depuis assez longtemps. « Ah ! vous êtes juste le garçon que je cherche ! qu'a dit M. Clare en sautant de sa chaise et en lui donnant une poignée de main. J'espère beaucoup de vous ! » Et il lui a fait cadeau d'une demi-couronne... Oh ! non, qu'il ne peut pas digérer les vieilles familles !

Après avoir entendu cette caricature des opinions de Clare, la pauvre Tess fut heureuse de n'avoir pas dit un mot dans un moment de faiblesse, bien que sa famille fût si extraordinairement vieille qu'elle était presque revenue à son point de départ et qu'on pouvait la prétendre nouvelle. D'ailleurs, une autre fille de laiterie, paraît-il, la valait sous ce rapport. Elle garda le silence sur le caveau D'Urberville et le chevalier du Conquérant dont elle portait le nom. Par ce qu'elle avait pu ainsi entrevoir du caractère de Clare, elle soupçonnait que l'humilité de son origine supposée était peut-être en grande partie ce qui l'avait rendue intéressante aux yeux du jeune homme.

XX

La saison avançait, tout approchait de la maturité. Les fleurs, les feuilles, les rossignols, les grives, les pinsons, les créatures éphémères d'une nouvelle année s'installaient où d'autres avaient existé l'année précédente, quand elles-mêmes n'étaient encore rien que germes et molécules inorganiques. Les rayons du soleil levant hâtaient l'éclosion des bourgeons et les effilaient en longues tiges, faisaient monter la sève en flots silencieux, ouvraient les pétales et aspiraient les parfums qui s'exhalaient des plantes en jets invisibles.

Les serviteurs du laitier Crick menaient une vie confortable, paisible, même joyeuse. Leur position était peut-être la plus heureuse de toutes dans l'échelle sociale, au-delà de cette limite où finit le besoin et en deçà de cette autre où les convenances commencent à gêner la nature et où les soucis d'une élégance râpée réduisent l'aisance à la misère.

Ainsi passait la période feuillue où l'arborescence semble absorber la vie de la terre.

Tess et Clare s'étudiaient inconsciemment, toujours sur le bord de la passion, en apparence l'évitant. Mais ils étaient irrésistiblement emportés l'un vers l'autre par une loi aussi fatale que celle qui rapproche deux cours d'eau dans la même vallée.

De longtemps, Tess n'avait été aussi heureuse ; peut-être ne devait-elle jamais l'être à ce point ! D'abord, elle était faite au physique et au moral pour ce qui l'entourait. Le jeune arbre, qui avait pris racine dans la couche empoisonnée où on l'avait semé, avait été transplanté dans une terre plus profonde. Puis, elle et Clare se tenaient encore sur ce terrain disputé entre la sympathie et l'amour où l'on reste sans rien approfondir, sans réflé-

chir, et sans se poser les questions embarrassantes : Où va me porter ce nouveau courant ? De quelle importance est-il pour mon avenir, et par rapport à mon passé ?

Pour Angel Clare, Tess n'était toujours qu'une rencontre fortuite, une chaude apparition rosée qui commençait à prendre quelque persistance dans son esprit. S'il permettait à sa pensée de s'arrêter sur elle, c'était en attribuant sa préoccupation à l'intérêt du philosophe pour un spécimen du sexe féminin, plein de nouveauté et de fraîcheur.

Ils étaient constamment ensemble : ils ne pouvaient faire autrement. Ils se rencontraient tous les jours, à ce moment étrange et solennel du crépuscule du matin, l'aube violette ou rose, car ici, il fallait se lever tôt, très tôt ! Les vaches étaient traites de bonne heure, et auparavant se faisait l'écrémage du lait qui commençait vers trois heures. D'ordinaire, quelqu'un de la ferme était chargé d'éveiller les autres, après avoir été lui-même averti par un réveille-matin. Et comme Tess était la dernière venue et qu'elle avait le sommeil léger, cette tâche lui était très fréquemment imposée.

Trois heures n'avaient pas plus tôt tinté et bourdonné qu'elle quittait sa chambre et courait à la porte du laitier ; puis elle grimpait à l'échelle et appelait Angel d'un chuchotement sonore ; puis elle réveillait ses camarades de chambre. Elle s'habillait ensuite ; Clare était déjà en bas et dehors, dans l'air humide. Les autres servantes et le fermier se tournaient d'habitude encore une fois sur l'oreiller et n'apparaissaient qu'un quart d'heure plus tard.

Les demi-teintes grisâtres du point du jour ne sont pas celles de la chute du jour, bien que leur degré de nuance puisse être le même. Au crépuscule du matin, la lumière est active, les ténèbres passives ; au crépuscule du soir, ce sont les ténèbres qui deviennent actives et envahissantes, et la lumière est assoupie.

Comme ils étaient si souvent (était-ce toujours par hasard ?) les deux premiers levés dans la ferme, ils s'imaginaient être les premiers debout dans le monde entier. Au début de son séjour, Tess ne faisait pas l'écrémage, mais sortait aussitôt habillée et trouvait Angel qui, généralement, l'attendait. La lumière spectrale, aqueuse, à demi formée, qui régnait sur les vastes prairies, les pénétrait du sentiment de la solitude, comme s'ils étaient Adam et Ève. À cette phase trouble et première du jour, Tess paraissait aux yeux de Clare posséder une plus majestueuse dignité au physique et au moral, une sorte de puissance dominatrice ; peut-être parce qu'il savait qu'à cette heure presque surnaturelle, il était peu probable qu'une autre femme douée des mêmes charmes se promenât en plein air dans les limites de son horizon, voire dans toute l'Angleterre. Les jolies femmes sont d'ordinaire endormies à l'aube des jours d'été. Mais Tess était tout près, à sa portée.

La pénombre confuse, étrange, lumineuse, dans laquelle ils s'avançaient ensemble vers l'endroit où reposaient les vaches, le faisait souvent penser à l'heure de la Résurrection. Il ne s'imaginait guère que la Magdeleine pût être à ses côtés. Tandis que tout le paysage était plongé dans une tonalité neutre, le visage de sa compagne, qu'il ne quittait pas du regard, s'élevait au-dessus de la couche de brumes et semblait revêtu de phosphorescence. Elle avait l'air d'une apparition, d'une âme libérée. En réalité, le visage de Tess recevait la froide lueur du jour venant du nord-est, et le visage de Clare avait à son insu le même aspect pour elle. C'était le moment où elle lui faisait l'impression la plus profonde. Elle n'était pas la fille de laiterie, mais l'essence idéale de la femme, son sexe tout entier résumé en un type. Un peu par taquinerie, il l'appelait Artémis, Déméter et autres noms fantaisistes, qu'elle n'aimait pas parce qu'elle ne les comprenait pas. « Appelez-moi Tess », disait-elle, avec un regard de côté, et il le faisait. Puis la lumière grandissait et ses traits n'étaient plus que ceux d'une femme. Au lieu d'une divinité qui pouvait octroyer le bonheur, restait un être qui l'implorait.

À ces heures non humaines, ils pouvaient arriver tout près des oiseaux aquatiques. Les hérons sortaient des branches d'une plantation à côté du pré, avec un grand bruit effronté comme celui de portes et de volets qui s'ouvrent, ou, s'ils étaient déjà là, maintenaient hardiment leur position sur l'eau et, tandis que le couple passait, ils l'observaient, tournant la tête en une rotation lente, horizontale, impassible, comme celle de pantins mécaniques. Les légers brouillards d'été flottaient sur les prés en lits floconneux, unis, à peine en apparence plus épais que des courtepointes, et par fragments épars de peu d'étendue. Sur l'herbe grise et mouillée, on voyait les empreintes des vaches qui s'y étaient couchées pendant la nuit, îlots vert sombre d'herbage de la largeur de leur corps dans la mer de rosée. De chaque îlot partait une piste sinueuse, tracée par la vache en s'éloignant à l'aventure pour paître après s'être levée, et les jeunes gens la trouvaient au bout de ce sentier ; quand elle les reconnaissait, le souffle ronflant qu'elle lançait de ses naseaux faisait un petit brouillard plus intense au milieu du brouillard. Alors ils ramenaient les bestiaux à l'enclos ou restaient à les traire sur place.

Parfois les vapeurs d'été étaient plus générales et les prairies s'étendaient en blanche mer, hors de laquelle les arbres dispersés apparaissaient comme des récifs dangereux. Les oiseaux la traversaient pour pénétrer là-haut dans la lumière radieuse et se réchauffer en planant au soleil, ou se poser sur les barres mouillées divisant le pré, qui brillaient alors comme des baguettes de cristal. Le brouillard suspendait de minuscules diamants humides aux cils de Tess et mettait sur sa chevelure des gouttes pareilles aux semences de perles.

Tout s'évaporait quand le jour devenait éclatant et vulgaire, et Tess perdait aussi son étrange beauté éthérée ; ses dents, ses lèvres et ses yeux scintillaient aux rayons du soleil, et elle n'était plus que l'éblouissante fille de ferme qui avait à lutter contre les autres femmes de l'univers.

À ce moment, ils entendaient la voix du laitier Crick qui morigénait les serviteurs du dehors pour être arrivés en retard, ou tançait vertement la vieille Déborah Fyander de ne s'être pas lavé les mains.

– Pour l'amour de Dieu, fourre-toi vite tes mains sous la pompe, Deb ! Ma parole, si les gens de Londres te connaissaient, toi et ta malpropreté, ils avaleraient leur lait et leur beurre encore plus menu qu'ils font déjà, et c'est pas peu dire !

La besogne avançait, et, vers la fin, Tess, Clare et les autres entendaient Mme Crick, dans la cuisine, tirer du mur la lourde table du déjeuner, invariable préliminaire de chaque repas ; le même horrible raclement accompagnait le voyage de retour quand la table était desservie.

XXI

La laiterie fut en grand émoi aussitôt après déjeuner.

La baratte s'agitait comme d'habitude mais le beurre ne se faisait pas. Toutes les fois que cela arrivait, la ferme était paralysée. Le lait clapotait dans le grand cylindre et le son attendu ne venait toujours point.

Le laitier Crick et sa femme, Tess, Marianne, Retty Priddle, Izz Huett, et les servantes mariées des chaumières d'alentour, et aussi M. Clare, Jonathan Kail, la vieille Déborah et les autres se tenaient là, regardant la baratte avec désespoir. Dehors, le petit qui conduisait le cheval écarquillait des yeux ronds comme des lunes pour montrer qu'il comprenait la situation, et le cheval mélancolique lui-même semblait jeter par la fenêtre un regard interrogateur et désespéré à chacun des tours qu'il faisait.

– Voilà des années que je suis allé chez le fils du sorcier Trendle d'Egdon, des années ! disait amèrement le fermier... et il ne valait rien à côté de son père. Je l'ai déjà dit, pas une fois, mais cinquante, que j'y crois pas, et j'y crois pas ! Mais faudra bien que j'aille le trouver, s'il est en vie. Oh ! oui, faudra que j'y aille si ça continue !

M. Clare lui-même commençait à devenir tragique en voyant le désespoir du fermier.

– Le sorcier Fall, de l'autre côté de Casterbridge, lui qu'on appelait le grand O, était un homme qui en savait long quand j'étais petit, disait Jonathan Kail,... mais il est pourri comme de l'amadou, à l'heure qu'il est.

– Mon grand-père allait au sorcier Mynterne d'Owlscombe... et c'était un habile homme, à ce que disait

grand-père, continuait M. Crick ; mais y en a plus comme ça, par le temps qui court.

Mme Crick s'écartait moins de la question.

– Peut-être qu'il y a quelqu'un d'amoureux dans la maison, dit-elle. J'ai entendu dire, dans mon jeune temps, que c'était la cause. Mais oui, Crick, cette fille que nous avions, voilà des années..., vous vous rappelez ? et comme le beurre ne voulait pas venir !...

– Oh ! oui... oui !... mais ça n'avait rien à faire avec l'amour. Je me rappelle bien. C'était l'avarie faite à la baratte.

Il se tourna vers Clare.

– Jack Dollop, monsieur, un sacré coureur que nous avons eu ici autrefois comme domestique, avait conté fleurette à une jeune femme de Mellstock et l'avait trompée comme il en avait trompé bien d'autres. Mais il avait affaire cette fois-ci à un autre genre de femme, et qui n'était pas la demoiselle. Voilà qu'un jeudi saint – on était ici comme on est maintenant, sauf qu'on n'était pas en train de faire le beurre –, nous apercevons la mère de la jeune fille, arrivant avec un grand parapluie à manche de cuivre qu'elle tenait à la main et qu'aurait tombé un bœuf, et elle disait : « Jack Dollop travaille-t-il ici ? J'ai un gros compte à régler avec lui, je vous en réponds ! » Un peu en arrière marchait la jeune femme à Jack qui pleurait à fendre l'âme dans son mouchoir.

« Oh ! Seigneur, en voilà-t-il pas une histoire ! que dit Jack qui les regardait par la fenêtre... Elle va m'assassiner ! Où que je vas me fourrer ?... où ?... où ?... où donc ? Ne lui dites pas que je suis ici. » Et là-dessus, le voilà qui grimpe des pieds et des mains dans la baratte et s'enferme dedans, juste comme la mère de la jeune femme se précipitait dans la laiterie. « Le gredin, où est-il ? qu'elle disait... je lui arracherai les yeux ! Que je l'attrape seulement ! » Et elle cherchait partout en l'arrangeant de la

belle façon, pendant que Jack étouffait dans la baratte et que la pauvre jeune fille (jeune femme, que je devrais dire), debout à la porte, pleurait toutes les larmes de son corps... Je n'oublierai jamais ça... Il y avait de quoi toucher une pierre... Mais impossible de le trouver nulle part !

Le fermier s'arrêta et les auditeurs firent quelques commentaires. Les histoires du laitier Crick paraissaient finies souvent quand elles ne l'étaient pas et les étrangers se laissaient entraîner à des interjections finales trop prématurées, mais les vieux amis savaient à quoi s'en tenir. Le narrateur reprit :

– Eh bien donc ! j'ai jamais pu savoir comment la vieille a eu l'esprit de le deviner ; mais elle a découvert qu'il était dans la baratte. Sans dire un mot, elle empoigne la manivelle (on la faisait marcher à la main à cette époque-là) et elle tourne, et voilà mon Jack qui se met à battre dedans, de tous les côtés.

« Oh, bon Dieu, arrêtez la baratte ! Laissez-moi partir ! qu'il dit en sortant vite la tête... Je vas être mis en bouillie ! » (C'était un vrai poltron au fond du cœur, comme la plupart de ces hommes-là !) « Pas avant que vous répariez le tort fait à sa confiante innocence ! » que dit la vieille.

« Arrêtez la baratte, vieille sorcière ! » qu'il se met à crier.

« Ah ! vous m'appelez vieille sorcière, quand voilà cinq mois que vous devriez m'appeler belle-mère ! » Et la baratte marche de plus en plus belle et les os de Jack résonnent toujours... Bref, comme personne de nous n'osait intervenir, à la fin des fins, il promit de tout arranger.

« Oui, je tiendrai parole ! » qu'il dit. Et ça finit comme ça pour l'instant.

Tandis que les auditeurs souriaient en faisant leurs commentaires, ils entendirent derrière eux un mouvement rapide et, se retournant, virent Tess toute pâle qui se dirigeait vers la porte.

– Comme il fait chaud aujourd'hui ! dit-elle d'une voix presque indistincte.

Il faisait chaud et aucun d'eux ne pensa à trouver de rapport entre son départ et les réminiscences du fermier. Celui-ci s'avança et lui ouvrit la porte en disant d'un ton de raillerie indulgente :

– Comment, fillette ! (il lui donnait souvent avec une inconsciente ironie ce petit nom d'amitié), la plus jolie de ma ferme ! faut pas être fourbue au premier souffle d'été, où vous nous manquerez joliment à la canicule, n'est-ce pas, monsieur Clare ?

– Je me sentais mal... et... je crois que je serai mieux en plein air, dit-elle machinalement, et elle disparut dehors.

Heureusement pour elle, le lait dans la baratte changea son clapotis en flic flac décidé.

– Ça vient ! s'écria Mme Crick, et l'attention générale fut ainsi détournée de Tess.

La jolie malade se remit bientôt en apparence, mais elle resta très abattue tout l'après-midi. Quand on eut fini de traire, le soir, elle ne se soucia pas de rester avec les autres et sortit, allant à l'aventure. Elle était misérable, oh ! si misérable, à la pensée que l'histoire du fermier avait paru plutôt plaisante à ses compagnons : aucun d'eux, elle exceptée, ne semblait en voir la tristesse ; certainement aucun ne savait combien elle en avait été touchée au point le plus sensible. En ce moment, pour elle le soleil du soir était plein de laideur, pareil à une grande blessure enflammée dans le ciel. La voix fêlée d'un ortolan solitaire des marais, caché dans les buissons au bord de l'eau, l'accueillait d'un ton triste et machinal, comme celui d'un ami passé dont l'amitié se serait usée.

Par ces longs jours de juin, les filles de ferme, ainsi que presque tous les autres habitants de la laiterie, allaient se mettre

au lit au soleil couchant ou même plus tôt, puisque la besogne du matin se faisait de si bonne heure et qu'elle était si pénible, les seaux étant à présent pleins de lait. D'habitude, Tess les suivait en haut. Cette fois, pourtant, elle monta la première dans leur chambre commune et elle avait déjà sommeillé quand les autres entrèrent. Elle les vit se déshabiller à la lueur orangée du soleil évanoui qui colorait leurs silhouettes ; elle s'assoupit encore, mais fut réveillée par leurs voix et tourna doucement les yeux vers elles.

Aucune de ses trois compagnes de chambre n'était couchée. Elles se tenaient en robes de nuit, pieds nus, groupées à la fenêtre, les derniers rayons rouges venus de l'occident donnant un chaud reflet à leur cou, à leur visage et aux murs qui les entouraient. Toutes observaient quelqu'un dans le jardin avec un profond intérêt, leurs trois figures rapprochées, l'une ronde et réjouie, une autre pâle aux cheveux bruns, l'autre le teint blanc et les tresses rousses.

– Ne poussez pas... vous pouvez aussi bien voir que moi ! dit Retty, la plus jeune aux cheveux roux, sans détourner les yeux de la fenêtre.

– Cela ne te sert pas plus qu'à moi d'être amoureuse de lui, Retty Priddle, dit malicieusement Marianne, l'aînée à la figure joviale ; il pense à d'autres joues que les tiennes.

Retty Priddle regardait toujours, et les autres, de nouveau, regardèrent.

– Ah ! le voilà encore ! s'écria Izz Huett, la fille pâle à la chevelure brune et humide et aux lèvres bien découpées.

– Tu n'as rien à dire, Izz, répondit Retty, je t'ai vu embrasser son ombre !

– Qu'est-ce que tu as vu ? demanda Marianne.

– Eh bien, il se tenait penché sur le baquet au petit-lait, en train de laisser sortir le petit-lait, et l'ombre de sa figure est venue sur le mur par-derrière, tout auprès d'Izz qui remplissait une cuve. Elle a mis sa bouche sur le mur et a embrassé l'ombre de sa bouche à lui, je l'ai bien vue, si lui ne l'a pas vue.

– Oh ! Izz Huett ! fit Marianne.

Une tache rosée parut sur les joues d'Izz Huett.

– Eh bien, y a pas de mal, déclara-t-elle avec un sang-froid forcé. Et si je suis amoureuse de lui, Retty l'est aussi, et toi aussi, Marianne, si tu en viens là !

La figure rebondie de Marianne ne pouvait devenir plus vermeille qu'elle ne l'était d'habitude.

– Moi ? dit-elle. Quelle histoire !... Ah ! le voilà encore ! Chers yeux... chère figure... cher M. Clare !

– Là ! Tu l'avoues !

– Eh bien, toi aussi, nous toutes ! dit Marianne avec la sèche franchise qui vient d'une indifférence complète à l'opinion... C'est absurde de soutenir autre chose entre nous, mais nous n'avons pas besoin de l'avouer aux autres. Je l'épouserais demain !

– Moi aussi... et plus que cela ! murmura Izz Huett.

– Et moi aussi ! chuchota la timide Retty.

Celle qui écoutait était brûlante.

– Nous ne pouvons pas toutes l'épouser, dit Izz.

– Aucune de nous ne l'épousera, ce qui est pis, dit l'aînée... Le voilà encore !

Toutes trois lui envoyèrent un baiser silencieux.

– Pourquoi ? demanda vivement Retty.

– Parce qu'il préfère Tess Durbeyfield, dit Marianne, baissant la voix. Je l'ai observé tous les jours et voilà ce que j'ai deviné.

Suivit un moment pensif.

– Mais elle ne tient pas du tout à lui, murmura Retty, dans un souffle.

– Dame ! je crois que si parfois.

– Mais comme tout ça est bête ! fit Izz Huett avec impatience. Naturellement, il n'épousera aucune de nous, ni Tess non plus… le fils d'un monsieur et qui sera un de ces jours un gros fermier propriétaire de l'autre côté de l'eau. Plus probable qu'il nous demandera d'aller avec lui comme domestiques, à tant par an !

L'une d'elles soupira et l'autre soupira et la grasse personne de Marianne soupira plus fort que toutes. Quelqu'un couché tout près soupira également. De grosses larmes vinrent aux yeux de Retty Priddle, la plus jeune, la jolie fille aux cheveux rouges, la dernière fleur des Paridelles, si importants dans les annales du comté. Elles restèrent encore un peu à regarder silencieuses, leurs trois visages rapprochés comme avant et les nuances de leurs chevelures se mêlant. Mais l'inconscient M. Clare était rentré et elles ne le virent plus ; les ténèbres commençant à s'épaissir elles se glissèrent dans leurs lits. Quelques minutes après, elles l'entendirent monter par l'échelle dans sa chambre. Marianne ronfla bientôt, mais Izz ne tomba dans l'oubli que longtemps après. Retty s'endormit à force de pleurer.

Tess, à la passion plus profonde, n'était pas encore près de s'endormir. Cette conversation était une autre de ces pilules amères qu'elle avait dû avaler ce jour-là. C'est à peine si, dans son cœur, s'éleva le moindre sentiment de jalousie. Elle savait

qu'elle avait la préférence. Mieux faite, mieux élevée, et plus jeune qu'elles toutes à l'exception de Retty, elle se rendait compte qu'elle réussirait bien vite à lutter victorieusement dans le cœur d'Angel Clare contre ses candides amies. Mais le devrait-elle ? C'était la grave question. Sans doute pouvaient-elles à peine avoir l'ombre d'une chance sérieuse ; mais il y avait, pour l'une ou pour l'autre, une chance de lui inspirer un caprice passager et de jouir du plaisir de ses attentions pendant son séjour. Des attachements aussi disproportionnés avaient conduit au mariage, et elle avait entendu dire à Mme Crick que M. Clare, un jour, avait demandé en riant à quoi lui servirait d'épouser une belle dame, quand il aurait dans les colonies dix mille arpents de pâturages à cultiver, des bestiaux à élever et du blé à moissonner ; une fille de la campagne serait la seule femme qui lui conviendrait. Mais que M. Clare ait ou non parlé sérieusement, elle, qui ne pourrait jamais en conscience permettre à un homme de l'épouser et qui avait religieusement pris la résolution de ne pas se laisser tenter, pourquoi détournerait-elle des autres femmes l'attention de M. Clare, pour la brève félicité de se chauffer au soleil de ses regards, pendant qu'il resterait à Talbothays ?

XXII

On descendit en bâillant le lendemain matin ; mais les vaches furent traites et le lait écrémé comme d'habitude et l'on rentra pour déjeuner. Le laitier Crick arpentait la maison en frappant du pied. Un client lui avait écrit pour se plaindre que le beurre avait un arrière-goût.

– Et pardieu, sûr qu'il en a un ! disait le fermier dont la main gauche tenait une spatule de bois sur laquelle était collé un morceau de beurre. Là, goûtez vous-mêmes !

Plusieurs se réunirent autour de lui ; et M. Clare goûta, Tess goûta, les deux servantes aussi, un ou deux hommes et, en dernier lieu, Mme Crick, arrivant de la salle où le déjeuner attendait. Il y avait certainement un arrière-goût. Le fermier, qui s'était enfoncé dans la méditation pour chercher quelle herbe pernicieuse en était la cause, s'écria soudain :

– C'est de l'ail ! Et je croyais qu'il n'en restait plus un brin dans ce pré !

Alors tous les anciens se rappelèrent qu'un certain pré sec, où ils avaient ces derniers jours laissé pénétrer quelques vaches, avait autrefois gâté le beurre de même façon. À cette époque, le fermier n'avait pas reconnu le goût et il avait cru le beurre ensorcelé.

– Il faut passer en revue ce pré-là. Ça ne doit pas continuer, reprit-il.

Tous s'armèrent de vieux couteaux pointus et sortirent ensemble. La plante nuisible devait être de dimensions bien microscopiques pour avoir échappé à l'attention ordinaire, et il y avait peu d'espoir, semblait-il, de la découvrir dans cette éten-

due de riche herbage. Pourtant, ils se mirent sur une même ligne. Tous étaient là, car la recherche était fort importante ; au bout, le fermier avec M. Clare qui s'était offert ; puis Tess, Marianne, Izz Huett et Retty ; puis Bill Lewel, Jonathan et les femmes mariées : Beck Knibbs avec sa chevelure noire et laineuse et ses yeux toujours en mouvement, et Frances, blonde comme le lin, que les exhalaisons des prés en hiver avaient rendue poitrinaire.

Les yeux fixés sur le sol, ils avançaient tout doucement, suivant une bande du champ, puis retournaient sur leurs pas un peu plus loin, de façon que nul pouce de terrain ne pût échapper aux regards. C'était une ennuyeuse corvée, car à peine découvrit-on une douzaine de pousses d'ail dans le pré. Mais l'âcreté de la plante est telle que, si une seule vache en prend une seule bouchée, le goût en est donné ce jour-là au produit de toute la laiterie.

Ils formaient, le dos courbé, une file curieusement uniforme, automatique, silencieuse, impersonnelle. Ils allaient à petits pas, inclinés très bas pour découvrir la plante, les boutons d'or reflétant sur leurs visages plongés dans l'ombre une douce lueur jaunâtre, qui leur donnait l'aspect mystérieux d'être éclairés par la lune, bien que le soleil leur versât ses rayons de midi sur le dos.

Angel Clare restait fidèle à la règle qu'il s'était faite, en vrai communiste, de se joindre toujours aux autres, mais il levait les yeux de temps en temps et ce n'était point le hasard qui l'avait placé près de Tess.

– Eh bien, comment allez-vous ? murmura-t-il.

– Mais, très bien, merci, monsieur, répliqua-t-elle d'un ton réservé.

Comme ils avaient discuté une ou deux heures plus tôt une foule d'affaires personnelles, cette entrée en matière semblait

un peu superflue. Mais, pour le moment, la conversation en resta là. Ils allaient tout doucement, tout doucement, le bord du jupon de Tess touchant la guêtre de Clare et leurs coudes se frôlant parfois. Enfin, le fermier, qui venait ensuite, ne put y tenir plus longtemps.

– Misère ! J'en ai le dos en capilotade d'être courbé en deux ! s'écria-t-il, et il se redressa avec lenteur, paraissant à la torture... Et vous, fillette Tess, vous n'étiez pas bien l'autre jour, voilà qui va vous faire joliment mal à la tête ! Laissez-moi ça si vous vous sentez faiblotte. Les autres finiront.

Le fermier Crick partit et Tess resta un peu en arrière ; M. Clare sortit aussi du rang et se mit à faire pour son compte la chasse à la mauvaise herbe.

Quand elle découvrit qu'il était près d'elle, la tension d'esprit où elle vivait depuis la conversation de la nuit précédente la fit parler la première.

– N'est-ce pas qu'elles sont jolies ? dit-elle.

– Qui ?

– Izz Huett et Retty.

Tess avait décidé que l'une ou l'autre de ces deux jeunes filles ferait une bonne fermière et que son devoir était de chanter leurs louanges et d'obscurcir ses misérables charmes.

– Jolies ? Mon Dieu, oui... ce sont de jolies filles... très fraîches. Je l'ai souvent trouvé.

– Pauvres mignonnes ! Les jolies figures ne durent pas longtemps.

– Oh ! non, malheureusement.

– Ce sont d'excellentes filles de laiterie.

– Oui... mais pas meilleures que vous.

– Elles savent écrémer mieux que moi.

– Vraiment ?

Clare restait à les observer, non sans qu'elles sans aperçussent.

– Elle rougit ! continua Tess héroïquement.

– Qui ?

– Retty Priddle.

– Oh ! pourquoi cela ?

– Parce que vous la regardez.

Tess, toute pleine d'abnégation qu'elle fût en ce moment, ne pouvait guère aller plus loin et crier :

– Épousez donc l'une d'elles, si vous voulez vraiment une fille de la campagne et non une dame, et ne pensez pas à m'épouser !

Elle suivit le fermier Crick et elle eut la triste satisfaction de voir que Clare demeurait.

De ce jour-là, elle se contraignit à l'éviter, ne se permettant jamais comme avant de rester longtemps en sa compagnie, même si leur réunion était accidentelle. Elle laissait aux trois autres toutes les chances.

Tess était suffisamment femme pour comprendre, d'après les aveux de ses compagnes, qu'Angel Clare avait sous sa garde l'honneur de toutes ces filles et, remarquant le soin scrupuleux avec lequel il évitait de les compromettre, elle sentit grandir en elle un tendre respect pour ce qu'elle croyait être, à tort ou à raison, l'empire de soi que donne le sentiment du devoir. C'était une qualité qu'elle ne s'était pas attendu à trouver chez quelqu'un de l'autre sexe, et sans laquelle plus d'un des simples

cœurs qui vivaient sous le même toit aurait dû continuer en pleurant son pèlerinage.

XXIII

Les chaleurs de juillet s'étaient furtivement avancées et les prenaient à l'improviste ; l'atmosphère de cette vallée plate pesait comme un lourd narcotique sur les gens de la ferme, sur les vaches et sur les arbres. De chaudes pluies dissoutes en vapeurs tombaient fréquemment, rendant encore plus luxuriante l'herbe que paissaient les vaches et empêchant dans les autres prés la fenaison tardive.

C'était un dimanche matin ; la besogne de la laiterie était terminée et les domestiques venus du dehors étaient rentrés chez eux. Tess et les trois autres filles s'habillaient rapidement, car elles avaient convenu d'aller ensemble à l'église de Mellstock qui se trouvait à cinq ou six kilomètres de la ferme. Il y avait maintenant deux mois que Tess était à Talbothays et c'était sa première excursion.

Tout l'après-midi et la nuit précédents, de violents orages avaient sifflé sur les prés et avaient emporté dans la rivière une partie du foin ; mais ce matin-là, grâce au déluge, le soleil était encore plus brillant et l'air pur et embaumé.

Le chemin tortueux qui conduisait de leur commune à Mellstock suivait les terres basses sur une partie de son parcours, et, quand les jeunes filles arrivèrent dans le creux le plus profond, elles découvrirent que la pluie avait inondé le sentier aussi haut que la cheville sur un espace d'environ cinquante mètres. L'obstacle n'aurait pas été sérieux un jour de semaine ; avec leurs socques et leurs souliers elles auraient pataugé au travers avec une parfaite indifférence ; mais ce jour de vanité, ce

jour du Soleil[2], où la chair s'en allait coqueter avec la chair sous le prétexte hypocrite de s'occuper des choses spirituelles, où elles profitaient de l'occasion pour porter leurs bas blancs et leurs chaussures minces et leurs robes rose, blanche et mauve, sur lesquelles la moindre tache de boue se voyait, la mare était un fâcheux empêchement.

Elles pouvaient entendre la cloche de l'église appelant à l'office, à moins de deux kilomètres de là.

– Qui se serait attendu à cette crue de rivière en été ! disait Marianne, du haut du talus où elles avaient grimpé et où elles cherchaient un point d'appui précaire, dans l'espoir de côtoyer lentement la pente jusqu'au bout de la mare.

– Nous ne pourrons jamais y arriver à moins de marcher droit dedans ou de faire le tour par Stonebridge, et cela nous ferait arriver tellement en retard ! dit Retty, s'arrêtant, désespérée.

– Et moi j'ai si chaud et je deviens si rouge quand j'entre à l'église en retard et que tous les gens tournent la tête pour me regarder, dit Marianne, que c'est juste si je suis rafraîchie au : « Qu'il plaise à Dieu ! »

Tandis qu'elles restaient cramponnées au talus, elles entendirent un clapotis derrière le coude de la route et Angel Clare apparut, s'avançant vers elles et suivant le sentier dans l'eau… Quatre cœurs se mirent à battre ensemble avec violence.

Il n'était guère possible à un fils de pasteur rigide d'avoir l'air aussi peu dominical. Il avait ses vêtements de ferme, de hautes bottes pour marcher dans l'eau, une feuille de chou dans

---

[2] Jeu de mots sur *Sun's day* (jour de soleil) et *Sunday* (dimanche). (N.D.T.)

son chapeau pour se tenir frais à la tête et une tige de chardon à la main pour achever le tableau.

– Il ne va pas à l'église ? dit Marianne.

– Non, c'est dommage ! murmura Tess.

En effet, Angel, par les beaux jours d'été, préférait les « sermons des pierres » dont parle le bon duc de *Comme il vous plaira* à tous ceux des prédicateurs. En outre, ce matin-là, il était sorti pour se rendre compte des dégâts causés au foin par la crue de la rivière. En se promenant, il avait aperçu les jeunes filles, trop occupées des difficultés de leur passage pour le remarquer. Il savait que l'inondation avait envahi cet endroit et leur serait un obstacle, et il se hâtait, ayant vaguement idée de la façon dont il les aiderait, l'une d'elles en particulier.

Toutes les quatre, avec leurs joues roses et leurs yeux brillants, étaient si charmantes en claires robes d'été, se retenant au talus de la route comme des pigeons perchés sur un toit, qu'il s'arrêta un moment pour les contempler. Leurs jupes de gaze, en rasant l'herbe, avaient cueilli mouches et papillons innombrables qui, incapables de s'échapper, restaient emprisonnés dans le tissu transparent comme dans une volière. Les yeux d'Angel tombèrent enfin sur Tess, la dernière des quatre ; celle-ci, retenant avec peine une folle envie de rire à la vue du dilemme qui se posait, ne put s'empêcher de lui répondre par un regard radieux.

Il arriva au-dessous d'elles dans l'eau qui ne dépassait pas ses bottes et resta à considérer les mouches et les papillons pris au piège.

– Vous voudriez arriver à l'église ? dit-il à Marianne qui était par-devant, comprenant les deux autres dans cette remarque, mais évitant Tess.

– Oui, monsieur, et il se fait si tard, et je deviens si rouge !

– Je vous porterai pour traverser la mare, toutes tant que vous êtes.

– Je crois bien que vous ne pourrez pas, monsieur, dit Marianne.

– C'est la seule manière de passer pour vous. Ne bougez pas. Mais non, vous n'êtes pas trop lourde ! Je vous porterais bien toutes ensemble ! Maintenant Marianne, attention. Passez les bras autour de mes épaules, comme cela. Allons ! Tenez-vous. Ça y est.

Marianne s'était laissée aller sur le bras et l'épaule d'Angel, suivant ses indications, et il s'éloignait avec elle à grandes enjambées, sa mince personne vue de dos ressemblant à la tige du gros bouquet que représentait Marianne. Ils disparurent au tournant de la route, et le bruit mouillé de ses pas et le plus haut ruban du chapeau de Marianne indiquaient seuls où ils étaient. Il réapparut au bout de quelques minutes. Izz Huett était la suivante sur le talus.

– Le voici venir, murmura-t-elle, et on percevait que ses lèvres étaient sèches d'émotion… Et je vais mettre mes bras autour de son cou et le regarder en plein visage, comme Marianne.

– Cela n'a pas d'importance, dit Tess vivement.

– Il y a un temps pour tout, continua Izz sans faire attention, un temps pour embrasser et un temps pour ne pas embrasser ; le premier va être à moi maintenant.

– Oh ! Izz, vous n'avez pas honte ! C'est de l'Écriture !

– Oui, dit Izz, à l'église j'écoute les jolis versets.

Angel Clare qui faisait cela par pure bonté, au moins pour trois d'entre elles, s'approcha maintenant d'Izz. Elle se laissa aller dans ses bras, paisible et rêveuse, et il s'éloigna d'un pas méthodique. Quand elles l'entendirent s'approcher pour la troisième fois, le cœur palpitant de Retty la faisait trembler presque

visiblement. Il vint à la jeune rousse et, en la prenant, il regarda Tess. Ses lèvres n'auraient pu dire plus clairement : « Ce sera bientôt notre tour à tous deux. » Le visage de Tess montra qu'elle avait deviné ; c'était impossible autrement, ils se comprenaient.

La pauvre petite Retty, bien qu'elle fût de beaucoup la plus légère, fut le fardeau le plus pénible de Clare. Marianne avait été comme un sac de farine, un poids inerte de graisse, sous lequel il avait littéralement chancelé. Izz s'était laissé porter d'une façon raisonnable et calme. Retty était un paquet de nerfs. Pourtant il vint à bout de cette créature agitée, la déposa et retourna. Par-dessus la haie, Tess voyait au loin le groupe des trois jeunes filles, debout sur le premier talus comme il les avait placées. C'était à elle maintenant. Elle se sentait gênée du trouble qu'elle éprouvait encore plus intensément que ses compagnes et qu'elle avait blâmé chez elles, à la pensée d'être tout près du souffle et des yeux de M. Clare. Comme si elle avait peur de trahir son secret, elle tergiversa avec lui au dernier moment.

– Je pourrais peut-être grimper le long du talus. Je grimpe mieux qu'elles. Vous devez être si fatigué, monsieur Clare !

– Non, non, Tess, fit-il vivement. Et avant qu'elle s'en fût rendu compte, elle était assise dans ses bras et appuyée sur son épaule.

– Trois Lias pour gagner une Rachel ! murmura-t-il.

– Ce sont de meilleures femmes que moi, répliqua-t-elle, fidèle à sa résolution magnanime.

– Pas pour moi, dit Angel.

Il la sentit devenir brûlante et ils firent en silence quelques pas.

– J'espère que je ne suis pas trop lourde, dit-elle timidement.

– Oh ! non. Si vous souleviez Marianne ! Quel plomb ! Vous êtes comme une vague onduleuse échauffée par le soleil. Et tout ce duvet de mousseline qui vous entoure est l'écume.

– C'est très joli… si je vous parais ainsi.

– Savez-vous que j'ai subi les trois quarts de cette peine rien que pour le dernier quart ?

– Non !

– Je ne m'attendais pas aujourd'hui à un tel événement !

– Ni moi, l'eau est montée si soudainement.

Elle ne songeait certes pas qu'il faisait allusion à la crue de la rivière. Sa respiration la démentait. Clare resta immobile et inclina son visage vers celui de la jeune fille.

– Ô Tessy ! s'écria-t-il.

Les joues de Tess étaient brûlantes sous la brise, et son émotion l'empêchait de le regarder dans les yeux. Alors Angel se rappela qu'il abusait de la situation et il se retint. Aucune parole décisive n'était encore sortie de leurs lèvres ; mieux valait s'en tenir là pour le moment. Il marcha lentement pour que le reste de la distance fût le plus long possible ; mais ils arrivèrent enfin au tournant où ils étaient en vue des trois autres ; une fois sur la terre ferme, il la déposa.

Les amies les regardaient tous les deux avec des yeux ronds et pensifs et Tess voyait bien qu'elles avaient parlé d'elle. Il leur dit adieu à la hâte et revint en pataugeant le long de la route submergée.

Toutes les quatre se remirent en marche comme auparavant et Marianne rompit enfin le silence en disant :

– Non, vrai, nous n'avons pas un brin de chance contre elle !

Elle regardait Tess d'un air morne.

– Que veux-tu dire ? demanda Tess.

– C'est toi qu'il aime le mieux, tout ce qu'il y a de mieux ! Nous avons pu le voir quand il t'a portée. Il t'aurait bien embrassée, si tu l'avais encouragé un tant soit peu.

– Mais non, mais non, dit-elle.

La gaieté avec laquelle elles s'étaient embarquées avait disparu ; cependant elles n'avaient pas d'inimitié ni de rancune. C'étaient de jeunes âmes généreuses, élevées dans ces coins perdus des campagnes où le sentiment fataliste est très fort ; elles n'en voulaient pas à Tess. Si elle les supplantait, c'est que cela devait être.

Tess souffrait jusqu'au fond de l'âme. Elle ne pouvait dissimuler qu'elle aimait Clare, peut-être avec d'autant plus de passion que les autres, elle le savait, se mouraient d'amour pour lui. Le sentiment est contagieux, surtout parmi les femmes. Et pourtant ce cœur affamé prenait compassion de ses amies. L'honnête nature de Tess avait lutté, mais trop faiblement ; et tel était le résultat fatal.

– Jamais je ne me mettrai entre lui et aucune de vous ! déclara-t-elle à Retty, cette nuit-là, dans la chambre à coucher, et ses larmes coulaient... Chérie, je ne puis empêcher ce qui arrive. Je ne crois pas qu'il pense le moins du monde à se marier mais, même s'il me demandait, je le refuserais, comme je refuserais tout homme.

– Oh ! pourquoi ? fit Retty, étonnée.

– C'est impossible. Mais je vais être franche ; même en me mettant de côté, je ne pense pas qu'il choisisse aucune de vous.

– Je ne m'y suis jamais attendu, je n'y ai jamais pensé, gémit Retty. Mais, oh ! je voudrais être morte !

La pauvre enfant, déchirée par un sentiment qu'elle comprenait à peine, se tourna vers les deux autres filles qui venaient de monter.

– Faut redevenir amies avec elle, leur dit-elle. Elle ne croit pas qu'il la choisisse plus que nous.

Alors leur réserve se dissipa et elles furent pleines de chaleur et de confiance.

– Il me semble maintenant que tout m'est égal, dit Marianne, qui était au dernier degré de l'abattement... J'allais épouser un laitier de Stickleford qui m'a demandée à deux reprises ; mais, ma foi, j'aimerais mieux me faire périr que d'être sa femme maintenant ! Pourquoi que tu ne dis rien, Izz ?

– Ce sera pour me confesser alors, murmura Izz. Aujourd'hui, j'étais sûre qu'il allait m'embrasser pendant qu'il me tenait, je suis restée sans bouger contre sa poitrine, espérant toujours et toujours, et je ne faisais pas un mouvement. Mais, il ne m'a pas embrassée. J'ai pas envie de rester plus longtemps ici. Je vais retourner à la maison.

La passion sans espoir des jeunes filles semblait faire palpiter l'atmosphère de la pièce. Elles se tordaient fiévreusement sous le poids accablant d'une émotion qui leur était imposée par la loi de la cruelle nature, d'une émotion qu'elles n'avaient ni attendue ni désirée. L'incident de ce jour avait avivé la flamme qui leur consumait le cœur et la torture était presque au-dessus de leurs forces. La passion effaçait leurs différences individuelles et chacune n'était plus qu'une partie du même organisme féminin. S'il y avait tant de franchise entre elles et si peu de jalousie, c'est qu'elles n'avaient pas d'espoir. Chacune avait trop de bon sens pour s'abuser de vaines imaginations, ou pour nier son amour, ou pour se donner de grands airs afin d'éclipser les autres. La conscience absolue qu'elles avaient de la futilité de leur rêve, au point de vue social, l'absence de causes précises à cet amour et l'absence d'avenir, le manque de tout ce qui aurait pu justifier

son existence aux yeux du monde (bien qu'il ne lui manquât rien aux yeux de la nature), le seul fait qu'elles aimaient, les ravissant dans une extase de joie à en mourir, de tout cela elles recevaient une résignation, une dignité que l'espérance positive et vulgaire de se faire épouser par Clare aurait détruite.

Elles s'agitaient et se retournaient dans leurs petits lits, écoutant les gouttes monotones qui tombaient en bas des pressoirs à fromages.

– Es-tu éveillée, Tess ? murmura l'une d'elles, une heure plus tard.

C'était la voix d'Izz Huett.

Tess répondit affirmativement ; alors Retty et Marianne rejetèrent leurs couvertures et soupirèrent :

– Nous aussi.

– Je me demande comment elle est... la dame qu'on dit que sa famille a en vue pour lui.

– Je me le demande, dit Izz.

– Une dame qu'on a en vue pour lui ? murmura Tess qui sursauta, haletante. Je n'en ai jamais entendu parler !

– Oh ! oui. On raconte ça tout bas : une jeune demoiselle de son rang, choisie par sa famille, la fille d'un docteur en théologie qui habite près d'Emminster, la paroisse du père Clare. On dit qu'il se soucie pas beaucoup d'elle ; mais pour sûr qu'il l'épousera.

Ce qu'elles en savaient était bien peu de chose, pourtant ce fut suffisant pour bâtir des rêves misérables et douloureux dans l'ombre de la nuit. Elles se représentèrent dans tous les détails comment on amènerait Angel à consentir, les préparatifs de la noce, le bonheur de la mariée, sa robe et son voile, son heureux foyer, quand l'oubli les aurait enveloppées, pour lui du moins.

Elles parlèrent ainsi, souffrirent et pleurèrent jusqu'à ce que le sommeil eût apaisé leur chagrin.

Après cette révélation, Tess n'eut plus la folie d'imaginer que les attentions de Clare avaient une signification sérieuse. C'était un caprice fugitif d'été pour son visage, pour l'amour passager de l'amour, rien de plus. Et le pire déchirement était de réfléchir qu'elle, la préférée du moment, elle qui se savait plus passionnée de nature, plus intelligente, plus belle que les autres, était, du point de vue des convenances, bien moins digne de lui que ces filles ordinaires qu'il dédaignait.

XXIV

Dans cette grasse vallée du Var aux chauds ferments, où suintait la fertilité, en cette saison où l'on croyait entendre, sous le bruissement de la fécondation, le flot impétueux de la sève, il était impossible que le plus simple caprice d'amour ne devînt passion. Les cœurs étaient tout prêts à le recevoir, imprégnés par ce qui les entourait. Juillet avait passé, et la chaleur de thermidor qui vint à sa suite semblait un effort de la nature pour rivaliser avec le feu qui dévorait les âmes à la laiterie de Talbothays. L'air, si frais au printemps et aux premiers jours de l'été, devenait stagnant, amollissant. Les lourdes senteurs accablaient et, à midi, le paysage semblait en pâmoison. Ces ardeurs éthiopiennes grillaient le haut des pâturages en pente, mais l'herbage restait d'un vert éclatant là où gazouillaient les cours d'eau. Clare n'était pas moins oppressé par le poids de l'été que par la ferveur croissante de sa passion pour Tess, la douce et silencieuse.

Sur le plateau, la terre était desséchée. Quand le laitier revenait du marché, les roues de sa carriole, léchant la poussière de la grand-route, laissaient derrière elles de blancs rubans semblables à une mince traînée de poudre qu'elles auraient enflammée. Les vaches, rendues furieuses par les taons, sautaient par-dessus la haute barrière à cinq planches de l'enclos. Le fermier Crick restait en manches de chemise retroussées du lundi au samedi. Les fenêtres ouvertes ne servaient à la ventilation que si les portes l'étaient aussi. Dans le jardin de la ferme, les merles et les grives rampaient sous les groseilliers, plutôt comme des quadrupèdes que comme des créatures ailées. Dans la cuisine, les mouches indolentes, importunes et familières, se traînaient sur le parquet, dans les tiroirs et sur les mains des servantes. On ne parlait que de coups de soleil, et, quant à faire

le beurre et surtout à le conserver, on en désespérait. Il fallait traire les vaches dans les champs pour plus de fraîcheur et de commodité. Toute la journée, elles suivaient assidûment l'ombre du plus petit arbre, se déplaçant autour du tronc, et, quand arrivaient les gens de la ferme, elles pouvaient à peine se tenir tranquilles, à cause des mouches.

Par un de ces après-midi, quatre ou cinq vaches encore à traire se trouvaient, par hasard, isolées du troupeau derrière le coin d'une haie, et parmi elles, Pouding et Vieille Mignonne qui préféraient les mains de Tess à celles de tout autre. Quand elle se leva de son escabeau après avoir fini une vache, Angel Clare, qui l'observait depuis quelque temps, lui demanda si elle ne voulait pas s'occuper de ses favorites. Elle fit un signe d'assentiment et, tenant l'escabeau à bout de bras et le seau contre son genou, elle se dirigea vers l'endroit indiqué. Bientôt le crépitement du lait tombant dans la seille se fit entendre derrière la haie ; alors Angel fut pris du désir de s'en aller par là traire une vache fort difficile qui s'était écartée, car il était à présent aussi habile à cet exercice que le maître laitier lui-même. En général, les hommes et la plupart des femmes, pour traire, enfonçaient le front dans le flanc de la bête et contemplaient le seau. Mais quelques-unes, surtout les jeunes, posaient la tête de côté. C'était aussi l'habitude de Tess ; en ce moment, la tempe appuyée sur le flanc de Vieille Mignonne, elle fixait le bout du pré, le regard perdu dans le vague ; le soleil, tombant à plat sur sa silhouette vêtue de rose, sur sa capeline blanche et sur son profil, le rendait d'une netteté éblouissante, comme un camée découpé sur le fond brun de la vache.

Elle ne savait pas que Clare l'avait suivie et qu'il l'observait, assis à quelques pas sous une autre vache. L'immobilité absolue de sa tête et de ses traits était remarquable ; elle semblait en léthargie, les yeux ouverts et ne voyant point. Rien ne bougeait dans le tableau que la queue de Vieille Mignonne et les mains roses de Tess, et celles-ci, doucement, comme une pulsation

rythmique, obéissant à un mouvement réflexe, pareille à un cœur palpitant.

Que ce visage paraissait adorable au regard d'Angel ! Pourtant il n'avait rien d'éthéré, il était de chair vivante et chaude. Et la bouche en résumait toute la séduction. Clare avait déjà vu des yeux presque aussi parlants et aussi profonds, des joues peut-être aussi fraîches, des sourcils aussi bien arqués, un menton et une gorge d'un modelé aussi délicat ; mais il n'avait rien vu sur toute la surface de la terre qui pût égaler cette bouche. Pour un jeune homme un tant soit peu ardent, ce petit retroussis au milieu de la rouge lèvre supérieure était troublant, affolant, irrésistible ! Jamais il n'avait vu des lèvres et des dents de femme lui rappeler avec cette persistance l'ancienne comparaison du temps d'Élisabeth, de roses et de neige mêlées. Un amant aurait pu les déclarer parfaites. Mais non, elles n'étaient point parfaites, et le soupçon d'imperfection dans ce qui aurait pu être parfait en faisait le charme parce qu'il en faisait l'humanité. Clare avait tant de fois étudié la courbe de ces lèvres que, loin d'elles, il pouvait se les représenter facilement, et maintenant qu'elles se trouvaient en face de lui, revêtues de couleur et de vie, il sentit passer un frisson sur sa chair, et, dans ses nerfs, une froide brise qui lui causèrent presque un malaise, et puis, par quelque mystérieux phénomène physiologique, un prosaïque éternuement.

Elle eut alors conscience qu'il la regardait mais elle ne voulut le montrer par aucun changement de position. Seulement la curieuse fixité de rêve disparut, et un observateur attentif eût pu voir le rose de son visage se foncer lentement puis s'affaiblir et ne laisser qu'une teinte légère.

La surexcitation qui avait saisi Clare comme une annonce céleste ne se calmait point. Résolutions, réticences, craintes, prudence se dispersaient comme un bataillon vaincu. Il bondit de son siège, laissa la vache renverser le seau si bon lui semblait

et courut bien vite vers l'aimée de son cœur, s'agenouilla près d'elle et la serra dans ses bras.

Tess, prise à l'improviste, céda inévitablement et sans réfléchir à son étreinte ; ayant vu que c'était bien son amant et nul autre, ses lèvres s'entrouvrirent et elle se laissa tomber dans ses bras, dans la joie du moment, avec ce qui ressemblait fort à un cri d'extase.

Il avait été bien près d'embrasser cette bouche trop tentante, mais il se retint par un scrupule délicat.

– Pardonnez-moi, Tess chérie, murmura-t-il. J'aurais dû vous demander. Je... je ne savais pas ce que je faisais... Je n'avais pas l'intention de prendre une liberté... Mon cœur est à vous, tout à vous, Tessy, ma chérie, sincèrement.

Pendant ce temps, Vieille Mignonne avait tourné la tête, et voyant deux personnes blotties sous elle, là où, selon la coutume immémoriale, il ne devait y en avoir qu'une, elle leva la jambe de derrière avec humeur.

– Elle est fâchée..., elle ne sait pas ce que nous voulons... elle va renverser le lait ! s'écria Tess, s'efforçant doucement de se dégager, l'œil préoccupé des mouvements de l'animal, le cœur se souciant infiniment plus de Clare et d'elle-même.

Elle se glissa de son siège et ils restèrent ensemble debout, Clare l'entourant encore de son bras. Puis les yeux de Tess, fixés au loin, commencèrent à se remplir de larmes.

– Pourquoi pleurez-vous, ma petite chérie ? dit-il.

– Oh ! je ne sais pas, murmura Tess, pleine de regret.

À mesure qu'elle voyait, qu'elle sentait plus clairement sa situation, elle devenait plus agitée et tentait de s'éloigner.

– Eh bien, j'ai trahi enfin mes sentiments, Tess, fit-il avec un curieux soupir de désespoir, signifiant à son insu que son

cœur avait devancé sa raison. Je n'ai pas besoin de dire que je... que je vous aime tendrement et loyalement. Mais je... cela n'ira pas plus loin aujourd'hui... cela vous afflige. Je suis aussi surpris que vous. Vous n'allez pas penser que j'ai abusé de votre faiblesse..., que j'ai été trop prompt et trop irréfléchi, n'est-ce pas ?

– Non... je ne sais.

Il lui avait permis de se dégager ; et, une minute après, chacun avait repris sa besogne. Personne n'avait vu le mouvement d'irrésistible attraction qui les avait réunis ; et quand le fermier repassa de ce côté quelques instants plus tard, rien ne pouvait révéler que ces deux êtres, séparés de façon marquée, étaient l'un pour l'autre plus que de simples connaissances. Cependant, depuis que Crick les avait vus, le pivot de l'univers avait été changé pour tous deux, au moins pour un temps, changé par ce que le fermier aurait méprisé en homme pratique s'il en avait su la nature, et ce qui, pourtant, reposait sur une tendance plus indéniable et plus irrésistible qu'un amas de soi-disant choses pratiques. Un voile s'était soudain dissipé : dès lors le chemin de leur avenir allait avoir un nouvel horizon.

QUATRIÈME PHASE

La conséquence

XXV

Clare, tout agité, sortit le soir venu ; celle qui l'avait conquis s'était retirée dans sa chambre. La nuit était aussi étouffante que le jour ; nulle fraîcheur excepté sur l'herbe. Les routes, les sentiers, les façades de la maison, les murs de l'enclos étaient comme des âtres brûlants et renvoyaient au visage la chaleur du plein midi.

Il s'assit sur l'une des barrières de la cour ; il ne savait que penser de lui-même ; aujourd'hui, vraiment, le sentiment avait étouffé la raison.

Depuis la soudaine étreinte, trois heures plus tôt, le couple était resté séparé. Elle, semblait réduite au silence, presque alarmée, par ce qui était arrivé, tandis que la nouveauté, la soudaineté, la toute-puissance du fait accompli le bouleversaient, lui, l'homme rêveur et vibrant. À peine pouvait-il réaliser encore ce qu'ils étaient l'un pour l'autre et ce que devait être dorénavant leur conduite mutuelle devant les étrangers.

Angel était venu comme élève à la laiterie, s'imaginant que ce serait un simple épisode de sa vie, bientôt passé et vite oublié ; il y était venu comme dans une niche abritée des regards, d'où il contemplerait avec calme, au-dehors, ce monde si absorbant, avant de s'y replonger, et lui dirait avec Walt Whitman :

Foules d'hommes et de femmes vêtus des habits coutumiers,
Comme vous semblez curieux !

Et voilà que le spectacle absorbant se trouvait transporté ici ! Ce monde, qui avait si longtemps accaparé son attention, se réduisait à une pantomime extérieure et sans intérêt, et ici même, dans un lieu terne et engourdi en apparence, avait surgi, comme un volcan, la nouveauté d'une passion telle qu'il n'en avait jamais connue.

Toutes les fenêtres de la maison étant ouvertes, Clare saisissait les moindres bruits des gens de ferme se retirant dans leurs chambres. Cette laiterie où il était forcé de séjourner, jugée d'abord si humble et si insignifiante qu'il la comptait à peine comme un objet du paysage, que n'était-elle point pour lui maintenant ! Les vieux pignons de briques couverts de lichen lui murmuraient : « Reste donc ! » ; les fenêtres souriaient ; la porte lui faisait des signes câlins ; la vigne vierge toute rougissante se mettait du complot. Du fond de cette demeure, une âme étendait son influence, pénétrait les briques, le mortier, la voûte du ciel, et les faisait palpiter de brûlante sympathie. Et quelle était cette âme puissante et formidable ? Celle d'une petite laitière ! En vérité, Clare restait stupéfait de l'importance qu'avait prise pour lui cette ferme obscure ! Et le nouvel amour seul ne suffisait pas à l'expliquer. Comme d'autres, il avait appris enfin que la grandeur d'une vie ne provient pas des circonstances extérieures mais de l'expérience subjective, qu'un paysan de sensibilité aiguë mène une existence plus vaste, plus pleine, plus dramatique qu'un roi à l'épiderme grossier.

Malgré ses fautes et ses faiblesses, il avait une conscience. Tess n'était pas une créature insignifiante dont on pouvait se jouer, quitte à la rejeter ensuite, mais une femme, vivant sa vie précieuse, de proportions aussi imposantes pour elle que l'est pour le plus puissant monarque la sienne propre. Pour elle, le monde entier reposait sur ses sensations ; pour elle, tous ses semblables n'existaient que par suite de sa propre existence ; l'univers même, pour elle, n'avait été que depuis le jour et l'an où elle avait commencé d'être. Cette existence était la seule occasion accordée à Tess par une première cause indifférente, son tout, sa chance unique. Comment donc pourrait-il la considérer comme ayant moins d'importance que lui, comme une jolie chose dont il se lasserait après l'avoir caressée ? Comment ne pas traiter sérieusement l'affection qu'il savait avoir éveillée en elle, si ardente, si impressionnable sous sa réserve apparente, afin que cette affection ne soit pas sa torture et sa ruine ? S'il la rencontrait chaque jour, comme d'habitude, ce qui avait com-

mencé ne ferait que se développer. Vivant en des rapports si étroits, ils en viendraient vite aux caresses ; nul être humain n'y pourrait résister ; et puisqu'il n'était arrivé à aucune conclusion sur l'issue de cette aventure, il résolut de rester pour le moment à l'écart des travaux communs à tous les deux. Jusqu'ici, le mal n'était pas grand. Mais cette résolution de ne jamais approcher Tess n'était pas facile à tenir ; chaque battement de son cœur le poussait vers elle.

Il se dit qu'il irait voir sa famille ; peut-être lui demanderait-il conseil ! Son engagement à Talbothays se terminait dans cinq mois à peine ; et quand il aurait passé quelques mois de plus dans d'autres fermes, ses connaissances agricoles seraient suffisantes pour le mettre en état de débuter pour son propre compte. Un fermier n'aurait-il pas besoin de se marier, et une fermière devrait-elle être une poupée de salon ou une femme capable de diriger les travaux d'une ferme ? Malgré l'agréable réponse que lui renvoyait le silence, il résolut de faire l'excursion projetée.

Un matin, au moment où l'on s'attablait pour déjeuner à Talbothays, une des filles fit observer qu'elle n'avait pas vu M. Clare.

– Ah ! oui, dit le fermier Crick. M. Clare est allé chez lui à Emminster, passer quelques jours avec ses parents.

Pour quatre filles passionnées assises à cette table, le soleil du matin disparut soudain et les oiseaux assourdirent leurs chansons. Mais aucune ne révéla par un mot ou un signe le vide de son âme.

– Il en aura bientôt fini chez moi, ajouta le fermier avec un flegme dont la brutalité était inconsciente,... et je suppose qu'il commence à faire ses plans pour ailleurs.

– Combien de temps a-t-il encore à rester ici ? demanda Izz Huett, la seule du groupe assombri qui fût assez sûre de sa voix pour poser la question.

Les autres attendaient la réponse du fermier comme si leur vie en dépendait : Retty, les lèvres entrouvertes, fixant la nappe, Marianne, que la chaleur rendait plus rouge encore, Tess, palpitante et regardant les prés au-dehors.

– Ma foi, je ne peux pas me rappeler le jour exact sans regarder sur mon calepin, répliqua Crick avec la même intolérable indifférence,... et même ce sera peut-être un brin changé. Il restera bien sûr ici quand les vaches vont vêler, pour s'habituer ; suivant moi, il allongera jusqu'à la fin de l'année.

Quatre mois environ de torture et d'extase dans sa société, de « plaisir encerclé de douleur » ! Après, les ténèbres d'une nuit indicible !

Ce matin-là, à la même heure, Angel Clare suivait à cheval un étroit chemin qui menait au presbytère paternel à Emminster ; il portait tant bien que mal un petit panier contenant du boudin et une bouteille d'hydromel envoyés par Mme Crick à ses parents, avec les amitiés respectueuses de la brave femme. Devant lui s'allongeait le blanc chemin ; ses yeux le fixaient mais ils ne le voyaient pas ; ils regardaient l'année à venir... Il aimait Tess. Devait-il l'épouser ? Que diraient sa mère et ses frères ? Que dirait-il lui-même deux ans plus tard ? Les germes d'une ferme amitié se trouvaient-ils cachés sous l'émotion passagère qui l'étreignait, ou n'était-ce qu'une joie sensuelle, causée seulement par sa beauté et que ne soutenait rien de durable ?

La petite ville de son père, entourée de collines, la tour de l'église en pierre rouge, style Tudor, le bouquet d'arbres près du presbytère, apparurent enfin à ses pieds et il se dirigea vers l'entrée familière.

Comme il jetait un regard du côté de l'église avant de pénétrer chez lui, il aperçut, debout près de la porte de la sacristie, une troupe de fillettes de 12 à 16 ans, qui semblaient attendre quelqu'un ; et, au même instant, parut une personne d'apparence un peu plus âgée, portant un chapeau à larges bords, une robe du matin en batiste fort empesée, et tenant deux livres à la main. Il la reconnut ; il n'était pas sûr d'avoir été remarqué par elle. Il éprouvait une si irrésistible répugnance à la saluer qu'il se persuada n'avoir pas été vu. Cette demoiselle était Mercy Chant, fille unique du voisin et ami de son père, la créature irréprochable que ses parents nourrissaient l'espoir paisible de lui voir épouser un jour. Elle s'occupait fort d'enseignement religieux et s'en allait évidemment faire sa classe. L'esprit de Clare s'envola vers la vallée du Var et ses païennes passionnées, imprégnées des ardeurs de l'été, dont les visages roses portaient en guise de mouches les éclaboussures de bouses de vaches, et vers celle qui était la plus passionnée de toutes.

Il avait résolu de galoper jusqu'à Emminster sous l'impulsion du moment ; il n'avait donc pas écrit à ses parents pour les avertir de son arrivée ; mais il pensait être là pour l'heure du petit déjeuner avant qu'ils partent remplir leurs devoirs dans la paroisse. Il se trouva un peu en retard, et tous étaient déjà réunis devant le repas du matin ; ils se levèrent vivement de table pour l'accueillir. Son père et sa mère étaient là, ainsi que son frère, le révérend Félix, vicaire d'une ville d'un comté voisin, venu pour passer une quinzaine à la maison et son autre frère, le révérend Cuthbert, « fellow » de son université et venu de Cambridge pour les grandes vacances. Sa mère portait bonnet et lunettes d'argent, et son père paraissait ce qu'il était en réalité : un homme convaincu et craignant Dieu, d'environ soixante-cinq ans, assez maigre, la figure pâle, empreinte de réflexion et de volonté.

Au-dessus de leur tête était suspendu le portrait de la sœur d'Angel, l'aînée de la famille, de seize ans plus âgée que lui, qui avait épousé un missionnaire et était partie en Afrique.

M. Clare père était de ce type de pasteur qui, dans les dernières années, a presque disparu de la vie contemporaine. Descendant spirituel en ligne directe de Wycleff, Huss, Luther et Calvin, homme d'une simplicité apostolique de vie et de pensée, il s'était, dans sa jeunesse inexpérimentée, décidé une fois pour toutes sur les plus graves questions de l'existence et, dès lors, n'avait plus voulu les discuter. Même les hommes de son temps et de son opinion le trouvaient un peu extrême, et cependant ceux qui lui étaient le plus opposés étaient obligés d'admirer sa sincérité et sa faculté remarquable pour écarter toute discussion de principes dans son énergie à les appliquer.

Le plaisir sensuel, esthétique et païen, goûté dernièrement par son fils Angel dans la vie de nature et dans la beauté fraîche et luxuriante de la femme, lui aurait été antipathique au plus haut degré s'il avait pu, soit par des questions soit par l'imagination, arriver à le concevoir. Un jour, Angel avait eu la maladresse de dire à son père, dans un moment d'irritation, qu'il aurait peut-être mieux valu pour l'humanité que la Grèce au lieu de la Palestine eût donné naissance à la religion nouvelle. Et son père en avait ressenti un morne désespoir, incapable qu'il était de percevoir la moindre parcelle de vérité cachée sous cette assertion. Mais la bonté de son cœur était telle que son ressentiment n'était jamais de longue durée, et il l'accueillit aujourd'hui avec un sourire aussi candide et aussi doux que celui d'un enfant.

Angel, assis au milieu des siens, eut l'impression d'être à la maison ; pourtant il ne se sentait pas de la famille comme autrefois ; à chacune de ses visites, il avait conscience de cette divergence, et, depuis la dernière fois qu'il avait partagé la vie du presbytère, elle lui était devenue plus étrangère encore. Les aspirations de ceux qui l'habitaient, toujours inconsciemment ba-

sées sur l'idée d'un paradis au zénith, d'un enfer au nadir, étaient aussi loin des siennes que les rêves des habitants d'une autre planète. Dans ces derniers temps, il avait vu seulement la Vie, il avait senti seulement le pouls puissant et passionné de la libre existence, non faussée, viciée ou entravée par ces croyances, futiles dans leurs efforts pour arrêter ce que la sagesse se contenterait de diriger.

De leur côté, ils trouvèrent en lui un grand changement ; ses frères, en particulier, furent choqués de ses manières. Il se tenait maintenant comme un fermier ; il allongeait les jambes ; les muscles de son visage étaient devenus plus expressifs ; ses yeux parlaient autant que sa langue et même plus. Les manières de l'homme instruit avaient disparu ; celles de l'homme de salon davantage encore. Un fat aurait dit qu'il manquait de culture, et une prude qu'il était devenu grossier. Telle était la contagion de la vie en commun avec les nymphes et les bergers de Talbothays.

Après déjeuner, il alla se promener avec ses deux frères, jeunes gens bien élevés, corrects jusqu'aux moelles, de ces modèles irréprochables contrôlés par l'État, que fabrique annuellement un système d'éducation. Tous deux étaient un peu myopes, et quand la mode était de porter monocle et ruban, ils portaient monocle et ruban ; quand la mode était au binocle, ils portaient un binocle ; quand la mode était aux lunettes, ils portaient sur-le-champ des lunettes, et toujours sans aucun égard au défaut particulier de leur vue. Quand on prônait Wordsworth, ils en avaient des éditions de poche, et quand on rabaissait Shelley, ils le laissaient se couvrir de poussière dans leur bibliothèque. Quand on admirait les Saintes Familles du Corrège, ils les admiraient de confiance, et quand on le décriait en faveur de Vélasquez, ils suivaient docilement les autres sans aucune objection.

Si les deux aînés étaient frappés de l'infériorité sociale grandissante d'Angel, Angel de son côté était frappé du rétrécis-

sement graduel de leur intelligence. Félix lui semblait absorbé dans l'Église, Cuthbert dans l'Université. Pour l'un, assemblées diocésianes et tournées pastorales étaient le ressort de l'univers, pour l'autre, c'était Cambridge. Chacun reconnaissait avec candeur qu'il existait dans la société civilisée quelques vingtaines de millions insignifiants de profanes, qui n'appartenaient ni à l'Église ni à l'Université, et qu'il fallait tolérer mais non compter ou respecter.

Tous deux étaient fils soumis et attentifs et rendaient régulièrement visite à leurs parents. Félix, bien que d'une école de théologie plus libérale que son père, avait infiniment moins d'abnégation et de désintéressement. S'il était plus tolérant d'une opinion contradictoire quant au danger couru par celui qui la soutenait, il était moins prêt à la pardonner en tant qu'insulte à ses enseignements. En somme, des deux, Cuthbert était le plus large d'esprit et le plus subtil, mais il avait le moins de cœur.

Pendant qu'ils se promenaient sur le versant de la colline, Angel sentit se réveiller l'idée que, malgré leurs avantages sur lui, aucun d'eux ne voyait ni ne montrait la vie comme elle était réellement. Peut-être, ainsi que beaucoup d'hommes, avaient-ils eu plus d'occasions de parler que d'observer. Aucun n'avait une juste conception des forces complexes qui étaient à l'œuvre hors du courant doux et paisible sur lequel il flottait. Aucun ne voyait la différence entre la vérité locale et la vérité universelle et ne se doutait que les opinions de son monde académique ou ecclésiastique étaient toutes différentes de ce que pensait le monde extérieur.

– Je suppose que tu n'as plus rien d'autre à choisir que l'agriculture, lui disait entre autres choses Félix, en regardant au loin les champs à travers ses lunettes avec une austérité triste... On doit donc s'y résigner. Mais je t'en conjure, fais tous tes efforts pour rester autant que possible en contact avec un idéal moral. Naturellement, pour être agriculteur, il faut s'habituer à

la dure ; mais de hautes pensées peuvent néanmoins s'accorder avec une vie simple.

– Certes oui, dit Angel... Cela n'a-t-il pas été prouvé, il y a environ mil neuf cents ans... si je puis empiéter quelque peu sur ton domaine ? Pourquoi penses-tu, Félix, que je serais capable d'abandonner mes hautes pensées et mon idéal moral ?

– Mon Dieu, j'imaginais, d'après le ton de tes lettres et de ta conversation (cela peut être pure imagination), que tu perdais un peu de puissance intellectuelle. Cela ne t'a-t-il pas frappé, Cuthbert ?

– Allons, Félix, fit sèchement Angel, nous sommes très bons amis, tu sais, chacun dans notre sphère respective. Mais si on en vient à la puissance intellectuelle, je crois que toi, en dogmatiste satisfait, ferais mieux de laisser la mienne tranquille et de te demander ce qu'est devenue la tienne.

Ils redescendirent la colline pour aller dîner. La marche les avait affamés, Angel surtout, qui était maintenant un homme du grand air habitué à la généreuse « *dapes inemptæ* » de la table un peu commune mais abondante du fermier. Les vieilles gens n'étaient revenus ni l'un ni l'autre et ils n'arrivèrent que quand leurs fils se trouvaient presque las d'attendre. Le couple plein d'abnégation, en s'occupant de flatter l'appétit de quelques malades qu'il s'efforçait avec une certaine inconséquence de retenir prisonniers de la chair, avait tout à fait oublié le sien. On se mit à table et un repas frugal de viandes froides fut servi. Angel cherchait les boudins de Mme Crick qu'il avait recommandé de faire griller comme à la ferme ; il désirait que son père et sa mère en pussent apprécier autant que lui la saveur merveilleuse, due à certaines herbes.

– Ah ! vous cherchez le boudin, mon cher enfant ? dit sa mère. Mais, sans doute, il vous sera égal de vous en passer, comme cela nous est égal à votre père et à moi. Je lui ai donné l'idée de porter le présent de Mme Crick aux enfants de l'homme

qui ne peut rien gagner en ce moment, à cause de ses crises de delirium tremens, et il a convenu que cela leur ferait grand plaisir.

– Naturellement, dit Angel de bon cœur, cherchant l'hydromel.

– L'hydromel m'a paru tellement alcoolique, continua sa mère, qu'il ne peut servir de boisson ; mais il serait aussi précieux que du rhum ou du brandy en cas de nécessité, aussi l'ai-je mis dans notre petite pharmacie.

– Nous ne buvons jamais de spiritueux à cette table, par principe, ajouta le père.

– Mais que dirai-je à la fermière ? fit Angel.

– La vérité naturellement, répondit le père.

– J'aurais mieux aimé lui dire que l'hydromel et le boudin nous avaient fait grand plaisir. C'est une bonne et joyeuse personne qui me le demandera sûrement, aussitôt mon retour.

– Vous ne pouvez pas le dire si ce n'est pas vrai ! repartit M. Clare avec lucidité.

– Ah ! oui, certainement... C'était pourtant une fameuse goutte que cet hydromel !

– Une quoi ? firent en même temps Félix et Cuthbert.

– Oh ! c'est une expression qu'ils emploient là-bas, à Talbothays, répliqua Angel en rougissant.

Il réfléchit que ses parents avaient raison d'agir comme ils le faisaient, même si l'absence de certain sentiment était, chez eux, regrettable, et il se tut.

XXVI

Ce fut le soir seulement, après la prière en famille, qu'Angel trouva moyen de parler à son père de quelques sujets qui lui tenaient au cœur. À genoux sur le tapis derrière ses frères, étudiant les petits clous de leurs bottines, il avait pris son courage à deux mains. Le service terminé, ils sortirent de la chambre avec leur mère, et M. Clare et lui restèrent seuls. Ils discutèrent d'abord les plans du jeune homme, qui désirait s'établir comme fermier sur une grande échelle, soit en Angleterre, soit aux colonies. Alors M. Clare dit que, n'ayant pas fait la dépense de l'envoyer à Cambridge, il avait cru de son devoir de mettre chaque année de côté une certaine somme afin qu'Angel ne se trouvât pas injustement traité. Elle lui servirait à acheter ou à affermer des terres.

– Sans doute, dans peu d'années, vous serez, en richesses temporelles, bien supérieur à vos frères.

Cette attention du vieillard conduisit Angel à l'autre sujet le plus cher à son cœur. Il fit remarquer à son père qu'il avait vingt-six ans, que, s'il commençait son métier de fermier, il lui faudrait avoir des yeux derrière la tête pour être à tout. Quelqu'un lui serait nécessaire pour surveiller les travaux de la maison pendant qu'il serait aux champs. Ne ferait-il donc pas bien de se marier ? Son père ne parut pas trouver l'idée déraisonnable. Alors Angel lui posa la question :

– Quel genre de femme serait préférable pour moi, fermier économe et laborieux ?

– Une femme vraiment chrétienne, qui vous serait en tout une aide et un soutien... Le reste importe peu. Nous pouvons la trouver. De fait, mon fervent ami et voisin, le docteur Chant...

– Mais, avant tout, ne faudrait-il pas qu'elle sache traire les vaches, battre de bon beurre, préparer d'immenses fromages, faire couver les poules et les dindons, élever des poulets, diriger en cas de besoin un champ de travailleurs et estimer la valeur des moutons et des veaux ?

– Oui, une femme de fermier... oui, certes, ce serait désirable. – M. Clare père, évidemment, n'avait jamais pensé à ces choses. – J'allais ajouter que vous ne trouverez pas de pure et sainte femme mieux faite pour vous et plus conforme à notre idée que votre amie Mercy Chant, pour qui, autrefois, vous montriez de l'intérêt... Sans doute la fille de mon voisin Chant a pris dernièrement le genre du jeune clergé d'alentour et décore la table de communion, l'autel, comme je fus choqué un jour de la lui entendre appeler, de fleurs et autres babioles, les jours de fête. Mais son père, qui est tout aussi opposé que moi à ces niaiseries, dit que cela passera. Ce n'est qu'une exaltation de jeune fille qui, j'en suis sûr, ne durera pas.

– Oui, oui, Mercy est bonne et pieuse, je le sais, mais père, ne pensez-vous pas qu'une jeune fille aussi pure et aussi vertueuse que Mlle Chant et qui, au lieu des talents ecclésiastiques de cette demoiselle, connaîtrait les devoirs de la vie de ferme aussi bien qu'un fermier lui-même, ne me conviendrait pas infiniment mieux ?

Son père restait convaincu que l'opinion de saint Paul sur l'humanité était plus importante à connaître que les devoirs d'une fermière, et Angel, entraîné par le désir de flatter les sentiments de son père et d'avancer en même temps la cause chère à son cœur, devint spécieux. Il dit que le Destin ou la Providence avait mis sur son chemin une femme très sérieuse, possédant toutes les qualités requises pour être la compagne d'un agriculteur. Il ne pouvait dire si elle appartenait ou non à la vraie Basse Église dont son père faisait partie, mais il serait probablement facile de la convaincre ; c'était une personne pratiquante et de simple foi, et de cœur honnête, d'esprit ouvert et docile, intelli-

gente, très gracieuse, chaste comme une vestale et remarquablement belle.

– Est-elle d'une famille où vous aimeriez entrer ? Est-ce une dame, en un mot ? demanda, toute saisie, la mère qui avait pénétré doucement dans le cabinet pendant la conversation.

– Elle n'est pas ce qu'on a l'habitude d'appeler une dame, répondit Angel sans broncher, car c'est la fille d'un villageois, je suis fier de le dire ; mais elle est une dame néanmoins, de sentiments et de nature.

– Mercy Chant est de très bonne famille.

– Bah ! à quoi cela sert-il, mère ? dit vivement Angel. Qu'importe la famille pour la femme d'un homme qui doit s'habituer à la dure.

– Mercy est accomplie, et les talents ont leur charme, répondit la mère, en le regardant à travers ses lunettes d'argent.

– De quelle utilité seront les talents dans la vie que je mènerai ?... tandis que je puis me charger de diriger ses lectures ; elle fera une élève intelligente, vous le diriez vous-mêmes si vous la connaissiez. Elle déborde de poésie... de poésie réalisée, si je puis m'exprimer ainsi. Elle vit ce que les poétereaux se contentent d'écrire... Et c'est une chrétienne irréprochable, j'en suis sûr ; peut-être de la tribu, du genre et de l'espèce même que vous désirez propager.

– Oh ! Angel ! vous vous moquez !

– Mère, je vous demande pardon ; mais comme elle va à l'église presque tous les dimanches et qu'elle est bonne et chrétienne, je suis sûr que vous supporterez quelques fautes d'usage pour l'amour de cette qualité-là,... et vous sentirez que j'aurais pu faire pis que de la choisir.

Angel s'enflammait tout de bon sur cette orthodoxie assez routinière de sa Tess bien-aimée, orthodoxie qu'il était

jusqu'alors plutôt enclin à dédaigner (ne se doutant guère du service qu'elle allait lui rendre) parce qu'il la trouvait trop dépourvue de réalité au milieu de croyances tout imprégnées de naturisme.

M. et Mme Clare avaient de tristes raisons de douter que leur fils eût droit lui-même au titre qu'il donnait à la jeune inconnue, et ils se dirent que, si elle avait de bons principes, cet avantage n'était pas à dédaigner, d'autant mieux que le hasard ou la Providence avaient seuls rapproché le couple ; Angel n'aurait jamais fait de l'orthodoxie une condition de son choix. Ils lui déclarèrent donc que rien ne devait être précipité, mais qu'ils ne s'opposeraient pas à la voir. Angel s'abstint pour le moment de donner plus de détails. Il sentait que, si ses parents étaient simples et pleins d'abnégation, ils avaient encore certains préjugés bourgeois qu'on ne saurait vaincre qu'à force de tact. Bien que légalement il fût libre d'agir à sa guise et que la condition de leur belle-fille ne pût faire dans leur existence aucune différence pratique, puisque sans doute elle habiterait loin d'eux, il désirait par affection ne pas les blesser dans la plus importante décision de sa vie.

Il remarquait ses inconséquences : il avait insisté, comme sur des traits essentiels, sur tout ce qui était accessoire chez Tess. Or c'était pour elle-même qu'il l'aimait, pour son âme, son cœur, pour toute sa personne ; non pour son adresse aux travaux de la laiterie, ni pour sa docilité d'écolière, encore moins pour la simple foi machinale qu'elle professait. Cette vie au grand air, pure et naïve, n'avait besoin d'aucun vernis conventionnel pour lui plaire. Il considérait que l'éducation n'avait eu jusqu'ici que peu d'influence sur les émotions et les mouvements naturels dont dépend le bonheur domestique. Il pouvait se faire que, dans le cours des âges, des systèmes perfectionnés arrivassent à élever et transformer les instincts involontaires et même inconscients de la nature humaine ; mais, en attendant, la culture lui paraissait n'avoir guère atteint que l'épiderme mental des êtres qu'elle avait touchés. Sa conviction se trouvait

confirmée par son expérience des femmes cultivées de la classe moyenne, qu'il avait pu récemment comparer à celles de la société rustique ; elle lui avait appris combien la différence entre la femme bonne et sage d'une couche sociale et la femme bonne et sage d'une autre couche sociale est moindre qu'entre les bonnes et les mauvaises, les sages et les sottes de la même classe.

Le matin de son départ arriva ; ses frères avaient déjà quitté le presbytère pour faire une excursion dans le nord, d'où l'un devait retourner à son université, l'autre à sa cure. Angel aurait pu les accompagner, mais il préféra rejoindre son amie à Talbothays. Il aurait été de trop dans leur société ; bien que, des trois, il fût celui dont le goût d'humaniste était le plus délicat et dont la religion était la plus idéaliste, le souvenir constant que les angles de sa nature n'avaient pu s'adapter au trou bien rond qu'on lui destinait le séparait d'eux moralement. Ni à Félix, ni à Cuthbert il n'avait osé parler de Tess.

Sa mère lui prépara des sandwiches et son père monta sa jument pour l'accompagner un peu le long de la route. Angel, ayant assez bien avancé ses affaires, écoutait le vieillard dans un silence complaisant, tout en trottant doucement par les chemins ombreux. M. Clare lui racontait ses difficultés paroissiales et la froideur de confrères qu'il aimait et qui traitaient ses interprétations strictes de la Bible de pernicieuse doctrine calviniste.

« Pernicieuse ! » disait M. Clare, avec un mépris sincère, et il se mit à rapporter les exemples qui montraient l'absurdité de cette idée ; il dit les surprenantes conversations de gens de mauvaise vie dont il avait été l'instrument, non seulement parmi les pauvres, mais parmi les riches et les gens aisés, et il admit aussi candidement plusieurs échecs.

Entre autres, il cita le cas d'un jeune châtelain parvenu, nommé D'Urberville, habitant à une soixantaine de kilomètres de là, dans le voisinage de Trantridge.

– Ce n'est pas un de ces anciens D'Urberville de Kingsbere et autres lieux ? demanda le fils... cette curieuse famille décrépite avec sa curieuse légende de carrosse fantôme ?

– Oh ! non. Les vrais D'Urberville se sont éteints voilà soixante ou quatre-vingts ans, du moins je le crois. Cette famille-ci me semble nouvelle et en a pris le nom. J'espère bien qu'elle est apocryphe pour l'honneur de la vieille race chevaleresque. Mais il est bizarre que vous paraissiez vous intéresser aux vieilles familles. Je croyais que vous en faisiez encore moins de cas que moi.

– Vous me comprenez mal, père, cela vous arrive souvent, dit Angel avec quelque impatience... Au point de vue politique, je doute que leur vieillesse soit une vertu. Quelques sages même, parmi eux, « s'écrient contre leurs propres descendants », comme dit Hamlet ; mais du point de vue lyrique, dramatique et même historique, je leur suis tendrement attaché.

Cette distinction, bien qu'elle ne fût guère subtile, l'était encore trop pour le pasteur et il reprit l'histoire qu'il était en train de raconter. Après la mort du vieux D'Urberville prétendu, le jeune homme s'était livré aux plus folles passions, malgré l'état de sa mère aveugle qui eût dû le faire réfléchir. M. Clare, envoyé en mission dans ces parages pour prêcher quelques sermons, ayant appris son genre de vie, profita hardiment d'une occasion et lui parla ouvertement de son état spirituel. Quoiqu'il fût étranger et qu'il occupât la chaire d'un autre, il avait trouvé que tel était son devoir et il avait appris pour texte ces paroles de saint Luc : « Insensé, cette nuit ton âme te sera demandée ! » Le jeune homme, fort irrité de cette attaque directe, ne se fit pas scrupule, dans la bataille de mots qui suivit, d'insulter publiquement M. Clare quand il le rencontra, sans respect pour ses cheveux gris.

Angel rougit d'affliction.

– Cher père, dit-il tristement. Je ne voudrais pas vous voir exposé à souffrir gratuitement les injures de misérables.

– Souffrir ! dit le père, dont l'âpre visage resplendit de l'ardeur de l'abnégation… Si j'ai souffert, c'est pour lui, pour ce pauvre jeune insensé. Supposez-vous que ses paroles courroucées pussent me faire souffrir, ou même ses coups ? « On nous maudit et nous bénissons ; on nous persécute et nous prions. Nous sommes devenus jusqu'à présent comme les ordures du monde et les balayures rejetées de toutes choses ». Ces nobles paroles adressées aux Corinthiens sont strictement vraies encore à cette heure.

– Mais, pas des coups, père ! Il n'a pas été jusqu'aux coups ?

– Non, bien que j'aie reçu des coups de gens en état de folle ivresse.

– Non !

– Vingt fois, mon enfant. Mais qu'importe ! je les ai sauvés par là du crime d'assassiner leur propre chair, et ils ont vécu pour me remercier et louer Dieu.

– Puisse ce jeune homme faire de même ! dit Angel avec ferveur. Mais je crains fort que non, d'après ce que vous m'en dites.

– Néanmoins nous espérerons, dit M. Clare, et je continue de prier pour lui, bien que de ce côté de la tombe nous ne nous rencontrerons probablement jamais. Mais, après tout, il se peut qu'une de mes paroles croisse quelque jour en son cœur comme une bonne semence.

Le vieux pasteur avait la confiance d'un enfant ; et, si le jeune homme ne pouvait accepter ses dogmes étroits, il révérait la façon dont son père pratiquait sa religion et il reconnaissait le héros sous le piétiste. Peut-être le révérait-il encore plus en

voyant qu'au sujet de son mariage avec Tessy, M. Clare n'avait pas une seule fois pensé à demander si elle était bien pourvue ou sans le sou. Ce même détachement du monde avait contraint Angel à devenir fermier pour gagner sa vie et forcerait probablement ses frères à rester toujours pauvres ; mais Angel ne l'admirait pas moins. En effet, malgré son hétérodoxie, il se sentait souvent, de nature, plus près de son père que ne l'étaient ses frères.

XXVII

Après une chevauchée de trente et quelques kilomètres par monts et par vaux, en plein midi, dans une atmosphère d'un aveuglant éclat, il arriva sur un monticule détaché, à deux ou trois kilomètres de Talbothays, d'où il put de nouveau jeter les yeux sur la vallée du Var, cette auge verdoyante pleine de sève et d'humidité. À mesure qu'il descendait sur les grasses terres alluviales l'atmosphère s'alourdissait, les langoureux parfums des fruits d'été, des vapeurs, des foins, des fleurs, y formaient un vaste lac d'odeurs, qui semblait assoupir les animaux, les abeilles, les papillons eux-mêmes.

L'endroit lui était devenu si familier qu'il aurait pu nommer chacune des vaches mouchetant au loin la prairie. C'était un sentiment de voluptueux bien-être qu'il retrouvait ici, la faculté de pénétrer dans la vie même, faculté inconnue de lui au temps de ses études. Tout attaché qu'il fût à ses parents, il lui semblait rejeter, en revenant à Talbothays, des éclisses et des bandages.

À la ferme, nul être humain n'était dehors ; tous les habitants goûtaient la sieste habituelle d'une heure ou deux, rendue indispensable par le lever si matinal en été. À la porte, les seaux cerclés de bois, ridés et blanchis par des récurages innombrables, étaient accrochés comme des drapeaux sur des patères à la branche fourchue et dépouillée d'un chêne, fixée là tout exprès ; ils étaient secs et prêts pour la besogne du soir. Angel entra et, par les couloirs silencieux, s'en alla derrière la maison où il écouta un instant. Des ronflements continus sortaient de la remise où quelques-uns des hommes étaient couchés ; dans le lointain, s'élevaient les grognements et les couinements des porcs accablés de chaleur. Les rhubarbes et les choux aux larges

feuilles dormaient aussi, et leurs surfaces amples et flasques s'affaissaient au soleil comme des parapluies à demi fermés.

Il débrida son cheval, lui donna à manger et l'horloge sonnait trois heures au moment où il rentrait dans la maison. C'était l'heure de l'écrémage ; en même temps que la sonnerie, Clare entendit le craquement du plancher au-dessus ; puis le frôlement d'un pied sur l'escalier ; un instant après, Tess apparaissait. Elle ne l'avait pas entendu rentrer et se rendit à peine compte de sa présence. Elle bâillait et il vit le rouge intérieur de sa bouche, pareil à la petite gorge d'un serpent. Elle levait le bras si haut en l'étirant par-dessus sa torsade de cheveux enroulée qu'il pouvait en apercevoir la délicatesse satinée au-dessus du hâle ; son visage était coloré par le sommeil et ses paupières appesanties s'affaissaient sur ses yeux ; tout en elle exhalait la richesse débordante de sa nature. C'est à ce moment-là que l'âme d'une femme devient la plus matérielle et que la beauté la plus éthérée se montre prisonnière du corps et de son sexe.

Puis ses yeux étincelèrent à travers le voile de leur assoupissement avant que le reste du visage se fût bien éveillé. Avec un regard bizarrement complexe de joie, de timidité, de surprise, elle s'écria :

– Oh ! Monsieur Clare, comme vous m'avez effrayée !

D'abord, elle n'avait pas eu le temps de penser au changement amené dans leurs rapports par la déclaration d'Angel, puis son visage montra qu'elle en devenait pleinement consciente, quand elle rencontra les yeux tendres de Clare qui s'avançait vers le bas de l'escalier.

– Chère Tessy, chérie ! murmura-t-il, l'entourant de son bras et approchant le visage de sa joue colorée... Pour l'amour de Dieu, ne me dites plus : Monsieur. Je me suis tant hâté de revenir à cause de vous !

Le cœur sensible de Tess battit contre le sien en réponse, et ils restèrent ainsi sur les briques rouges du passage, tandis qu'il la tenait étroitement serrée sur sa poitrine, recevant sur son dos les rayons obliques du soleil qui traversaient la fenêtre et venaient tomber sur le visage incliné de Tess, sur les veines bleues de sa tempe, sur son bras nu et sur son cou et dans les masses de sa chevelure. Elle s'était étendue tout habillée et elle avait chaud comme un chat qui est resté au soleil. D'abord elle ne voulut pas le regarder en face, mais elle leva bientôt les yeux, et ceux d'Angel sondèrent la profondeur des pupilles toujours changeantes, avec leurs fibrilles radiées de bleu, de noir, de gris et de violet, tandis qu'elle le contemplait comme Ève à son second réveil avait dû contempler Adam.

– Il faut que j'aille écrémer, dit-elle pour se dégager…, et je n'ai pour m'aider aujourd'hui que la vieille Deb. Mme Crick est allée au marché avec M. Crick, Retty n'est pas bien et les autres sont parties je ne sais où et ne rentreront que pour traire.

Comme ils battaient en retraite du côté de la laiterie, Déborah Fyander parut sur l'escalier.

– Je suis revenu, Déborah ! cria d'en bas M. Clare, je peux donc aider Tess pour l'écrémage ; et comme vous êtes très fatiguée, j'en suis sûr, vous n'aurez pas besoin de descendre avant l'heure de traire.

Il est probable que le lait de Talbothays ne fut pas fort bien écrémé cet après-midi-là. Tess était dans un état de rêve où les objets familiers apparaissaient à leur place avec leurs lumières et leurs ombres, mais sans contours particuliers. Chaque fois qu'elle mettait l'écumoire sous la pompe pour la rafraîchir avant de s'en servir, sa main tremblait, car telle était l'ardeur de son amour qu'elle semblait fléchir sous le poids comme une plante sous un soleil trop brûlant. Alors Clare la pressait contre lui, et quand elle avait fini de passer l'index autour des jarres pour séparer le bord de la crème, il le nettoyait à la façon primitive, car

les manières sans gêne de Talbothays lui étaient fort commodes en ce moment.

– Je puis aussi bien vous le dire aujourd'hui que plus tard, chérie, reprit-il doucement... Je désire vous demander quelque chose de très pratique, à quoi j'ai pensé depuis ce jour de la semaine dernière dans les prés ; il faudra bientôt que je me marie et, voyez-vous, comme fermier j'aurai besoin d'une femme qui s'entende à diriger une ferme. Voulez-vous être cette femme, Tessy ?

Il le lui disait de cette façon pour qu'elle ne pût s'imaginer qu'il cédait à un mouvement que blâmerait ensuite sa raison. Elle fut toute bouleversée. Elle s'était soumise au résultat inévitable de leur vie en commun, la nécessité de l'aimer ; mais elle n'avait pas compté sur cette soudaine conclusion, que Clare, il est vrai, ne pensait pas à lui présenter si tôt. Avec une amère souffrance, comparable à l'agonie des derniers moments, elle murmura les mots qu'en femme d'honneur elle devait répondre et avait juré de répondre.

– Oh ! Monsieur Clare, je ne puis être votre femme. Je ne puis pas !

Son cœur semblait se briser au son de ces paroles résolues et, dans sa douleur, elle courba la tête.

– Mais Tess ! dit-il, stupéfait de sa réponse et la serrant encore plus avidement contre lui... Dites-vous non ? Sûrement vous m'aimez ?

– Oh ! oui, oui. Et je voudrais être à vous plus qu'à tout autre, répliqua la douce et honnête voix de la jeune fille affligée... Mais je ne peux pas vous épouser.

– Tess, dit-il, la tenant à distance. Vous êtes fiancée à un autre ?

– Non, non.

– Alors pourquoi me refusez-vous ?

– Je ne peux pas me marier. Je n'y ai jamais pensé, je ne peux pas. Je veux seulement vous aimer.

– Mais, pourquoi ?

Contrainte à un faux-fuyant, elle balbutia :

– Votre père est pasteur et votre mère serait fâchée si vous épousiez quelqu'un comme moi. Elle doit tenir à ce que vous épousiez une dame.

– Allons donc ! je leur ai parlé à tous deux. C'est en partie pour cela que je me suis rendu à la maison.

– Je sens que je ne peux pas, jamais, jamais ! répétait-elle comme un écho.

– Est-ce trop soudain de vous le demander ainsi, ma mignonne ?

– Oui, je ne m'y attendais pas.

– Laissons cela si vous le voulez, Tessy, je vous donnerai du temps. C'était trop précipité de vous en parler aussitôt revenu. Je n'y ferai pas allusion d'ici à quelques jours.

Elle reprit l'écumoire brillante, la tint sous la pompe et recommença la besogne. Mais quoi qu'elle fît, elle ne put trouver l'exacte épaisseur de la crème avec la dextérité nécessaire. Parfois elle coupait le lait, d'autres fois l'air. Elle voyait à peine et ses yeux étaient brouillés de deux larmes, causées par un chagrin qu'il lui serait à jamais impossible d'expliquer.

– Je ne peux pas écrémer, je ne peux pas ! dit-elle en se détournant de lui.

Pour ne pas l'agiter, ni la gêner plus longtemps, Clare, plein de douceur, se mit à parler de choses générales.

– Vous vous méprenez tout à fait sur mes parents. Ce sont les gens les plus simples du monde et sans aucune ambition ; ils appartenaient à l'école évangélique dont il reste peu de partisans. Tessy, êtes-vous évangélique ?

– Je ne sais pas.

– Vous allez très régulièrement à l'église, et notre pasteur d'ici n'est guère de la Haute Église, me dit-on.

Les idées de Tess sur les opinions du ministre de la paroisse qu'elle entendait toutes les semaines paraissaient encore plus vagues que celles de Clare, qui ne l'avait jamais entendu.

– Je voudrais pouvoir mieux fixer mon attention sur ce que j'entends, dit-elle comme réflexion générale peu risquée... J'en ai souvent beaucoup de regret.

Elle parlait si simplement qu'Angel, au fond du cœur, était sûr que son père ne s'opposerait pas à elle pour des motifs religieux, quand bien même elle fût ignorante de ses propres opinions. Il savait qu'en réalité les croyances confuses dont elle était imbue depuis l'enfance étaient (si elles étaient quelque chose) puseyistes dans la lettre et panthéistes dans l'esprit. Qu'elles fussent ou non confuses, le dernier de ses désirs était de les troubler...

Il continua à parler des incidents de sa visite, du genre de vie de son père, de son zèle pour ses principes. Elle se calma et sa main devint plus sûre. À mesure qu'elle finissait un récipient, il la suivait et enlevait la bonde pour en laisser sortir le petit-lait.

– Il m'a semblé que vous aviez l'air un peu abattu quand vous êtes rentré ? se risqua-t-elle à dire, anxieuse d'éloigner le sujet qui la concernait.

– Oui, c'est que mon père m'a beaucoup parlé de ses ennuis et de ses difficultés et ce sujet tend toujours à m'attrister. Il est

si plein de zèle qu'il se fait souvent injurier et rudoyer par des gens d'opinions différentes, et il m'est pénible de penser qu'un homme de son âge subit des humiliations, d'autant que je crois la ferveur plutôt nuisible quand elle est poussée aussi loin. Il vient de me raconter une scène fort désagréable où il a joué tout récemment un rôle. Une société de missions l'avait chargé de prêcher dans le voisinage de Trantridge, à une soixantaine de kilomètres d'ici, et il crut de son devoir de faire des remontrances à un jeune débauché qu'il rencontra dans ces parages, un fils de propriétaire, dont la mère est aveugle. Mon père apostropha directement le jeune homme, ce qui causa toute une histoire. Sans doute il était absurde de sa part de faire auprès d'un inconnu une tentative aussi évidemment inutile. Mais quand il pense que tel est son devoir, il s'y conforme, à propos ou hors de propos, et, naturellement, il s'est fait beaucoup d'ennemis, non seulement chez les gens tout à fait vicieux, mais chez ceux qui aiment la vie facile et ont horreur d'être troublés. Il dit qu'il se glorifie de ce qui est arrivé et que du bien peut en sortir ; mais je voudrais qu'il ne s'usât pas ainsi, maintenant qu'il se fait vieux, et qu'il laissât ces pourceaux à leur bauge.

Le visage de Tess s'était durci et flétri et sa bouche vermeille était devenue tragique ; mais elle ne tremblait plus. Clare, pensant de nouveau à son père, ne l'observait pas attentivement ; ils terminèrent ainsi la rangée de jarres pleines de liquide et les avaient toutes vidées, quand les autres servantes revinrent prendre les seaux et Deb arriva pour nettoyer à l'eau bouillante les récipients avant de les remplir du lait frais.

Au moment où Tess se disposait à s'en aller aux champs traire les vaches, il lui dit tendrement.

– Et ma question, Tessy ?

– Oh ! non, non répliqua-t-elle avec un grave désespoir, comme si l'allusion à D'Urberville lui avait de nouveau fait entendre le tumulte de son passé... Cela ne peut pas être.

Elle sortit dans les prés et rejoignit les autres d'un bond, comme si elle s'efforçait de chasser au grand air sa triste contrainte. Les jeunes filles se dirigèrent ensemble vers l'endroit où les vaches paissaient dans le pré le plus éloigné, et le groupe s'avançait avec la grâce hardie de créatures sauvages, le mouvement insouciant et libre de femmes habituées à l'espace illimité, s'abandonnant à l'air comme un nageur à la vague.

XXVIII

Le refus, bien qu'il fût inattendu, ne découragea pas sérieusement Angel. Son expérience des femmes était suffisante pour deviner que le « non » est souvent l'avant-propos du « oui », mais elle ne l'était pas assez pour se rendre compte que, dans ce cas, les hésitations de la pudeur n'avaient rien à voir à la réponse de Tess. La permission de lui faire la cour, qu'elle lui avait déjà accordée, le rassurait, car il ne savait pas que, dans les champs et les pâturages, ce n'est point du temps perdu que de soupirer gratis ; l'amour y est plus souvent accepté inconsidérément et pour son seul et doux charme que dans les demeures soucieuses et inquiètes des ambitieux, où la jeune fille brûle de s'établir et oublie de rechercher sainement la passion comme fin.

– Tess, pourquoi m'avez-vous dit non de cette façon catégorique ? lui demanda-t-il quelques jours après.

Elle tressaillit.

– Ne me le demandez pas. Je vous ai dit pourquoi en partie. Je ne suis pas assez bonne..., pas assez digne.

– Comment ? Vous n'êtes pas assez belle dame ?

– Oui..., quelque chose comme cela, murmura-t-elle, votre famille me mépriserait.

– En vérité, vous vous méprenez sur eux, sur mon père et ma mère. Quant à mes frères, je m'en soucie peu.

Il la serra dans ses bras pour l'empêcher de s'esquiver.

– Allons, ce n'était pas votre intention, ma douce amie ? Je suis sûr que non. Vous m'agitez à tel point que je ne puis lire ni

jouer, que je ne puis rien faire. Je ne suis pas pressé, Tess..., mais je veux savoir, je veux entendre de vos chaudes lèvres que vous serez quelque jour à moi... quand vous voudrez, mais quelque jour.

Elle ne put que secouer la tête et détourner les yeux. Clare la regardait attentivement, étudiait les traits de son visage, comme si c'étaient des hiéroglyphes. La réponse semblait sincère.

– Alors je ne devrais pas vous tenir ainsi, n'est-ce pas ?... Je n'ai aucun droit sur vous..., aucun droit de vous rechercher ou de me promener avec vous ? Dites-le-moi honnêtement, Tess, aimez-vous un autre homme ?

– Comment pouvez-vous le demander ? dit-elle, se contenant toujours.

– J'étais presque sûr que non. Mais alors, pourquoi me repoussez-vous ?

– Je ne vous repousse pas. Je suis heureuse de vous entendre dire que vous m'aimez, et vous pouvez toujours me le dire quand vous êtes avec moi, et vous ne m'offenserez jamais.

– Mais vous ne voulez pas m'accepter pour mari ?

– Oh ! c'est différent... c'est pour votre bien, en vérité, très cher aimé ! Oh ! croyez-moi, c'est seulement pour vous ! Je ne veux pas me donner le grand bonheur de vous promettre d'être à vous... parce que je suis sûre que je ne dois pas le faire.

– Mais vous me rendriez heureux !

– Ah !... vous le pensez, mais vous ne savez pas.

À ces moments-là, supposant qu'elle refusait parce qu'elle se croyait trop inférieure pour être la femme d'un homme comme lui, il lui disait qu'elle était remarquablement intelligente et d'esprit fort prompt, et c'était vrai : grâce à sa vivacité

naturelle et à son admiration pour lui, elle lui avait pris à un point surprenant son vocabulaire, son accent et des bribes de ses connaissances.

Après ces tendres combats et la victoire de Tess, elle s'en allait toute seule sous la vache la plus éloignée, s'il était l'heure de traire, ou au milieu des laiches, ou bien dans sa chambre si elle avait un instant de loisir, et elle s'y lamentait en silence une minute à peine après son refus, en apparence si froid.

La lutte était terrible ; son propre cœur était si fort de connivence avec celui d'Angel ! Deux cœurs ardents contre une pauvre petite conscience ! Elle essayait de fortifier sa résolution par tous les moyens possibles. Quand elle était venue à Talbothays, son parti était pris. Pour rien au monde, elle ne consentirait à une action que son mari pourrait déplorer plus tard ; et elle ne croyait pas devoir rejeter maintenant ce que sa conscience avait décidé pour elle quand son esprit était impartial.

« Pourquoi n'y a-t-il pas quelqu'un pour tout lui raconter ? » se disait-elle… C'était seulement à une quinzaine de lieues d'ici. « Pourquoi n'est-ce pas venu jusqu'à Talbothays ? Quelqu'un doit le savoir. »

Pourtant, personne ne semblait le savoir ; personne ne le lui racontait.

Pendant deux ou trois jours, ils ne se dirent rien de plus. Elle devinait à l'air triste de ses compagnes de chambre qu'elles la considéraient, non seulement comme la favorite, mais comme l'élue. Mais elles-mêmes pouvaient voir que Tess ne s'était pas mise sur le chemin d'Angel. À aucune époque, Tess n'avait senti la trame de sa vie si nettement mêlée de plaisir et de peine.

Le jour où on fit le fromage, ils restèrent encore seuls ensemble. Le laitier y avait lui-même prêté la main ; depuis peu, M. Crick et sa femme semblaient soupçonner l'intérêt mutuel que se portaient les jeunes gens, bien que le soupçon fût des

plus légers, grâce à leur circonspection. En tout cas, le fermier les laissa tous les deux.

Ils étaient en train de diviser les masses de lait caillé avant de les mettre dans les cuves. On eût dit qu'ils émiettaient du pain en large quantité et, dans la blancheur immaculée du caillé, les mains de Tess Durbeyfield semblaient du rosé des roses. Angel, qui remplissait les cuves de poignées de caillé, s'interrompit soudain et posa les mains à plat sur celles de Tess. Les manches de la jeune fille étaient retroussées bien au-dessus du coude ; il se pencha et baisa la saignée de son bras satiné. Bien qu'en ces premiers jours de septembre la chaleur fût étouffante, ce bras, à force de barboter dans le caillé, était à sa bouche aussi froid et humide qu'un champignon nouvellement cueilli et avait le goût du petit-lait. Mais elle était devenue sensitive à tel point que le contact accéléra son pouls ; le sang reflua au bout de ses doigts et ses bras frais devinrent soudain brûlants. Puis, comme si son cœur s'était dit : À quoi bon maintenant la réserve ? La vérité est toujours la vérité, aussi bien, entre un homme et une femme qu'entre un homme et un autre homme ! elle leva ses yeux, qui rayonnèrent de dévouement, sur ceux d'Angel, tandis que sa lèvre se soulevait en un tendre demi-sourire.

– Savez-vous pourquoi j'ai fait cela, Tess ? dit-il.

– Parce que vous m'aimez beaucoup !

– Oui, et pour préparer une nouvelle prière !

– Encore !

Elle semblait craindre soudain que sa résistance ne fût brisée par son propre désir.

– Oh ! Tessy, continua-t-il. Je ne puis pas m'imaginer pourquoi vous êtes si tourmentante ? Pourquoi me désappointer ainsi ?... Vous me paraissez presque une coquette, sur mon âme, une coquette de la plus belle eau des villes ; elles sont tout feu ou tout glace comme vous ; et c'est bien la dernière chose que je

m'attendais à trouver dans la retraite de Talbothays !... Et pourtant, chère aimée, s'empressa-t-il d'ajouter, voyant que cette remarque l'avait touchée au vif, je sais que vous êtes la créature du monde la plus honnête, la plus immaculée ! Aussi, comment puis-je vous supposer coquette ? Tess, pourquoi l'idée d'être ma femme vous déplaît-elle, si vous m'aimez comme vous semblez m'aimez ?

– Je n'ai jamais dit que l'idée me déplaisait ; et je n'ai jamais pu le dire, parce que ce n'est pas vrai.

L'effort devenait maintenant insupportable ; ses lèvres tremblaient ; elle dut s'en aller ; Clare était si peiné et si perplexe qu'il courut après elle et la rejoignit dans le couloir.

– Dites-moi, dites-moi, s'écria-t-il, la serrant avec passion, oublieux de ses mains pleines de caillé..., dites-moi que vous n'appartiendrez qu'à moi !

– Oui... Je vous le dirai, et vous donnerai une réponse définitive si vous me laissez partir maintenant... Je vous dirai... mes aventures... tout ce qui me concerne, tout !

– Vos aventures, chérie ? Oui, certainement, toutes celles que vous voudrez. – Il acquiesçait avec une tendre raillerie, la regardant en face... – Ma Tess a sans doute presque autant d'aventures que ce liseron sauvage qui, là-bas sur la haie du jardin, s'est ouvert ce matin, pour la première fois... Dites-moi ce que vous voudrez, mais ne me répétez plus cette horrible phrase que vous n'êtes pas digne de moi.

– J'essaierai... et je vous donnerai mes raisons, demain... la semaine prochaine.

– Disons dimanche.

– Oui, dimanche.

Enfin elle échappa et ne s'arrêta que dans le bosquet de saules étêtés au bas de l'enclos, où on ne pouvait la voir. Là, elle

se jeta sur le fouillis bruissant d'herbes de chiendent comme sur un lit et s'y tapit toute palpitante de misère, mais de misère interrompue par des élans passagers de joie que la crainte du résultat final ne pouvait complètement étouffer.

En réalité, elle glissait vers l'acquiescement ! Le souffle qui soulevait sa poitrine, les vagues de son sang, les pulsations tintant à son oreille, étaient comme des voix se joignant à la nature pour se révolter contre ses scrupules. L'accepter sans souci et sans réflexion, s'unir à lui à l'autel, ne rien révéler et risquer tout, saisir avidement la parfaite jouissance avant que les dents de fer de la douleur eussent le temps de se refermer sur elle... voilà ce que l'amour conseillait. Et, dans une sorte d'extase terrifiée, Tess devinait que, malgré ses mois solitaires d'expiation, de luttes, de méditation, de projets d'avenir isolé et austère, le conseil de l'amour prévaudrait.

L'après-midi était avancé et elle demeurait toujours sous les saules. Elle entendit le bruit des seaux qu'on enlevait des supports, le ouao-ouao ! qui accompagnait le rassemblement des vaches. Mais elle n'alla pas les traire. On aurait vu son agitation ; le fermier s'imaginant que l'amour seul en était la cause, l'aurait taquinée avec bonhomie et ce tourment lui aurait été insupportable. Son amant avait deviné sans doute l'état de fatigue et d'énervement où elle se trouvait et avait dû inventer une excuse pour elle, car personne ne la chercha ni ne l'appela.

À six heures et demie, le soleil s'abaissa sur l'horizon, pareil à une grande forge dans les cieux, puis bientôt, du côté opposé, se leva une lune monstrueuse comme une citrouille, devant laquelle les saules têtards se dressaient, déformés par la torture que leur imposaient des amputations incessantes et semblables à des monstres à chevelure épineuse.

Tess rentra et monta chez elle sans lumière.

C'était le mercredi ; le jeudi, Angel la regarda pensivement de loin mais sans l'importuner. Les filles qui restaient à la

ferme, Marianne et les autres, semblaient deviner que quelque chose de définitif se préparait, car, dans leur chambre commune, elles ne lui imposèrent aucune remarque.

Vendredi passa, puis samedi. C'était le lendemain.

– Je m'en vais céder, je dirai oui, je me laisserai aller à l'épouser, je ne peux pas m'en empêcher ! murmura-t-elle jalousement, toute haletante, la figure brûlante et enfouie dans son oreiller, en entendant cette nuit-là une des autres filles soupirer le nom d'Angel dans son sommeil. – Je ne peux pas supporter qu'il soit à une autre. Et pourtant c'est une faute envers lui et qui peut le tuer quand il le saura... oh ! mon cœur !... oh... oh... oh !...

XXIX

– Eh donc ! de qui croyez-vous que j'aie des nouvelles, – ce matin ? dit le laitier Crick, en se mettant à table le lendemain et fixant un regard finaud sur les serviteurs aux mâchoires remuantes... Allons ! qui croyez-vous que ce soit ?

L'un chercha à deviner, puis l'autre ; Mme Crick ne chercha pas, car elle le savait déjà.

– Eh bien, dit le fermier. C'est cette espèce de coureur et de feignant de Jack Dollop. Il a épousé une veuve ces derniers temps.

– Jack Dollop ? Faut-il ! dit un des hommes.

Le nom était resté dans le souvenir de Tess, car c'était celui de l'amant qui avait trahi son amie et avait été si rudement malmené dans la baratte par la mère de la jeune femme.

– Et a-t-il épousé la fille de la vaillante matrone, selon sa promesse ? demanda distraitement Clare, en tournant la page du journal qu'il lisait à la petite table où Mme Crick le bannissait toujours, parce qu'il était trop distingué.

– Lui, monsieur, allons donc ! il n'en avait jamais eu l'intention, répliqua le fermier... Comme je vous dis, c'est une veuve et qui avait de l'argent, à ce qu'il paraît, dans les cinquante livres par an, et c'est pour ça qu'il en tenait ; ils se sont mariés précipitamment et ensuite, elle lui a avoué qu'en se mariant elle perdait ses cinquante livres. Imaginez l'état d'esprit de mon beau monsieur à cette nouvelle ! Et la vie de chien et chat qu'ils mènent depuis ! Ça lui apprendra ! Par malheur, c'est la pauvre femme qui souffre la plus !

– Eh ! la sotte aurait dû lui dire plus tôt que le revenant de son premier homme viendrait l'ennuyer, dit Mme Crick.

– Oui, oui, répondit le fermier, incertain… Pourtant on peut bien voir ce qui en était. Elle désirait un chez-elle et ne voulait pas courir le risque de perdre son amoureux. Qu'en dites-vous, les petites ?

Il regardait la rangée de jeunes filles.

– Elle aurait dû lui dire juste au moment d'aller à l'église et comme ça, il n'aurait guère pu se retirer ! s'écria Marianne.

– Oui, elle l'aurait dû, Izz en convint.

– Elle aurait bien dû voir pour quoi il en tenait, et elle n'avait qu'à refuser, s'écria Retty nerveusement.

– Et qu'en dites-vous, ma petite ? demanda le fermier à Tess.

– Je pense qu'elle aurait dû… lui dire toute la chose… ou bien le refuser… je ne sais pas, répliqua Tess que le pain étouffait.

– Du diable si j'aurais fait l'un ni l'autre, dit Beck Knibbs, l'une des laitières mariées… En amour tout est de bonne guerre. Je l'aurais épousée juste comme elle et si, après, il m'avait dit un mot parce que je lui avais pas raconté ce qui me plaisait pas de raconter sur mon premier gars, je l'aurais flanqué par terre avec le rouleau à pâtisserie… un méchant petit bonhomme comme ça !… N'importe quelle femme le pourrait.

Tess se joignit par un misérable sourire et pour la forme au rire qui suivit cette saillie. Ce qui, pour eux, n'était que comédie était tragédie pour elle et c'est à peine si elle pouvait supporter leur hilarité. Elle se leva bientôt de table et, songeant que Clare la suivrait, s'en alla le long d'un petit sentier serpentin qui se dirigeait tantôt à droite tantôt à gauche des canaux d'irrigation jusqu'au cours principal du Var. En amont de la rivière, on avait

coupé les herbes aquatiques qui descendaient au fil de l'eau, îles mouvantes de vertes renoncules presque assez grandes pour qu'elle pût y voguer ; de longues mèches s'étaient fixées contre les pieux enfoncés pour empêcher les vaches de traverser la rivière.

Oui, voilà ce qui la faisait souffrir ! On se demandait si une femme devait raconter son histoire… et cette question, pour elle, la plus lourde des croix, n'était qu'amusement pour les autres. C'était comme si l'on riait d'un martyre.

– Tessy ! – On l'appelait par-derrière, et Clare, sautant par-dessus la rigole, était debout près d'elle… – Ma femme, bientôt !

– Non, non, je ne puis pas… pour vous, oh ! Monsieur Clare, pour vous, je dis non !

– Tess !

– Je dis encore non, répéta-t-elle.

Il ne s'y était pas attendu et, après les premiers mots, avait passé légèrement le bras autour de sa taille, sous sa natte pendante. Les jeunes servantes portaient le dimanche matin leurs cheveux flottants sur le dos, avant d'en faire un très haut édifice pour aller à l'église, coiffure impossible pour traire, la tête appuyée contre la vache.

Si elle avait dit oui au lieu de non, il l'aurait embrassée. C'était son intention évidente ; mais ce refus déterminé retint son cœur scrupuleux. Leur vie commune et leur camaraderie de tous les instants donnaient à Tess un tel désavantage dans ces relations forcées qu'il aurait cru abuser d'elle en la pressant par de douces caresses, alors qu'il aurait pu le faire honnêtement si elle avait été plus capable de l'éviter. Il lâcha la taille de Tess, un moment emprisonnée dans ses bras, et se priva du baiser.

Ce geste fut décisif. L'histoire de la veuve racontée par le fermier avait seule donné à Tess la force de le refuser cette fois-

ci, et un autre instant aurait triomphé d'elle. Mais Angel ne dit plus rien, il prit un air perplexe et s'éloigna.

Chaque jour, ils se rencontraient, un peu moins constamment, et deux ou trois semaines s'écoulèrent ainsi. La fin de septembre approcha et alors elle vit dans les yeux de Clare qu'il allait renouveler sa demande.

Il avait maintenant résolu de procéder de façon différente, comme si les refus de Tess lui paraissaient, après tout, simple pudeur de jeune fille, effrayée par la nouveauté de l'offre. Et l'agitation de Tess, ses manières évasives toutes les fois que le sujet était discuté entre eux, semblaient donner raison à Clare. Aussi joua-t-il un jeu plus adroit. Sans jamais aller plus loin que les paroles, sans jamais tenter d'autres caresses, il lui fit une cour obstinée, à mi-voix, en accents aussi doux que le murmure du lait jaillissant, auprès des vaches, ou à l'heure de l'écrémage, ou tandis que se faisait le fromage ou le beurre, parmi les poules couveuses ou les cochons et leur portée. Jamais petite laitière n'avait été ainsi courtisée et par un homme comme lui.

Tess savait qu'elle céderait. Ni le sentiment religieux d'une certaine validité morale dans sa première union, ni le désir consciencieux d'être sincère, ne pouvaient y résister plus longtemps. Elle l'aimait avec tant de passion, à ses yeux il était si divin ! Sa nature instinctivement raffinée réclamait cette direction tutélaire. Elle avait beau se dire : « Je ne peux jamais être sa femme », ces paroles étaient vaines ; et c'était justement une preuve de faiblesse que de répéter ce que la forme calme n'aurait jamais pris la peine de formuler. Quand Angel reprenait l'éternel sujet, les accents de sa voix l'agitaient d'un bonheur terrifiant et elle brûlait et craignait de se rétracter. Il lui semblait (quel homme ne donne pas cette illusion !) devoir si bien l'aimer, la chérir et la défendre toujours et contre tout, malgré changements, accusations, révélations, que sa mélancolie se dissipait à la chaleur de cet amour.

Pendant ce temps, l'équinoxe approchait et, bien qu'il fît encore beau, les jours étaient beaucoup plus courts. Les gens de la ferme s'étaient remis depuis longtemps à travailler le matin à la lumière des bougies, et ce fut alors, entre trois et quatre heures, que Clare renouvela sa prière.

Elle avait, comme d'habitude, couru en robe de nuit à sa porte pour l'appeler ; puis était retournée s'habiller et avertir les autres et, dix minutes après, se retrouvait au haut de l'escalier, la bougie à la main. Au même instant, il descendait ses échelons en manches de chemise et, étendant le bras, lui barrait le palier.

– Allons, mademoiselle la coquette, avant de descendre ! fit-il d'un ton péremptoire... Voilà quinze jours que je n'ai parlé et cela ne peut durer plus longtemps. Il faut que vous me disiez quelle est votre intention ou je devrai quitter la maison. Ma porte était entrebâillée tout à l'heure et je vous ai vue. Pour votre propre sécurité, il faut que je m'en aille. Vous ne savez pas ? Eh bien, est-ce oui, enfin ?

– Je viens tout juste de me lever, monsieur Clare, et c'est trop tôt pour m'entreprendre, dit-elle, boudeuse. Vous n'avez pas besoin de m'appeler coquette. C'est cruel et ce n'est pas vrai. Attendez jusqu'à tantôt. Je vous en prie, attendez à tantôt. Vrai, j'y penserai sérieusement tout ce temps-là. Laissez-moi descendre.

Elle avait un peu l'air de la coquette qu'il l'accusait d'être, tenant la bougie de travers et essayant par un sourire de cacher le sérieux de ses paroles.

– Appelez-moi Angel et pas M. Clare.

– Angel.

– Angel, cher aimé..., pourquoi pas ?

– Cela voudrait dire que j'accepte, n'est-ce pas ?

– Cela voudrait dire seulement que vous m'aimez, même si vous ne pouvez m'épouser, et vous avez été assez bonne pour l'admettre depuis longtemps.

– Très bien, alors, Angel cher aimé, s'il le faut, murmura-t-elle, regardant sa bougie, les lèvres espiègles malgré son incertitude.

Clare avait résolu de ne pas l'embrasser avant d'avoir obtenu sa promesse ; pourtant, à la vue de Tess, sa robe de travail gentiment retroussée, ses cheveux négligemment entassés sur sa tête en attendant qu'elle pût les arranger une fois sa besogne faite, il oublia sa résolution et posa un instant les lèvres sur sa joue. Elle descendit très vite sans se retourner et sans dire un seul mot.

Les autres servantes étaient en bas. À l'exception de Marianne, elles dirigèrent sur le couple des yeux ardents et soupçonneux, à la triste lueur jaune des bougies, qui contrastait avec les premières et froides traces de l'aube.

L'écrémage terminé, chaque jour moins important, puisque le lait diminuait à l'approche de l'automne, Retty et les autres sortirent de la maison ; les amoureux suivirent.

– Nos vies frémissantes sont si différentes des leurs, n'est-ce pas ? lui dit-il rêveusement, en regardant les trois silhouettes qui allaient devant lui d'un pas léger dans la pâleur glaciale du jour naissant.

– Pas si différentes, je crois, dit-elle.

– Pourquoi le croyez-vous ?

– Il y a très peu de femmes dont la vie ne soit pas... frémissante, répliqua Tess, s'arrêtant à ce mot comme s'il la frappait. – Il y a dans ces trois-là plus que vous ne pensez.

– Qu'y a-t-il en elles ?

– Presque chacune d’elles serait... serait peut-être pour vous une meilleure femme que moi... Et peut-être qu’elles vous aimeraient aussi bien que moi... presque.

– Oh ! Tessy.

Elle montra quel exquis soulagement c’était pour elle d’entendre l’impatiente exclamation de Clare, bien qu’elle eût si intrépidement résolu de laisser sa générosité faire contre elle-même une dernière tentative. Maintenant c’était fini, elle n’aurait plus la force de s’immoler une seconde fois.

Une aide du dehors les rejoignit et ils ne parlèrent plus du sujet de leurs préoccupations.

Dans l’après-midi, des hommes et des filles de la laiterie descendirent comme d’habitude aux prés, pour traire plusieurs des vaches qui ne rentraient pas à l’étable. Le lait devenait plus rare à mesure que l’époque du vêlage approchait, et les aides loués pour la saison d’abondance avaient été congédiés.

L’ouvrage avançait sans hâte. Chaque plein seau était versé dans les hautes boîtes à lait placées sur une grande carriole qu’on avait amenée ; les vaches une fois traites s’en allaient d’un pas traînant. Le laitier Crick, qui était là avec les autres et dont la blouse paraissait d’un blanc miraculeux sur le ciel plombé du soir, regarda soudain sa lourde montre.

– Mais ! il est plus tard que je ne pensais ! dit-il. Cristi ! Nous ne serons pas à l’heure avec ce lait à la station, si nous n’y prenons garde. Nous n’avons pas le temps aujourd’hui de le ramener à la maison pour le mélanger avec le reste avant de l’envoyer ; faut qu’il aille à la gare directement d’ici. Qui veut le conduire ?

M. Clare s’offrit, bien que ce ne fût pas son affaire, et pria Tess de l’accompagner. La soirée, quoique sans soleil, avait été chaude et d’une lourdeur humide pour la saison, et Tess était sortie seulement avec sa capeline, les bras nus et sans casaquin ;

certainement elle n'était pas habillée pour une course en voiture. Elle répliqua donc par un regard jeté sur son costume sommaire. Mais Clare insista doucement. Elle acquiesça, en donnant au fermier son seau et son escabeau pour les remporter à la maison, et monta dans la carriole près de Clare.

XXX

Au déclin du jour, ils suivaient la route plate à travers les prés grisâtres qui s'étendaient au loin sur une distance de plusieurs kilomètres, encadrés à l'extrême limite de l'horizon par les pentes abruptes et sombres de la lande d'Egdon. Au sommet s'élevaient des bouquets et des bandes de pins, dont les cimes dentelées semblaient les créneaux de tours couronnant des châteaux enchantés aux noires façades.

Ils étaient si absorbés par le sentiment d'être tout près l'un de l'autre qu'ils restèrent longtemps sans dire un mot. Le silence n'était rompu que par le gloussement du lait dans les grands pots placés derrière eux. Le chemin qu'ils suivaient était si solitaire que les noisettes étaient restées aux branches jusqu'à ce qu'elles glissassent de leurs coques et que les mûres pendaient en lourdes grappes. De temps en temps, Angel enroulait la lanière de son fouet autour de l'une d'elles, l'arrachait et la donnait à sa compagne.

Bientôt, quelques gouttes de pluie tombèrent du ciel terne, annonçant une averse ; l'air stagnant du jour se changea en une brise capricieuse qui se jouait autour de leur visage ; le glacis vif-argent des rivières et des étangs disparut ; de vastes miroirs de lumière, ils se transformèrent en nappes de plomb sans éclat dont la surface était pareille à une râpe.

Mais Tess n'y faisait pas attention. Sa figure, dont la carnation naturelle était légèrement brunie par la saison, avait pris une teinte plus foncée depuis que les gouttes de pluie la fouettaient ; ses cheveux, qui s'étaient comme d'habitude à moitié défaits pendant qu'elle s'appuyait contre des vaches, s'échappaient à demi de sa capeline de calicot ; la pluie commençait à les rendre gluants et à leur donner l'aspect d'algues marines.

– Je crois que je n'aurais pas dû venir, murmura-t-elle en regardant le ciel.

– Je suis fâché qu'il pleuve, dit-il, mais comme je suis heureux de vous voir ici !

L'Egdon lointain disparaissait peu à peu sous la gaze liquide. La soirée s'assombrissait et, comme les routes étaient coupées par des barrières, ils étaient obligés d'aller au pas. L'air avait fraîchi.

– J'ai grand peur que vous ne preniez froid, n'ayant rien pour vous couvrir les bras et les épaules, dit-il... Glissez-vous tout près de moi et peut-être que cette petite pluie fine ne vous fera pas de mal. Je serais même plus fâché si je ne pensais que la pluie vient à mon aide.

Elle se glissa imperceptiblement plus près de lui et il l'enveloppa d'une grande pièce de toile à voile qui servait quelquefois à protéger du soleil les pots à lait.

– Maintenant tout va bien. Oh ! non. La pluie me coule un peu dans le cou et doit couler encore plus dans le vôtre. Voilà qui est mieux. Vos bras sont comme du marbre mouillé, Tess, essuyez-les avec la toile. Maintenant, si vous restez tranquille, nous ne recevrons plus une goutte de pluie ! Eh bien, chérie, ma question ? Cette question d'ancienne date ?

Pendant quelque temps, rien ne répondit que le claquement des sabots du cheval sur la route humectée par la pluie et les gloussements du lait dans les pots.

– Vous rappelez-vous ce que vous avez promis ?

– Oui, répondit-elle.

– Avant de revenir à la maison, n'est-ce pas ?

– J'essaierai...

Alors, il ne dit plus rien.

En continuant leur route, ils virent la ruine d'un vieux manoir du temps du roi Charles se dessiner sur le ciel ; ils le dépassèrent.

– Voilà une vieille demeure curieuse, dit-il pour la distraire... C'est l'un des nombreux châteaux qui appartenaient à une ancienne famille normande, autrefois très puissante dans le comté, les D'Urberville. Je ne passe jamais devant une de leurs résidences sans penser à eux. Il y a quelque chose de fort triste dans l'extinction d'une famille célèbre, même si sa célébrité est toute féodale, violente et tyrannique.

– Oui, dit Tess.

Ils s'avançaient lentement vers une faible lumière qui commençait à paraître dans l'ombre environnante. Le jour, une blanche traînée de vapeurs irrégulières sur le fond vert sombre indiquait par intervalles les contacts intermittents et passagers de la vie moderne avec ces solitudes. La civilisation allongeait jusque-là, trois ou quatre fois par jour, ses antennes de vapeur, pour les retirer vivement, comme si elles avaient touché quelque chose d'antipathique.

Ils atteignirent la lueur, qui venait d'une lampe fumeuse dans la petite gare, étoile terrestre assez misérable, mais, dans un sens, plus importante pour la laiterie de Talbothays et pour l'humanité que ces étoiles célestes avec lesquelles elle faisait un si piteux contraste.

Les bidons de lait furent déchargés sous la pluie et Tess se mit à l'abri d'un houx voisin. Puis survint le sifflement du train qui, presque silencieux, s'arrêta sur les rails mouillés ; les bidons de lait furent rapidement lancés un à un dans le wagon et la lumière de la machine éclaira une seconde la silhouette de Tess Durbeyfield, immobile sous le grand houx. Rien ne pouvait sembler plus étranger d'aspect aux roues et aux leviers que cette

jeune fille ignorante et naïve, en robe de calicot toute simple, la capeline de cotonnade retombant sur le front, les bras ronds et nus, le visage et la chevelure trempés de pluie, dans la pose indécise et gracieuse d'un léopard familier en arrêt.

Elle remonta près de son amant avec la muette obéissance qui caractérise à certains instants les natures passionnées et, quand ils se furent enveloppés de nouveau jusqu'aux oreilles dans la toile à voile, ils se replongèrent dans la nuit maintenant épaisse. Tess vibrait si curieusement à toutes les impressions que son esprit était encore occupé de ces quelques minutes de contact avec le tourbillon du progrès matériel.

– Les habitants de Londres le boiront demain à déjeuner, n'est-ce pas ? demanda-t-elle... Des étrangers que nous n'avons jamais vus ?

– Oui... je le suppose... Ils ne le boiront pas comme nous l'avons envoyé, mais affaibli, pour qu'il ne leur monte pas à la tête.

– Des gens de la noblesse, et des ambassadeurs et des soldats, des belles dames et des marchandes et des bébés qui n'ont jamais vu de vaches ?

– Mon Dieu, oui.

– Qui ne savent rien de nous, ni d'où ça vient et qui ne pensent guère que nous avons fait quatre kilomètres cette nuit, par la pluie, à travers la lande, pour qu'ils le reçoivent à temps.

– Nous ne sommes pas venus seulement pour ces précieux habitants de Londres, nous sommes venus un peu pour notre propre compte, pour cette affaire qui nous met en souci et avec laquelle, chère Tess, vous allez en finir, j'en suis sûr. Laissez-moi vous présenter maintenant la chose de cette façon. Vous m'appartenez déjà, vous le savez... de cœur, veux-je dire, n'est-ce pas ?

– Vous le savez aussi bien que moi, oh ! oui… oui.

– Alors si votre cœur m'appartient, pourquoi pas votre main ?

– C'est seulement à cause de vous, à cause d'une certaine question. J'ai quelque chose à vous dire.

– Mais supposez que ce soit entièrement pour mon bonheur et aussi dans mon intérêt matériel ?

– Oh ! oui, si c'est pour votre bonheur et dans votre intérêt. Mais ma vie avant de venir ici… Je veux…

– Eh bien, c'est dans mon intérêt aussi bien que pour mon bonheur. Si j'ai une ferme très importante, soit ici, soit aux colonies, vous serez pour moi une femme inappréciable, bien supérieure à celle que j'aurais prise dans un des plus grands châteaux du pays. Ainsi, je vous en prie, je vous en supplie, chère Tessy, ôtez-vous de l'esprit que vous me gênerez dans ma carrière.

– Mais mon histoire ? Je veux que vous la sachiez, il faut que vous me laissiez vous la raconter… vous ne m'aimerez plus tant !

– Racontez-la si vous le désirez, chérie. Allons, cette précieuse histoire ! Oui, je suis née à tel endroit, en l'an de grâce…

– Je suis née à Marlott, dit-elle saisissant pour s'aider des mots qu'il avait dits à la légère…, et j'y ai grandi. J'étais en sixième quand j'ai quitté l'école et on disait que je ferais une bonne maîtresse ; et il était décidé que j'en serais une. Mais nous avions du tourment dans la famille. Père n'était pas très travailleur et il buvait un peu.

– Oui, oui, pauvre enfant ! Rien de nouveau !

Il l'attira plus près de lui encore.

– Et puis... il y a quelque chose de très extraordinaire à propos de cela... à propos de moi... Je... j'ai...

Tess était haletante.

– Oui, chérie, n'ayez pas peur, cela ne fait rien.

– Je... je ne suis pas une Durbeyfield, mais une D'Urberville ; je descends de la même famille que les propriétaires de la vieille maison devant laquelle nous avons passé. Et maintenant, nous ne sommes plus rien du tout.

– Une D'Urberville ? Vraiment ! Et c'est là tout le tourment, chère Tess ?

– Oui, répondit-elle d'une voix éteinte.

– Eh bien ! Pourquoi, le sachant, vous aimerais-je moins ?

– Le fermier m'a dit que vous haïssiez les vieilles familles.

Il se mit à rire.

– Mon Dieu, c'est vrai, dans un sens. Je hais ce principe aristocratique de la noblesse du sang et je pense que les seules généalogies respectées par notre raison doivent être toutes spirituelles, celles des sages et des gens de bien, sans égard à la paternité corporelle. Mais cette nouvelle a beaucoup d'intérêt pour moi... Vous ne pouvez vous imaginer à quel point ! Vous-même n'éprouvez-vous pas quelque satisfaction à être d'une race si connue ?

– Non, je trouve que c'est triste ; surtout depuis que je suis venue ici et que j'ai appris combien de ces collines et de ces champs appartenaient à la famille de mon père. Mais d'autres collines et d'autres champs appartenaient à la famille de Retty et peut-être d'autres à celle de Marianne, de sorte que je n'y attache pas grande valeur.

– Oui... il est surprenant de penser combien de ceux qui maintenant cultivent le sol en étaient autrefois propriétaires... et je m'étonne parfois qu'une certaine classe de politiciens ne tirent aucun parti de ce fait ; mais ils ne semblent pas le connaître... Je m'étonne de n'avoir pas vu la ressemblance de votre nom avec celui des D'Urberville et de n'en avoir pas découvert l'altération manifeste. Et c'était là le secret ?

Elle n'avait pas avoué. Au dernier moment, son courage avait faibli, elle avait eu peur qu'il ne lui reprochât de ne l'avoir pas averti plus tôt, et l'instinct de la conservation l'avait emporté sur la sincérité.

– Naturellement, continuait l'inconscient Angel, j'aurais été heureux de savoir que vous descendiez exclusivement de cette classe du peuple anglais, patiente, muette, oubliée, et non de ces quelques égoïstes ambitieux qui se rendirent puissants aux dépens du reste. Mais mon affection pour vous me corrompt, Tess, ajouta-t-il en riant, et moi aussi, je deviens égoïste. Je me réjouis pour vous de votre naissance. Le monde est si désespérément snob que votre origine causera une différence appréciable dans la façon dont il vous recevra, quand je vous aurai épousée et que j'aurai fait de vous une femme instruite et cultivée comme j'en ai l'intention. Ma mère, elle aussi, la chère âme, en aura bien meilleure opinion de vous. Tess, dorénavant, il vous faut écrire votre nom correctement, D'Urberville.

– J'aime mieux l'autre façon.

– Mais il le faut, chérie. Grand Dieu ! Combien de millionnaires parvenus du jour au lendemain se précipiteraient dessus ! À propos, il y en a un de cet acabit qui a pris votre nom... Où en ai-je entendu parler ? Là-bas, dans le voisinage de La Chasse, je crois. Mais c'est l'homme avec qui mon père a eu une histoire que je vous ai racontée ! Quelle bizarre coïncidence !

– Angel, j'aimerais mieux ne pas prendre ce nom... Il porte malheur peut-être.

Elle était très agitée.

– Cette fois, Mme Thérèse D'Urberville, je vous tiens. Acceptez mon nom et vous échapperez au vôtre. Le secret est lâché ; pourquoi me refuseriez-vous plus longtemps ?

– Si j'étais certaine de vous rendre heureux en étant votre femme, et si vous croyez que vous désirez beaucoup, beaucoup, m'épouser !

– Mais oui, chérie, bien sûr !

– Je veux dire... c'est seulement parce que vous me désirez beaucoup et que vous pourriez à peine vivre sans moi, malgré mes fautes, qu'il me semblerait devoir dire oui.

– Vous direz oui..., vous le dites, je le sais. Vous serez à moi pour toujours !

– Oui !

Elle ne l'eût pas plus tôt dit qu'elle éclata en sanglots secs et pénibles, si violents qu'elle en semblait déchirée. Tess n'était point nerveuse et il en fut surpris.

– Pourquoi pleurez-vous, chérie ?

– Je ne puis dire... Je ne sais pas... Je suis si contente de penser... que je serai à vous et vous rendrai heureux.

– Mais cela ne ressemble pas beaucoup à du plaisir, ma Tessy !

– Je veux dire... je pleure parce que j'ai rompu mon vœu. J'avais dit que je mourrais sans m'être mariée.

– Mais si vous m'aimez, vous ne pouvez pas être fâchée que je sois votre mari ?

– Non, non, non ! mais, oh ! il y a des moments où je voudrais n'être jamais née !

– Cette fois, ma chère Tess, si je ne savais pas que vous êtes très surexcitée et très inexpérimentée, je dirais que cette remarque n'est pas flatteuse. Comment pouvez-vous souhaiter une chose pareille si vous tenez à moi ? Mais tenez-vous à moi ?... Je voudrais que vous me prouviez votre amour de quelque façon !

– Comment puis-je le prouver plus que je ne l'ai déjà fait ! s'écria-t-elle dans une folie de tendresse. Ceci le prouvera-t-il davantage ?

Elle lui jeta les bras autour du cou et, pour la première fois, Clare apprit ce que sont les baisers d'une femme passionnée sur les lèvres de celui qu'elle aime de tout son cœur et de toute son âme.

– Là ! croyez-vous maintenant ? demanda-t-elle toute rouge et s'essuyant les yeux.

– Oui, je n'en ai jamais vraiment douté... jamais jamais !

Ils allaient ainsi à travers les ténèbres, empaquetés dans la toile à voile, le cheval marchant à sa guise et la pluie leur fouettant le visage. Elle avait consenti. Elle aurait pu aussi bien commencer par là ; cet appétit de joie qui règne dans toute la création, cette force terrible qui entraîne l'humanité vers le but assigné comme le courant entraîne l'herbe impuissante, ne pouvait être réprimée par de vagues élucubrations sur les convenances sociales.

– Il faut que j'écrive à ma mère, dit-elle, cela ne vous fait rien ?

– Bien sûr que non, chère enfant. Vous êtes pour moi une vraie enfant, Tess, de ne pas savoir combien il est convenable d'écrire à votre mère en cette occasion et combien, de ma part, il serait mal de m'y opposer ! Où demeure-t-elle ?

– Au même endroit, à Marlott. De l’autre côté du val de Blackmoor.

– Ah ! mais alors je vous ai vue avant cet été ?...

– Oui, à cette danse sur l’herbe ; mais vous n’avez pas voulu danser avec moi. Oh ! j’espère tant que ce n’est pas de mauvais présage !

XXXI

Tess écrivit à sa mère, dès le jour suivant, une lettre très touchante et très pressante, et, à la fin de la semaine, la réponse lui parvint, de l'écriture indécise et antique de Joan Durbeyfield.

« *Chère Tess, j'écris ces quelques lignes dans l'Espoir qu'elles te trouveront en bonne santé, comme elles me laissent à présent, Dieu merci. Chère Tess, nous sommes tous heureux d'Apprendre que tu vas bientôt te marier pour de bon. Mais pour ce qui est de ta question, Tess, je dis entre nous, tout à fait en particulier, mais très net, que sous aucun prétexte tu ne dois dire un mot de votre Malheur Passé. Je n'ai pas dit tout à ton Père à cause qu'il était si fier de sa Responsabilité, et peut-être que ton Prétendu est pareil.*

« *Plus d'une femme, et des plus Relevées dans le pays, ont eu un malheur dans leur temps, et pourquoi est-ce que tu irais Crier le tien sous les toits puisqu'elles ne Crient pas le leur ? Aucune fille ne serait assez sotte pour cela, surtout que c'est depuis si longtemps et pas du tout de ta Faute. Je répondrais de même si tu me demandais cinquante fois. Et puis, tu ne devras pas l'oublier, sachant que c'est dans ta Nature Enfantine de dire tout ce que tu as dans le cœur, innocente que tu es ! Je t'ai fait promettre de ne jamais le laisser échapper ni par des paroles ni par des Actes, parce que j'avais en tête ton Bien, et tu me l'as promis solennellement en sortant de cette Porte. Je n'ai pas soufflé mot de cette question ni de ton mariage à venir à ton Père ; il en jaserait partout, le pauvre Innocent !*

« *Chère Tess, ne perds pas Courage, et nous avons l'intention de t'envoyer un Muid de Cidre pour ta Noce ; je sais qu'il n'y en a guère dans tes parages et ce qu'il y a, c'est de la*

Drogue, Aigre et toute clairette. Donc, rien de plus à présent et mes affectueuses amitiés à ton jeune homme.

« *Ta Mère qui t'aime,*

J. DURBEYFIELD ».

– Oh ! mère ! mère ! murmura Tess.

Elle découvrait combien les événements les plus accablants laissaient peu d'impression sur l'esprit élastique de Mme Durbeyfield. Sa mère ne voyait pas la vie comme elle. Cet épisode obsédant du passé n'était pour Joan qu'un incident passager... Mais peut-être que sa mère, après tout, jugeait sainement de la conduite à suivre, quelles que fussent ses raisons. À y bien réfléchir, le silence paraissait préférable pour le bonheur du bien-aimé ; donc, elle garderait le silence.

Ainsi, se reposant sur l'ordre de la seule personne au monde qui eût le droit de la diriger, Tess retrouva le calme ; elle s'était déchargée de cette responsabilité et son cœur était plus léger qu'il ne l'avait été depuis de longues semaines. Elle vécut durant les derniers jours d'automne à des hauteurs spirituelles qui approchaient de l'extase. À peine son amour pour Clare avait-il quelque chose de terrestre. Pour sa sublime confiance, il était toute bonté ; il avait toute la science que doit posséder guide, philosophe et ami ; tous les traits de sa personne étaient la perfection de la beauté virile ; son âme était l'âme d'un saint, son esprit celui d'un prophète. L'amour qu'elle ressentait pour lui la remplissait de noble fierté ; elle semblait porter une couronne, et son cœur plein de dévotion s'élevait vers lui, reconnaissant de l'amour qu'il daignait avoir pour elle. Parfois il rencontrait ses yeux adorateurs, ses grands yeux sans fond, qui le regardaient de leurs abîmes comme s'ils apercevaient devant eux quelque chose d'immortel. Elle écarta le passé, le foula aux pieds, l'étouffa comme un charbon mal éteint et dangereux.

Jusqu'ici elle n'avait pas imaginé que des hommes pussent être aussi désintéressés, aussi chevaleresques, aussi protecteurs, dans leur amour pour les femmes. En réalité, Angel était loin d'être ce qu'elle le croyait, ridiculement loin ! Cependant, l'esprit chez lui l'emportait sur la brute ; il était maître de lui et singulièrement exempt de grossièreté. Bien qu'il ne fût pas de nature froide, il était plus inflammable qu'ardent, il tenait de Shelley plus que de Byron ; il pouvait aimer éperdument, mais d'un amour plutôt idéal et imaginatif : c'était une émotion raffinée, capable de protéger jalousement l'aimée contre lui-même. Tess, dont les quelques expériences avaient été si malheureuses jusqu'alors, en était surprise et transportée et, après son indignation contre le sexe masculin, elle réagissait dans le sens opposé et rendait à Clare un excès d'honneur.

Ils cherchaient tout naturellement à se trouver ensemble ; dans la foi honnête qu'elle avait en son amant elle ne déguisait pas son désir d'être auprès de lui. Elle avait, sans le formuler nettement, l'instinct qu'en se dérobant, comme font les femmes pour attirer la généralité des hommes, elle pourrait déplaire à un être aussi parfait, puisque ce serait, après l'aveu d'amour, montrer un soupçon d'artifice. L'usage de libre camaraderie en plein air, habituel dans les campagnes pendant les fiançailles, était le seul qu'elle connût et n'avait rien d'étrange pour elle. Clare trouva d'abord un peu bizarre d'anticiper ainsi sur l'avenir, mais il vit combien la chose semblait normale à Tess et aux gens de ferme. Aussi, durant ce mois d'octobre aux merveilleux après-midi, ils errèrent ensemble dans les prés par des sentiers paresseux, le long des ruisselets qu'ils traversaient d'un bond sur de petits ponts de bois. Partout ils percevaient le son de quelque barrage gazouillant, dont le bourdonnement accompagnait leurs murmures, tandis que les rayons du soleil presque au ras du sol couvraient le paysage d'un pollen de splendeur. De minuscules brouillards bleus se voyaient dans l'ombre des arbres et des haies, tandis que partout ailleurs brillait le soleil. Il était si près du sol et la prairie était si plate que les ombres de Clare et de Tess s'allongeaient devant eux sur une distance de

plus de cinq cents mètres ; semblables à deux grands doigts, elles paraissaient désigner au loin l'endroit où la verte étendue d'alluvions aboutissait aux pentes douces qui bordaient la vallée. Des hommes travaillaient alentour, car c'était la saison où l'on nettoyait les petits canaux d'irrigation pour l'hiver, en réparant les bords là où ils avaient été défoncés par les sabots des vaches.

Clare gardait hardiment son bras autour de la taille de Tess, en vue des travailleurs, avec l'air d'un homme habitué à ces tendresses publiques, bien qu'il fût en réalité aussi timide qu'elle ; les lèvres entrouvertes, regardant les ouvriers du coin de l'œil, elle semblait un animal craintif.

– Vous n'avez pas honte de moi devant eux ? disait-elle avec joie.

– Certes non !

– Mais si vos parents d'Emminster apprenaient que vous vous promenez comme cela avec moi, une fille de ferme ?

– La plus ensorcelante fille de ferme du monde !

– Ils pourraient trouver que cela blesse leur dignité...

– Ma chère enfant ! Une D'Urberville, blesser la dignité d'un Clare !... C'est une fameuse carte dans votre jeu que cette famille !... et je la réserve pour un grand effet, après notre mariage, quand le pasteur Tringham nous aura donné les preuves de votre naissance. Et puis mon avenir va être tout à fait étranger aux miens. Nous quitterons cette région de l'Angleterre, peut-être même l'Angleterre, et qu'importe la façon dont les gens d'ici nous considèrent ! Vous serez contente de vous en aller, n'est-ce pas ?

Elle ne put répondre que par un simple oui, tant elle était émue à la pensée de partir à travers le monde, avec lui pour intime ami. Ses oreilles semblaient remplies du babil des flots et

des larmes lui montaient aux yeux. Elle mit sa main dans celle d'Angel et ils allèrent jusqu'à un endroit de la rivière où le soleil, réfléchi sous un pont, renvoyait ses rayons avec un éclat éblouissant de métal fondu, bien que l'astre lui-même fût caché. Ils se tinrent immobiles, et de petites têtes fourrées et emplumées sortirent brusquement de la surface unie de l'eau, puis, découvrant que ceux qui les avaient troublés n'avaient point continué leur chemin, elles disparurent de nouveau. Ils restèrent longtemps sur le bord de la rivière jusqu'à l'heure, peu avancée en cette saison, où le brouillard commença de les envelopper, déposant sur les cils de Tess, sur ses sourcils et ses cheveux, des gouttelettes de cristal.

Le dimanche ils se promenaient plus tard, à la nuit noire. Quelques gens de la ferme, le premier dimanche soir qui suivit leurs fiançailles, entendirent les propos impulsifs de Tess, entrecoupés par ses transports, bien qu'ils fussent trop loin pour distinguer les mots ; ils remarquaient le ton nerveux et saccadé de ses paroles, interrompues à chaque syllabe par les bonds de son cœur, tandis qu'elle se promenait, appuyée sur le bras d'Angel, ses pauses de bonheur, et, de temps en temps, le petit rire ineffable sur lequel son âme paraissait s'envoler : le rire d'une femme qui est avec celui qu'elle aime et qu'elle a conquis sur toutes les autres femmes ; ils voyaient l'élasticité de sa démarche, qui la faisait ressembler à un oiseau effleurant le sol avant de s'y poser.

Son affection pour lui était maintenant son souffle et sa vie ; elle en était enveloppée comme d'une atmosphère lumineuse dont l'éclat lui faisait oublier les chagrins passés et contenait les spectres sombres, toujours prêts à s'avancer pour la saisir : doutes, craintes, mélancolie, honte et soucis. Elle savait qu'ils attendaient, pareils à des loups, au-delà du cercle de lumière ; mais elle avait pour longtemps le pouvoir de les y retenir en sujétion affamée. Son âme oubliait et son intelligence se souvenait. Elle marchait dans la clarté, mais elle savait que ces fantômes de ténèbres rôdaient toujours à l'écart. Peut-être

s'éloignaient-ils, peut-être s'approchaient-ils un peu plus chaque jour.

Un soir, Tess et Clare furent obligés de rester pour garder la maison, tout le monde étant sorti. Pendant qu'ils causaient, elle leva les yeux pensivement sur lui et rencontra son regard admirateur.

– Je ne suis pas digne de vous, non, je ne le suis pas ! s'écria-t-elle, se levant brusquement de son tabouret bas, comme épouvantée de cet hommage et de la plénitude de sa joie.

Clare, prenant pour la cause de ce trouble ce qui n'en était qu'une très petite partie, lui dit :

– Je ne veux pas que vous parliez ainsi, chérie ! La distinction ne consiste pas dans l'habitude facile d'un tas de conventions méprisables, mais dans l'assurance d'être au nombre de celles qui sont loyales, honnêtes, justes, pures, gracieuses et de bonne renommée... comme vous, chère Tess !

Elle lutta contre le sanglot qui la prenait à la gorge.

Que de fois cette kyrielle de qualités, entendue à l'église, avait fait, dans ces dernières années, souffrir son jeune cœur !... Et comme c'est étrange qu'il les eût citées maintenant !

– Pourquoi n'êtes-vous pas resté et ne m'avez-vous pas aimée quand je... quand j'avais seize ans ; quand je vivais avec mes petits frères et sœurs et que vous dansiez sur la pelouse !... Oh ! pourquoi ? pourquoi ?... dit-elle, joignant les mains avec impétuosité.

Angel se mit à la consoler, à la réconforter, songeant avec quelque raison combien elle était impressionnable et changeante, et comme il devrait avoir soin d'elle quand elle dépendrait entièrement de lui pour son bonheur.

– Oui, pourquoi ne suis-je pas resté ? fit-il. C'est justement ce que je me dis. Si j'avais su ! Mais il ne faut pas en éprouver un regret si amer ; pourquoi donc ?

Avec l'instinct féminin de dissimulation, elle répondit aussitôt :

– J'aurais eu quatre ans de plus de votre cœur… je n'aurais pas gâché ma vie comme je l'ai fait. J'aurais eu autant de bonheur de plus !

Ce n'était pas une femme au long passé d'intrigues ténébreuses qui était ainsi torturée, mais une simple et naïve enfant de vingt ans à peine, prise au piège comme un oiseau, au temps de son inexpérience.

Pour se calmer tout à fait, elle se leva de son petit tabouret et quitta la chambre, renversant l'escabeau avec ses jupes. Il resta à la gaie lueur du feu que projetait le fagot de vertes ramilles de frêne posées en travers des chenets. Les branches craquaient allègrement et de leurs extrémités sortaient en sifflant des bulles de sève.

Quand elle revint, elle avait repris l'empire sur elle-même.

– Ne pensez-vous pas que vous êtes un tout petit brin capricieuse et changeante, Tess ? dit-il avec bonne humeur, en arrangeant pour elle un coussin sur le tabouret, et en s'asseyant sur le banc près d'elle. Je voulais vous demander quelque chose quand justement vous vous êtes enfuie.

– Oui, peut-être bien que je suis capricieuse, murmura-t-elle.

Elle s'approcha soudain de lui et posa les mains sur les bras du jeune homme :

– Non, Angel, je ne le suis pas réellement… pas de nature, je veux dire.

Pour lui mieux assurer qu'elle ne l'était pas, elle se mit tout près de lui sur le banc et laissa reposer sa tête sur l'épaule de Clare.

– Que vouliez-vous me demander ? Je vous répondrai, sûrement, continua-t-elle avec humilité.

– Eh bien, vous m'aimez et vous avez consenti à m'épouser... d'où suit une troisième question : quel sera le jour ?

– Notre vie de maintenant me plaît.

– Mais il faut que je pense à me mettre à l'ouvrage pour mon propre compte, dès le nouvel an ou un peu plus tard. Et, avant de me plonger dans les multiples détails de ma nouvelle position, je voudrais m'être assuré une nouvelle compagne.

– Mais, répondit-elle timidement, au point de vue vraiment pratique, ne vaudrait-il pas mieux ne nous marier qu'après tout cela ?... bien que je ne puisse supporter l'idée de vous voir partir et de me laisser ici.

– Naturellement, vous ne le pouvez pas, et cela ne vaut donc pas mieux. J'ai besoin de vous pour m'aider de mille manières à débuter dans mon métier. Quand sera-ce ? Pourquoi pas aujourd'hui en quinze ?

– Non, dit-elle, devenant sérieuse... J'ai tant de choses à penser, avant.

– Mais...

Il l'attira doucement.

La réalité du mariage était effrayante, maintenant qu'il se montrait si proche.

Avant qu'ils eussent commencé à discuter la question, voilà que M. le laitier Crick, Mme Crick et deux des servantes entrè-

rent soudain dans la pièce éclairée par le feu. Tess bondit sur ses pieds comme une balle élastique, tandis que son visage se colorait et que ses yeux brillaient à la lueur du foyer.

– Je savais ce qui m'arriverait si je m'asseyais si près de lui ! s'écria-t-elle dans sa contrariété... Je me le disais... Bien sûr, ils vont venir nous surprendre ! Mais vraiment je n'étais pas assise sur ses genoux, même si j'en avais l'air.

– Ma foi ! si vous l'aviez pas dit, pour sûr que nous n'aurions jamais remarqué si vous étiez assise quelque part avec cette lumière ! répondit le laitier, et, s'adressant à sa femme avec la lourdeur stupide d'un homme qui n'entend rien aux émotions de l'amour : – Voilà, Christiane, ça prouve que les gens ne devraient jamais imaginer que les autres gens supposent les choses quand ça n'est pas vrai. Oh ! non, je n'aurais jamais pensé où qu'elle était assise, si elle me l'avait pas dit, oh que nenni !

– Nous allons bientôt nous marier, dit Clare avec un flegme improvisé.

– Ah ! vous allez vous marier ? Eh là, je suis joliment heureux de l'apprendre, monsieur ! Je pensais depuis un bout de temps que peut-être vous vous y décideriez. Elle est trop bien pour une fille de laiterie, je l'ai dit le premier jour que je l'ai vue... et un fameux lot pour un homme, et, ce qui vaut mieux, une femme merveilleuse pour un propriétaire cultivateur, il ne sera pas à la merci de son intendant avec elle !

Tess avait disparu. Elle avait été plus saisie encore par le regard des filles qui suivaient Crick que déconcertée par les brusques louanges du fermier.

Après le souper, quand elle monta dans sa chambre, elle les y trouva. Une bougie était allumée et les trois étaient assises toutes blanches dans leur lit, attendant Tess comme des spectres vengeurs. Mais elle vit bientôt qu'elles n'avaient point

de rancune. Elles ne pouvaient dire qu'elles avaient perdu ce qu'elles n'avaient jamais espéré. Elles restaient dans un état de contemplation objective.

– Il va l'épouser ! murmura Retty, sans détourner les yeux de Tess… Comme on le voit bien sur sa figure !

– C'est-il vrai que tu vas l'épouser ? demanda Marianne.

– Oui, dit Tess.

– Quand ?

– Quelque jour.

Elles crurent que c'était une réponse volontairement évasive.

– Oui… elle va l'épouser… un monsieur ! répétait Izz Huett.

Et, par une sorte de fascination, les trois jeunes filles se glissèrent l'une après l'autre hors de leurs lits et vinrent entourer Tess, pieds nus. Retty mit les mains sur les épaules de Tess, comme pour bien se prouver l'existence de son amie après un tel miracle, et les deux autres lui entourèrent la taille, toutes regardant sa figure.

– Comme cela paraît bizarre ! Je ne peux pas me l'imaginer ! dit Izz Huett.

Marianne embrassa Tess :

– Oui, murmura-t-elle en détachant ses lèvres.

– Est-ce pour l'amour d'elle ou parce que d'autres lèvres l'ont touchée tantôt ? fit Izz sèchement.

– J'y pensais pas, dit simplement Marianne. Seulement ça me paraît si étrange ! Elle va être sa femme et personne d'autre. J'y trouve pas de mal, pas plus qu'aucune de nous, puisque nous y pensions pas ; nous l'aimions seulement. Pourtant, personne

d'autre l'épousera en ce monde, pas de belle dame avec des bijoux, de l'or, de la soie, du satin, mais elle, qui vit tout comme nous !

– Êtes-vous sûres que vous ne me détestez pas pour cela ? dit Tess à voix basse.

Elles se penchèrent sur elle, dans leurs blanches robes de nuit, avant de répondre, comme si elles pensaient que leur réponse pouvait dépendre de sa physionomie.

– Je ne sais pas, je ne sais pas, murmura Retty Priddle... Je voudrais te haïr, mais je ne peux pas.

– C'est ce que je sens, répétèrent comme un écho Izz et Marianne.

– Je ne peux pas la haïr, quelque chose m'en empêche !

– Il devrait épouser une de vous, murmura Tess.

– Pourquoi ?

– Vous êtes toutes meilleures que moi !

– Nous, meilleures que toi ? dirent les jeunes filles d'une voix basse et lente. Non, non, chère Tess !

– Si ! s'écria-t-elle impétueusement.

Et, s'arrachant soudain des bras qui la retenaient, elle fut prise d'une crise de larmes nerveuse, se courbant sur la commode et répétant sans cesse : – Oh ! si, si, si !

Une fois qu'elle eut commencé à céder, elle ne put arrêter ses pleurs.

– Il aurait dû prendre l'une de vous ! cria-t-elle. Je crois que je vais le décider encore maintenant. Vous vaudriez mieux que... Je ne sais pas ce que je dis, oh ! oh !

Elles s'approchèrent d'elle et la serrèrent dans leurs bras, mais les sanglots continuaient et elle en était déchirée.

– Allez chercher de l'eau ! dit Marianne. Nous l'avons bouleversée. Pauvre petiote ! pauvre petiote !

Elles la menèrent doucement à son lit et l'embrassèrent avec chaleur.

– Tu vaux mieux pour lui, dit Marianne... Tu es plus dame et plus savante que nous, surtout depuis qu'il t'a appris tant de choses !... Même que tu devrais être si fière ! Es-tu pas fière ? Pour sûr que oui !

– Oui, dit-elle, et j'ai honte de m'être laissée aller.

Quand toutes furent couchées et que la lumière fut éteinte, Marianne lui chuchota de son lit :

– Tu penseras à nous, quand tu seras sa femme, Tessy, et comment nous t'avons dit que nous l'aimions, comment nous avons essayé de pas te détester ; et nous t'avons pas détestée parce que c'était toi qu'il avait choisie, et que nous avions jamais espéré être choisies par lui.

Elles ne surent pas qu'à ces paroles les larmes amères et cuisantes ruisselèrent de nouveau sur l'oreiller de Tess et qu'elle résolut, le cœur près de se rompre, de raconter à Angel Clare toute son histoire, malgré la défense de sa mère, et de ne pas garder un silence qui pouvait passer pour une trahison envers lui et qui, en tout cas, semblait une injustice à l'égard de ces pauvres filles.

XXXII

Dans cette humeur de pénitence, elle ne voulut pas fixer le jour du mariage. La date n'était pas encore décidée au commencement de novembre, bien qu'il le lui demandât aux moments les plus tentateurs. Mais Tess semblait désirer des fiançailles perpétuelles où tout resterait comme alors.

Les prés changeaient d'aspect ; mais il faisait encore assez chaud pour y flâner un peu au début de l'après-midi avant d'aller traire, et la besogne de la laiterie permettait de perdre une heure en cette saison. En regardant par-dessus les mottes de terre humide dans la direction du soleil, on apercevait les fils de la Vierge onduler et scintiller comme un sillage de clair de lune sur la mer. Des moucherons, ignorants de leur resplendissement éphémère, traversaient ce sentier miroitant, irradiés soudain comme d'un feu intérieur, puis en sortaient pour s'éteindre aussitôt. À ces instants, Clare rappelait à Tess qu'elle n'avait pas encore fixé le jour ; ou bien c'était le soir en l'accompagnant dans quelque course inventée par Mme Crick pour lui fournir une occasion, qu'il la pressait de se décider. Ils allaient généralement à une ferme sur les pentes au-dessus de la vallée, pour s'informer de la condition des vaches pleines qui y étaient reléguées. C'était en effet le moment de changements d'importance dans le monde des bestiaux. Journellement des fournées de vaches étaient envoyées à cette Maternité, où elles restaient dans la paille jusqu'à la naissance des veaux. Dès que le veau pouvait marcher, la mère et l'enfant étaient reconduits à la laiterie. Durant l'intervalle qui s'écoulait avant la vente du veau, il n'y avait pas grand-chose à traire ; mais, aussitôt que le veau était emmené, le travail habituel reprenait.

Au retour d'une de ces courses nocturnes, ils atteignirent un grand escarpement sablonneux qui dominait la plaine ; là,

s'arrêtant, ils prêtèrent l'oreille. Les ruisseaux s'étaient gonflés, l'eau sortait en jets des barrages, tintinnabulait dans les conduits souterrains, et les plus petites rigoles étaient prêtes à déborder ; nulle part les raccourcis n'étaient possibles et les piétons étaient forcés de suivre les chemins battus. De la vallée invisible montait une mélopée tumultueuse, et ils s'imaginaient qu'une grande cité s'étendait à leurs pieds et que ce murmure était la vocifération de la populace.

– On dirait qu'ils sont là... par milliers et milliers ! dit Tess... Ils tiennent des assemblées sur la place du marché, ils discutent, ils prêchent, se querellent, sanglotent, gémissent, prient et maudissent !

Clare n'écoutait qu'à demi.

– Crick vous a-t-il dit aujourd'hui, chérie, qu'il n'avait pas besoin de beaucoup d'aide pendant les mois d'hiver ?

– Non.

– Les vaches se tarissent rapidement.

– Oui. On en a conduit six ou sept à la grange hier, et trois la veille, ce qui fait vingt environ là-haut. Ah ! le fermier n'a pas besoin que j'aide au vêlage ? Mon Dieu ! Ils n'ont plus besoin de moi ici, et j'avais tant essayé !...

– Crick ne m'a pas dit exactement que vous ne lui étiez point nécessaire. Mais, sachant nos relations, il a dit, le plus gentiment et le plus respectueusement du monde, qu'il supposait qu'à mon départ, à Noël, je vous emmènerais avec moi ; et, comme je lui demandais ce qu'il ferait sans vous, il a ajouté qu'il pouvait en cette saison se contenter de quelques servantes. J'ai bien peur, dans ma méchanceté, d'avoir été content qu'il vous force ainsi la main !

– Vous n'auriez pas dû être content, Angel, parce que c'est toujours triste de n'être pas nécessaire, même si cela vous convient, en même temps.

– Eh bien, cela convient, vous l'avouez.

Il lui mit le doigt sur la joue.

– Ah ! fit-il.

– Quoi !

– Je sens le rouge qui lui monte au visage de s'être laissé prendre !... Mais pourquoi plaisanter ainsi ? Nous ne plaisanterons pas... la vie est trop sérieuse !

– Oui, peut-être l'ai-je su avant vous !

Elle le voyait en ce moment. Si elle refusait de l'épouser après tout, obéissant à son émotion de l'autre nuit, et si elle quittait la laiterie, il lui faudrait aller dans quelque endroit inconnu, dans quelque ferme, où elle ne trouverait plus d'être divin comme Angel Clare. Cette idée lui était odieuse, et, encore davantage l'idée de retourner chez elle.

– De sorte que, sérieusement, Tess chérie, continua-t-il, puisqu'il vous faudra partir d'ici à Noël, il est de toute façon désirable et convenable que je vous enlève comme ma propriété. En outre, si vous n'étiez pas la fille la moins calculatrice du monde, vous sauriez que nous ne pouvons continuer à perpétuité cette manière de vivre.

– Je le voudrais, je voudrais que ce soit toujours l'été et l'automne et que vous me fassiez toujours la cour et que vous pensiez toujours autant à moi que cet été.

– Mais oui, toujours...

– Oh ! oui, je le sais ! s'écria-t-elle avec une soudaine ferveur de foi en lui… Angel, je veux fixer le jour où je serai à vous pour jamais !

Et c'est ainsi que tout fut décidé au retour de cette promenade nocturne, parmi les myriades de voix cristallines.

À la ferme, ils avertirent promptement M. et Mme Crick, leur demandant le secret, car ils désiraient tous deux que le mariage fût aussi intime que possible. Le laitier avait songé à la congédier bientôt, mais il fit toute une histoire de la perdre. Comment s'en tirerait-il pour l'écrémage ? Qui préparerait pour les dames d'Anglebur ! et de Sandbourne les petits ronds de beurre ornementés ? Mme Crick félicita Tess de ce que les lambineries eussent pris fin et lui dit que, dès le premier instant où elle l'avait vue, elle avait deviné que Tess ne serait pas choisie par un vulgaire ouvrier : Tess avait un air si supérieur l'après-midi de son arrivée, en pénétrant dans l'enclos ! Mme Crick aurait juré qu'elle était de bonne famille. De fait, Mme Crick se rappelait avoir trouvé que Tess était gracieuse et de bonne mine mais, quant à sa supériorité, il est probable qu'elle ne l'avait pas devinée toute seule.

Tess, emportée maintenant sur les heures ailées, n'avait plus conscience de sa volonté. Elle avait donné sa parole ; la date du jour était choisie. Son intelligence, naturellement ouverte et éveillée, se laissait à présent gagner par les convictions fatalistes, communes aux campagnards et à ceux qui sont plus souvent en contact avec les phénomènes de la nature qu'avec leurs semblables ; aussi s'abandonna-t-elle, passive et soumise, à toutes les suggestions. Elle écrivit pourtant à sa mère, en apparence pour lui annoncer le jour du mariage, en réalité pour implorer de nouveau son avis. Sa mère n'avait peut-être pas assez réfléchi que c'était un monsieur qui l'avait choisie ; une explication, faite après les noces, et acceptée d'un cœur léger par un homme plus grossier, pourrait ne pas être reçue de même par lui. Mme Durbeyfield ne répondit pas à sa lettre.

Bien qu'Angel Clare se fût donné, à lui-même et à Tess, des raisons très plausibles pour hâter le mariage, il est certain que cette décision avait quelque chose de trop précipité, comme on devait plus tard s'en apercevoir. Il aimait tendrement la jeune fille, mais d'une façon peut-être idéale et chimérique, bien différente du sentiment absolu et passionné que Tess avait pour lui. Il n'avait guère songé, alors qu'il se croyait condamné à une vie bucolique, dépourvue de toute activité intellectuelle, qu'il y trouverait cachés des charmes comparables à ceux de cette créature idyllique. Sans doute, il avait entendu parler de simplicité ingénue, mais il ne s'était point douté de l'attrait qu'elle possédait. Il était loin, pourtant, de voir clair dans son avenir ; un an ou deux s'écouleraient peut-être avant qu'il fût vraiment lancé dans sa carrière ; mais la conscience d'avoir manqué sa vocation par la faute des préjugés familiaux lui donnait une sorte d'insouciance.

– Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux attendre que vous soyez établi dans votre ferme du centre ? demanda-t-elle timidement un jour.

(Pour le moment, ils pensaient à une ferme dans le centre de l'Angleterre.)

– À vrai dire, ma Tess, je ne voudrais pas vous savoir loin de ma protection et de ma sympathie.

C'était une bonne raison en soi. Il avait eu sur elle une influence si marquée qu'elle avait pris ses façons et ses manières, son langage et ses phrases, ses goûts et ses aversions ; et la laisser dans une ferme, c'eût été la laisser retomber en désaccord avec lui. Il désirait aussi pour une autre raison la garder auprès de lui. Ses parents souhaitaient naturellement la voir, au moins une fois, avant qu'il l'emmenât au loin en Angleterre ou aux colonies ; et comme il était résolu à ne pas être influencé dans sa décision par leur opinion, il jugeait que deux mois passés avec lui seraient à Tess de quelque secours, pour préparer l'épreuve difficile de sa présentation dans la famille d'Emminster.

En outre, il voulait étudier un peu le fonctionnement d'un moulin, songeant à en pouvoir combiner l'emploi avec la culture du blé. Le propriétaire d'un grand et vieux moulin à eau de Wellbridge (autrefois moulin d'une abbaye) lui avait offert de venir examiner ses procédés, vénérables par leur antiquité, et d'y mettre la main pendant quelques jours, quand il voudrait. Ce n'était pas loin de Talbothays. Clare s'y rendit un matin pour prendre des renseignements et revint dans la soirée. Tess le trouva déterminé à passer un certain temps au moulin de Wellbridge. Et ce qui l'avait décidé, c'était moins l'occasion d'étudier de près les procédés de moutage et de blutage que le fait accidentel de pouvoir retenir des chambres dans la ferme même, autrefois demeure d'une branche D'Urberville. Clare tranchait toujours ainsi les questions pratiques, par un sentiment qui ne s'y rapportait nullement.

Ils résolurent donc de se rendre à Wellbridge aussitôt le mariage, et d'y rester une quinzaine, au lieu de voyager de ville en ville et d'hôtel en hôtel.

– Puis nous irons voir quelques fermes dont on m'a parlé, de l'autre côté de Londres, et vers le mois de mars ou avril, nous ferons visite à mon père et à ma mère.

Pendant qu'ils discutaient tout ceci, le jour, ce jour incroyable pour elle où elle serait à lui, grossissait peu à peu dans l'avenir toujours plus proche. Ce devait être le 31 décembre, la veille du jour de l'an. Sa femme ! se disait-elle... Serait-ce jamais possible... leurs deux êtres réunis... rien qui les divisât... tous les incidents de leur vie partagés ! Pourquoi pas ? Et cependant, pourquoi ?

Un dimanche matin, Izz Huett, revenant de l'église, prit Tess à part.

– On ne t'a pas nommée ce matin.

– Quoi ?

– On aurait dû lire les bans pour la première fois, répondit-elle, regardant Tess avec calme… Tu veux te marier la veille du jour de l'an, chérie ?

L'autre, vivement, répondit oui.

– Et il faut qu'il y ait trois lectures de bans, et il n'y a plus maintenant que deux dimanches.

Tess sentit ses joues qui pâlissaient. Izz avait raison ; il en fallait trois. Peut-être Angel avait-il oublié. Si c'était vrai, il faudrait remettre d'une semaine, et cela portait malheur. Comment pourrait-elle en faire souvenir son amoureux ? Elle qui avait montré tant de répugnance brûlait soudain d'impatience et d'alarme.

Un incident tout naturel vint à son secours ; Izz mentionna l'omission des bans à Mme Crick, et Mme Crick usa de son privilège de matrone pour en parler à Angel.

– Les avez-vous oubliés, monsieur Clare ? Je veux parler des bans ?

– Non, je ne les ai pas oubliés, dit Clare.

Aussitôt qu'il put se trouver un moment seul avec Tess, il la rassura.

– Qu'ils ne vous tourmentent pas à propos des bans. Une licence nous laissera plus tranquilles, et je me suis décidé pour une licence sans vous consulter. Ainsi, quand vous irez à l'église dimanche matin, vous n'entendrez pas votre nom, si vous le désirez.

– Je ne désirais pas l'entendre, cher ami, dit-elle avec fierté.

Mais Tess éprouvait un immense soulagement d'apprendre que les choses étaient en train ; elle avait eu presque peur que

quelqu'un ne se levât pour interdire les bans à cause de son aventure. Comme les événements la favorisaient !

« Je ne me sens pas tranquille ! se disait-elle... Je puis être châtiée plus tard de toute cette chance par un tas de malheurs. C'est comme cela que fait le Ciel la plupart du temps. Je voudrais avoir eu des bans comme les autres ! »

Mais tout se passa bien. Elle se demandait s'il aimerait qu'elle se mariât avec sa jolie robe blanche des dimanches ou si elle devait en acheter une autre ; la question fut résolue par la prévoyance de Clare ; de gros colis arrivèrent à l'adresse de Tess. Elle y trouva un assortiment complet de vêtements, depuis le chapeau jusqu'aux chaussures, y compris un costume du matin qui conviendrait parfaitement à la simple noce projetée par eux. Il rentra peu après l'arrivée des colis et l'entendit en haut qui les défaisait. Une minute plus tard, elle descendait, rougissante et les larmes aux yeux.

– Comme vous avez été prévenant ! murmura-t-elle, la joue sur son épaule... Même les gants et le mouchoir ! Mon amour, comme c'est gentil, comme c'est bon à vous !

– Non, non, Tess, seulement une commande à une marchande de Londres, rien de plus !

Et, pour la distraire de la trop haute opinion qu'elle avait de lui, il lui conseilla de prendre son temps et de voir si tout allait bien, afin de faire venir la couturière du village pour quelque rectification, en cas de nécessité. Elle remonta dans sa chambre et mit la robe. Elle resta un instant devant le miroir, toute seule, à regarder l'effet de sa parure de soie ; puis, la ballade de la robe mystique lui revint à la mémoire :

Cette robe qui jamais n'irait
À l'épouse une seule fois coupable.

C'était la ballade que Mme Durbeyfield lui chantait quand elle était enfant, d'un ton si gai et si malin, en balançant du pied

le berceau en mesure. Si la robe allait la trahir en changeant de couleur, comme celle de la reine Guenièvre ! Depuis qu'elle était à la laiterie, pour la première fois elle pensait à ces vers !

XXXIII

Angel désirait, avant son mariage, passer un jour avec elle, hors de la laiterie, n'importe où : journée romanesque, dans des circonstances qui ne se retrouveraient plus, avec cet autre grand jour rayonnant tout près d'eux. Aussi, la semaine précédente, avait-il suggéré de faire quelques achats dans la ville voisine ; et ils partirent ensemble.

Clare avait mené une vie de reclus à l'égard de sa propre classe depuis qu'il était à la laiterie ; il ne s'était pas approché d'une ville pendant des mois et, comme il n'avait pas besoin de voiture, il n'en possédait pas, empruntant en cas de nécessité le roussin ou le cabriolet du fermier. Ils le firent ce jour-là.

C'était la veille de Noël, avec ses charretées de gui et de houx ; la ville était pleine de visiteurs venus des campagnes environnantes. Tess, se promenant au bras de Clare, le visage radieux de beauté et de bonheur, en subit la peine et fut fort regardée.

Le soir, ils revinrent à l'auberge où ils avaient laissé leur voiture, et pendant qu'Angel s'occupait de la faire amener devant la porte, Tess l'attendait à l'entrée. La salle commune était pleine de clients qui allaient et venaient sans cesse ; à chaque fois qu'ils ouvraient et fermaient la porte, la lumière tombait en plein sur le visage de Tess. Deux hommes sortirent et passèrent près d'elle ; l'un d'eux la toisa d'un regard surpris, et elle eut l'impression que c'était un habitant de Trantridge, bien que le village fût assez loin pour que les gens de Trantridge se rencontrassent très rarement de ces côtés.

– Voilà une jeune fille avenante ! dit l'autre.

– Oui, assez avenante… mais à moins que je ne me trompe beaucoup… en fait de jeune fille !… et il secoua la tête.

Clare revenait justement de la cour de l'auberge et, rencontrant l'homme sur le seuil, il entendit ces mots et vit le mouvement terrifié de Tess. L'insulte le blessa au vif et, sans réfléchir, il frappa l'homme au menton de toute sa force et l'envoya chanceler dans le couloir. L'autre, ayant repris son équilibre, paraissait disposé à marcher sur lui et Clare sortit dehors pour se mettre sur la défensive. Mais son adversaire se ravisa. Il regarda Tess encore une fois en passant près d'elle et dit à Clare :

– Je vous demande pardon, monsieur. C'était une méprise. Je la prenais pour une autre femme, à plusieurs lieues d'ici.

Clare, sachant qu'il avait été trop vif, et que, de plus, il était à blâmer pour avoir laissé Tess debout dans le couloir d'une auberge, fit ce qu'il faisait toujours dans ces occasions. Il donna à l'homme cinq shillings comme emplâtre ; et ils se séparèrent en se disant pacifiquement bonsoir.

Clare prit les rênes des mains de l'aubergiste et le jeune couple s'éloigna tandis que les deux hommes s'en allaient dans l'autre direction.

– Et c'était-il une méprise ? dit le second.

– Pas le moins du monde. Mais je n'avais pas envie, bien sûr, de contrarier ce monsieur !

Pendant ce temps, les deux amoureux continuaient leur chemin.

– Pourrions-nous remettre notre mariage à un peu plus tard, demanda Tess d'une voix sèche et sourde. Je veux dire, si nous le désirions ?

– Non, mon amour, calmez-vous. Est-ce afin que ce garçon ait le temps de m'assigner pour voies de fait ? demanda-t-il avec bonne humeur.

– Non… je voulais seulement… s'il fallait le remettre…

Ce qu'elle voulait dire n'était pas très clair ; il lui enjoignit de chasser ces idées, et avec soumission elle s'efforça de le faire. Mais elle fut grave, très grave, tout le long du chemin, puis elle pensa :

– Nous nous en irons bien loin d'ici, à des centaines de lieues… et ces choses ne pourront plus jamais arriver, et les spectres du passé jamais nous atteindre !

Cette nuit-là, ils se séparèrent tendrement sur le palier et Clare monta dans sa mansarde. Tess veilla pour arranger quelques petites choses indispensables, de peur que les derniers jours ne fussent point suffisants. Pendant sa veillée, elle entendit du bruit au-dessus de sa tête dans la chambre d'Angel, comme une lutte et des coups de poing. Toute la maison dormait et, dans sa crainte que Clare ne fût malade, elle grimpa l'échelle en courant et frappa à sa porte, lui demandant ce qu'il arrivait.

– Oh ! rien, chérie, dit-il de la chambre. Je suis si fâché de vous avoir troublée ; mais la raison en est assez amusante : je me suis endormi, et je rêvais que je me battais encore avec cet homme qui vous avait insultée ; vous entendiez la volée de coups que je donnais à ma valise ; je l'avais tirée aujourd'hui pour la faire… Je suis parfois sujet à ces boutades dans mon sommeil… Allez vous coucher et n'y pensez plus !

Pour Tess, ce fut la dernière goutte ; son indécision avait pris fin. Lui raconter son passé de vive voix, elle en était incapable, mais il y avait un autre moyen. Elle s'assit et écrivit, sur les quatre pages d'une feuille de papier à lettres, une narration succincte des événements des trois ou quatre dernières années ; elle la mit dans une enveloppe à l'adresse de Clare. Puis, craignant de faiblir si elle attendait, elle monta furtivement sans souliers et glissa le mot sous la porte.

Comme on peut le penser, sa nuit fut agitée et elle prêta l'oreille aux moindres bruits au-dessus de sa tête ; à l'heure habituelle, elle entendit remuer, puis descendre ; elle descendit. Il la rencontra au bas de l'escalier et l'embrassa avec autant de chaleur. Il semblait un peu las et troublé, pensa-t-elle ; mais il ne souffla mot de sa révélation, même quand ils furent seuls. L'avait-il reçue ? Elle se sentait incapable de rien dire, à moins qu'il n'entamât le sujet. La journée s'écoulait et il était évident que, quelles que fussent ses pensées, Angel voulait les garder pour lui. Pourtant il était aussi franc et aussi affectueux. Se pouvait-il que les doutes de Tess fussent enfantins, qu'il lui pardonnât et l'aimât pour ce qu'elle était, tout simplement comme elle était, et qu'il sourît de son inquiétude à cet absurde cauchemar ? Avait-il vraiment reçu sa lettre ? Elle regarda dans la chambre et n'y vit rien. Peut-être qu'il lui pardonnait. Et même s'il ne l'avait pas reçue, elle eut la foi soudaine et enthousiaste que sûrement il lui pardonnerait.

Soir et matin, il était toujours le même ; et c'est ainsi qu'arriva la veille du jour de l'an, le jour des noces.

Les fiancés ne se levèrent point pour la besogne matinale ; on les avait traités en hôtes toute cette dernière semaine et Tess avait eu l'honneur d'une chambre à part. Quand ils descendirent déjeuner, ils furent surpris des splendeurs qu'on avait préparées à leur intention dans la vaste cuisine. À une heure insensée du matin, le fermier avait fait blanchir le coin de cheminée béant, rougir les briques de l'âtre et tendre en travers de l'ouverture une pièce de damas jaune tout flambant, à la place du vieux morceau barbouillé de cotonnade bleue à fleurs noires qui y était d'ordinaire. Ainsi rajeuni, ce coin de la salle, qui en était vraiment le foyer, donnait à tout l'appartement une physionomie souriante.

– Je tenais absolument à faire quelque chose en l'honneur de la circonstance, dit le laitier…, et puisque vous ne vouliez pas entendre parler d'une bonne régalade à tout casser, de violons

et de basses comme ça se faisait autrefois, c'est tout ce que j'ai pu trouver qui ne fasse pas de bruit !

Les parents de Tess demeuraient si loin qu'il ne leur aurait pas été commode d'être présents à la noce, même si on les en eût priés ; mais le fait est que personne de Marlott n'avait été invité. Quant à la famille d'Angel, elle avait été informée de la date par le jeune homme. Il avait écrit qu'il serait heureux de voir au moins l'un des siens ce jour-là. Ses frères n'avaient pas répondu et paraissaient indignés contre lui, et ses parents lui avaient envoyé une lettre assez triste, où ils déploraient sa précipitation mais s'y résignaient, en ajoutant que, s'ils ne s'attendaient pas sans doute à avoir une fille de ferme pour bru, leur fils était arrivé à un âge où lui seul était le meilleur juge de ses actes.

Leur froideur eût causé plus de peine à Angel s'il n'avait pas eu la fameuse surprise à leur faire. Il avait compris que ce serait téméraire et hasardeux de produire Tess au sortir de la laiterie comme une D'Urberville et une femme de haute naissance. Aussi avait-il caché son origine et voulait-il la familiariser avec les usages du monde pendant quelques mois de voyages et d'études en commun, avant de la mener chez ses parents et de la présenter en triomphe comme la digne descendante d'une antique race. C'était un gentil rêve d'amoureux en tout cas. Peut-être la naissance de Tess avait-elle plus de valeur pour lui que pour aucun autre.

Tess, se rendant compte que l'attitude d'Angel n'avait aucunement changé à son égard, était pleine de remords et doutait qu'il eût rien reçu. Elle se leva de table avant qu'il eût fini et se hâta de monter ; il lui vint à l'esprit de jeter encore un coup d'œil dans la longue chambre baroque qui avait été si longtemps pour Angel sa tanière ou plutôt son aire, et, grimpant à l'échelle, elle resta un moment pensive à la porte. Elle se baissa sur le seuil où elle avait introduit la lettre deux ou trois jours auparavant, dans une telle agitation. Le tapis arrivait jusqu'à la porte et

elle aperçut, cachée sous le bout, l'extrême bord de l'enveloppe blanche qui contenait sa lettre ; évidemment il ne l'avait pas vue, parce que, dans sa hâte, elle l'avait glissée sous le tapis en même temps que sous la porte... Elle retira le papier en se sentant défaillir. C'était bien cela ; l'enveloppe était restée cachetée ; ce poids l'écrasait donc toujours ! Elle ne pouvait le lui faire lire, maintenant que la maison était sens dessus dessous et en pleins préparatifs de noces ; elle descendit chez elle et détruisit la lettre. Elle était si pâle quand il la revit qu'il en fut tout inquiet. Ce hasard, qu'elle avait craint pourtant, l'accablait ; que pouvait-elle faire au dernier moment ? Ce n'étaient qu'allées et venues et remue-ménage ; tous devaient s'habiller, car Mme Crick et le laitier avaient été priés de leur servir de témoins ; il était impossible de réfléchir ou d'avoir une conversation sérieuse. Tess ne se trouva qu'une minute seule avec Clare sur le palier.

– Je désirerais tant vous parler ; je voudrais vous confesser toutes mes fautes et toutes mes bévues, dit-elle en s'efforçant de prendre un ton léger.

– Non, non... nous ne pouvons parler de fautes en ce moment. Je veux vous croire parfaite, au moins aujourd'hui, mon adorée ! s'écria-t-il... Nous aurons plus tard, je l'espère, tout le temps de parler de nos faiblesses. Je vous confesserai les miennes par la même occasion.

– Mais il vaudrait mieux que je le fasse maintenant, il me semble, pour que vous ne puissiez me dire...

– Eh bien, ma petite scrupuleuse, vous me direz tout... voyons... quand nous serons installés chez nous ; pas maintenant. Moi aussi, je vous avouerai alors mes fautes. Mais qu'elles ne gâtent pas la journée ! Ce sera un excellent sujet de conversation dans un moment d'ennui.

– Alors, vous ne le désirez pas, très cher ami ?

– Non, Tessy, vraiment.

Il fallait se hâter de se préparer et de partir : le temps manquait pour dire autre chose ; en y réfléchissant, les paroles d'Angel la rassurèrent. Pendant les deux heures critiques qui suivirent, elle se laissa emporter par le torrent tout-puissant de son amour dévoué et ne pensa plus à rien d'autre. Cet unique désir, si longtemps combattu, de se donner à lui, de l'appeler son maître, son bien, puis de mourir s'il le fallait, la souleva enfin du chemin pénible où elle se traînait, plongée dans ses tristes réflexions. En s'habillant, elle se mouvait au milieu d'un nuage multicolore d'images délicieuses dont l'éclat éclipsait toutes les éventualités sinistres.

Comme c'était l'hiver et que l'église se trouvait à une grande distance, ils durent s'y faire conduire en voiture. Le véhicule, commandé à une auberge de la grand-route, était une voiture fermée qui datait du temps des chaises de postes. Elle avait des roues énormes, à lourdes jantes, une large caisse incurvée, des courroies et des ressorts immenses et un timon pareil à un bélier de guerre. Le postillon, vénérable bonhomme perclus de rhumatismes, attrapés dans sa jeunesse à force de s'exposer aux intempéries, les combattait par l'usage des liqueurs fortes. Depuis vingt-cinq ans qu'il n'avait plus à exercer sa profession, il restait à ne rien faire à la porte des auberges, comme s'il attendait le retour du temps jadis.

Tous les quatre : le marié, la mariée, M. et Mme Crick, s'installèrent dans ce monument grinçant et délabré et derrière le conducteur décrépit. Angel aurait aimé qu'un de ses frères, au moins, assistât à la cérémonie comme garçon d'honneur ; mais, après l'allusion discrète de sa lettre, leur silence lui avait montré qu'ils ne se souciaient point de venir. Il était évident qu'ils désapprouvaient le mariage et l'on ne pouvait s'attendre à ce qu'ils lui donnassent la sanction de leur présence. Peut-être, en somme, valait-il mieux qu'ils ne fussent pas là. Ils n'étaient point d'esprit mondain, mais leur opinion du mariage mise à

part, leur délicatesse de convention aurait été choquée d'avoir à fraterniser avec des gens de ferme.

Emportée, soutenue par le mouvement irrésistible des choses, Tess ignorait tout, ne voyait rien, ne savait pas quelle route ils prenaient. Elle savait seulement qu'Angel était là. Tout le reste était un brouillard lumineux. Elle-même était une sorte de créature céleste, poétique, une de ces divinités dont Clare avait coutume de lui parler quand ils se promenaient ensemble.

Le mariage se faisait avec une licence, il n'y avait guère à l'église qu'une douzaine de personnes ; mais s'il y en avait eu mille, elles n'auraient pas produit plus d'effet sur Tess ; elles étaient à des distances stellaires du monde que Tess habitait en ce moment. La solennité extatique avec laquelle elle jura sa foi à son époux, rendait impertinentes et frivoles les marques de sensibilité habituelles à son sexe. À une pause de l'office, pendant que tous deux étaient à genoux, elle se pencha inconsciemment vers lui, de façon que son épaule lui touchât le bras ; une pensée fugitive l'avait effrayée, et elle avait fait ce mouvement machinal pour s'assurer qu'il était vraiment là, et pour fortifier la croyance en sa fidélité à toute épreuve.

Clare savait qu'elle l'aimait ; toute son attitude lui en était une preuve ; mais il ne savait pas alors l'entière profondeur de son dévouement, sa sincérité, son humble douceur, ce qu'il promettait de longanimité, de loyauté, de patience et de foi.

Quand on sortit de l'église, les sonneurs tirèrent les cloches de leur repos et firent résonner un modeste carillon de trois notes, cette somme d'expressions restreinte ayant été jugée suffisante pour les joies d'une si petite paroisse. Comme Tess passait avec son mari à côté de la tour, en se dirigeant vers la grille, l'air vibrant vint, des auvents du clocher, bourdonner autour d'eux en cercle sonore, s'harmonisant avec l'atmosphère morale surchargée dans laquelle elle vivait en ce moment. Elle se sentait auréolée d'une gloire qui n'était pas la sienne, comme l'ange aperçu par saint Jean dans le soleil, et cet état d'esprit dura

jusqu'à l'instant où le son des cloches s'éteignit et où les émotions de l'office du mariage s'apaisèrent.

Alors ses yeux purent noter plus clairement les détails et, comme M. et M[me] Crick s'étaient fait envoyer leur cabriolet pour laisser le jeune couple seul dans la voiture, elle remarqua pour la première fois la forme et l'aspect du véhicule. Assise en silence, elle le contempla longuement.

– Vous me paraissez oppressée, Tess ? dit Clare.

– Oui, répondit-elle, portant la main à son front... Beaucoup de choses me font trembler. Tout cela est si sérieux, Angel !... Par exemple, j'ai l'impression d'avoir déjà vu cette voiture qui m'est tout à fait familière. Comme c'est bizarre ! Je dois l'avoir vue en rêve.

– Oh ! Vous avez entendu parler sans doute de la légende du carrosse D'Urberville... C'est une superstition bien connue du comté au sujet de votre famille et cette chose massive vous en fait souvenir.

– Je n'en ai jamais entendu parler, que je sache, dit-elle... Qu'est-ce que cette légende ? Racontez-la-moi.

– Mon Dieu, j'aimerais mieux ne pas entrer dans les détails en ce moment. Un certain D'Urberville du XVI[e] ou XVII[e] siècle commit un crime horrible dans son carrosse, et, depuis cette époque, les membres de sa famille voient ou entendent ce vieux carrosse toutes les fois que... Mais je vous dirai cela un autre jour. C'est plutôt lugubre. Évidemment, quelque vague souvenir vous en est revenu à l'esprit à la vue de cette misérable roulotte.

– Je ne me rappelle pas l'avoir jamais su, murmura Tess... Est-ce quand nous devons mourir, Angel, que les membres de ma famille le voient, ou est-ce quand nous avons commis un crime ?

– Allons donc, Tess !

Il la fit taire par un baiser.

Quand ils arrivèrent à la maison, elle se sentait contrite et abattue. Sans doute, elle était Mme Angel Clare, mais avait-elle quelque droit moral à ce titre ? N'était-elle pas avec plus de vérité Mme Alec D'Urberville ? Un amour intense pouvait-il justifier ce que des âmes droites considéreraient peut-être comme une réticence coupable ? Elle ignorait ce qu'une femme doit faire dans ces cas-là ; et elle n'avait pas de conseiller.

Pourtant, quand elle se trouva quelques minutes seule dans sa chambre, où elle entrait pour la dernière fois, elle se mit à genoux et pria. Elle essayait de prier Dieu, mais, en réalité, c'était à son mari qu'elle adressait sa supplication. Elle avait pour cet homme une telle idolâtrie qu'elle-même eut peur que ce ne fût de mauvais présage. Comme Frère Laurence, elle avait conscience que « ces violentes délices ont une fin violente ». Sa passion était peut-être trop éperdue pour les conditions humaines, trop effrénée, trop furieuse, trop implacable.

– Oh ! mon amour, mon amour ! pourquoi vous aimé-je tant ! se disait-elle tout bas... Car celle que vous aimez n'est pas moi, mais une créature à mon image, celle que j'aurais pu être !

L'après-midi arriva et, avec elle, l'heure du départ.

Ils étaient décidés à passer quelques jours à la vieille ferme du Moulin de Wellbridge, Angel en profitant pour étudier les procédés de minoterie. À deux heures, il ne leur restait plus qu'à se mettre en route. Tous les domestiques étaient réunis dans le passage carrelé de briques rouges pour les voir passer, tandis que le laitier et sa femme devaient les accompagner jusqu'à la porte.

Tess vit ses trois compagnes de chambre, le long du mur, la tête penchée, toutes pensives. Elle s'était demandé souvent si elles paraîtraient au moment des adieux ; mais elles étaient là, stoïques et fermes jusqu'à la fin. Tess savait pourquoi la délicate

Retty paraissait si fragile, Izz si tragiquement douloureuse, et Marianne si morne ; et elle oublia un instant l'ombre qui la poursuivait en contemplant la leur. Cédant à son impulsion, elle murmura à Clare :

– Voulez-vous les embrasser toutes les trois, les pauvres, pour la première et la dernière fois ?

Angel n'avait pas la moindre objection à cette formalité d'adieu, car pour lui ce n'était rien de plus ; et quand il passa près d'elles, il les embrassa toutes trois successivement en leur disant bonsoir.

Arrivée à la porte, Tess, en vraie femme, jeta un coup d'œil derrière elle pour voir l'effet de ce baiser charitable ; son regard n'avait rien de triomphant et, d'ailleurs, il aurait cessé de l'être à la vue de l'émotion des jeunes filles. Le baiser leur avait évidemment fait du mal, en réveillant des sentiments qu'elles essayaient d'étouffer.

Clare, inconscient de tout cela, se dirigeait vers la petite porte de la ferme ; il serra la main de M. et Mme Crick, en leur exprimant encore une fois ses remerciements de leurs attentions ; puis, avant de se mettre en route, on se tut un moment. Le silence fut brusquement interrompu par un chant de coq. Le coq blanc à crête rose était venu se percher sur la palissade en face de la maison, à quelques mètres d'eux, et son chant leur perça les oreilles, s'affaiblissant ensuite, comme l'écho dans une vallée rocheuse.

– Oh ! fit Mme Crick, un chant de coq l'après-midi !

Deux hommes étaient debout près de la barrière de la cour qu'ils tenaient ouverte.

– C'est mauvais signe ! murmura l'un d'eux à l'autre, sans penser que le groupe de la petite porte pouvait l'entendre.

Le coq chanta encore dans la direction de Clare.

– Hé ! dit le laitier.

– Je n'aime pas l'entendre ! dit Tess à son mari. Dites à l'homme de partir. Bonsoir, bonsoir !

Le coq chanta encore une fois.

– Chut !... Filez tout de suite, monsieur, ou je vous tords le cou ! dit avec quelque irritation le laitier, en se tournant vers le volatile et le chassant. Et à sa femme, pendant qu'ils rentraient : – Faut-il que ça arrive justement aujourd'hui ! Je ne l'ai pas entendu chanter l'après-midi de toute l'année !

– C'est seulement l'annonce d'un changement de temps, dit-elle... pas de ce que vous pensez, c'est impossible.

XXXIV

Les jeunes mariés suivirent la route plate qui longe la vallée pendant quelques kilomètres et, en arrivant à Wellbridge, tournèrent à gauche du village et passèrent le grand pont du temps d'Élisabeth auquel le bourg doit en partie son nom. Immédiatement au bout du pont, se dressait la maison où ils avaient retenu des chambres et dont l'aspect est si connu de tous les voyageurs qui traversent la vallée du Var. Autrefois faisant partie d'une belle résidence seigneuriale, propriété et demeure d'un D'Urberville, elle servait de ferme depuis sa démolition partielle.

– Soyez la bienvenue dans l'un des châteaux de vos pères ! dit Clare, en aidant sa femme à descendre.

Mais il regretta sa plaisanterie ; elle était trop près de la satire !

Ils apprirent en entrant que le fermier, bien qu'ils eussent loué seulement deux pièces, avait profité de leur présence attendue pour faire une visite de nouvel an à quelques amis, et il avait chargé une femme du voisinage de pourvoir à leurs besoins.

Ils furent enchantés de prendre entière possession de la maison, et, pour la première fois, d'être ensemble sous leur propre toit. Mais Clare s'aperçut que la vieille demeure délabrée attristait un peu sa jeune compagne. La voiture une fois partie, ils montèrent l'escalier, précédés de la femme de ménage. Sur le palier, Tess tressaillit.

– Qu'y a-t-il ?

– Ces horribles femmes ! répondit-elle avec un sourire... Comme elles m'ont fait peur !

Il leva les yeux et aperçut deux portraits de grandeur nature, sur des panneaux encastrés dans la maçonnerie. Comme le savent tous les visiteurs de cette ferme, les peintures, datant du XVIIe siècle environ, représentent deux femmes d'un certain âge, dont on ne peut oublier la physionomie : l'une, avec ses traits allongés et pointus, son œil étroit et son sourire faux, paraît d'une implacable perfidie ; l'autre, avec son nez en bec-de-corbin, ses grandes dents, son œil hardi, respire une arrogance qui va jusqu'à la férocité ; et, plus tard, elles hantent dans ses rêves celui qui les a vues.

– Quels sont ces portraits ? demanda Clare à la femme de ménage.

– De vieilles gens m'ont dit que c'étaient des dames de la famille D'Urberville, les anciens seigneurs du manoir, dit-elle... et comme ils sont pris dans la maçonnerie, on ne peut pas les enlever.

Le déplaisant dans l'affaire, outre l'effet produit sur Tess, c'était que les beaux traits de celle-ci se retrouvaient, sans aucun doute, dans ces formes exagérées. Angel n'en dit rien, mais il regretta de s'être écarté de son chemin pour choisir cette maison comme demeure de noces, et il passa dans la chambre voisine.

Tout avait été préparé pour eux à la hâte et ils durent se laver les mains dans la même cuvette ; Clare toucha dans l'eau les mains de Tess.

– Quels sont mes doigts et quels sont les vôtres ? dit-il en la regardant..., ils sont si bien mêlés.

– Ils sont tous à vous, dit-elle très gentiment, et elle s'efforça d'être plus gaie.

Son air pensif ne déplut pas à Clare en cette occasion ; toute femme de sens aurait agi de même ; mais Tess se rendait compte qu'elle avait été pensive à l'excès et lutta contre sa préoccupation.

Ce dernier après-midi de l'année était si court et le soleil était déjà si bas que les rayons, passant par une petite ouverture, s'allongeaient en barre dorée jusqu'à sa jupe, sur laquelle ils faisaient comme une tache de peinture. Ils burent une tasse de thé dans le vieux salon et ainsi, pour la première fois, prirent un repas ensemble. Tel était leur enfantillage, ou plutôt celui de Clare, qu'il trouvait fort intéressant d'avoir la même assiette qu'elle et de cueillir de ses lèvres les miettes qui se trouvaient sur celles de Tess. Il s'étonnait un peu qu'elle ne se joignît pas à ces frivolités avec le même entrain que lui.

Il la regarda longtemps en silence.

– C'est une chère, chère petite Tess, se dit-il enfin, comme s'il décidait l'interprétation d'un passage difficile... Est-ce que je sens avec assez de solennité combien ce petit être féminin est absolument, irrémédiablement livré à ma bonne ou à ma mauvaise foi, à ma bonne ou à ma mauvaise fortune ?... Je ne le crois pas, je ne le pourrais à moins d'être femme. Ce que je suis, elle l'est ; ce que je deviendrai, elle le deviendra ; ce que je ne peux être, elle ne pourra l'être... Et serai-je jamais capable de la négliger, de lui faire de la peine ou même de ne plus la respecter ?... Que Dieu me préserve d'un tel crime !

Ils restèrent assis devant la table à thé, attendant leur bagage que le laitier avait promis d'envoyer avant la nuit. Mais le soir commençait à tomber, et le bagage n'arrivait pas, et ils n'avaient apporté rien de plus que ce qu'ils avaient sur eux. À partir de l'instant où le soleil avait disparu, l'humeur calme de la journée d'hiver avait changé. Dehors, un bruit de soie vivement froissée se faisait entendre ; les paisibles feuilles mortes de l'automne précédent ressuscitaient à une vie irritée et, tourbillonnant à regret, s'en allaient frapper les volets.

Bientôt, la pluie se mit à tomber.

– Ce coq savait que le temps changerait ! dit Clare.

La femme qui les avait servis était retournée chez elle pour la nuit, mais elle avait mis des bougies sur la table et ils les allumèrent. La flamme de chaque bougie s'allongeait vers la cheminée.

– Ces vieilles maisons ont tant de vents coulis ! disait Angel, en regardant les flammes et le suif qui coulait... Je me demande où est ce bagage ! Nous n'avons même pas de brosse ni de peigne !

– Je ne sais pas, répondit-elle distraitement.

– Tess, vous n'êtes pas joyeuse le moins du monde, ce soir ! Point comme d'habitude. Ces mégères du panneau vous ont troublée. Je suis fâché de vous avoir conduite ici. Je me demande après tout si vous m'aimez.

Il savait que oui et il n'avait pas parlé sérieusement ; mais elle était surchargée d'émotion et tressaillit comme un animal blessé. Bien qu'elle s'efforçât de ne pas pleurer, elle ne put s'empêcher de laisser voir une ou deux larmes.

– Je ne pensais pas ce que je disais, dit-il tout peiné. Vous êtes ennuyée de n'avoir pas vos affaires, je le sais. Je ne puis imaginer pourquoi le vieux Jonathan ne les a pas apportées. Comment ! il est sept heures ?... Ah ! le voilà !

On avait frappé à la porte et, personne d'autre n'étant là pour ouvrir, Clare sortit de la pièce. Il rentra bientôt, un petit paquet à la main.

– Ce n'est pas Jonathan, tout de même, dit-il.

– Que c'est contrariant ! fit Tess.

Le paquet avait été apporté par un messager spécial d'Emminster, qui était arrivé à Talbothays, immédiatement après le départ des mariés et qui les avait suivis jusqu'ici, ayant ordre de le remettre entre leurs mains. Clare l'approcha de la lumière. Il n'avait pas cinquante centimètres de long, était cousu dans de la toile, scellé de cire rouge au cachet du révérend Clare et adressé de la main de celui-ci à Mme Angel Clare.

– C'est un petit cadeau de noces pour vous, Tess, dit-il en le lui tendant... Comme ils sont pleins d'attention !

Tess semblait un peu agitée quand elle le prit :

– J'aimerais mieux que vous l'ouvriez, chéri, dit-elle en tournant et retournant le paquet... Je n'aime pas briser les cachets qui ont l'air si sérieux ! Je vous prie, ouvrez-le pour moi.

Il défit le paquet et, à l'intérieur, trouva une boîte de maroquin sur laquelle étaient une lettre et une clef. La lettre était pour Clare et disait :

« *Mon cher fils, vous avez peut-être oublié qu'à la mort de votre marraine, Mme Pitney, alors que vous étiez encore enfant, cette femme si bonne, mais attachée aux vanités de ce monde, me laissa en dépôt une partie de son écrin pour votre épouse, si jamais vous en aviez une, comme marque d'affection pour vous et pour celle que vous choisiriez. J'ai rempli ce devoir et les diamants étaient jusqu'ici chez mon banquier ; bien que la chose me paraisse un peu inopportune, étant donné les circonstances, je suis, comme vous voyez, tenu de remettre ces objets à la femme qui en possédera de droit la jouissance sa vie durant, et je les envoie donc immédiatement : ils deviennent, je crois, des bijoux de famille, suivant le testament de votre marraine. Ci-inclus les termes précis de la clause qui s'y rapporte...* »

– Je me souviens, dit Clare, mais j'avais tout à fait oublié.

Ouvrant la boîte, ils y trouvèrent un collier avec pendant, des bracelets, des boucles d'oreilles et quelques autres petits bi-

joux. D'abord, Tess semblait avoir peur de les toucher, mais quand Clare étala la parure, ses yeux étincelèrent un instant autant que les pierres.

– Sont-ils à moi ? demanda-t-elle, incrédule.

– Oui, certainement, dit-il.

Il regardait le feu. Il se rappelait que, lorsqu'il avait quinze ans, sa marraine, la femme du squire, la seule personne riche avec qui il eût jamais été en contact, s'était portée garant de son succès et lui avait prédit une carrière merveilleuse. En prévision de cet avenir, elle avait mis de côté ces ornements fastueux pour sa femme et les enfants de ses descendants. Ils brillaient en ce moment d'un éclat quelque peu ironique.

– Et cependant, pourquoi pas ? se demandait-il.

En somme, tout cela était une affaire de vanité, et si l'on admettait un côté de la question, pourquoi n'admettrait-on pas l'autre ? Sa femme était une D'Urberville ; à qui ces bijoux pourraient-ils mieux convenir ?

Il dit soudain avec enthousiasme :

– Tess, mettez-les, mettez-les ! et il se détourna du feu, pour l'aider.

Comme par magie, elle s'en était déjà parée, collier, boucles d'oreilles, bracelets et tout le reste.

– Mais la robe n'est pas ce qu'il faut, Tess, dit Clare. Elle devrait être décolletée pour une parure de brillants comme celle-ci !

– Vraiment ? fit Tess.

– Oui.

Il lui indiqua la façon de rentrer le haut de son corsage pour lui donner à peu près la forme d'une toilette du soir : et ce-

la fait, le pendant du collier isolé sur la blancheur de la gorge, il s'éloigna pour la contempler.

– Dieu ! dit Clare, comme vous êtes belle !

Tout le monde le sait, c'est le plumage qui fait l'oiseau. Une paysanne, d'attraits médiocres sous ses simples habits, brillera d'une beauté surprenante si elle est vêtue en femme à la mode avec tous les secours de l'art ; tandis que la reine du bal dans la cohue nocturne ferait piètre figure sous la blouse de la travailleuse des champs, au milieu de la monotonie d'arpents de navets, par une morne journée.

Jusqu'ici, la perfection artistique des formes et du visage de Tess n'avait point frappé Clare.

– Si seulement vous aviez à paraître dans une salle de bal ! dit-il. Mais non... non, chérie. Je crois que je vous aime mieux en capeline et en robe de cotonnade... oui, encore mieux qu'avec ceci, bien que vous portiez si bien ces dignités.

La conscience de sa beauté causait à la jeune fille une surexcitation qui n'était pourtant pas du bonheur.

– Je vais les ôter, dit-elle, au cas où Jonathan me verrait. Ils ne sont pas faits pour moi, n'est-ce pas ?... Je suppose qu'il faudra les vendre.

– Laissez-les encore quelques minutes... Les vendre ? Jamais, ce serait un abus de confiance.

Sous l'influence d'une nouvelle pensée, elle obéit volontiers. Elle avait quelque chose à dire et peut-être ces bijoux lui serviraient-ils. Elle s'assit, toute parée, et les deux jeunes gens se livrèrent à mille conjectures sur l'endroit où pouvait bien être Jonathan avec leur bagage. La bière qu'ils avaient versée pour lui s'était éventée à force d'attendre.

Peu après ils se mirent à souper, le repas étant préparé sur une desserte. Ils n'avaient point fini quand le foyer renvoya la

fumée et la colonne qui s'élevait fit saillie dans la chambre, comme si quelque géant avait posé un instant la main sur le haut de la cheminée. La porte extérieure s'était ouverte. Ils entendirent un pas pesant dans le corridor et Angel sortit.

– J'ai eu beau frapper ; je pouvais pas me faire entendre, dit Jonathan Kail en s'excusant, car c'était lui enfin... Et comme il pleuvait, j'ai ouvert la porte. J'ai apporté les affaires, monsieur.

– J'en suis bien content. Mais vous êtes fort en retard.

– Mon Dieu oui, monsieur.

Jonathan parlait d'un ton abattu qu'il n'avait pas dans la journée, et son front était sillonné de rides de souci qui s'ajoutaient aux rides de vieillesse. Il reprit :

– Nous avons été bien tourmentés à la ferme par quelque chose qui aurait pu être bien terrible, depuis que vous et votre dame... pour lui donner son nom, vous nous avez quittés. Peut-être bien que vous n'avez pas oublié le coq de cet après-midi ?

– Mon Dieu !... qu'est-ce ?

– Voilà, y en a qui disent que ça signifie une chose ; d'autres une autre ; mais ce qui est arrivé c'est que la pauvre petite Retty Priddle a voulu se noyer !

– Non !... ce n'est pas possible ?... Mais elle nous a dit bonsoir avec les autres !

– Oui !... voilà, monsieur, quand vous et votre dame... pour lui donner le nom qu'elle a droit, quand vous êtes partis tous deux en voiture, comme je vous dis, Retty et Marianne ont mis leur chapeau et s'en sont allées. Et comme y a pas beaucoup à faire, pour le moment – frotter, récurer, c'est la veille du jour de l'an et les gens sont tous à balayer chez eux – personne n'y a fait attention. Elles s'en sont allées chez Everard où elles ont bu la goutte et puis elles ont marché jusqu'à la Croix-aux-Trois-Bras

et là, il paraît qu'elles se sont séparées, Retty, prenant par les prés comme pour rentrer chez elle, Marianne, continuant jusqu'à l'autre village où il y a encore un cabaret. Puis on n'a plus rien su de Retty ; mais voilà que le batelier en revenant chez lui a vu quelque chose près de la Grande Mare. C'était son chapeau et son châle en paquet. Il l'a trouvée dans l'eau ; lui et un autre homme, ils l'ont rapportée à la maison, croyant qu'elle était morte ; mais elle est revenue tout doucement...

Angel, se rappelant soudain que Tess entendait cette lugubre histoire, alla fermer la porte de l'antichambre qui conduisait au salon où elle se trouvait ; mais sa femme, jetant un châle sur ses épaules, était sortie pour écouter le récit, en fixant des yeux distraits sur le bagage et les gouttes de pluie qui ruisselaient dessus.

– Y a encore autre chose !... Voilà Marianne ! On l'a trouvée ivre morte près de l'oseraie... une fille qu'on ne se rappelle pas avoir jamais vu toucher que de la bière à un shilling... c'est vrai qu'elle était une grosse mangeuse, comme ça se voyait sur sa figure ; on dirait que ces filles ont perdu l'esprit !

– Et Izz ?... demanda Tess.

– Izz est dans la maison comme d'habitude ; mais elle dit qu'elle peut bien deviner comment ça s'est passé, et elle semble très abattue la pauvre, comme c'est naturel... Et voyez-vous, monsieur, tout ça est arrivé juste au moment où nous étions à emballer dans la charrette vos quelques paquets et la robe de nuit et les affaires de toilette de votre dame... et ça m'a retardé.

– Oui, oui, Jonathan, voulez-vous monter les malles en haut et boire un verre de bière, puis vous hâter de repartir aussitôt que possible, au cas où l'on aurait besoin de vous ?

Tess était rentrée dans le salon et s'était assise devant le feu qu'elle fixait, le regard perdu. Elle entendit Jonathan monter et descendre l'escalier d'un pas pesant pour porter les bagages,

puis remercier son mari de la bière que celui-ci lui servait et du pourboire. Les pas de Jonathan s'éloignèrent de la porte, le bruit cessa et la charrette partit en grinçant.

Angel fit glisser la barre massive de chêne qui assurait la fermeture de la porte, rentra dans la chambre et, arrivant derrière sa femme, assise en face de l'âtre, lui pressa les joues entre ses mains. Il s'attendait à la voir sauter gaiement de sa chaise et déballer les effets qu'elle avait été si impatiente de recevoir, mais elle ne se levait pas et il s'assit près d'elle, à la lueur du feu dont l'éclat, n'était pas atténué par la flamme pâle et tremblante des bougies.

– Je suis fâché que vous ayez entendu la déplorable histoire de ces filles, lui dit-il... Pourtant, il ne faut pas vous en frapper. Retty était morbide de nature, vous savez.

– Oui, sans la moindre raison, dit Tess, tandis que celles qui ont des raisons de l'être le cachent et prétendent qu'elles ne le sont pas.

Cet incident fut décisif pour elle. Le malheur d'un amour non partagé était tombé sur ces simples filles innocentes ; elles avaient mérité mieux du destin. Elle avait mérité pis ; et pourtant elle était l'élue. C'était mal de sa part de tout prendre sans payer. Aussi elle paierait jusqu'au dernier centime ; elle dirait tout, dès maintenant. Elle en vint à cette résolution finale pendant qu'elle regardait le feu en tenant la main d'Angel.

L'éclat persistant des tisons qui n'avaient plus de flammes teignait de la même nuance les parois et le fond du foyer, les chenets polis et les vieilles pincettes de cuivre qui ne pouvaient pas bien se fermer ; le dessous du manteau de la cheminée était rougi par la lumière fortement colorée, ainsi que les pieds de table les plus proches. Le visage et le cou de Tess reflétaient cette chaude coloration, que toutes les pierres précieuses transformaient en Aldebaran ou en Sirius, en une constellation de

fulgurances rouges, blanches et vertes, échangeant leurs teintes à chacune de ses pulsations.

– Vous rappelez-vous ce que nous nous sommes dit ce matin, à propos de nos fautes ? demanda-t-il brusquement, voyant qu'elle restait toujours immobile... Nous parlions peut-être à la légère et vous, certes, le pouviez. Mais pour moi, ce n'était pas une promesse en l'air. J'ai à vous faire une confession, mon amour.

Ces paroles, si opportunes et inattendues, parurent à Tess une intervention de la Providence.

– Vous avez quelque chose à confesser ? dit-elle avec vivacité, même avec joie et comme soulagée.

– Vous ne vous y attendiez pas ! Oh ! vous avez une trop haute opinion de moi ! Écoutez maintenant. Posez votre tête là, parce que je veux que vous me pardonniez et que vous ne soyez pas indignée contre moi pour ne l'avoir pas dit auparavant, comme peut-être je l'aurais dû !

Que c'était étrange ! Il semblait son double. Elle ne répondit rien et Clare reprit :

– Je me suis tu parce que j'avais peur de risquer de vous perdre, chérie, le prix que j'ai remporté, mon titre universitaire, comme je vous appelle... Mon frère a obtenu le sien à Cambridge, moi à la laiterie de Talbothays. Eh bien, je ne voulais pas le hasarder. J'étais sur le point de vous faire cet aveu, il y a un mois, mais je n'ai pu, j'ai eu peur de vous effrayer et de vous éloigner de moi. Je l'ai remis ; puis, hier, je pensais vous le dire, pour vous donner au moins une chance de vous échapper. Et je ne l'ai pas encore fait. Ce matin non plus, quand vous avez proposé de confesser nos fautes sur le palier. Pécheur que je suis !... Mais maintenant que je vous vois là solennellement assise, il le faut. Je me demande si vous me pardonnerez !...

– Oh ! oui, bien sûr que...

– Bon, je l'espère. Mais attendez un peu. Vous ne savez pas... Pour commencer par le commencement : mon pauvre père a grand peur, j'imagine, que mes opinions soient causes de mon éternelle perdition ; pourtant je crois autant que vous, Tess, à la moralité. Autrefois, j'aurais voulu devenir éducateur d'hommes, et ce fut un grand désappointement pour moi de sentir que je ne pourrais entrer dans les ordres. J'admirais la pureté, même si je ne pouvais m'élever jusqu'à elle, et je haïssais l'impureté, comme je le fais toujours, je l'espère. Eh oui ! Certain lieu est pavé de bonnes intentions, et vous pouvez imaginer mes remords quand, avec mes belles aspirations pour les autres, moi-même je suis tombé.

Il se mit alors à lui raconter l'époque de sa vie à laquelle nous avons déjà fait allusion, quand, à Londres, ballotté par les doutes et les difficultés comme un bouchon sur les vagues, il se laissa deux jours séduire par une femme.

– Heureusement, je m'éveillai presque immédiatement à la conscience de ma folie, continua-t-il. Je ne voulus plus avoir affaire à elle et je revins à la maison... Je n'ai jamais récidivé. Mais je tenais à vous traiter en tout honneur et toute franchise et je ne le pouvais sans vous dire ceci. Me pardonnerez-vous ?

Elle lui pressa fortement la main en réponse.

– Alors nous écarterons ce souvenir dès maintenant et pour toujours. Il est trop pénible pour l'occasion... et nous parlerons de quelque chose de plus gai !

– Oh ! Angel !... Je suis presque contente !... parce que maintenant vous, vous pourrez me pardonner, à moi. Je n'ai pas fait ma confession. J'ai une confession aussi... rappelez-vous, je l'ai dit.

– Ah ! c'est vrai... Allez-y maintenant, petite mauvaise !

– Vous souriez, mais elle est peut-être aussi sérieuse que la vôtre, ou même plus !

– Elle ne peut guère être plus sérieuse, chérie !

– C’est vrai ! oh non ! c’est impossible !

L’espérance la fit bondir de joie.

– Non, certainement elle ne peut pas être plus sérieuse... parce que c’est tout à fait la même chose. Je vais vous la dire maintenant.

Elle se rassit. Leurs mains étaient encore jointes. Les cendres, répandues sous la grille, étaient éclairées verticalement par le feu comme un désert torride. L’imagination aurait pu voir l’éclat lugubre du jour du Jugement dans le rougeoiement des charbons ardents qui tombait sur le visage et la main de Clare et sur le visage et la main de Tess, se glissant parmi les cheveux épars sur le front de la jeune femme et enflammant sa peau délicate. Son ombre, très grande, se dressait sur le mur et sur le plafond. Elle se pencha, et les diamants qu’elle avait au cou eurent chacun le clignotement sinistre de l’œil d’un crapaud. S’appuyant le front sur la tempe d’Angel, elle commença le récit de ses relations avec Alec D’Urberville et de leurs conséquences, à mi-voix, sans hésiter, et les paupières baissées.

CINQUIÈME PHASE

La femme paie

XXXV

Son récit était terminé, elle avait même répété certains détails et donné les explications accessoires : pendant toute sa confession, elle n'avait pas élevé la voix, elle n'avait pas dit un mot pour se justifier, elle n'avait pas pleuré.

Mais l'aspect des choses extérieures semblait s'être transformé à mesure qu'elle parlait : le feu qui brûlait dans la grille avait pris un air de méchanceté maligne, de diabolique bouffonnerie, comme s'il narguait sa détresse ; le garde-feu ricanait paresseusement ; la lumière venant de la carafe ne s'intéressait qu'à un problème chromatique ; tous les objets environnants affirmaient leur irresponsabilité en une répétition terrible. Et pourtant rien n'était changé depuis le moment où il l'avait embrassée ; du moins, rien dans la substance des choses ; mais leur essence s'était transmuée.

Quand elle eut cessé, le bruit de leurs baisers de tout à l'heure sembla se perdre, tumultueux, dans les recoins de leur cerveau et s'y répercuter comme les échos d'un temps d'aveugle folie.

Clare commit l'inconséquence d'attiser le feu ; il n'avait pas encore pleine conscience de ce qu'il avait entendu ; après avoir remué les tisons, il se leva : la révélation le frappait maintenant dans toute sa force. Son visage s'était flétri. Il piétinait fiévreusement le plancher. Il ne pouvait fixer sa pensée : c'était l'explication de tous ces vagues mouvements. Quand il parla, il prit, parmi les intonations variées qu'elle lui avait entendues, sa voix la plus banale.

– Tess...

– Oui, bien-aimé.

– Dois-je croire à tout ceci ? D'après votre manière, je devrais le considérer comme véridique. Oh ! vous ne pouvez avoir perdu l'esprit ! Et pourtant !... Mais non... Ma femme, ma Tess ! rien en vous n'autorise une telle supposition !

– Je n'ai pas perdu l'esprit, dit-elle.

– Cependant... – Il la regardait, les yeux vidés, puis reprit, comme hébété – Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit auparavant ? Ah ! oui, vous vouliez me le dire... dans un sens. Mais je vous en ai empêchée, je me souviens !

Ces paroles, et d'autres encore, n'étaient qu'un babil inutile, superficiel, tandis que les profondeurs de son être restaient toujours paralysées. Il se détourna et se courba contre une chaise. Tess le suivit au milieu de la pièce, restant à le fixer de ses yeux qui ne versaient point de larmes. Elle glissa à genoux près de lui et s'accroupit à ses pieds.

– Au nom de notre amour, pardonnez-moi, murmura-t-elle, les lèvres sèches. Je vous ai pardonné la même offense.

Et comme il ne répondait pas, elle répéta :

– Pardonnez-moi comme vous êtes pardonné. Moi, je vous pardonne, Angel !

– Oui, je sais.

– Mais vous ne me pardonnez pas !

– Oh ! Tess, le pardon ne s'applique pas à votre cas. Vous étiez une personne ; maintenant vous en êtes une autre. Mon Dieu ! Qu'a donc le pardon à voir avec une aussi grotesque... prestidigitation !

Il s'arrêta comme pour réfléchir à ce qu'il venait de dire, puis, soudain, partit d'un éclat de rire horrible, effrayant, contre nature, d'un rire infernal.

– Non... non ! cela me tue !... cria-t-elle, oh ! ayez pitié de moi, ayez pitié !...

Il ne répondit pas, et, blanche comme une morte, elle se releva d'un bond.

– Angel, Angel ! que signifie ce rire ? s'écria-t-elle. Vous doutez-vous de ce que c'est pour moi !

Il secoua la tête.

– J'ai tant espéré, tant souhaité pouvoir vous rendre heureux. J'ai tant prié pour cela ! J'ai pensé à la joie que j'en éprouverais et je me suis dit que je serais une femme indigne si je ne vous rendais pas heureux ! Voilà quels étaient mes sentiments, Angel !

– Je le sais.

– Je pensais, Angel, que vous m'aimiez... moi, mon vrai moi ! Si c'est moi que vous aimez, comment pouvez-vous parler et me regarder ainsi ? Cela m'épouvante. Puisque j'ai commencé à vous aimer, je vous aime pour toujours..., malgré tous les changements, toutes les hontes..., parce que vous êtes vous. Je ne demande pas plus. Alors, comment pouvez-vous, ô mon mari, vous, cesser de m'aimer ?

– Je répète que la femme que j'ai aimée, ce n'est pas vous !

– Mais qui ?

– Une autre femme qui avait votre forme.

Elle découvrit alors, dans les paroles d'Angel, ce qu'elle pressentait dans ses inquiétudes passées. Il la considérait comme une sorte d'imposteur, comme une femme coupable, ayant pris le masque d'une innocente. Alors son visage terrifié blêmit, ses joues s'affaissèrent, sa bouche se contracta et s'arrondit. L'horrible conscience d'être jugée ainsi lui causa un

si mortel accablement qu'elle chancela. Il s'approcha d'elle, croyant qu'elle allait tomber.

– Asseyez-vous, asseyez-vous ! dit-il doucement. Vous êtes malade, et c'est naturel.

Elle s'assit, ne sachant où elle était, avec la même expression pénible et tendue et des yeux qui le faisaient frissonner.

– Je ne vous appartiens plus alors, n'est-ce pas, Angel ? demanda-t-elle faiblement... Il dit que ce n'est pas moi qu'il aimait, mais une autre femme qui me ressemblait...

L'image qu'elle éveillait l'apitoya sur elle comme sur une personne étrangère maltraitée ; à mesure qu'elle envisageait sa position, ses yeux se remplissaient de larmes. Elle se détourna et éclata en sanglots, pleurant sur elle-même.

Clare fut soulagé de ce changement, car l'effet produit sur Tess commençait à lui causer à peine moins de tourment que la douleur de la révélation même. Il attendit patiemment, apathiquement, que la violence du chagrin s'usât et que le transport des pleurs se fût réduit en un sanglot convulsif.

– Angel ! dit-elle soudain de son ton naturel, sans la voix sèche et affolée de la terreur... Angel, suis-je trop mauvaise pour que vous et moi nous vivions ensemble ?

– Je n'ai pu encore penser à ce que nous ferions.

– Je ne vous demanderai pas de me laisser vivre avec vous, Angel, parce que je n'y ai pas droit. Je n'écrirai pas à maman et à mes sœurs pour dire que nous sommes mariés, comme je le voulais, et je ne finirai pas la ménagère que j'avais taillée et que je voulais finir pendant que nous aurions été hors de chez nous.

– Ah !

– Non, je ne ferai rien, à moins que vous ne me l'ordonniez, et, si vous me quittez, je ne vous suivrai pas, et si vous ne me

parlez jamais plus, je ne demanderai pas pourquoi, à moins que vous ne m'en donniez la permission.

– Et si je vous ordonne quelque chose ?

– Je vous obéirai comme votre misérable esclave, même si c'est pour m'étendre là et mourir.

– Vous êtes vraiment très bonne. Mais je suis frappé du désaccord entre votre présente abnégation et votre prudence passée.

Ce furent les premières paroles d'antagonisme. Mais lancer à Tess des sarcasmes étudiés, c'était comme si on les eût lancés à un chien ou à un chat. Leur subtilité n'était pas comprise et Tess n'y entendait que le son d'une voix hostile où la colère dominait. Elle resta muette, ignorant qu'il était en train d'étouffer son affection pour elle. Elle remarquait à peine une larme qui descendait lentement sur la joue de Clare, une larme si large qu'elle grossissait, comme la lentille d'un microscope, les pores de la peau sur laquelle elle roulait.

Pendant ce temps, la lumière se faisait de nouveau dans l'esprit d'Angel, et il se rendait mieux compte du changement total et terrible que la confession de Tess amenait pour lui dans sa vie et dans son univers ; il essayait désespérément d'avancer au milieu des conditions nouvelles où il se trouvait. Il lui fallait agir, mais comment ?

– Tess, dit-il aussi doucement que possible. Je ne puis rester… dans cette chambre… pour le moment. Je vais sortir un peu.

Il quitta la pièce sans bruit, et les deux verres de vin qu'il avait versés pour leur souper restèrent intacts sur la table. Ainsi finit leur agape. Deux ou trois heures avant, ils buvaient à la même tasse par un tendre caprice.

La porte, en se fermant derrière lui, bien que tirée doucement, réveilla Tess de sa stupeur. Il était parti ; elle ne pouvait rester. Jetant à la hâte un manteau sur ses épaules, elle ouvrit la porte et le suivit, après avoir éteint les bougies comme si elle ne devait jamais revenir. La pluie avait cessé et la nuit maintenant était limpide. Elle l'eut bientôt rejoint, car il marchait au hasard et lentement. Sa silhouette d'un gris clair faisait paraître celle de Clare, noire, sinistre, inabordable ; le contact des bijoux, dont un moment elle avait été si fière, était maintenant pour elle comme un sarcasme. Angel se retourna en l'entendant, mais sa présence ne parut lui faire aucune impression, et il continua à traverser les cinq arches béantes du grand pont qui était devant la maison.

Sur la route, la pluie avait rempli d'eau les empreintes des vaches et des chevaux, mais elle n'était pas tombée assez longtemps pour les effacer ; les étoiles reflétées dans ces mares en miniature y glissaient rapidement tandis que Tess passait ; si elle ne les y avait pas aperçues, elle n'aurait pas su qu'elles brillaient au-dessus de sa tête : mondes gigantesques dont l'image était reçue en ces miroirs infimes !

Il lui était facile de ne pas perdre son mari de vue, car la route s'éloignait de la maison en traversant des prairies ; elle le suivit sans aucune tentative pour approcher de lui ou pour attirer son attention, avec une fidélité inerte et silencieuse. Elle finit, pourtant, par le rejoindre et marcher à son côté ; il ne disait toujours rien.

L'honnête homme dupé, quand ses yeux se sont ouverts, est souvent très cruel, et Clare l'était alors avec violence. Le grand air paraissait l'avoir libéré de la tentation de céder à ses impulsions. Tess sentait qu'elle était pour lui en ce moment dépouillée de tout rayonnement. Et le Temps lui chantait son psaume satirique :

Et voici ! Ton visage sera mis à nu et celui qui t'aimait te haïra ;

Ton visage perdra sa beauté quand tu seras humiliée ;

Car la vie tombera comme une feuille et se répandra comme la pluie ;

Et le voile de ta tête sera le chagrin, et ta couronne sera la douleur.

Il restait absorbé dans ses pensées et elle n'avait plus maintenant assez de pouvoir pour interrompre ou distraire cette tension d'esprit. Comme sa présence lui était devenue indifférente ! Elle ne put s'empêcher de lui parler.

– Qu'ai-je fait ?... Mais qu'ai-je fait ? Je n'ai rien dit qui puisse toucher à mon amour pour vous ou le démentir. Vous ne croyez pas que j'avais combiné cela d'avance, n'est-ce pas ? Angel, ce qui vous met en colère n'est que dans votre imagination. Ce n'est pas en moi et je ne suis pas la femme fausse que vous pensez !

– Hum ! Soit, vous n'êtes pas fausse, ma femme, mais vous n'êtes plus la même. Non, plus la même ! Ne me poussez pas à vous faire des reproches. J'ai juré que je ne vous en adresserais pas... et je ferai tout pour l'éviter.

Mais, dans son désespoir, elle intercédait toujours et dit peut-être des choses qu'elle eût mieux fait de taire.

– Angel, Angel ! J'étais une enfant, une enfant quand c'est arrivé. Je ne savais rien des hommes !

– On a péché contre vous plus que vous n'avez péché vous-même..., cela je l'admets.

– Alors, ne voulez-vous pas me pardonner ?

– Je vous pardonne, mais le pardon n'est pas tout.

– Et m'aimer ?

La question resta sans réponse.

– Oh ! Angel… ma mère dit que cela arrive quelquefois, elle connaît plusieurs cas où c'était pis que pour moi et où cela n'a pas fait grand-chose au mari…, où, du moins, il a pardonné. Et pourtant la femme ne l'aimait pas comme je vous aime !

– Assez, Tess, assez ; ne discutez pas ! Les mœurs changent avec les conditions. Vous me feriez presque répondre que vous êtes une paysanne ignorante, sans la moindre idée des degrés dans les convenances sociales. Vous ne savez pas ce que vous dites.

– Je ne suis paysanne que par ma position, non par ma nature.

Elle parlait dans un moment de colère qui disparut aussitôt.

– Tant pis pour vous. Ce pasteur qui a déterré votre généalogie aurait mieux fait de se taire. Je ne puis m'empêcher d'associer votre manque de volonté à la décadence de votre famille. Les familles caduques impliquent des volontés caduques et une conduite caduque. Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous donné une raison de vous mépriser encore plus en m'informant de votre naissance ? Voilà que je vous regardais comme une enfant de la nature ; et vous étiez le rejeton tardif d'une aristocratie épuisée.

– À ce compte-là, un tas de familles ne valent pas mieux que la mienne ! Les gens à Retty étaient autrefois des grands propriétaires et ceux du fermier Billet aussi. Et les Debbyhouse, qui sont maintenant charretiers étaient autrefois les De Bayeux. Vous en trouvez partout comme moi. C'est un trait de notre comté, et je ne puis rien y faire.

– Tant pis pour le comté !

Elle acceptait tout, mais sans faire grande attention à ce qu'il lui reprochait exactement ; il ne l'aimait pas comme il l'avait aimée jusque-là, le reste lui était indifférent.

Ils errèrent encore en silence. On raconta plus tard qu'un villageois de Wellbridge, sorti cette nuit-là pour chercher le docteur, rencontra dans les pâturages deux amoureux marchant d'un pas très lent, sans parler, l'un derrière l'autre, comme en procession funèbre, et ce qu'il entrevit de leur visage lui parut sombre et tourmenté. À son retour, il repassa près d'eux dans le même champ, où ils marchaient d'un pas tout aussi lent, aussi indifférents à l'heure et à la nuit mélancolique. Préoccupé de ses affaires, il ne prêta pas attention à ce curieux incident, dont il devait pourtant se souvenir longtemps après.

Dans l'intervalle qui s'était écoulé entre l'aller et le retour du villageois, Tess avait dit à son mari :

– Je ne vois pas ce que je puis faire pour n'être pas cause d'une grande misère pour vous toute votre vie... La rivière est là, je puis en finir ! Je n'ai pas peur.

– Je ne désire pas ajouter le meurtre à mes autres folies, dit-il.

– Je laisserai quelque chose pour montrer que je l'ai fait moi-même, à cause de mon déshonneur. Alors, on ne vous blâmera pas.

– Ne dites pas des absurdités pareilles. Je ne veux pas vous écouter. C'est une sottise d'y songer, pour un cas qui prête au rire satirique plutôt qu'à la tragédie. Vous ne comprenez pas le moins du monde la nature de cette triste mésaventure. Les neuf dixièmes des gens trouveraient que c'est une bonne plaisanterie, s'ils la connaissaient. Je vous en prie, faites-moi le plaisir de rentrer à la maison et de vous mettre au lit.

– Oui, fit-elle avec soumission.

Ils avaient tourné au hasard et la route les menait aux ruines célèbres d'une abbaye cistercienne située derrière le moulin, jadis dépendance du monastère. Le moulin marchait encore, car manger est une nécessité permanente ; l'abbaye

avait disparu, car toute croyance est passagère. Il est fréquent de voir ce qui est temporaire l'objet de soins plus durables que ce qui est éternel.

Comme ils avaient fait un circuit, ils n'étaient point fort éloignés de chez eux, et Tess, obéissant à Clare, n'eut qu'à atteindre le pont de pierre et à suivre la route pendant quelques mètres.

À son retour, elle trouva tout comme elle l'avait laissé ; le feu brillait encore. Elle ne resta pas plus d'une minute en bas mais se rendit dans sa chambre où le bagage avait été transporté. Elle s'assit sur le bord du lit, regardant autour d'elle d'un air morne, puis commença à se déshabiller. Elle rapprocha la lumière du lit et la lueur tomba sur le baldaquin de basin blanc ; quelque chose y était suspendu et elle leva la bougie pour voir ce que c'était : une branche de gui ; Angel l'avait placé là, elle le devina aussitôt. C'était donc l'explication de ce paquet mystérieux, si difficile à faire et à apporter, dont il n'avait pas voulu dire le contenu, ajoutant que le temps lui en montrerait l'utilité. Il avait suspendu le rameau, plein d'entrain et de gaieté. Comme ce gui semblait maintenant absurde et inopportun !

N'ayant rien de plus à craindre, n'ayant guère rien à espérer, car il ne paraissait nullement probable qu'Angel se laissât fléchir, elle se coucha triste et abattue. Mais si le bonheur interdit bien souvent le repos, le chagrin, quand il cesse d'être spéculatif, l'accueille volontiers et, quelques minutes après, Tess, l'abandonnée, avait oublié l'existence au milieu du calme aromatique de la chambre qui, peut-être, avait été jadis la chambre nuptiale de ses ancêtres.

Cette même nuit, plus tard, Clare revint lui aussi sur ses pas et rentra ; il pénétra sans bruit dans le salon, alluma, et, de l'air d'un homme qui a réfléchi à ce qu'il ferait, il étendit les couvertures sur le vieux canapé de crin et l'arrangea tant bien que mal comme lit. Avant de s'étendre, il monta furtivement

sans souliers écouter à la porte de Tess. Un souffle régulier annonçait qu'elle dormait profondément.

« Dieu merci ! » murmura Clare ; et pourtant il eut conscience d'une angoisse amère et douloureuse, à la pensée qu'après avoir chargé le fardeau de sa vie sur les épaules d'un autre, elle reposait sans souci.

Il se disposa à descendre : puis, irrésolu, se tourna encore vers la porte. En même temps, il aperçut l'une des dames D'Urberville dont le portrait était juste au-dessus de l'entrée de la chambre. À la lueur de la bougie, le tableau était plus que déplaisant ; en ce moment il lui sembla que, sur les traits de cette femme, se devinait une intention sinistre, un dessein concentré de vengeance contre les hommes. Le corsage était décolleté, précisément comme celui de Tess quand il l'avait arrangé pour faire valoir le collier, et il eut de nouveau la sensation désolante de leur ressemblance. Il n'en fallait pas plus. Clare se détourna et descendit l'escalier. Sa physionomie était calme et froide, ses lèvres serrées indiquaient la force de son empire sur lui-même ; son visage conservait l'expression d'effrayante aridité qu'il avait prise depuis la révélation ; c'était le visage d'un homme qui n'est plus l'esclave de sa passion et qui, pourtant, ne trouve aucun avantage à en être affranchi. Il songeait simplement aux déchirants hasards de l'expérience humaine, à l'inattendu des choses. Rien d'aussi pur, d'aussi suave, d'aussi virginal que Tess ne lui avait semblé possible tout le temps qu'il l'avait adorée ; mais, depuis une heure :

Ce petit peu en moins et que de mondes disparus !

Il raisonnait à faux en supposant que le cœur de Tess ne se lisait point sur ce visage si frais et si honnête. Mais elle n'avait pas d'avocat pour le désabuser. Est-ce possible, se disait-il encore, ses yeux dont les regards n'avaient jamais contredit ses paroles, voyaient-ils pourtant derrière le monde apparent un autre monde discordant et plein de contraste ?

Il s'étendit sur sa couche dans le salon, puis éteignit la lumière. La nuit entra et s'y établit, indifférente et flegmatique, la nuit qui avait déjà englouti son bonheur et maintenant le digérait nonchalamment, prête à engloutir le bonheur de milliers d'autres êtres avec autant de calme et d'impassibilité.

XXXVI

Clare se leva à la lueur de l'aube, blême et furtive comme si elle était associée à un crime. En face de lui était le foyer avec ses charbons éteints, la table du souper toute préparée avec les deux verres de vin intacts, maintenant éventés et troubles ; la chaise de Tess, la sienne à côté ; les autres meubles, avec leur air éternel d'impuissance et d'intolérable interrogation. Pas un son ne venait de l'étage au-dessus, mais quelques minutes plus tard on frappait à la porte. Ce devait être la voisine, chargée de les servir pendant leur séjour.

La présence d'une tierce personne dans la maison était pour le moment fort gênante ; étant habillé, il ouvrit la fenêtre pour l'avertir qu'ils se tireraient seuls d'affaire ce matin ; elle tenait à la main un pot de lait qu'il lui dit de déposer à la porte. La bonne femme une fois partie, il chercha du bois et alluma rapidement le feu ; le garde-manger contenait quantité d'œufs, de beurre, de pain, etc., et Clare eut bientôt fait de servir le déjeuner, son séjour à la laiterie l'ayant rendu adroit à ces travaux de ménage.

Au-dehors, la fumée sortait par la cheminée, sous forme de colonne à chapiteau de lotus et, en la voyant, les gens du pays pensaient aux jeunes mariés et enviaient leur bonheur.

Angel jeta un dernier coup d'œil, puis s'en alla au bas de l'escalier et cria d'une voix de convention :

– Le déjeuner est prêt !

Il ouvrit la porte de la maison et fit quelques pas à l'air du matin ; quand il revint, il trouva Tess dans la salle, en train d'arranger machinalement le déjeuner sur la table. Comme elle était tout habillée et qu'il l'avait avertie deux ou trois minutes

auparavant, elle devait être prête, ou à peu près, au moment où il l'avait appelée. Ses cheveux étaient enroulés en lourde masse sur la nuque et elle portait une collerette blanche ; ses mains et son visage paraissaient froids et il était probable qu'elle était restée longtemps ainsi dans sa chambre sans feu. La politesse marquée du ton de Clare, en appelant, semblait lui avoir inspiré une nouvelle lueur d'espoir, mais cette lueur s'évanouit dès qu'elle le regarda.

Tous deux n'étaient vraiment plus que la cendre de leur flamme d'autrefois. Au brûlant chagrin de la nuit avait succédé l'accablement ; rien ne semblait pouvoir rallumer quelque ardeur en eux. Il lui parlait avec douceur et elle répliquait avec aussi peu d'expansion. À la fin, elle s'approcha de lui, regardant ce visage aux traits nets et arrêtés, comme si elle-même n'avait pas conscience d'être visible.

– Angel ! fit-elle, et elle s'interrompit.

Ses doigts le touchèrent, légers comme le souffle de la brise ; à peine pouvait-elle croire que son amant d'autrefois était là en chair et en os. Les yeux de Tess brillaient, sa joue pâle n'avait pas encore perdu sa rondeur, bien qu'on y pût voir des traces de larmes à demi séchées ; la bouche, habituellement d'un rouge vermeil, était presque aussi pâle que la joue. La vie, palpitante encore en elle, coulait à ce moment à flots si interrompus qu'un rien pouvait suffire à la livrer à la maladie, ternir ses yeux fascinants, amincir ses lèvres charmantes. Elle paraissait absolument pure. La nature, dans ses capricieuses supercheries, avait mis sur la physionomie de Tess une telle empreinte de virginité que Clare la contempla d'un air stupéfié.

– Tess, dites que ce n'est pas vrai ! Non, ce n'est pas vrai !

– C'est vrai.

– Tout ?

– Tout.

Il la regardait, suppliant, comme s'il eût volontiers accepté de ses lèvres un mensonge et qu'il en eût fait, par quelque sophisme, une dénégation valable. Pourtant elle répéta :

– C'est vrai.

– Vit-il ? demanda-t-il alors.

– L'enfant est mort.

– Mais l'homme ?

– Il est vivant.

On lut un dernier désespoir sur le visage de Clare.

– Est-il en Angleterre ?

– Oui.

Il fit quelques pas indécis.

– Ma situation... la voici, dit-il brusquement. Je pensais... qui ne l'aurait pensé ?... qu'en abandonnant toute ambition de conquérir une femme ayant un rang dans la société, de la fortune, l'usage du monde, je m'assurerais d'une rustique innocence aussi certainement que de joues roses... Mais... cependant j'ai dit que je ne vous en ferais pas de reproches et je ne vous en ferai pas.

Tess sentait si bien la position de Clare qu'il n'aurait pas eu besoin de la lui rappeler. C'était le grand malheur ; elle voyait qu'il avait tout perdu.

– Angel, je n'aurais pas laissé tout cela aller jusqu'au mariage si je n'avais pas su qu'en somme vous aviez un dernier moyen d'en sortir ; et pourtant, j'espérais que vous ne voudriez jamais...

Sa voix devenait rauque.

– Un dernier moyen ?

– Je veux dire… de vous débarrasser de moi… Vous pouvez vous débarrasser de moi.

– Comment ?

– En divorçant.

– Bon Dieu ! comment pouvez-vous être aussi simple ! Comment puis-je divorcer ?

– Ne le pouvez-vous pas, maintenant que je vous ai tout dit ? Je croyais que ma confession vous permettrait de le faire ?

– Oh ! Tess, vous êtes trop… trop… enfant, trop peu formée… trop ignorante, je suppose ! Je ne sais pas ce que vous êtes. Vous ne comprenez pas la loi ! Vous ne la comprenez pas !

– Comment ! vous ne pouvez pas divorcer ?

– Vraiment non, je ne peux pas.

Une vive honte se joignit à la douleur sur le visage de Tess.

– Je pensais… je pensais, murmura-t-elle… Oh ! maintenant, je vois combien je dois vous sembler mauvaise ! Croyez-moi, croyez-moi, sur mon âme, j'ai toujours pensé que vous pourriez le faire. J'espérais que vous ne le voudriez pas, pourtant je croyais, sans en douter un seul instant, que vous pourriez me rejeter de vous si vous y étiez résolu et si vous ne m'aimiez pas… pas… du tout !

– Vous vous trompiez, dit-il.

– Oh ! alors, j'aurais dû le faire cette nuit ! Mais je n'ai pas eu le courage… c'est bien moi !

– Le courage de quoi ?

Comme elle ne répondait pas, il la prit par la main.

– Qu’aviez-vous envie de faire ? demanda-t-il.

– D’en finir avec ma vie !

– Quand ?

Ce ton de juge la torturait.

– La nuit dernière, répondit-elle.

– Où ?

– Sous votre gui.

– Oh ! Dieu… Comment ? demanda-t-il durement.

– Je vous le dirai si vous ne vous fâchez pas contre moi, fit-elle avec un petit mouvement de recul. C’était avec la corde de ma malle. Mais je n’ai pas pu… aller jusqu’au bout… J’ai eu peur d’un scandale pour vous.

La nature inattendue de cette confession, qui n’était pas volontaire et qui lui avait été arrachée, bouleversa Clare à un point inexprimable. Mais il continuait à tenir Tess, et, détournant les regards du visage de sa femme pour les baisser vers la terre, il dit d’un ton frémissant :

– Maintenant, écoutez-moi. Je vous défends de penser à une chose aussi horrible ! Comment est-ce possible ! Vous me promettez, comme à votre mari, de ne le plus tenter ?

– Je suis prête à promettre. J’ai vu combien c’était mal.

– Mal ! Cette idée était indigne de vous, au-delà de toute expression.

– Mais, Angel, dit-elle pour s’excuser, le regardant de ses yeux agrandis et pleins d’un calme détachement… je n’y avais pensé que pour vous, pour vous délivrer, sans le scandale du divorce que (du moins je le croyais) vous auriez à obtenir. Je n’y aurais jamais songé pour moi. Cependant, le faire de mes

propres mains, c'est trop bon pour moi, après tout... C'est vous, vous, mon mari dont j'ai perdu la vie, qui devriez me frapper... Je crois que je vous aimerais davantage s'il est possible, si vous pouviez vous décider à le faire, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen pour vous sortir de là. Je me sens tellement méprisable... un obstacle sur votre chemin !

– Chut !...

– Eh bien, puisque vous dites non, je ne continuerai pas... Je n'ai aucun désir contraire aux vôtres.

Il savait bien que c'était vrai. Depuis le désespoir de la nuit, sa faculté d'action était anéantie et aucune violence inconsidérée n'était plus à craindre.

De nouveau, Tess essaya de s'occuper de la table avec plus ou moins de succès, et ils s'assirent tous les deux du même côté pour que leurs regards ne pussent se rencontrer. Ils éprouvèrent d'abord un certain embarras à s'entendre boire et manger, mais ils ne pouvaient l'éviter ; d'ailleurs, ils prirent l'un et l'autre fort peu de nourriture. Le déjeuner fini, Clare se leva et, indiquant l'heure à laquelle il reviendrait sans doute dîner, s'en alla au moulin poursuivre machinalement son plan d'études, sa seule raison pratique pour être venu ici.

Quand il fut parti, Tess se mit à la fenêtre et le regarda passer sur le grand pont de pierre qui conduisait aux dépendances du moulin, descendre, traverser la voie ferrée, puis disparaître. Alors, sans un soupir, elle tourna son attention vers la chambre et commença à desservir la table et à la ranger.

La femme de ménage arriva bientôt. Sa présence, qui était d'abord pour Tess une gêne, fut ensuite un soulagement. À midi et demi, elle laissa la servante seule dans la cuisine et, retournant au salon, attendit la réapparition de la silhouette d'Angel derrière le pont. Vers une heure, il se montra. Le visage de Tess se colora bien qu'il fût encore loin ; elle courut à la cuisine pour

faire servir le repas. Il alla d'abord dans la chambre où ils s'étaient lavés les mains ensemble la veille et, au moment où il entra dans la salle, comme par un ressort, les couvercles des plats furent enlevés.

– Quelle ponctualité ! dit-il.

– Oui… je vous ai vu traverser le pont, fit-elle.

Le dîner se passa en causerie banale, sur ce qu'il avait fait dans la matinée au moulin de l'Abbaye, sur les méthodes de blutage de l'antique mécanisme qui ne lui apprendrait rien des perfectionnements modernes, puisque quelques-unes de ces méthodes semblaient usitées depuis le temps où le moulin fonctionnait pour les moines du couvent voisin, maintenant ruiné.

Il quitta de nouveau la maison au bout d'une heure, revint à la brune et passa la soirée sur ses papiers. Elle craignit de le gêner et, quand la vieille femme fut partie, elle se retira dans la cuisine où elle s'occupa comme elle put pendant plus d'une heure.

Clare parut à la porte.

– Il ne faut pas travailler ainsi, dit-il… Vous n'êtes pas ma servante, vous êtes ma femme.

Elle leva les yeux et sa figure s'éclaira un peu.

– Ai-je le droit de penser que je suis votre femme, en vérité ? murmura-t-elle d'un ton tristement railleur… Vous voulez dire de nom ? Eh bien, je ne demande pas davantage !

– Vous en avez le droit, Tess ! vous l'êtes ; que voulez-vous dire ?

– Je ne sais pas, fit-elle, précipitamment, la voix pleine de larmes… Je pensais que… parce que je ne suis pas honorable, je veux dire… Je vous ai dit que je ne pensais pas être assez hono-

rable, il y a longtemps, et c'est pour cela que je ne voulais pas vous épouser, mais… mais vous avez insisté.

Elle éclata en sanglots et se détourna. Tout autre qu'Angel eût été reconquis. Bien qu'il fût en général doux et affectueux, au plus profond de son être se cachait une dure logique, pareille à un filon de métal dans une terre grasse et molle, qui arrête et détourne tout ce qui veut la traverser.

Après avoir été l'obstacle à sa vocation religieuse, ce fut l'obstacle à son amour pour Tess. D'ailleurs quand il cessait de croire à une femme, il cessait de l'aimer ; il différait en ceci de beaucoup de natures impressionnables dont les sens restent infatués de ce que leur intelligence méprise. Il attendit qu'elle eût fini de sangloter.

– Je voudrais que la moitié des femmes d'Angleterre fût aussi honorable que vous, dit-il, débordant d'amertume contre le sexe féminin en général… Ce n'est pas une question d'honorabilité, mais de principe.

Il lui dit encore d'autres choses de ce genre, toujours dominé par ce courant d'antipathie qui fausse les âmes droites avec une telle persistance, quand les apparences se sont jouées d'elles une fois. Sans doute, il lui restait au fond un courant de sympathie, grâce auquel une femme du monde aurait pu le conquérir. Mais Tess n'y pensait pas ; elle acceptait tout comme devant le mériter et elle ouvrait à peine la bouche. Sa foi absolue en lui faisait presque pitié. Malgré la vivacité de son caractère, rien de ce qu'il pouvait lui dire n'éveillait de réponse déplacée ; elle ne se cherchait pas elle-même, ne s'irritait point, ne pensait point de mal de la façon dont il la traitait ; ç'aurait pu être la charité apostolique revenue en ce monde égoïste.

Le soir, la nuit et le lendemain matin se passèrent de même. Et une occasion, une seule, Tess, la libre et indépendante de jadis, se risqua à faire des avances. Ce fut quand, pour la troisième fois, après le repas, il repartit encore au moulin. En quit-

tant la table, il lui dit bonsoir ; elle lui répondit de même et inclina sa bouche vers la sienne.

Sans profiter de cette invitation, il se détourna à la hâte et dit :

– Je reviendrai ponctuellement.

Tess tressaillit comme s'il l'avait frappée. Combien de fois avait-il essayé d'atteindre ses lèvres malgré elle ! Combien de fois avait-il dit gaiement que sa bouche et son haleine avaient le goût du beurre, des œufs, du lait ou du miel dont elle se nourrissait, qu'il en tirait sa vie, et mille autres folies du même genre ! Mais il ne s'en souciait guère maintenant ! Il remarqua le mouvement de souffrance de Tess et lui dit avec douceur :

– Vous savez qu'il me faut réfléchir au parti que je dois prendre ; il était absolument nécessaire de rester un peu de temps ensemble pour vous éviter le scandale que notre séparation immédiate aurait causé. Mais vous devez comprendre que je le fais seulement pour sauver les apparences.

– Oui, dit Tess d'un air absent.

Il sortit et, en chemin, regretta de ne lui avoir pas répondu avec plus de bonté et de ne l'avoir pas embrassée, au moins une fois.

C'est ainsi qu'ils vécurent pendant ces deux jours désespérés, dans la même maison, il est vrai, mais plus séparés qu'avant d'être amoureux. Les efforts de Clare pour trouver un plan de conduite paralysaient son activité. Tess s'en apercevait, elle était terrifiée de tant de résolution sous tant de flexibilité apparente. Il était vraiment trop cruel de rester ainsi constant avec lui-même. Elle n'espérait plus de pardon. À maintes reprises, elle eut la pensée de partir au loin pendant les absences de Clare au moulin ; mais elle craignit que cet acte, au lieu de lui servir, ne fût plus nuisible, plus humiliant encore pour lui, peut-être, si le monde l'apprenait. Pendant ce temps, Clare méditait. Il ne ces-

sait point de penser, il en devenait malade ; il se rongeait, il dépérissait à force de penser ; son affliction le dépouillait de tout ce qu'il avait autrefois de souple, de vibrant, de sociable. Il se promenait, se répétant : « Que faut-il faire ? Que faut-il faire ? » et, par hasard, elle l'entendit. Alors, elle se décida à rompre la réserve qu'ils avaient gardée jusqu'ici au sujet de leur avenir.

– Je suppose... que vous n'allez pas vivre avec moi... longtemps... n'est-ce pas, Angel ? demanda-t-elle, tandis que les coins tombants de sa bouche trahissaient la façon toute machinale dont elle conservait cette expression de calme voulu.

– Je ne le peux pas, dit-il, sans me mépriser et, ce qui est peut-être pis, sans vous mépriser. Je veux dire, naturellement, que je ne peux pas vivre avec vous de la façon qu'on l'entend d'ordinaire. À présent, quels que soient mes sentiments, je ne vous méprise pas. Et, laissez-moi vous parler ouvertement, ou vous ne verriez peut-être pas toutes les difficultés... comment pouvons-nous vivre ensemble pendant que cet homme est vivant ? Lui, qui selon la nature, est votre mari et non pas moi. S'il était mort, ce pourrait être différent. En outre, toute la difficulté n'est pas là ; elle est aussi dans une considération qui porte sur l'avenir d'autres que nous. Songez aux années futures et aux enfants qui nous naîtraient, si cette affaire d'autrefois venait à être connue, et elle le sera, c'est impossible autrement ; il n'est pas sur terre de région si reculée que l'on n'en sorte ou que l'on n'y vienne. Eh bien, pensez à ces malheureux, de notre chair et de notre sang, grandissant sous cette insulte dont ils sentiront graduellement tout la force avec les années ! Quel éveil pour eux ! Quelle perspective ! Pouvez-vous honnêtement me dire : Restez ! après avoir réfléchi à cette éventualité ? Ne pensez-vous pas que nous ferons mieux de supporter les maux que nous avons, au lieu d'aller en chercher d'autres ?

Les paupières de Tess, appesanties par le chagrin, restaient toujours baissées.

– Je ne puis pas dire : Restez ! répondit-elle. Je ne le peux pas, je n'en avais pas pensé si long !

L'espérance féminine de Tess (le confesserons-nous ?) avait été si obstinée que, malgré elle, elle s'était vue s'introduisant patiemment dans la vie de son mari par une intimité assez longue pour vaincre sa froideur, en dépit même de sa raison. Bien qu'elle fût ingénue, elle n'eût pas été vraiment femme si elle n'avait pas deviné de quel puissant secours était pour elle la vie commune côte à côte avec lui. Elle le savait ; ceci lui manquant, rien ne pourrait lui servir. Elle avait beau se dire qu'il était mal de mettre son espoir en ce qui ressemblait à de l'artifice, elle ne pouvait étouffer cette espérance. Mais Clare lui ayant fait la dernière remarque, à laquelle vraiment elle n'avait jamais pensé, son cœur honnête et profondément droit fut implacablement convaincu, à l'évocation de cette postérité possible prête à la mépriser. La simple expérience lui avait appris qu'une chose vaut encore mieux que de mener une vie droite, c'est de ne point vivre. Comme tous ceux qui ont reçu l'avertissement de la souffrance elle pouvait entendre, selon les mots de Sully Prudhomme, une sentence de condamnation dans le fiat : « Tu naîtras », surtout quand il s'adressait à ses enfants à venir.

– Telle est pourtant la rusée malice de Dame Nature ! Tess avait été jusqu'ici aveuglée par son amour, au point d'oublier qu'il pouvait avoir pour résultat d'infliger à d'autres l'existence qu'elle-même avait déplorée comme un malheur.

À cet argument nouveau, elle était incapable de résister. Mais, avec la tendance qu'ont les esprits d'une impressionnabilité morbide à se contredire eux-mêmes, Clare entendit s'élever en lui une réponse dont il eut presque peur ; réponse fondée sur la nature exceptionnelle de Tess et dont elle aurait pu se servir. D'ailleurs n'aurait-elle pu ajouter : « Sur un plateau australien ou dans une plaine du Texas, qui connaîtra mes infortunes ou qui s'en souciera pour nous jeter la pierre ? » Cependant, semblable à la majorité des femmes, elle accepta comme inévitable

une éventualité problématique, et peut-être eut-elle raison. Le cœur de la femme a l'intuition, non seulement de l'amertume de sa propre souffrance, mais de celle de son mari. S'il était peu probable que des étrangers dussent lui adresser, à lui ou aux siens, des reproches, ces reproches pouvaient prendre naissance dans son cerveau trop scrupuleux.

C'était le troisième jour de leur rupture. Certains pourraient risquer le paradoxe qu'avec une animalité plus forte cet homme aurait été plus noble. Nous ne le disons pas. Pourtant l'amour de Clare était trop éthéré, impossible à force d'être idéal. Sur ces natures, la présence corporelle a parfois moins d'influence que l'absence, celle-ci créant un être imaginaire qui laisse commodément de côté les défauts de l'être réel. Tess s'en apercevait ; sa personne ne plaidait pas sa cause aussi victorieusement qu'elle l'avait espéré. Il avait dit vrai : elle était une autre femme que celle qui avait excité son désir.

– J'ai songé à vos paroles, lui dit-elle en frottant son index sur la nappe, tandis qu'elle s'appuyait le front sur son autre main, ornée de la bague qui les raillait tous deux... Oui, c'est très vrai ; il le faut. Il faut que vous me quittiez.

– Mais que ferez-vous ?

– Je puis retourner chez moi.

Clare n'y avait pas songé.

– En êtes-vous sûre ? lui demanda-t-il.

– Absolument sûre. Nous devons nous séparer, et autant le faire tout de suite. Vous m'avez dit un jour que j'étais capable de gagner les gens malgré eux et, si je suis constamment sous vos yeux, je puis être cause que vous changiez vos plans en dépit de votre raison et de vos désirs... et plus tard votre repentir et mes remords seront terribles.

– Et vous aimeriez retourner chez vous ? demanda-t-il.

– Je veux vous quitter et revenir à la maison.

– Alors, qu'il en soit ainsi !

Bien qu'elle ne levât pas les yeux sur lui, elle tressaillit. Il y avait entre la proposition et la décision une différence qu'elle n'avait senti que trop vite.

– Je craignais que nous n'en arrivions là, murmura-t-elle, s'efforçant de rester humblement soumise. Je ne me plains pas, Angel... je... je pense que cela vaut mieux. Ce que vous m'avez dit m'a tout à fait convaincue... Oui, au cas même où personne autre ne me ferait de reproches, si nous restions ensemble, dans bien des années, un jour, vous vous fâcheriez peut-être contre moi pour une chose ordinaire, et, sachant ce que vous savez de mon passé, vous seriez peut-être tenté de me dire de mauvaises paroles et elles pourraient être entendues par mes propres enfants. Oh ! alors, ce qui maintenant me fait du mal me torturerait et me tuerait !... Je partirai... demain !

– Et moi non plus, je ne resterai pas ici. Il m'était pénible d'en prendre l'initiative mais je trouve désirable que nous nous séparions, au moins pour quelque temps, jusqu'à ce que je voie mieux la tournure que prendront les choses et que je vous écrive.

Tess lança un coup d'œil furtif à son mari. Il était pâle, frémissant même ; mais elle fut de nouveau épouvantée par la résolution qui se révélait au fond de ce doux être qu'elle avait épousé : la volonté de soumettre l'émotion plus grossière à la plus élevée, la substance à l'idée, la chair à l'esprit. Inclinations, tendances, habitudes étaient comme des feuilles mortes devant le souffle tyrannique de son idéalisme dominateur.

Il avait peut-être remarqué son regard, car il lui dit :

– Je pense avec plus de tendresse aux gens quand je suis loin d'eux.

Et il ajouta avec cynisme :

– Dieu le sait ! Peut-être finirons-nous par nous arranger ensemble de lassitude ; des milliers d'autres l'ont fait !

Ce jour-là, il prépara sa malle et elle monta préparer la sienne de son côté. Tous deux savaient qu'ils allaient se séparer, peut-être pour toujours, le lendemain matin, mais ils s'efforçaient de se faire illusion, parce qu'ils étaient de ceux à qui toute séparation définitive en apparence est une torture. Il savait et elle savait aussi que si, dans les premiers jours de leur éloignement, la fascination qu'ils avaient exercée l'un sur l'autre serait sans doute plus puissante que jamais, le temps en atténuerait l'effet ; les raisons pratiques qui l'empêcheraient de l'accepter pour compagne s'accentueraient à la lueur boréale d'une époque plus éloignée. Puis, quand deux êtres se sont séparés, qu'ils ont abandonné leur domicile commun et leur commun entourage, de nouvelles pousses croissent insensiblement pour remplir les vides ; des accidents imprévus se mettent au travers des intentions et les anciens projets sont oubliés.

XXXVII

Minuit vint et passa silencieux, car rien ne l'annonçait dans la vallée du Var.

Peu après une heure, un léger craquement retentit dans la ferme obscure ; Tess qui occupait l'appartement du haut l'entendit et s'éveilla. Le craquement venait de la marche de coin de l'escalier, clouée comme toujours peu solidement. La porte de sa chambre s'ouvrit et son mari traversa le flot de clair de lune avec une curieuse précaution. Il n'avait que son pantalon et sa chemise, et le premier transport de joie de Tess disparut quand elle vit ses yeux fixés dans le vide avec un regard étrange. Quand il fut au milieu de la chambre, il resta immobile, murmurant avec des accents d'une tristesse indescriptible :

– Morte ! Morte ! Morte !

Sous l'influence d'un trouble violent, Clare marchait parfois dans son sommeil et pouvait même accomplir d'étranges exploits, comme la nuit de leur retour de la ville avant leur mariage, où il répéta dans sa chambre sa lutte avec l'homme qui l'avait insultée. Tess comprit que la détresse morale continue avait amené cet état de somnambulisme. La loyale confiance qu'elle avait en lui était si profondément enracinée dans son cœur qu'il ne lui inspirait, éveillé ou endormi, aucune crainte personnelle. S'il était entré un pistolet à la main, c'est à peine s'il aurait troublé la foi qu'elle avait en sa protection.

Clare vint tout près et se pencha sur elle.

– Morte ! Morte ! Morte ! murmura-t-il.

Après l'avoir considérée fixement quelques secondes avec le même regard de douleur infinie il s'inclina encore, l'entoura

de ses bras et l'enroula dans le drap comme dans un suaire ; puis, l'enlevant du lit avec autant de respect qu'une morte, il la porta à travers la chambre en murmurant :

– Ma pauvre, pauvre Tess, ma Tess chérie, ma bien-aimée, si douce, si bonne, si fidèle !

Ces paroles de tendresse, contenues avec tant de sévérité quand il était éveillé, étaient d'une douceur indicible pour le cœur désolé et affamé de Tess. Même pour sauver sa triste vie, elle n'aurait pas voulu, en s'agitant ou se débattant, changer la position où elle se trouvait. Elle restait dans une immobilité absolue, osant à peine respirer et se demandant ce qu'il allait faire d'elle ; elle se laissa porter sur le palier.

– Ma femme ! Morte, morte ! dit-il.

Il s'interrompit un instant dans ses pénibles efforts pour s'appuyer avec elle contre la balustrade. Allait-il la jeter en bas ? Le désir de la conservation était presque éteint chez elle et, sachant qu'il avait résolu de partir le matin peut-être pour toujours, elle reposait entre ses bras dans cette position dangereuse avec plus de volupté que de terreur. Si seulement ils pouvaient tomber et se briser tous deux ! Quel bonheur ! Il n'en fut rien pourtant. Clare profita du soutien de la rampe pour déposer un baiser sur ses lèvres, lèvres dédaignées le jour. Puis, l'étreignant avec une vigueur nouvelle, il descendit l'escalier. Le craquement de la marche disjointe ne le réveilla pas et ils arrivèrent sans encombre au rez-de-chaussée. Dégageant un instant une de ses mains, il fit glisser la barre de la porte et sortit en frappant légèrement le seuil de son pied seulement chaussé d'un bas. Mais il ne parut pas y faire attention et, ayant plus de place au grand air, il la mit sur son épaule de façon à pouvoir porter aisément son fardeau. Il s'achemina ainsi dans la direction de la rivière.

Elle n'avait pas encore deviné son intention, s'il en avait une, et se mit à faire des conjectures comme si elle était étrangère à l'événement. Elle s'était abandonnée à lui tout entière et

elle était heureuse de penser qu'il la traitait comme son absolue possession, dont il pouvait disposer selon son bon plaisir. Avec la terreur menaçante de la séparation du lendemain, ce lui était une consolation de se dire qu'il voyait vraiment en elle sa femme et ne la rejetait pas, même en abusât-il pour lui faire du mal.

Ah ! maintenant elle savait ce qu'il rêvait !... le dimanche matin où il l'avait portée dans l'eau avec les autres filles de ferme qui l'avaient aimé presque autant qu'elle..., si c'était possible (mais à peine pouvait-elle l'admettre).

Clare ne traversa pas le pont avec elle, et faisant encore quelques pas dans la direction du moulin, il s'arrêta enfin sur le bord de la rivière. Les eaux qui descendaient lentement à travers les prés se divisaient, serpentaient en courbes inutiles, s'enroulaient autour de petites îles sans nom, puis revenaient plus loin se reformer en un large et unique torrent.

En face de l'endroit où il venait de l'apporter se trouvait un de ces confluents et la rivière était grosse et profonde.

Une étroite passerelle, dont les pluies d'automne avaient emporté la rampe et n'avaient laissé qu'une seule planche, était jetée à quelques pouces au-dessus du courant rapide, sentier vertigineux même pour des têtes solides. Le jour, Tess avait remarqué de sa fenêtre des jeunes gens qui la traversaient comme pour accomplir un haut fait d'équilibre. Son mari les avait également observés.

Montant sur la planche et glissant le pied, il s'avança.

Allait-il la noyer ? C'était probable. L'endroit était solitaire, la rivière assez profonde et assez large pour que ce fût chose facile. Pourquoi pas, s'il le voulait ? Tout valait mieux que de se quitter le lendemain et de vivre séparés.

Au-dessous d'eux, le torrent impétueux courait et tournoyait, ballottant, déformant, brisant en mille éclats l'image de

la lune. Des mouchetures d'écume passaient et s'éloignaient, des herbes flottaient derrière les pieux qui les avaient retenues. Si tous deux alors tombaient dans le courant, leurs bras seraient si étroitement enlacés qu'on ne pourrait les sauver ; ils sortiraient de ce monde presque sans souffrance et personne ne ferait plus de reproches à Tess, ni à Clare pour l'avoir épousée ; la dernière demi-heure passée avec elle aurait été pleine de tendresse, tandis que, s'ils vivaient jusqu'à son réveil, son aversion renaîtrait avec le jour et cette heure ne serait plus qu'un rêve fugitif. Un désir soudain la prit, mais elle n'osa y céder, de faire un mouvement qui les précipiterait tous deux dans le gouffre. On a vu combien peu elle estimait sa vie ; mais celle de Clare, elle n'avait pas le droit d'y toucher. Il atteignit avec elle l'autre côté, sain et sauf.

Ils débouchèrent dans une plantation qui entourait le site de l'abbaye et, après l'avoir saisie de nouveau et avoir fait quelques pas, il arriva près du chœur en ruine de l'église. Contre le mur du nord était placé le sarcophage vide d'un abbé, où les touristes d'humeur macabre avaient coutume de s'étendre. C'est là qu'Angel déposa Tess avec précaution. Lui ayant baisé les lèvres une seconde fois, il fit un profond soupir comme s'il avait atteint un but ardemment désiré. Il s'étendit alors à terre, tout à côté, et tomba à l'instant, inerte et épuisé, dans un sommeil de mort. Son accès de surexcitation mentale était maintenant terminé.

Tess s'assit dans le cercueil. La nuit, bien que sèche et douce pour la saison, était encore trop froide pour qu'il n'y eût pas danger à ce qu'Angel demeurât longtemps à demi vêtu comme il l'était. Livré à lui-même, il resterait sans doute ainsi jusqu'au matin et attraperait la mort. Elle avait entendu parler de pareils accidents arrivés à des somnambules. Mais comment oserait-elle l'éveiller et lui apprendre ce qu'il avait fait, pour qu'il ait la mortification de découvrir sa folie !

Elle sortit cependant de sa prison de pierre et le secoua légèrement, sans pouvoir le réveiller. Il fallait agir, car elle commençait à frissonner sous le mince drap qui la couvrait. Son exaltation lui avait été une protection suffisante pendant ces quelques minutes ; mais le bienheureux moment était passé. Soudain, il lui vint à l'esprit d'employer la persuasion ; elle murmura à l'oreille de Clare, avec le plus de fermeté et de décision possible :

– Remettons-nous en marche, chéri !

Et, pour le déterminer, elle le prit par le bras. À son grand soulagement, il consentit sans résistance ; ces paroles l'avaient probablement rejeté dans son rêve qui, dès lors, parut entrer dans une nouvelle phase où il crut voir l'esprit de Tess le conduisant au ciel. Elle le mena ainsi, en le tenant toujours par la main, jusqu'au pont de pierre en face de leur demeure ; ils le traversèrent et se trouvèrent à la porte du manoir. Tess avait les pieds nus et les pierres la blessaient et la glaçaient jusqu'à la moelle ; mais Clare avec ses bas de laine ne paraissait éprouver aucun malaise.

Elle ne rencontra plus d'autres difficultés. Le décidant à s'étendre sur le canapé qui lui servait de lit, elle le couvrit chaudement, puis alluma une flambée de bois pour le sécher. Elle pensait que le bruit de ces attentions le réveillerait peut-être ; elle le désirait secrètement ; mais tel était l'épuisement de corps et d'esprit où se trouvait Clare qu'il n'en fut pas troublé.

Le lendemain matin, aussitôt qu'ils se rencontrèrent, Tess devina qu'Angel ne savait rien du rôle qu'elle avait joué dans leur promenade nocturne, en supposant même qu'il se rendît compte de n'être pas resté tranquille. À vrai dire, il s'était ce matin réveillé d'un sommeil d'anéantissement et, dans ces premiers instants où le cerveau, pareil à un Samson qui se secoue, essaie ses forces, il avait eu quelque vague souvenir d'actions insolites accomplies pendant la nuit ; mais la réalité présente avait bientôt transporté ses conjectures sur un autre objet.

Il attendait anxieusement de discerner dans son esprit quelque signe qui le guidât. Il savait que toute décision prise par lui au soir, si elle ne s'évanouissait pas à la lueur de l'aube, était fondée à peu près sûrement sur la pure raison, et que, par conséquent, il pouvait s'y fier, même si elle était née d'abord d'un sentiment impulsif. C'est ainsi qu'il contempla à la pâle lumière du matin sa résolution de se séparer de Tess, non plus sous forme de bouillante et instinctive indignation, mais dépouillée de toute cette violence passionnée dont le feu l'avait consumée ; il n'en restait plus que le squelette, mais il était toujours là. Clare n'hésita plus.

À déjeuner, et pendant qu'ils emballaient leurs derniers objets, il montra d'une façon si évidente la fatigue que lui avait causé l'effort de la nuit que Tess fut sur le point de lui révéler tout ; mais elle pensa qu'il serait irrité, affligé, accablé, en apprenant comment il avait manifesté inconsciemment pour elle un amour que son bon sens désapprouvait, comment son inclination avait compromis sa dignité alors que sa raison était assoupie. C'était un peu, lui semblait-il, comme ce rire d'un homme dégrisé pour les actes absurdes commis par lui dans l'ivresse ; et elle se tut. L'idée lui vint aussi que Clare avait peut-être un faible souvenir de sa tendre boutade et n'était pas disposé à en parler, convaincu qu'elle profiterait de l'occasion et le supplierait encore de ne point partir.

Angel avait écrit à la ville la plus proche pour commander une voiture qui arriva peu après le déjeuner. Elle y vit le commencement de la fin, de la fin provisoire du moins, car l'incident de la nuit, en lui révélant la tendresse de Clare, avait fait naître chez elle le rêve d'un avenir possible avec lui.

Le bagage fut placé sur la voiture et ils se mirent en route, tandis que le meunier et la vieille servante exprimaient quelque surprise de ce départ précipité. Clare expliqua qu'il n'avait pas trouvé au moulin les méthodes modernes indispensables à étudier ; et l'excuse était véridique. D'ailleurs, rien ne pouvait faire

croire qu'ils ne s'en allaient pas ensemble voir des amis. Leur route passait près de la laiterie d'où ils étaient partis avec tant de joie quelques jours auparavant, et Clare, ayant ses affaires à régler avec M. Crick, Tess ne pouvait guère se dispenser de rendre visite à Mme Crick, sous peine d'exciter le soupçon de leur infortune.

Pour que la visite fût aussi discrète que possible, ils laissèrent la voiture à la petite porte qui menait de la grand-route à la laiterie et descendirent le chemin côte à côte. L'oseraie avait été coupée et ils pouvaient voir, par-dessus les souches, l'endroit où Clare avait suivi Tess quand il la pressait d'être sa femme, à gauche, l'enclos où elle avait été fascinée par les sons de sa harpe, et plus loin, derrière les stalles des vaches, le pré qui avait été le théâtre de leur première étreinte. L'or du paysage d'été était devenu grisaille, les couleurs ternes et pauvres, le riche terrain n'était que boue et la rivière semblait glacée.

Par-dessus la barrière de l'enclos, le fermier les aperçut et s'avança, en prenant l'air de jovialité particulière que l'on croit bon d'arborer, à Talbothays et aux environs, à la réapparition de jeunes mariés. Puis Mme Crick sortit de la maison, et d'autres anciennes connaissances ; mais Marianne et Retty ne semblaient pas être là. Tess supporta vaillamment les attaques espiègles et les plaisanteries amicales qui la touchaient bien autrement qu'on ne le supposait. Le mari et la femme, d'après leur convention tacite, se conduisirent selon la coutume. Puis, bien qu'elle eût préféré de beaucoup ne pas en entendre parler, Tess dut écouter en détail l'histoire de Marianne et de Retty. Celle-ci était retournée chez son père, et Marianne était partie chercher du travail ailleurs ; on craignait qu'elle ne tournât mal. Pour dissiper la mélancolie de ce récit, Tess alla dire adieu à ses vaches favorites, en les flattant l'une après l'autre. Puis elle et Clare se tinrent côte à côte, prenant congé, comme s'ils étaient unis de corps et d'âme. Pour qui aurait su la réalité, le spectacle était navrant : deux êtres n'ayant qu'une même vie, leurs bras se touchant, sa jupe le frôlant, tous deux tournés vers les gens de la

ferme et disant « nous » dans leurs adieux ; et pourtant aussi loin l'un de l'autre que les deux pôles. Peut-être pouvait-on saisir dans leur attitude quelque chose de plus guindé, de plus embarrassé qu'à l'ordinaire, une certaine gaucherie dans leur apparence d'unité qui ne ressemblait pas à la timidité naturelle aux jeunes couples, car, lorsqu'ils se furent éloignés, Mme Crick dit à son mari :

– Comme les yeux de Tess brillaient drôlement ! Et tous deux ils se tenaient comme des figures de cire et parlaient comme s'ils rêvaient. Tu n'en as pas été frappé ? Tess a toujours eu quelque chose de pas ordinaire, mais maintenant, on ne dirait pas qu'elle est la jeune mariée glorieuse d'un homme bien posé.

Les jeunes gens montèrent en voiture et continuèrent leur chemin jusqu'au village de Nuzzlebury. Là, Clare congédia le cocher et le véhicule et, après s'être reposés, ils entrèrent dans le val où ils se firent conduire dans la direction de Marlott par un homme qui ne les connaissait pas.

Arrivés à mi-chemin, à un carrefour de routes, Clare fit arrêter et dit à Tess que, si elle voulait retourner chez sa mère, il la quitterait ici. Comme ils ne pouvaient parler librement en présence du conducteur, il la pria de faire quelques pas sur la route ; elle y consentit et, ordonnant à l'homme d'attendre, ils s'éloignèrent lentement.

– Entendons-nous bien, dit-il avec douceur. Nous ne sommes point fâchés, bien qu'il y ait entre nous quelque chose que je ne puis endurer en ce moment. J'essaierai de m'y faire. Je vous informerai du lieu où j'irai, aussitôt que je le saurai moi-même... Et si je puis me décider à le supporter, si... c'est désirable... possible... j'irai vous retrouver. Mais jusque-là il vaudra mieux que vous n'essayiez pas de venir me trouver.

La sévérité de ce décret parut mortel à Tess ; elle voyait l'opinion qu'il avait d'elle ; il la considérait comme une femme

qui l'avait grossièrement trompé. Pourtant, même une femme coupable méritait-elle un châtiment pareil ? Il lui était impossible de discuter encore ce sujet. Elle répéta simplement après lui :

– Jusqu'à ce que vous veniez me retrouver, je ne dois pas essayer d'aller vous retrouver.

– C'est cela.

– Puis-je vous écrire ?

– Oh ! oui, si vous êtes malade ou si vous avez besoin de quelque chose. J'espère que ce ne sera pas le cas ; de sorte que je serai probablement le premier à vous écrire.

– Je consens à vos conditions, Angel, parce que vous savez mieux ce que doit être ma punition ; seulement... seulement, ne la rendez pas impossible à supporter !

Ce fut tout ce qu'elle dit. Si elle avait été habile, si elle avait fait une scène, s'était trouvée mal, avait eu une crise de larmes hystérique dans ce chemin solitaire, malgré la fureur de délicatesse scrupuleuse dont il était possédé, il ne lui aurait probablement pas résisté. Mais l'humble patience de Tess facilita les intentions de Clare, dont elle fut le meilleur avocat. Par sa résignation, qui venait peut-être de cette soumission insouciante au destin, trop visible chez toute la famille D'Urberville, elle ne toucha pas aux cordes qu'elle aurait pu faire vibrer avec succès par des prières.

Le reste de leur causerie ne roula plus que sur des choses pratiques. Il lui tendit un paquet contenant une assez forte somme d'argent qu'il s'était fait donner à cette intention par ses banquiers. Quant aux brillants, dont l'intérêt seulement appartenait à Tess, sa vie durant, s'il avait bien compris les termes du testament, il lui conseilla de les lui laisser envoyer pour plus de sûreté à une banque, et elle y consentit volontiers.

Une fois tout décidé, il revint avec Tess jusqu'à la voiture et l'y fit monter. Il paya le cocher et lui dit où il fallait la conduire. Prenant alors sa valise et son parapluie, les seuls objets qu'il eût apportés avec lui, il lui dit adieu, et ils se séparèrent.

Le véhicule gravissait lentement la colline et Clare le suivit des yeux, avec une soudaine espérance que Tess regarderait un instant par la portière. Mais elle n'eut pas un moment la pensée de le faire, ne l'aurait pas osé, à demi pâmée qu'elle était dans le fond de la voiture.

Il la vit s'éloigner ainsi et, dans l'angoisse de son cœur, répéta le vers d'un poète en le déformant pour la circonstance :

« Dieu n'est *pas* dans le ciel, tout est *mal* dans le monde ! »

Quand Tess eut disparu derrière la crête de la colline, il se remit en route, ne se doutant guère qu'il l'aimait toujours.

XXXVIII

À mesure qu'elle avançait dans le val de Blackmoor et que le paysage de sa jeunesse s'étendait autour d'elle, Tess s'éveillait de sa stupeur. Sa première pensée fut de se demander comment elle serait capable d'affronter ses parents ! Elle atteignit la barrière à l'entrée du village ; un étranger l'ouvrit, non le vieillard qui en avait été le garde pendant des années et qui la connaissait. Comme elle n'avait pas reçu de nouvelles de sa famille ces jours derniers, elle interrogea le garde-barrière.

– Oh ! rien de nouveau, mam'selle, répondit-il. Marlott est toujours Marlott... y en a qui sont morts... et John Durbeyfield, il a une fille qu'elle s'est mariée cette semaine-ci avec un propriétaire cultivateur... pas chez John, vous savez, ils se sont mariés autre part ; le monsieur était de si haut rang qu'il ne trouvait pas les gens Durbeyfield assez posés pour y assister ; le marié n'a pas l'air de savoir comme quoi on a découvert que John est lui-même un ancien vieux grand seigneur de naissance, qui a les esquelettes de sa famille encore aujourd'hui dans des caveaux à eux, mais qui a été chassé de ses biens au temps des Romains. Malgré ça, sir John, comme nous l'appelons maintenant, a célébré le jour des noces du mieux qu'il a pu et il a régalé tous les gens de la paroisse, et la femme à John a chanté des chansons à la Bonne Rasade jusqu'après onze heures.

En entendant tout ceci, le cœur lui fit si mal qu'elle ne put se résoudre à revenir publiquement chez elle en voiture avec son bagage. Elle demanda au garde-barrière si elle pouvait déposer ses affaires chez lui quelque temps et, sur sa réponse affirmative, renvoya le véhicule et s'en alla seule au village par un sentier détourné.

Quand elle vit la cheminée de son père, elle se demanda comment elle oserait entrer dans la maison. Ses parents étaient là, tranquilles et persuadés qu'elle se trouvait bien loin, en train de faire son voyage de noces avec un homme relativement riche qui devait la conduire à une prospérité inouïe, et voici qu'elle arrivait abandonnée, s'approchant toute seule à pas furtifs de la vieille porte, sans autre asile au monde.

Elle n'atteignit pas la maison sans être remarquée. Près de la haie du jardin, elle croisa une jeune fille qui la connaissait, l'une des deux ou trois camarades avec qui elle était intime à l'école. Après avoir fait à Tess quelques questions sur la manière dont elle était venue, son amie, ne prenant pas garde à son air tragique, l'interrompit en demandant :

– Mais où est ton monsieur, Tess ?

Tess expliqua précipitamment qu'il avait été rappelé pour affaires et, quittant son interlocutrice, passa par-dessus la haie du jardin et se dirigea vers la maison.

En montant la petite allée, elle entendit sa mère qui chantait à la porte de derrière et, approchant, elle vit Mme Durbeyfield sur le seuil en train de tordre un drap. Après quoi, sans avoir remarqué Tess, Joan rentra et sa fille la suivit. Le baquet à lessive était à son ancienne place sur la vieille barrique, et sa mère allait y replonger les bras.

– Comment, Tess ! mon enfant ! Je croyais que tu étais mariée... mariée pour de bon et pour de vrai, cette fois !... nous avons envoyé le cidre...

– Oui, mère, en effet.

– Tu vas te marier ?

– Non, je suis mariée.

– Alors, où ce qu'est ton mari ?

– Oh ! il est parti pour quelque temps.

– Parti ! Quand est-ce que vous vous êtes mariés alors ? Le jour que vous aviez dit ?

– Oui, mardi, ma mère.

– Et aujourd'hui c'est samedi seulement et il est parti !

– Oui, il est parti.

– Qu'est-ce que ça signifie ! Au diable les maris que vous m'avez l'air d'attraper, que je dis !

– Mère !

Tess s'approcha de Joan Durbeyfield et, appuyant le visage sur le sein de la matrone, elle éclata en sanglots :

– Je ne sais pas comment vous raconter, mère ! Vous m'avez répété et vous m'avez écrit que je ne devais pas lui dire... Mais je lui ai dit, je n'ai pas pu m'empêcher... et il est parti...

– Oh ! petite bête ! s'écria Mme Durbeyfield, s'éclaboussant ainsi que Tess dans son agitation... Bon Dieu ! dire que j'ai vécu pour dire ça, mais je redis : petite bête !

Tess était secouée convulsivement par ses pleurs ; son cœur, serré depuis tant de jours, se détendait enfin.

– Je le sais, je sais... je sais ! faisait-elle haletante entre ses sanglots. Mais, oh ! mère, je n'ai pas pu m'en empêcher ! Il était si bon... et je sentais combien c'était mal de vouloir lui cacher ce qui était arrivé ! Si... si c'était à refaire, je ferais de même. Je ne pouvais... je n'osais pas pécher ainsi contre lui !

– Mais tu as bien assez péché d'abord en l'épousant !

– Oui, oui. C'est ce qui fait ma misère ! Mais je pensais que la loi lui permettrait de se débarrasser de moi, s'il était résolu à ne pas fermer les yeux. Et, si vous saviez... oh ! si vous pouviez

seulement savoir la moitié de l'amour que j'avais pour lui, comme j'étais anxieuse de l'avoir, et comme j'étais torturée parce que je désirais agir loyalement envers lui et que je tenais tant à lui !

Tess était si bouleversée qu'elle ne put aller plus loin et tomba inerte sur une chaise.

– Eh bien, ce qui est fait est fait ! Vrai, je ne sais pas comment que j'ai eu des enfants qui sont des plus grands nigauds que ceux des autres gens... pas pouvoir se tenir de jaser d'une chose comme ça quand il aurait pas pu la découvrir que trop tard !

Ici Mme Durbeyfield commença à verser des larmes sur son propre compte, se considérant comme une mère en vérité fort à plaindre.

– Qu'est-ce que ton père va dire ! J'en sais rien, continua-t-elle..., car voilà qu'il n'a fait que parler de la noce chez Rolliver et à la Bonne Rasade tous les jours, et raconter que sa famille allait revenir à la position qu'elle avait droit par toi, le pauvre innocent ! Et maintenant, voilà que tu as fait ce gâchis !... Seigneur mon Dieu !

Elles entendirent à ce moment le père qui arrivait ; il n'entra pas tout de suite, et Mme Durbeyfield déclara qu'elle lui apprendrait les mauvaises nouvelles elle-même, enjoignant à Tess de ne point paraître pour l'instant. Après la première explosion de désappointement, Joan s'était mise à accepter la malchance comme elle avait accepté l'ancien malheur de Tess, comme elle aurait accepté un jour de fête pluvieux ou une mauvaise récolte de pommes de terre ; le mérite ou la folie de la famille n'avait rien à y faire : ce n'était pas une leçon, mais un choc brutal tout accidentel qu'il fallait supporter.

Tess monta dans la chambre du haut et vit qu'on y avait disposé les lits autrement. Son ancien lit avait été arrangé pour

les deux plus jeunes enfants. Il n'y avait plus ici de place pour elle.

La chambre au-dessous n'ayant pas de plafond, elle pouvait à peu près entendre ce qui s'y passait. Son père entra, portant, à ce qu'il semblait, un poulet vivant. Il avait dû vendre son second cheval et maintenant s'en allait à pied faire son métier de revendeur, le panier au bras. Ce matin, il avait emporté le poulet, comme il le faisait souvent, pour montrer aux gens qu'il travaillait, bien que le volatile fût resté plus d'une heure, les pattes liées, sous la table de Rolliver.

– Nous venons juste d'avoir une histoire à propos de..., commença Durbeyfield.

Et il raconta longuement à sa femme une discussion qui s'était élevée au cabaret sur le clergé, au sujet du mariage de sa fille dans une famille ecclésiastique. Tess ayant désiré qu'on ne donnât pas une grande publicité à l'événement, il n'était pas entré dans les détails ; il espérait qu'elle retirerait bientôt sa défense ; il proposait que le couple prît le nom de Tess : D'Urberville, sous la forme primitive non corrompue ; cela valait mieux que celui du mari. Il demanda si aucune lettre d'elle n'était arrivée aujourd'hui. Alors Mme Durbeyfield lui apprit qu'il n'était point venu de lettre mais que, malheureusement, Tess elle-même était arrivée. Quand enfin Durbeyfield eut compris la catastrophe, une mortification morose qui lui était peu habituelle détruisit l'effet égayant de la boisson. L'événement par lui-même irritait pourtant moins sa susceptibilité que l'effet probable sur l'esprit des autres.

– Dire que ça devait finir comme ça ! dit sir John... Et moi avec un caveau de famille sous cette église de Kingsbere, aussi grand que la cave du squire Jollard, et mes gens qui sont là par rangées de six et de sept, et des vrais ossements du pays, aussi vrais que ceux dont on parle dans l'histoire. Et maintenant, qu'est-ce que ces gars de Rolliver et de la Bonne Rasade vont me dire ! Ils vont cligner de l'œil et ricaner : voilà votre fameux par-

ti, n'est-ce pas ? c'est-il comme ça que vous allez remonter au niveau de vos bisaïeux du Roi Normand ? Je sens que c'est trop, Joan. Je vas en finir avec moi, titre et tout. Je peux pas supporter ça plus longtemps !... Mais elle peut le forcer à la garder, s'il l'a épousée ?

– Bien oui ; mais elle ne veut pas y penser.

– Croyez-vous qu'il l'ait épousée pour de bon... ou bien si c'est comme l'autre ?

La pauvre Tess, qui avait tout entendu, ne put en écouter davantage. L'idée que, même ici, dans la maison de ses parents, on pouvait douter de sa parole, lui fit prendre ce lieu en aversion. Que les coups du sort étaient inattendus ! Et si son père doutait d'elle, que serait-ce des voisins et des connaissances ! Oh ! elle ne pourrait vivre longtemps à la maison !

Aussi n'y resta-t-elle que quelques jours. Elle reçut une courte lettre de Clare, l'informant qu'il s'en était allé au nord de l'Angleterre pour visiter une ferme. Dans son ardent désir de prouver qu'elle avait la gloire d'être vraiment sa femme et pour cacher à ses parents à quel point ils étaient divisés, elle se servit de cette lettre pour expliquer son départ et les quitta en leur laissant l'impression qu'elle s'en allait le rejoindre. Pour garantir encore plus son mari de toute accusation de dureté envers elle, elle prit, sur les cinquante livres que Clare lui avait données, vingt-cinq livres qu'elle offrit à sa mère, comme si la femme d'un homme tel qu'Angel Clare en avait bien les moyens, et elle ajouta que c'était peu en retour des tourments et de l'humiliation qu'elle leur avait autrefois causés. Ayant ainsi affirmé sa dignité, elle leur dit adieu et, après son départ, pendant quelques semaines, on fit bombance dans la famille Durbeyfield, grâce à ses largesses ; et sa mère répéta et crut en effet que la brouille du jeune couple s'était arrangée, les deux époux ayant bien senti qu'ils ne pouvaient vivre séparés l'un de l'autre.

XXXIX

Trois semaines après son mariage, Clare descendait la colline qui menait à la cure de son père ; la tour de l'église se dressait peu à peu sur le ciel du soir avec l'air de lui demander pourquoi il était venu, et, dans la ville, à la lueur du crépuscule, pas une âme ne semblait le remarquer, encore moins l'attendre. Il arrivait comme un spectre et le bruit de ses pas était une gêne dont il aurait voulu se délivrer.

La vie avait changé d'aspect pour lui. Il ne la connaissait auparavant qu'en théorie, et maintenant il croyait la connaître en homme pratique, mais peut-être se trompait-il encore. L'humanité ne se présentait plus à lui avec la suavité rêveuse de l'art italien, mais avec les poses hideuses, les yeux fixes d'un Wiertz, et les œillades grossières de Van Beers.

Durant ces premières semaines, il avait mené une existence des plus décousues. Après avoir machinalement essayé de poursuivre ses plans agricoles, comme si de rien n'était, suivant la manière recommandée par les grands sages de tous les siècles, il avait conclu que très peu de ces grands sages étaient sortis d'eux-mêmes au point de mettre à l'épreuve la possibilité de leurs conseils. « Voici le grand point, ne te trouble pas », disait le moraliste païen. C'était l'opinion même de Clare... mais il était troublé. « Que ton cœur ne se tourmente ni ne s'effraie », disait le Nazaréen. Clare en tombait d'accord ; mais son cœur n'en était pas moins tourmenté. Combien il aurait voulu se rencontrer avec ces deux grands penseurs et leur demander instamment, comme à des hommes ses semblables, quelle était leur méthode !

Il devint morose et indifférent et finit par s'imaginer qu'il regardait sa propre existence avec l'intérêt passif d'un specta-

teur. Ce qui l'aigrissait encore, c'était la conviction que toute cette misère venait de la noble origine de Tess. Pourquoi, en apprenant qu'elle descendait de cette vieille race épuisée et non des couches inférieures comme il l'avait rêvé, n'avait-il pas été fidèle à ses principes et ne l'avait-il pas abandonnée stoïquement ? Puis l'inquiétude le prit ; il se demanda s'il avait été juste envers elle, il en perdit le goût et l'appétit. À mesure que les heures s'écoulaient, que le motif de chacun de ses actes dans la longue série des jours passés lui apparaissait plus clairement, il voyait combien l'espoir de posséder sa Tess bien-aimée était mêlé intimement à tous ses projets, à toutes ses paroles, à toute sa conduite.

En allant de côté et d'autre, il remarqua dans les faubourgs d'une petite ville une affiche rouge et bleue exposant les grands avantages du Brésil pour l'émigrant cultivateur ; des terres étaient offertes à des conditions exceptionnellement avantageuses. L'idée lui sourit. À la rigueur, Tess pourrait l'y rejoindre et, dans ce pays aux mœurs différentes, les conventions, qui faisaient paraître ici la vie commune impossible, ne seraient peut-être pas aussi impérieuses. Il retournait donc à Emminster pour avertir les siens de ses projets et leur expliquer le mieux possible pourquoi il arrivait sans sa femme, bien résolu à ne pas révéler la vraie cause de leur séparation.

Au moment où il atteignait la porte, la lune nouvelle éclaira son visage comme la lune à son dernier quartier l'avait fait quelques semaines auparavant quand, aux premières heures du matin, il avait porté sa femme dans ses bras jusqu'au cimetière des moines ; mais ce visage avait maigri depuis lors.

Clare n'avait pas annoncé sa visite et son arrivée agita l'atmosphère de la cure comme le plongeon du martin-pêcheur agite une mare paisible. Son père et sa mère étaient tous deux dans le salon ; mais ses deux frères étaient absents. Angel entra et ferma doucement la porte derrière lui.

– Comment ! Où est votre femme, cher Angel ? s'écria sa mère… Comme vous nous surprenez !

– Elle est chez sa mère… pour le moment. Je suis venu précipitamment parce que j'ai résolu de m'en aller au Brésil.

– Au Brésil ? Mais, il n'y a là-bas que des catholiques !

– Oh ! je n'y avais pas pensé.

Mais même la surprise et la douleur d'apprendre son départ pour une terre papiste ne purent détourner longtemps l'intérêt naturel que M. et Mme Clare prenaient au mariage de leur fils.

– Nous avons reçu votre petit mot nous annonçant que c'était fait, il y a trois semaines, dit Mme Clare,… et votre père lui a envoyé le don de votre marraine, comme vous savez. Naturellement, il valait mieux qu'aucun de nous ne fût présent, surtout puisque vous préfériez vous marier à la laiterie et non chez elle. Cela vous aurait embarrassé et ne nous aurait causé nul plaisir. Vos frères l'ont très vivement ressenti. Maintenant que c'est fait, nous ne nous plaignons pas ; surtout si elle vous convient pour la carrière que vous avez choisie au lieu du ministère évangélique… Pourtant, j'aurais voulu la voir d'abord, Angel, ou connaître un peu plus de détails sur elle. Nous ne lui avons envoyé aucun présent de notre part, ignorant ce qui lui ferait le plus de plaisir, mais ce n'est que remis, vous le pensez bien, Angel. Ni moi ni votre père ne sommes irrités contre vous à cause de ce mariage, mais nous avons pensé qu'il valait mieux attendre d'avoir vu votre femme pour lui donner notre affection. Et maintenant vous ne l'avez pas amenée ! Cela paraît étrange ; qu'est-il arrivé ?

Il avait pensé, répliqua-t-il, qu'il valait mieux pour elle aller chez ses parents pendant qu'il viendrait ici.

– Je puis bien vous dire, chère mère, ajouta-t-il, que j'ai toujours eu l'intention de la tenir loin d'ici jusqu'à ce que je

sente qu'elle vous fasse honneur. Mais cette idée du Brésil est toute récente. Si je m'en vais, ce serait peu sage de ma part de l'emmener avec moi dans ce premier voyage ; elle restera chez sa mère jusqu'à mon retour.

– Et je ne la verrai pas avant que vous partiez ?

Il avait peur que non. Son plan primitif, il le répétait, avait été de ne point l'amener ici avant quelque temps pour ne blesser en rien leurs préjugés, leurs sentiments, et, pour d'autres raisons encore, il s'y tenait. S'il partait tout de suite, il reviendrait dans l'année en Angleterre, et ses parents pourraient la voir avant qu'il s'embarquât une seconde fois avec elle.

On apporta un souper préparé à la hâte et Clare continua d'exposer ses plans. Sa mère restait déçue de ne pas voir la jeune femme. L'ancien enthousiasme de Clare pour Tess avait gagné ses sympathies maternelles, et elle s'était presque imaginé que quelque chose de bon pouvait sortir de Nazareth et une femme charmante de la laiterie de Talbothays. Elle observait son fils pendant qu'il mangeait.

– Ne pouvez-vous la dépeindre ? Je suis sûre qu'elle est très jolie, Angel ?

– Oh ! De cela il ne peut y avoir le moindre doute ! dit-il avec un entrain qui couvrait son amertume.

– Et elle est pure et vertueuse, cela va sans dire ?

– Pure et vertueuse, naturellement.

– Je puis tout à fait me l'imaginer. Vous avez dit l'autre jour qu'elle était belle personne, de formes arrondies, qu'elle avait des lèvres d'un rouge foncé délicatement arquées, des cils et des sourcils bruns, une immense torsade de cheveux pareille à un câble, et de grands yeux d'un violet bleuâtre.

– Oui, mère.

– Je la vois tout à fait. Et, vivant dans une telle retraite, naturellement c'est à peine si elle avait rencontré avant vous un jeune homme qui vînt du monde extérieur.

– En effet.

– Vous avez été son premier amour ?

– Sans doute.

– Bien des femmes valent moins que ces filles de ferme aux lèvres roses, simples et robustes. Certainement j'aurais pu désirer… mais, puisque mon fils doit être agriculteur, il est peut-être plus convenable que sa femme soit accoutumée à la vie en plein air.

Son père fut moins curieux, mais, quand vint l'heure de lire, comme tous les soirs, un chapitre de la Bible avant la prière, le ministre dit à Mme Clare :

– Puisque Angel est venu, je pense qu'il sera plus à propos de lire le trente et unième Proverbe, au lieu du chapitre que nous aurions en suivant l'ordre de notre lecture.

– Oui, certainement, dit Mme Clare. (Elle aurait pu citer le chapitre et le verset aussi bien que son mari)… Mon cher fils, votre père a décidé de nous lire le chapitre des Proverbes à la louange d'une femme vertueuse. Nous n'aurons pas besoin qu'on nous rappelle d'appliquer ces paroles à l'absente. Puisse le Ciel la protéger partout et en toutes choses !

Clare sentit sa gorge se serrer. Le pupitre portatif rangé dans un coin fut placé au milieu du foyer, les deux vieux domestiques entrèrent et le père d'Angel se mit à lire au dixième verset du chapitre :

« *Qui peut trouver une femme vertueuse ! Car elle est plus précieuse que le rubis, elle se lève quand il fait encore nuit et prépare les repas à toute sa maison. Elle ceint ses reins de force et fortifie ses bras. Elle voit si ses provisions sont bonnes.*

Sa lumière ne s'éteint pas la nuit. Elle surveille sa maison et ne mange pas le pain de l'oisiveté. Ses enfants se lèvent et l'appellent bienheureuse. Son mari aussi, et il la loue. Bien des filles ont agi vertueusement, mais tu les surpasses toutes ! »

Quand les prières furent terminées, sa mère dit :

– Je n'ai pu m'empêcher de songer combien ce chapitre lu par votre père, s'applique en quelques-uns de ses détails à la femme que vous avez choisie. La femme parfaite, vous le voyez, était une travailleuse, ce n'était pas une oisive ni une grande dame, mais une femme qui employait ses mains et sa tête pour le bien des autres. « Ses enfants se lèvent et l'appellent bienheureuse ! Son mari aussi et il la loue. Bien des filles ont agi vertueusement, mais tu les surpasses toutes ! » Ah ! je voudrais l'avoir vue, Angel ! Puisqu'elle est pure et chaste, elle aurait été assez distinguée pour moi !

Clare ne put le supporter plus longtemps. Il avait les yeux pleins de larmes brûlantes comme des gouttes de plomb fondu. Il souhaita à la hâte une bonne nuit à ces âmes simples et sincères qu'il aimait tant, pour qui le monde, la chair, le démon existaient seulement comme quelque chose de vague et d'extérieur à eux et il s'en alla dans sa chambre. Sa mère le suivit, et frappa à sa porte. Clare ouvrit et la trouva dehors, le regard anxieux.

– Angel, demanda-t-elle, y a-t-il quelque chose qui ne va pas pour que vous partiez si tôt ? Je suis sûre que vous n'êtes pas dans votre état habituel.

– Non, pas tout à fait, mère, dit-il.

– À cause d'elle ? Allons, mon fils, je sais que c'est cela. Je sais que c'est à cause d'elle ! Vous êtes-vous fâchés en ces trois semaines ?

– Nous ne nous sommes pas exactement fâchés, dit-il, mais nous avons eu un différend.

– Angel… est-ce une jeune femme dont le passé se puisse connaître ?

Avec l'instinct d'une mère, Mme Clare avait mis le doigt sur le genre de malheur qui pouvait causer le trouble dont son fils semblait agité.

– Elle est sans tache ! répliqua-t-il, et il sentit qu'il aurait toujours fait ce mensonge, dût-il être précipité sur-le-champ dans l'enfer pour l'éternité.

– Alors qu'importe le reste ! Après tout, il y a dans la nature peu d'êtres plus purs qu'une jeune paysanne innocente. Si quelque gaucherie de manières a pu choquer d'abord votre sens plus délicat, je suis sûre que tout cela disparaîtra sous l'influence de votre compagnie et de vos leçons.

Ce sarcasme, si terrible dans son aveugle magnanimité, fit profondément sentir à Clare ce qui n'était pas venu tout de suite à sa pensée après la révélation, le fait secondaire que ce mariage avait ruiné complètement son avenir. En vérité, pour lui-même, il se souciait peu de sa carrière ; mais il avait désiré qu'elle fût au moins honorable à cause de ses parents et de ses frères. Et la flamme de la bougie qu'il regardait en ce moment semblait lui dire, dans son langage muet, qu'elle était faite pour éclairer le visage de gens sensés, et non celui d'une pauvre dupe ayant raté sa vie.

Son agitation une fois calmée, il resta exaspéré contre sa malheureuse femme, pour l'avoir mis dans la nécessité de tromper ses parents. Il lui parlait presque dans sa colère comme si elle était dans la chambre, et puis la voix caressante de Tess, ses accents plaintifs et pleins de reproches, troublaient l'obscurité ; le contact velouté de ses lèvres passait sur son front et, dans l'air, il croyait sentir la tiédeur de son haleine.

Cette même nuit, la femme qu'il accusait et maudissait était en train de se dire combien son mari était grand et bon.

Mais l'ombre qui pesait sur tous deux n'était pas celle que percevait Clare ; elle venait de ses préjugés. Avec toutes ses velléités d'indépendance, sa hardiesse et ses bonnes intentions, il était encore l'esclave de la coutume et des conventions, quand il se laissait reprendre à l'improviste par les enseignements de jadis. Aucun prophète ne lui avait dit, et il n'était pas assez prophète pour se dire, que sa jeune femme méritait par son horreur du mal les louanges du roi Lemuel, puisque sa valeur morale devait être estimée non par ce qu'elle avait accompli mais par ce qu'elle souhaitait accomplir. Et, en considérant ce que Tess n'était pas, il négligeait ce qu'elle était, et il oubliait que l'imperfection peut être supérieure parfois à la perfection même.

XL

Au déjeuner, la conversation roula sur le Brésil et tous s'efforcèrent de voir sous un beau jour la tentative projetée par Clare, malgré les rapports décourageants de quelques cultivateurs qui y avaient émigré et étaient retournés au pays dans l'espace d'un an. Après déjeuner, Clare se rendit à la petite ville pour terminer quelques affaires peu importantes et prendre à la banque tout l'argent qu'il possédait.

Sur son chemin il rencontra Mlle Mercy Chant, près des murs de l'église dont elle semblait une émanation ; elle portait une brassée de bibles pour sa classe. Telle était sa façon d'envisager la vie que ce qui aurait fait souffrir le cœur des autres amenait sur son visage un sourire de béatitude : disposition enviable, bien qu'obtenue, de l'avis d'Angel, par le sacrifice contre nature de l'humaine faiblesse au mysticisme. Elle avait appris qu'il était sur le point de quitter l'Angleterre et lui dit que ce projet était excellent et plein de promesses.

– Oui, le projet n'est pas mauvais, au sens commercial, sans doute, répondit-il, mais, ma chère Mercy, il brise net la continuité de l'existence. Peut-être un cloître serait-il préférable ?

– Un cloître ! Oh ! Angel.

– Eh bien ?

– Eh bien, méchant, un cloître signifie un moine, et un moine, le catholicisme.

– Et le catholicisme signifie le péché, et le péché la damnation…

– Tu es dans un état alarmant, Angel Clare ! Je me fais gloire de mon protestantisme, dit-elle sévèrement.

Alors, Clare, jeté par le désespoir dans une de ces humeurs diaboliques où un homme va jusqu'à outrager ses principes, l'attira près de lui et lui murmura à l'oreille, avec une méchanceté infernale, les idées les plus hétérodoxes qu'il put trouver. Son rire momentané, à la vue de l'horreur qui se peignit sur la jolie figure de la jeune fille, s'arrêta quand cette horreur se fondit en souffrance et en anxiété pour son bien à lui.

– Chère Mercy, dit-il, il faut me pardonner. Je crois que je perds la tête.

Elle le crut ; et l'entrevue en resta là.

Il déposa les bijoux à la banque en attendant de plus heureux jours. Il paya également trente livres pour être envoyés à Tess dans quelques mois, quand elle les demanderait. Cette somme, ajoutée à celle qu'il lui avait déjà remise, lui suffirait amplement pour l'instant, espérait-il, surtout puisqu'elle devait, en cas de besoin, s'adresser à son père. Il pensa qu'il valait mieux ne pas mettre ses parents en rapport avec elle en leur donnant son adresse ; et comme son père ni sa mère ne se doutaient pas de ce que leur brouille était réellement, ils ne le lui suggérèrent pas.

Dans la même journée, il quitta la cure, car il désirait terminer le plus vite possible ce qui lui restait à faire. Avant de quitter ce coin de l'Angleterre, il avait une dernière tâche à remplir ; il devait se rendre à la ferme de Wellbridge où il avait passé avec Tess les trois premiers jours de leur mariage, pour payer la bagatelle du loyer, rendre les clefs des chambres qu'ils avaient occupées et remporter deux ou trois menus objets qu'ils y avaient laissés. Sous ce toit s'était étendue sur lui l'ombre la plus profonde qui eût jamais attristé sa vie. Pourtant quand il eut ouvert la porte du salon et qu'il y eut jeté les yeux, le souvenir qui lui revint fut celui de leur arrivée heureuse, par un après-

midi semblable, la première et fraîche sensation de partager tous deux la même demeure, le premier repas ensemble, la causerie près du feu en se tenant la main.

Le fermier et sa femme étaient aux champs et Clare resta quelque temps seul au moulin. Le cœur gonflé de nouveau par des sentiments sur lesquels il n'avait pas tout à fait compté, il monta dans la chambre de Tess qui n'avait jamais été la sienne. Le lit était lisse et bien tiré comme si elle l'avait fait de ses propres mains, le matin du départ. Le gui pendait du baldaquin, comme Angel l'y avait placé ; il avait changé de couleur après ces trois ou quatre semaines et les feuilles et les baies s'étaient ridées. Angel l'enleva et le broya dans la cheminée. Pour la première fois, il douta de sa sagesse et de la générosité de sa conduite. Mais n'avait-il pas été cruellement trompé ? Dans l'incohérence de ses multiples émotions, il s'agenouilla au chevet du lit, les yeux humides :

– Oh ! Tess, si seulement vous me l'aviez dit plus tôt, je vous aurais pardonné ! gémit-il.

Il se releva, en entendant au-dessous un bruit de pas, et se rendit sur le palier. Une femme se tenait au bas de l'escalier et, comme elle levait la tête, il reconnut la pâle Izz Huett aux yeux noirs.

– Monsieur Clare, dit-elle, je suis venue vous voir, ainsi que Mme Clare, pour savoir si vous allez bien. J'ai pensé que vous seriez revenus maintenant.

C'était une fille dont il avait deviné le secret et qui n'avait pas encore deviné le sien ; une honnête fille qui l'aimait, qui aurait fait une femme de fermier aussi bonne, ou presque aussi bonne que Tess.

– Je suis seul ici, répondit-il. Nous n'y habitons plus maintenant.

Puis, ayant expliqué pourquoi il était venu, il ajouta :

– Quel chemin allez-vous prendre pour rentrer chez vous, Izz ?

– Je n'ai plus de chez-moi à Talbothays maintenant, monsieur.

– Pourquoi cela ?

Izz baissa les yeux.

– C'était si triste là-bas que j'ai quitté. Je suis de ce côté.

Elle indiqua la direction opposée, celle qu'il devait suivre.

– Et y allez-vous maintenant ? Je puis vous offrir une place dans ma voiture si vous le désirez.

Le teint olivâtre de la jeune fille se colora d'une nuance plus chaude.

– Merci, monsieur Clare, dit-elle.

Il eut bientôt trouvé le fermier, réglé le loyer et les quelques autres items à considérer par suite de l'abandon soudain des chambres. Lorsqu'il revint près du cabriolet, Izz y grimpa à côté de lui.

– Je vais quitter l'Angleterre, Izz, dit-il quand ils furent partis ; je vais au Brésil.

– Et l'idée du voyage plaît-elle à Mme Clare ? demanda-t-elle.

– Elle n'y va pas à présent… pas avant un an. J'y pars en reconnaissance pour voir ce qu'est la vie là-bas.

Ils parcoururent une longue distance sans qu'Izz fît d'observation.

– Comment vont les autres ? demanda-t-il. Comment va Retty ?

– Elle était dans une sorte d'état nerveux, la dernière fois que je l'ai vue… et si maigre et les joues si creuses qu'elle a l'air de tomber en consomption. Personne ne sera plus amoureux d'elle, dit Izz distraitement.

– Et Marianne ?

Izz baissa la voix :

– Marianne boit.

– Vraiment !

– Oui, le laitier s'en est débarrassé.

– Et vous ?

– Je ne bois pas et je ne suis pas en consomption, mais… je ne vaux plus grand-chose, maintenant, pour chanter avant le déjeuner.

– Comment cela ? Vous rappelez-vous comme vous nous tourniez gentiment : *C'était aux jardins de l'Amour* et *les Culottes du tailleur*, le matin, pendant qu'on trayait les vaches ?

– Oh ! oui, quand vous êtes venu, monsieur. Pas après que vous y aviez été un bout de temps.

– Pourquoi ce changement ?

Pour toute réponse, ses yeux noirs lui lancèrent un éclair.

– Izz ! quelle faiblesse !… et pour un homme comme moi ! fit-il, et il tomba dans la rêverie… Alors, supposez que je vous aie demandé de m'épouser ?

– Si vous l'aviez fait, j'aurais dit oui, et vous auriez épousé une femme qui vous aimait !

– Bien sûr ?

– À deux genoux ! murmura-t-elle avec véhémence.

Peu après, ils arrivèrent à un chemin de traverse qui conduisait à un village.

– Il faut que je descende, c'est là-bas que je demeure, fit brusquement Izz, qui n'avait pas parlé depuis son aveu.

Clare retint son cheval. Il était exaspéré contre son sort, plein d'animosité contre les lois sociales qui l'avaient acculé dans une impasse d'où il ne pouvait sortir par aucune voie légitime. Pourquoi ne pas se venger de la société en se préparant une vie domestique libre et facile, au lieu de s'incliner sous la férule des conventions ?

– Je vais seul au Brésil, Izz, dit-il... Je me suis séparé de ma femme pour des raisons personnelles, non à cause du voyage. Il se peut que je ne vive jamais avec elle. Il se peut que je n'arrive pas à vous aimer ; mais... voulez-vous venir avec moi à sa place ?

– Vous désirez vraiment que je vienne avec vous ?

– Oui ; on a assez mal agi envers moi pour que je désire quelque compensation. Et vous, au moins, êtes désintéressée dans votre amour.

– Oui, j'irai avec vous, fit Izz après une pause.

– Vous le voulez bien ? Vous savez ce que cela signifie, Izz ?

– Cela signifie que je vivrai avec vous tout le temps que vous serez là-bas, cela me suffit.

– Souvenez-vous que, maintenant, il ne faut plus vous fier à ma moralité... Mais je dois vous rappeler que ce sera mal aux yeux de la civilisation... c'est-à-dire de la civilisation occidentale.

– Ça m'est égal. Quand une femme est au supplice, elle ne fait pas attention à tout cela, et il n'y a pas d'autre moyen.

– Alors, ne descendez pas, mais restez où vous êtes.

Il passa le carrefour des routes, fit deux kilomètres, puis trois sans lui montrer aucun signe d'affection.

– Vous m'aimez... beaucoup... beaucoup, Izz ? demanda-t-il soudain.

– Oui, je vous l'ai dit. Je vous ai aimé tout le temps que nous avons été ensemble à la laiterie.

– Plus que Tess ?

Elle secoua la tête.

– Non, murmura-t-elle, pas plus qu'elle !

– Comment !

– Parce que personne ne pouvait vous aimer plus que Tess ! Elle aurait donné sa vie pour vous. Je ne pourrais pas faire plus.

Comme le prophète au sommet de Peor, Izz Huett aurait bien voulu maudire, mais la fascination qu'exerçait le caractère de Tess sur sa nature plus rude la contraignait à faire son éloge.

Clare restait silencieux : son cœur s'était gonflé en entendant ce témoignage direct, irrécusable, inattendu ; il lui semblait qu'un sanglot s'était figé dans sa gorge. Ses oreilles lui répétaient : « Elle aurait donné sa vie pour vous ; je ne pourrais pas faire plus. »

– Oubliez nos paroles en l'air, Izz, dit-il, faisant soudain retourner son cheval... Je ne sais pas ce que je disais ! Je vais vous reconduire à l'embranchement des routes.

– Voilà ce que me vaut ma loyauté envers vous ! oh !... comment puis-je le supporter !... comment !... comment !

Izz Huett éclata en violents sanglots et se frappa le front en voyant ce qu'elle avait fait.

– Regrettez-vous ce pauvre petit acte de justice envers une absente ? Oh ! Izz, ne le gâtez pas par le regret !

Elle se calma peu à peu.

– Très bien, monsieur. Peut-être que je ne savais pas non plus ce que je disais... quand... quand j'ai consenti à partir... Je voudrais... ce qui ne peut pas être !

– Parce que j'ai une femme qui m'aime.

– Oui, oui, c'est vrai.

Ils arrivèrent à l'angle du chemin qu'ils avaient passé une demi-heure plus tôt et elle sauta de voiture.

– Izz... je vous en prie, je vous en supplie, oubliez ma légèreté d'un moment ! s'écria-t-il. C'était si peu réfléchi, si mal avisé !

– L'oublier ! Jamais, jamais, oh ! ce n'était pas une légèreté pour moi !

Il sentit combien il méritait le reproche qu'exprimait ce cri d'une âme blessée et, dans une affliction indicible, il sauta à terre et lui prit la main.

– Oui... mais, Izz, nous nous séparerons amis quand même ? Vous ne savez pas ce que j'ai dû supporter !

– Je vous pardonne, monsieur.

C'était une fille vraiment généreuse ; elle ne voulut pas gâter leurs adieux par plus d'amertume.

– Maintenant, Izz, fit-il, se forçant à jouer un rôle de mentor tandis qu'elle se tenait là à ses côtés... je désire, quand vous verrez Marianne, que vous lui disiez d'être une honnête femme

et de ne pas s'abandonner à la folie. Promettez-le-moi, et dites à Retty qu'il y a dans le monde des hommes valant mieux que moi et que, pour l'amour de moi, elle doit être raisonnable et bonne ; rappelez-vous ces mots, raisonnable et bonne. Je leur envoie ce message comme un mourant à ceux qui vont mourir, car je ne les reverrai plus jamais. Et vous, Izz, par vos loyales paroles au sujet de ma femme, vous m'avez sauvé d'un incroyable mouvement de folie et d'une trahison. Les femmes peuvent être mauvaises, mais dans ces choses, elles ne le sont pas autant que les hommes ; aussi, je ne pourrai jamais vous oublier. Soyez toujours la fille honnête et sincère que vous avez été jusqu'ici et pensez à moi, non comme à un amoureux indigne, mais comme à un fidèle ami. Promettez-le-moi.

Elle le promit.

– Dieu vous bénisse et vous garde, monsieur. Bonsoir !

Il remonta en voiture et partit. Aussitôt qu'il fut hors de vue et qu'Izz fut entrée dans le chemin, elle se jeta sur le talus, prise d'une crise de désespoir déchirant. Personne ne sut jamais comment elle passa les heures sombres qui s'écoulèrent entre le départ de Clare et sa rentrée à la nuit, le visage tendu et rigide, dans la chaumière de sa mère.

Clare, lui aussi, après avoir dit adieu à la jeune fille, fut en proie aux pensées douloureuses, et ses lèvres tremblaient. Mais ce n'était point pour Izz qu'il s'affligeait. Ce soir-là, il s'en fallut de peu qu'il n'abandonnât le chemin de la station voisine pour traverser l'arête des hauteurs du South Wessex qui le séparait de Tess. S'il ne le fit pas, ce ne fut point parce qu'il méprisait la nature de sa femme ou parce qu'il doutait de l'état de son cœur. Non, ce fut parce qu'en dépit de l'amour de Tess, confirmé par l'aveu d'Izz, il avait conscience que les faits n'avaient pas changé.

S'il avait eu raison d'abord, il avait encore raison. Et le mouvement acquis tendait à l'entraîner toujours davantage

dans la direction qu'il avait décidé de prendre, à moins qu'une force plus puissante, plus soutenue que celle dont il avait subi l'influence cet après-midi, ne vînt se mettre en travers. D'ailleurs, il pensait pouvoir bientôt revenir auprès de Tess.

Cette nuit-là, il prit le train pour Londres et, cinq jours plus tard, il donnait à ses frères une dernière poignée de main sur le port où il s'embarquait.

XLI

L'hiver est passé ; huit mois se sont écoulés depuis la séparation de Clare et de Tess. Nous la retrouvons un jour d'octobre, cheminant solitaire, chargée d'un panier et d'un paquet comme jadis, ayant épuisé les ressources que son mari croyait lui avoir assurées pour ce temps d'épreuve.

Après avoir de nouveau quitté Marlott, Tess était arrivée à la fin de l'été sans s'être imposé de trop grandes fatigues physiques, rendant quelques légers services dans une laiterie située à l'ouest du val de Blackmoor, aussi loin de son village natal que de Talbothays. Elle avait préféré travailler, plutôt que de vivre de la pension qu'Angel lui faisait. Mais elle restait dans une complète apathie morale que ses occupations machinalement entretenaient au lieu de combattre. Son esprit était toujours à cette autre laiterie, en cette saison, en présence du tendre amant qui l'y avait rencontrée, de celui qui, au moment où elle l'avait saisi pour le garder à elle, avait disparu comme une vision fugitive.

Quand le lait devint moins abondant, elle dut quitter la laiterie, car elle n'avait pas d'engagement régulier comme à Talbothays et n'avait été prise qu'à titre d'aide. Mais la moisson était proche et elle n'eut qu'à passer des pâturages aux champs de céréales pour trouver une occupation suffisante. Elle avait encore fort peu dépensé des vingt-cinq souverains qui lui restaient. Mais survint une période de pluies où elle dut vivre sur cette réserve. Elle ne pouvait se résoudre à sacrifier les pièces d'or qu'Angel lui avait données lui-même, qu'il avait reçues pour elle de son banquier, toutes neuves et reluisantes. Son contact les avait consacrées, en avait fait des souvenirs de lui et elles ne semblaient pas avoir d'autre histoire que celle de leurs épreuves à tous les deux. Les disperser, c'était pour Tess jeter au

vent des reliques. Mais il fallut bien s'y résigner, et elles disparurent une à une.

De temps en temps, elle avait dû envoyer à sa mère son adresse, mais elle cachait sa position. Son argent était presque épuisé quand elle reçut une lettre de Marlott. Joan disait qu'ils se trouvaient dans de terribles difficultés : les pluies d'automne avaient transpercé le chaume de la maison qu'il fallait entièrement renouveler ; or ce ne pouvait être fait, car la précédente toiture n'avait jamais été payée. Il y avait aussi à remettre des poutres et un plafond neuf dans le haut, ce qui, avec la note précédente, monterait à vingt livres. Comme le mari de Tess avait de la fortune et qu'il était sans doute de retour, ne pourrait-elle pas leur envoyer de l'argent ?

Il se trouva que Tess recevait, presque au même moment, trente livres des banquiers d'Angel et, puisque le cas était lamentable, elle envoya ce qu'on lui demandait. Elle dut employer une partie du reste à acheter des vêtements d'hiver et il ne lui resta plus qu'une somme dérisoire pour la saison rigoureuse qui était proche. Alors elle réfléchit à ce qu'Angel lui avait dit : elle devait s'adresser à son beau-père si elle manquait de quelque chose. Mais plus elle pensait à cette démarche, plus elle éprouvait de répugnance à le faire ; la même délicatesse, le même orgueil, la même fausse honte (de quelque nom qu'on l'appelle) qui, à cause de son mari, lui avait fait cacher à ses propres parents leur brouille prolongée, l'empêchait d'avouer à ceux de Clare qu'elle était dans le besoin, après tout l'argent qu'il lui avait laissé. Ils la méprisaient probablement déjà. Combien plus la mépriseraient-ils s'ils la voyaient dans le rôle de mendiante ! Elle ne put donc se décider à leur révéler sa condition.

Elle pensait que sa répugnance diminuerait peut-être avec le temps, mais dans ses rapports avec les siens, le contraire arrivait. Elle les avait laissés sous l'impression qu'elle allait rejoindre définitivement son mari ; et jusqu'ici elle n'avait rien fait pour les détromper de l'idée qu'elle attendait dans l'aisance le

retour de Clare. Au fond, elle persistait à espérer que le voyage au Brésil serait court et qu'il viendrait la chercher ou lui écrirait de le rejoindre ; en tout cas qu'ils pourraient bientôt se présenter à leur famille et au monde. C'était trop dur en vérité d'apprendre à ses parents qu'elle était abandonnée et réduite pour vivre à travailler de ses mains.

La parure de diamants lui revint à l'esprit. Elle ignorait où Clare les avait déposés. Peu importait d'ailleurs, s'il était vrai qu'elle n'en eût que la jouissance sans la faculté de les vendre. Et puis, même en eût-elle l'absolue possession, elle se mépriserait profondément de profiter pour s'enrichir d'un titre légal qui, en réalité, ne lui appartenait pas.

Pendant ce temps, la vie de Clare n'était pas exempte d'épreuves. Il était alors malade des fièvres dans les régions argileuses du Brésil, près de Curitiba. C'était la suite des pluies diluviennes et de maintes privations, endurées également par tous les fermiers et cultivateurs anglais qui avaient émigré ; abusés par les promesses du gouvernement brésilien, ils étaient partis, naïvement convaincus que leur constitution, habituée aux intempéries des plateaux anglais où ils avaient semé et labouré depuis l'enfance, résisterait aussi au climat des plaines brésiliennes.

Tess, son dernier souverain épuisé, dut chercher de l'ouvrage, et il n'était pas facile d'en trouver en cette saison. Ignorant combien l'intelligence, l'énergie, la santé et la bonne volonté sont choses rares dans toutes les sphères de la vie, elle ne songea pas à un emploi sédentaire, d'autant plus qu'elle craignait les villes, les belles maisons, les gens ayant de la fortune et des raffinements sociaux et dont les mœurs différaient de celles des campagnards. C'était d'eux que le noir souci lui était venu. Peut-être la société valait-elle mieux que Tess ne le supposait d'après sa très mince expérience. Mais la preuve lui manquait ; et son instinct était d'en éviter le voisinage.

Les petites laiteries de l'ouest, où elle avait servi pendant le printemps et l'été comme surnuméraire, n'avaient plus besoin d'aides. On lui aurait fait probablement de la place à Talbothays, ne fût-ce que par commisération, mais, tout agréable qu'il avait été dans sa vie, elle ne voulait pas y retourner. Le contraste lui eût semblé trop intolérable et son retour aurait attiré le blâme sur son mari adoré. Elle n'aurait pu supporter la pitié des gens ni les remarques à voix basse sur son étrange situation ; et pourtant, ce lui aurait été presque indifférent que chacun d'eux connût son histoire, pourvu que cette histoire restât isolée dans l'esprit de chacun. La torture, c'était de penser qu'ils échangeraient leurs opinions sur elle. Pourquoi ? Elle n'en savait rien, mais elle le sentait.

Maintenant elle se rendait à une ferme sur les hauteurs au centre du comté, où une lettre de Marianne, qui lui était enfin arrivée après maints retards, lui avait conseillé de venir. Marianne avait, probablement par Izz Huett, appris que Tess était séparée de son mari, et la brave fille, à présent portée à la bouteille, s'était hâtée d'écrire à son ancienne amie qu'elle pensait être dans l'embarras. Elle lui disait qu'elle-même, après avoir quitté Talbothays, était venue en cet endroit et serait contente de l'y voir, puisqu'il y avait place pour d'autres aides, s'il était réellement vrai que Tess travaillât comme autrefois.

À mesure que les jours devenaient plus courts, elle perdait tout espoir d'obtenir le pardon de son mari, et quelque chose rappelait les mœurs de l'animal sauvage dans l'instinct irréfléchi avec lequel elle errait, se détachant petit à petit de son passé, oblitérant son identité, sans penser aux cas imprévus où il serait important pour son bonheur, sinon pour celui des autres, qu'on pût rapidement découvrir sa retraite.

Parmi les difficultés de son existence isolée, l'attention qu'elle excitait n'était pas la moins pénible, car, à sa séduction naturelle, s'ajoutait encore une certaine distinction qu'elle avait acquise de Clare. Tant qu'elle porta les vêtements achetés lors

de son mariage, ces regards passagers d'intérêt ne lui causèrent pas d'ennuis : mais aussitôt qu'elle dut revêtir la blouse de la travailleuse des champs, des mots grossiers lui furent adressés plus d'une fois. Rien pourtant ne l'avait effrayée pour de bon avant un certain après-midi de novembre.

Elle se rendait à pied au village de Chalk-Newton. Le chemin était long et monotone et, comme les jours diminuaient rapidement, la brune arriva avant qu'elle s'en fût rendu compte. Elle avait atteint le sommet d'une colline d'où le chemin serpentait en longs détours à demi entrevus, quand elle entendit des pas derrière elle et un homme la rejoignit. Arrivé à côté d'elle, il lui dit :

– Bonsoir, ma jolie fille.

Elle répondit civilement. La lumière qui restait dans le ciel éclairait le visage de Tess bien que le paysage fût sombre. L'homme se retourna et la regarda fixement.

– Tiens, mais c'est la fille qu'a été un temps à Trantridge, l'amie du jeune squire D'Urberville !... J'ai habité par là, mais je n'y suis plus maintenant.

Elle reconnut le paysan aisé qu'Angel avait jeté à terre à l'auberge pour lui avoir parlé grossièrement.

Un spasme d'angoisse lui serra le cœur et elle ne lui fit pas de réponse.

– Soyez assez honnête pour l'avouer et reconnaître que ce que j'ai dit à la ville était vrai, bien que votre galant en a été si furieux, hé, ma petite rusée ! Vous devriez me demander pardon de ce coup-là, vu les choses !

Tess ne répondait toujours pas. Pour cette pauvre âme traquée, il ne semblait y avoir qu'un moyen d'échapper. Elle prit soudain ses jambes à son cou et, sans regarder derrière elle, suivit en courant la route jusqu'à une grille qui s'ouvrait sur une

plantation. Elle s'y jeta et ne s'arrêta qu'après s'être enfoncée sous l'ombrage pour ne pouvoir être découverte.

La terre était jonchée de feuilles sèches et la verdure de quelques buissons de houx était assez dense pour préserver de l'air. Elle ramassa les feuilles mortes en un grand tas, au milieu duquel elle fit une sorte de nid et elle s'y glissa. Son sommeil fut naturellement agité ; elle s'imaginait entendre des bruits étranges, puis se persuadait qu'ils venaient de la brise. Elle pensait à son mari, vivant là-bas dans quelque vague et chaude contrée de l'autre côté du globe, tandis qu'elle était ici, exposée au froid. Y avait-il au monde un être aussi misérable qu'elle ? Tess se le demandait et, songeant à sa vie gâchée, elle se dit : « Tout est vanité. » Elle répétait machinalement les mots, puis elle réfléchit que cette pensée était fort incomplète pour notre époque. Salomon en avait pensé aussi long, il y a deux mille ans ; elle-même, qui ne faisait pas partie de l'avant-garde des penseurs, avait été bien plus loin. Si tout n'était seulement que vanité, qui s'en soucierait ? Tout, hélas ! était pis que vanité : injustice, punition, contrainte, mort. La femme d'Angel Clare porta la main à son front, elle en palpa la courbe, elle toucha la saillie des orbites perceptible sous la peau douce, et elle songea qu'un jour viendrait où ces os seraient mis à nu : « Je voudrais que ce fût à présent ! » se dit-elle.

Au milieu de ces pensées fantasques, elle entendit parmi les feuilles un son étrange. Ce pouvait être le vent, pourtant le vent soufflait à peine. Parfois c'était une palpitation, parfois un bruissement d'ailes, d'autres fois une sorte de soupir convulsif ou de gloussement. Elle fut bientôt certaine que ces bruits venaient de créatures sauvages, surtout quand, après s'être fait entendre au-dessus de sa tête parmi les branches, ils furent suivis par la chute de corps lourds sur le sol. Si elle avait été cachée là dans d'autres conditions, elle aurait eu peur ; mais, hors l'humanité, elle ne craignait rien pour le moment.

Enfin le jour parut au ciel et se glissa lentement dans le bois. Aussitôt que sa lueur rassurante et prosaïque fut assez forte, Tess sortit de dessous les feuilles et regarda hardiment autour d'elle. Alors elle vit ce qui l'avait inquiétée. La plantation où elle avait trouvé un abri se terminait en pointe à cet endroit, et des terres de labour s'étendaient de l'autre côté de la haie. Sous les arbres gisaient plusieurs faisans au riche plumage souillé de sang, quelques-uns morts, d'autres agitant faiblement les ailes, certains fixant le ciel, d'autres palpitant encore, d'autres convulsés, d'autres étendus, tous se tordant dans l'agonie, excepté les plus heureux dont les tortures avaient pris fin pendant la nuit, parce que la nature était incapable d'en supporter davantage.

Tess devina aussitôt ce qui s'était passé. Les oiseaux, poursuivis la veille par des chasseurs, s'étaient réfugiés dans ce coin du bois ; les faisans tués sur le coup ou morts avant la nuit avaient été ramassés, mais plusieurs, n'ayant que de légères blessures, avaient pu s'échapper, trouver un abri, ou se percher dans les épais rameaux ; pendant la nuit, affaiblis par la perte de leur sang, ils étaient tombés un à un, et c'était leur chute qu'elle avait entendue.

De temps à autre, étant jeune fille, elle avait entrevu ces hommes bizarrement accoutrés, les yeux brillants d'une lueur sanguinaire, qui regardaient par-dessus les haies, épiaient à travers les buissons et mettaient en joue des fusils. On lui avait dit que, s'ils paraissaient pour l'instant rudes et brutaux, ils n'étaient point ainsi le reste de l'année ; que c'était en réalité des gens fort policés, sauf durant quelques semaines de l'automne et de l'hiver où, comme les indigènes de la péninsule malaise, ils étaient pris d'une folie de carnage et se proposaient la destruction d'êtres vivants, dans ce cas, inoffensives créatures ailées mises au monde par des moyens artificiels, rien que pour assouvir ces penchants ; et qu'ils agissaient alors de cette façon grossière et peu chevaleresque envers leurs frères sans défense, enfants comme eux de la féconde Nature.

Avec l'élan d'une âme qui sait compatir aux souffrances des autres autant qu'aux siennes propres, Tess eut aussitôt la pensée de mettre fin aux tortures des oiseaux encore vivants, et elle rompit le cou de tous ceux qu'elle put trouver, les laissant à la même place, dans le cas où les gardes-chasse viendraient les chercher une seconde fois, comme c'était probable.

– Pauvres mignons ! Me croire l'être le plus misérable de la terre en face d'une misère comme la vôtre ! s'écriait-elle ; et ses larmes coulaient pendant qu'elle tuait tendrement les oiseaux. – Je ne sens pas la moindre douleur dans le corps ; je ne suis pas mutilée et je ne saigne pas, et j'ai deux mains pour me nourrir et me vêtir !

Elle avait honte d'elle-même et de sa mélancolie de la nuit, car sa souffrance venait seulement de la conscience de sa condamnation par une loi sociale arbitraire, qui n'avait son fondement dans aucune loi naturelle.

XLII

Il faisait maintenant grand jour et elle se remit en marche, débouchant sur la route avec précaution.

La précaution était inutile ; pas une âme n'était dans le voisinage et Tess s'avança, le cœur ferme et résolu ; le souvenir de la silencieuse endurance des oiseaux pendant leur nuit d'agonie avait gravé en elle l'impression que les peines sont relatives, et que la sienne serait tolérable si elle pouvait seulement se mettre au-dessus de l'opinion. Mais elle ne le pouvait tant que cette opinion était aussi celle de Clare.

Elle atteignit le village de Chalk-Newton et déjeuna dans une auberge, où des jeunes gens l'importunèrent de compliments sur sa jolie figure. Elle se sentit de l'espoir, car ne se pouvait-il pas que son mari lui redît ces choses ! Mais il fallait prendre garde et éloigner les amoureux de passage. Elle se décida à ne plus courir de risques à cause de sa beauté.

Au sortir du village, elle entra dans un fourré et tira de son panier l'une de ses vieilles robes qu'elle n'avait pas même mise à la laiterie, qu'elle n'avait pas mise depuis l'époque où elle travaillait dans les chaumes à Marlott. Elle eut aussi l'heureuse idée de prendre dans son paquet un mouchoir et de se le nouer autour du visage sous son chapeau, de façon à se cacher le menton et à se couvrir à demi les joues et les tempes, comme si elle avait mal aux dents. Puis, avec ses petits ciseaux, elle se coupa impitoyablement les sourcils à l'aide d'une glace de poche, et assurée contre toute admiration agressive, elle poursuivit sa route pénible.

– Quel masque ! fit le premier homme qu'elle rencontra, en s'adressant à son compagnon.

Les larmes vinrent aux yeux de Tess, de pitié pour elle-même.

– Mais cela m'est égal ! se dit-elle... Oh ! oui, cela m'est bien égal ! Je veux être toujours laide maintenant, puisqu'Angel n'est pas ici et que je n'ai personne pour prendre soin de moi. Celui qui était mon mari est parti et ne m'aimera jamais plus, mais je l'aime juste autant et je déteste tous les autres hommes, et je suis heureuse qu'ils me dédaignent.

C'est ainsi que Tess continue son chemin ; sa silhouette fait partie du paysage : c'est une simple travailleuse des champs en vêtements d'hiver : cape de serge grise, cravate de laine rouge, jupe de stoff couverte d'une grossière blouse bise et gants de cuir. Tout ce vieux costume est usé jusqu'à la corde à force d'avoir été fouetté par la pluie, brûlé par le soleil et battu par le vent. Rien ne trahit plus la passion ni la jeunesse. Mais sous cet extérieur inexpressif, presque sans vie, se cache le souvenir d'un être palpitant qui a trop bien appris, en si peu d'années, l'inanité des choses, la cruauté du désir brutal et la fragilité de l'amour.

Le lendemain il faisait mauvais, mais elle ne s'arrêta point : l'hostilité des éléments, loyale, directe, impartiale, la troublait peu. Comme son but était de trouver une occupation et un foyer pour l'hiver, elle n'avait pas de temps à perdre ; elle avait l'expérience des engagements de courte durée et ne voulait plus en accepter. Elle s'en allait ainsi de ferme en ferme vers l'endroit d'où Marianne lui avait écrit, mais elle était décidée à n'y avoir recours qu'en dernier ressort, les conditions très dures dont on lui parlait n'étant rien moins que tentantes. D'abord elle chercha le genre d'emploi le plus facile, et quand elle ne put en espérer, elle en sollicita de moins doux, et, en fin de compte, après avoir commencé par les soins de laiterie et de basse-cour qu'elle préférait, elle en arriva aux grosses et pénibles besognes qui lui plaisaient le moins, travaux dans les terres de labour, si rudes en vérité qu'elle ne s'y serait jamais offerte de propos délibéré.

Vers le soir du second jour elle atteignit un plateau calcaire irrégulier, renflé de tumuli semi-sphériques, comme si la déesse Cybèle aux nombreuses mamelles y était indolemment couchée. L'air était sec et froid et le vent rendait les longues routes blanches et poussiéreuses quelques heures à peine après la pluie. Il n'y avait pas d'arbres, ceux qui auraient poussé dans les haies étant impitoyablement ployés et entrelacés aux buissons par les cultivateurs, ennemis naturels des arbres et des broussailles.

En face d'elle, au second plan, Tess pouvait apercevoir les cimes de Bulbarrow et de Nettlecombe, qui lui semblaient un peu des amis. Du haut plateau ils avaient l'air humble et modeste, tandis que du côté de Blackmoor, d'où elle les avait vus tout enfant, ils se dressaient sur le ciel comme des bastions altiers. Vers le sud, à plusieurs kilomètres de là, par-dessus les collines, elle distinguait une surface pareille à de l'acier poli. C'était la Manche, bien loin, du côté de la France.

Devant elle, dans une légère dépression, se trouvaient les restes d'un village. Elle était arrivée à Flintcomb-Ash, le séjour de Marianne ; le destin l'avait voulu. Le sol ingrat qui l'entourait lui montrait assez clairement quels durs travaux on devait exiger ; mais elle était lasse de chercher et elle résolut d'y demeurer, d'autant mieux que la pluie commençait.

À l'entrée du village était une chaumière dont le pignon faisait saillie sur la route et, avant de se mettre en quête d'un logement, elle s'y abrita et regarda le soir tomber.

« Qui me croirait Mme Angel Clare ? » se disait-elle.

Le mur lui réchauffait le dos et les épaules ; le foyer de la maisonnette était juste dans le pignon et la chaleur passait à travers les briques. Elle y appuya les mains et sa joue rouge et moite de pluie. Le mur semblait être son seul ami. Elle avait si peu le désir de le quitter qu'elle y serait bien restée toute la nuit. Elle pouvait entendre, à l'intérieur, les gens réunis après le tra-

vail du jour causer entre eux ; elle distinguait même le cliquetis des assiettes du souper. Mais, dans la rue du village, elle n'avait pas vu encore une âme. La solitude fut enfin rompue par l'approche d'une femme qui, malgré la froide soirée, portait une robe d'indienne et une capeline d'été. Tess reconnut instinctivement Marianne, bien que l'obscurité l'empêchât de voir de loin ses traits, et c'était bien elle en effet. Marianne avait pris encore plus d'embonpoint et son visage était encore plus rubicond qu'autrefois ; elle était sûrement plus négligée dans sa tenue. À toute autre époque de sa vie, Tess ne se serait guère souciée de renouveler connaissance dans ces conditions. Mais sa solitude était extrême et elle répondit de bon cœur à l'accueil de Marianne.

Celle-ci se montra très respectueuse dans ses questions, mais elle parut fort émue de voir que Tess n'avait pas une meilleure situation qu'auparavant ; pourtant elle avait entendu parler vaguement de la séparation.

– Tess, madame Clare, la chère femme du cher *lui !* Et c'est-il vraiment aussi triste que ça, ma petite ? Pourquoi que ta gentille figure est entourée comme ça ? Quelqu'un t'a battue ? Pas lui ?

– Non, non, non ! Je l'ai fait tout simplement pour n'être pas accostée, Marianne.

Elle arracha avec dégoût un bandage qui pouvait inspirer d'aussi folles idées.

– Et tu n'as pas mis de col ?

(Tess avait coutume à la laiterie de porter un petit col blanc.)

– Je le sais, Marianne.

– Tu l'as perdu en route ?

– Je ne l'ai pas perdu, la vérité est que je me soucie peu de mon apparence ; et je n'en ai pas mis.

– Et ton alliance, tu la portes pas ?

– Si, mais pas en public. Je la porte à mon cou, après un ruban. Je ne tiens pas à ce que les gens sachent qui je suis par un mariage, ni même que je suis mariée. Ce serait trop embarrassant tant que je mène cette vie-ci !

Marianne fit une pause.

– Mais tu es bien la femme d'un monsieur, et ça me semble pas juste que tu vives de cette façon !

– Oh ! si, c'est très juste bien que je sois très malheureuse !

– Eh bien, eh bien ! *lui* il t'a épousée et tu peux être malheureuse ?

– Les femmes sont quelquefois malheureuses, non par la faute de leur mari, par la leur !

– Tu n'as pas de fautes, chérie, ça, j'en suis bien sûre. Et il n'en a pas. De sorte que ce doit être quelque chose en dehors de vous deux.

– Marianne, chère Marianne, veux-tu me rendre service sans me faire de questions ?... Mon mari est parti à l'étranger et j'ai dépensé plus que ma pension, si bien qu'il me faut reprendre mon travail pour un temps. Ne m'appelle pas Mme Clare, mais Tess, comme avant... A-t-on besoin de quelqu'un ici ?

– Oh ! oui. On te prendra toujours parce qu'y en a bien peu qui se soucient de venir. C'est un endroit de meurt-de-faim. Y a que du blé et des navets qui y poussent. C'est vrai que j'y suis, mais je trouve que c'est dommage pour quelqu'un comme toi d'y venir.

– Mais tu étais aussi bonne fille de laiterie que moi !

– Oui, mais ça m'a passé depuis que je me suis mise à boire. Seigneur ! C'est le seul plaisir que j'aie maintenant ! Si tu t'engages, on t'enverra à l'arrachage des navets. C'est ce que je fais, mais ça ne te plaira pas.

– Oh ! peu importe ! Veux-tu parler pour moi ?

– Tu ferais mieux de parler pour toi-même.

– Bon. À présent, Marianne, rappelle-toi ! Pas un mot de lui si j'ai cette place... Je ne désire pas traîner son nom dans la boue.

Marianne, qui était réellement une fille en qui l'on pouvait se fier malgré sa nature plus grossière, promit tout ce qu'elle lui demandait.

– C'est la paie, ce soir, dit-elle... Et si tu venais avec moi, tu saurais tout de suite à quoi t'en tenir. Vrai, je suis bien fâchée que tu sois pas heureuse. Mais c'est parce qu'il est parti, je le sais. Tu pourrais être malheureuse s'il était ici, même s'il te donnait pas d'argent, même s'il te traitait comme une esclave ?

– C'est vrai ; je ne le pourrais pas.

Elles s'en allèrent ensemble et atteignirent bientôt la ferme, presque sublime de morne désolation. À l'horizon, pas un arbre, pas un vert pâturage, rien que des jachères et des navets en vastes champs séparés par des haies taillées invariablement au même niveau.

Tess attendit dehors que le groupe des travailleurs eût reçu ses gages et Marianne la présenta. Le fermier n'était pas à la maison, mais sa femme, qui le remplaçait ce soir-là, ne fit pas d'objections à engager Tess, quand celle-ci eut consenti à rester jusqu'à la Bonne Dame d'Avril. Il était rare que les femmes s'offrissent maintenant pour les travaux des champs et elles étaient préférées parce qu'on les payait peu. Quand Tess eut si-

gné son engagement, il ne lui resta plus qu'à chercher une chambre et elle en trouva une dans la chaumière au mur de laquelle elle s'était chauffée. Le gagne-pain qu'elle s'était assuré était maigre mais lui procurait en tout cas un abri.

Cette nuit-là, elle écrivit à ses parents pour les informer de sa nouvelle adresse, au cas où une lettre de son mari arriverait à Marlott. Mais elle ne leur dit pas la médiocrité de sa situation, dans la crainte d'attirer sur lui quelque blâme.

XLIII

Marianne n'avait pas exagéré en traitant de meurt-de-faim les gens de la ferme de Flintcomb-Ash. Il n'y avait d'être gras dans le pays que Marianne elle-même, et c'était une importation.

Tess se mit à la besogne. La patience, ce mélange de courage moral et de timidité physique, n'était plus maintenant le trait le moins caractéristique de Mme Angel Clare ; et la patience la soutint.

Le champ de navets de Suède, où elle et sa compagne durent travailler, s'étendait d'un seul morceau sur une centaine d'arpents, au point le plus élevé de la ferme, au-dessus des terrains pierreux provenant de veines siliceuses dans la formation calcaire et composés de myriades de cailloux blancs épars, en forme de bulbe, de corne et de phallus. La moitié supérieure des navets avait été mangée par les bestiaux, et les deux femmes avaient pour besogne d'arracher avec une fourche recourbée l'autre moitié de la racine cachée dans la terre. L'espace désolé du champ, d'une pâleur brune, était comme un visage privé de traits ; le ciel, d'une autre teinte, avait la même apparence : blanc et vide il semblait une figure sans linéaments. Ainsi tout le long du jour ces deux visages se contemplaient ; et rien n'était visible entre eux que les deux filles qui rampaient sur la face brune, comme des mouches.

Personne ne s'approchait d'elles et leurs mouvements avaient une régularité mécanique. Elles étaient tout enveloppées de blouses brunes à manches, attachées par-derrière pour empêcher leurs robes de s'envoler ; leurs maigres jupes laissaient à découvert des bottes qui leur montaient bien au-dessus des chevilles et elles avaient aux mains des gants jaunes en peau

de mouton qui leur couvraient aussi les poignets. Le caractère pensif que leurs capelines à pans donnait à leurs têtes inclinées aurait pu rappeler les deux Marie dans un tableau de Primitifs italiens.

Elles travaillaient toujours, inconscientes de leur aspect désolé, sans penser à la justice ou à l'injustice de leur lot. Même dans une situation comme la leur, il était possible de rêver. Dans l'après-midi, la pluie recommença ; Marianne déclara qu'il ne fallait plus travailler. Mais, si elles ne faisaient rien, elles n'étaient pas payées ; alors elles persistèrent. Le champ était situé si haut que la pluie n'avait pas à tomber mais s'élançait horizontale, emportée sur la bise hurlante, s'enfonçant en elles comme des éclats de verre et les transperçant. En général, il suffit d'être fort peu mouillé pour se dire, dans la conversation ordinaire, trempé jusqu'aux os. Tess jusque-là n'avait pas su ce que c'était. Mais rester dans un champ à travailler lentement, et sentir la pluie vous pénétrer et vous glisser peu à peu sur les jambes et les épaules, puis sur les hanches et sur la tête, puis par-devant et par-derrière et sur les côtés, et pourtant continuer son travail jusqu'à ce que la lumière plombée s'affaiblisse, annonçant le coucher du soleil ! Pour le supporter, il faut une bonne dose de stoïcisme et même de vaillance. Cependant elles ne sentaient pas l'humidité autant qu'on aurait pu le croire. Toutes deux étaient jeunes et parlaient du temps où elles vivaient et aimaient ensemble à la laiterie de Talbothays, cette heureuse et verte région où l'été fut si libéral pour tous en dons matériels et pour elles en émotions. Tess aurait bien voulu ne pas causer avec Marianne de l'homme qui, de droit sinon de fait, était son mari ; mais la fascination du sujet l'entraînait irrésistiblement à répondre aux remarques de son amie.

Ainsi, les ailes mouillées de leurs coiffes avaient beau leur frapper rudement le visage et leurs blouses se coller après elles au point de les accabler, elles vécurent tout cet après-midi au milieu des souvenirs de Talbothays, le vert, l'ensoleillé, le poétique Talbothays.

– On peut apercevoir d'ici, quand il fait beau, un petit bout de colline qui est à quelques kilomètres de la vallée du Var, dit Marianne.

– Ah ! vraiment ! dit Tess, et son nouveau séjour eut plus de prix pour elle.

Ainsi, comme partout, ces deux forces étaient à l'œuvre : la volonté de jouissance qui est en nous, et la volonté contraire qui est dans les circonstances.

Marianne avait une certaine manière de soutenir la sienne en sortant de sa poche, à mesure que l'après-midi avançait, une bouteille bouchée d'un chiffon blanc qu'elle offrait à Tess. Mais la faculté de rêverie que Tess possédait suffisant pour l'exalter, elle ne fit qu'y mouiller ses lèvres et Marianne but encore un coup de son eau-de-vie.

– J'en ai pris l'habitude, dit-elle, et je ne peux plus m'en passer à présent. C'est mon seul plaisir. Vois-tu, je l'ai perdu, lui, et toi pas. Et puis tu peux te passer de ça, peut-être.

Tess trouvait qu'elle avait perdu autant que Marianne, mais, soutenue par sa dignité d'être la femme d'Angel, au moins de nom, elle accepta la distinction.

Ce fut en cet endroit qu'elles travaillèrent péniblement par les gelées du matin et les pluies de l'après-midi. Quand elles n'arrachaient pas les navets, elles les nettoyaient, en détachant la terre et les fibres avec une serpe avant de les mettre de côté pour de futurs usages. Elles pouvaient pour cette besogne s'abriter, s'il pleuvait, contre une claie couverte de chaume ; mais quand il gelait, même leurs gants de cuir épais ne pouvaient empêcher les masses glacées qu'elles maniaient de leur brûler les doigts.

Pourtant, Tess espérait toujours. Elle avait la conviction que cette magnanimité, à laquelle elle persistait à croire chez Clare, le déciderait à venir la rejoindre. Parfois, Marianne, mise

en plaisante humeur par ses libations, découvrait les cailloux aux formes baroques et poussait de grands éclats de rire, tandis que Tess conservait une sévère indifférence. Elles regardaient souvent au loin dans la direction où elles savaient que s'étendait le Var, même quand elles ne pouvaient le voir, et, fixant les yeux sur le brouillard gris qui les enveloppait, elles évoquaient les jours passés.

– Oh ! disait Marianne, comme je voudrais qu'une ou deux de notre ancienne bande viennent ici ! Alors nous pourrions parler de Talbothays tous les jours, aux champs, et causer de *lui* et du bon temps que nous avons eu là-bas et de tout ce que nous connaissions, et le faire presque revenir !

Ses yeux s'attendrissaient et sa voix devenait alanguie, à ces visions lointaines.

– Je vais écrire à Izz Huett, dit-elle..., elle est là chez elle à rien faire pour le moment ; je le sais, et je vais lui dire que nous sommes ici et lui demander de venir ; peut-être que Retty est assez bien portante maintenant.

Tess ne trouva rien à objecter à cette proposition et, à quelques jours de là, Marianne lui annonça qu'Izz avait répondu en promettant de venir si ce lui était possible.

Depuis des années, on n'avait point vu d'hiver pareil. Il arriva, se glissant à pas furtifs et mesurés comme les échecs sous la main d'un joueur. Un beau matin, les ronces des haies, les quelques arbres solitaires parurent avoir remplacé par un tégument animal leur enveloppe végétale. Toutes les ramilles étaient couvertes d'un blanc duvet, semblable à de la fourrure qui aurait poussé sur l'écorce pendant la nuit et qui quadruplait leurs dimensions habituelles, et l'arbre ou le buisson tout entier se silhouettait vigoureusement en traits blancs sur le gris morne du ciel et de l'horizon ; des toiles d'araignées révélaient leur présence sur des appentis et des murs où nulle n'avait jamais été remarquée avant que l'atmosphère cristallisante les eût rendues

visibles ; elles étaient suspendues comme des festons de laine blanche à toutes les saillies des hangars, des poteaux et des barrières.

À cette période d'humidité glacée succéda une autre période de gelée sèche où des oiseaux étranges, venant de par-delà le pôle Nord, apparurent silencieusement sur le plateau de Flintcomb-Ash : créatures décharnées et semblables à des spectres, avec des yeux tragiques, des yeux qui avaient contemplé des spectacles d'horreur et de cataclysme dans l'inconcevable grandeur de ces régions inaccessibles, sous des températures glaciales que nul être humain ne saurait endurer ; qui avaient assisté au fracas des banquises et à l'éboulement des montagnes de neige à la lueur fulgurante de l'aurore boréale, qui avaient été à demi aveuglés par le tourbillon d'ouragans colossaux et de convulsions terraquées, et dont l'expression conservait encore le souvenir de pareilles visions.

Ces oiseaux sans nom s'approchaient de Tess et de Marianne, mais ils ne révélaient rien de ce qu'ils avaient contemplé et que l'humanité ne connaîtrait jamais. Avec une muette impassibilité, ils écartaient de leur mémoire des expériences dont ils faisaient peu de cas, pour ne songer qu'aux incidents immédiats qui se passaient sur ce plateau sans beauté : les mouvements des deux jeunes filles qui retournaient les mottes de terre avec leurs fourches et découvraient quelque pâture dont ils étaient friands.

Puis un jour, l'atmosphère de cette campagne découverte s'imprégna d'une humidité qui n'était point celle de la pluie et d'un froid qui n'était point celui de la gelée, froid qui glaçait le globe des yeux, rendait le front douloureux, pénétrait jusqu'au squelette, atteignant moins la surface que la moelle même. Tess savait que la neige s'annonçait ainsi et, dans la nuit, la neige arriva.

Tess, qui habitait toujours la maisonnette dont le pignon chaud réconfortait le piéton solitaire quand il s'arrêtait auprès,

s'éveilla dans la nuit et entendit des bruits sur le chaume, comme si le toit était devenu le gymnase de tous les vents. En allumant sa lampe, le lendemain, pour se lever, elle vit que la neige, entrant par une fissure de la croisée, avait formé contre l'intérieur un cône de la plus fine poudre blanche ; il en était aussi descendu par la cheminée et, sur le sol, il y en avait l'épaisseur d'une semelle.

La tourmente était assez forte pour produire un brouillard neigeux dans la cuisine ; mais il faisait encore trop sombre dehors pour rien voir. Il était impossible de poursuivre le travail dans le champ de navets et, quand Tess eut fini de déjeuner près de sa petite lampe solitaire, Marianne vint l'avertir qu'elles devaient se joindre aux autres femmes dans la grange pour « tirer la paille », en attendant un changement de temps.

Aussitôt qu'au-dehors le manteau uniforme de ténèbres eût commencé à se transformer en un bariolage confus de gris, elles soufflèrent donc la lampe, s'enveloppèrent de leurs blouses les plus épaisses, nouèrent autour du cou et croisèrent sur leur poitrine leurs cache-nez de laine et partirent pour la grange. La neige avait suivi les oiseaux depuis le bassin polaire en une blanche colonne de nuages, et l'on ne pouvait distinguer les flocons séparés. La rafale sentait les banquises, les mers arctiques, les baleines et les ours blancs, emportant la neige de telle sorte qu'elle léchait le sol mais ne s'y épaississait pas. Elles cheminaient péniblement par les champs duveteux, le corps penché restant à l'abri des haies qui, d'ailleurs, servaient plutôt de tamis que d'écrans. L'air, pâli par les multitudes blanchâtres qui l'infestaient, les faisait mollement tournoyer et tourbillonner et suggérait l'idée d'un chaos sans couleur.

Mais les deux jeunes femmes étaient assez gaies ; ce temps-là, sur un plateau sec, n'inspire pas d'abattement.

– Ah ! ah ! Les rusés oiseaux savaient bien ce qui allait arriver, dit Marianne... Crois-moi, ils se sont tenus toujours en avant depuis l'étoile polaire... Ton mari, ma chère, j'en doute

pas, meurt de chaleur tous ces jours-ci. Seigneur Dieu ! Si seulement il pouvait voir sa jolie femme en ce moment ! C'est pas que ce temps abîme ta beauté le moins du monde..., au contraire, elle s'en porte plutôt mieux.

– Il ne faut pas me parler de lui, Marianne, dit Tess sévèrement.

– Hé là ? Mais tu tiens à lui, n'est-ce pas ?

Au lieu de répondre, Tess, les larmes aux yeux, se tourna dans un élan impétueux du côté où elle imaginait être l'Amérique du Sud et, avançant les lèvres, elle envoya un baiser passionné sur le vent neigeux.

– C'est bon ! c'est bon ! je sais que oui ! Mais, ma parole, c'est une drôle de vie pour des gens mariés ! Là !... je dirai plus rien. Eh bien, pour ce qui est du temps, il nous fera pas de mal dans la grange. Mais, ma parole, c'est une besogne joliment dure que de tirer la paille. C'est pis que d'arracher les navets. Je peux y tenir parce que je suis grosse et forte, mais tu es plus mince que moi. Je me demande pourquoi le maître t'y a mise.

Elles arrivèrent à la grange et entrèrent. Une des extrémités du long bâtiment était pleine de blé ; c'était au milieu que se faisait l'opération dite : tirage de la paille, et, la veille au soir, on avait déjà placé dans la presse le nombre de gerbes de blé que les femmes devaient faire dans leur journée.

– Tiens, mais voilà Izz ! s'écria Marianne.

Izz avait fait à pied tout le chemin, l'après-midi précédent, et comme elle ne croyait pas la distance aussi grande, elle était arrivée tard, heureusement juste avant la neige et elle avait couché à l'auberge. Le fermier avait convenu avec sa mère, au marché, qu'il la prendrait si elle arrivait aujourd'hui, et elle avait eu peur de le mécontenter par un retard.

Outre Tess, Marianne et Izz, il y avait là deux femmes d'un village voisin, des sortes d'amazones dont Tess se souvint avec un tressaillement : la Reine de Pique et sa cadette la Reine de Carreau, – celles qui avaient voulu se battre avec elle, cette fameuse nuit, à Trantridge. Elles ne parurent pas la reconnaître, et c'était possible, car elles avaient été alors sous l'influence de la boisson et n'avaient résidé à Trantridge qu'en passant. Elles faisaient de préférence toutes sortes de besognes masculines, y compris forer les puits, tailler les haies, creuser les fossés, bêcher et déblayer, sans jamais éprouver la moindre fatigue. Elles étaient également réputées comme tireuses de paille et jetèrent sur les trois autres un regard assez dédaigneux.

Ayant mis leurs gants, elles s'installèrent à travailler en rang en face de la presse : cette machine était formée de deux poteaux, reliés par une traverse sous laquelle étaient posées les gerbes, les épis en dehors, la traverse étant fixée par des chevilles aux montants et abaissée à mesure que les gerbes diminuaient.

Le jour prenait un éclat plus dur et la lumière qui venait de la terre au lieu de descendre du ciel entrait par la porte de la grange. Les jeunes filles tiraient de la presse les épis par poignées, mais la présence des étrangères, qui médisaient du prochain, empêcha d'abord Marianne et Izz de causer des anciens temps comme elles l'auraient voulu.

Bientôt elles entendirent le pas amorti d'un cheval. Le fermier s'arrêta devant la grange ; il descendit et, s'approchant de Tess, considéra son profil d'un air méditatif. Elle ne s'était d'abord pas dérangée mais la fixité de cette attitude lui fit tourner les yeux, et elle reconnut dans son patron cet homme de Trantridge qu'elle avait fui sur la grand-route.

Il attendit qu'elle eût porté sur la pile du dehors les bottes déjà tirées et lui dit :

– Alors, c'est vous la jeune femme qui a pris mon honnêteté en si mauvaise part ! Je veux bien être noyé si je n'ai pas pensé que ce devait être vous, sitôt que j'ai su qu'on vous avait louée. Hé ! vous croyiez que vous aviez eu l'avantage sur moi la première fois à l'auberge avec votre galant, et la seconde fois sur la route quand vous avez filé, mais à présent, je crois bien que c'est moi !

Il finit en riant d'un air dur.

Tess, prise entre les amazones et le fermier comme un oiseau dans les rets, ne fit point de réponse et continua à travailler. Elle savait lire assez bien les caractères pour être sûre à présent qu'elle n'avait pas à craindre la galanterie de son patron, mais sa tyrannie, par vengeance de l'humiliation qu'il avait subie. Après tout, elle préférait et se sentait assez brave pour le supporter.

– Vous pensiez donc que j'étais amoureux de vous ? Y a des femmes si sottes qu'elles prennent tous les regards au sérieux. Mais rien de tel qu'un hiver aux champs pour ôter cette niaiserie-là de la tête des filles. Vous avez signé votre engagement jusqu'à la Bonne Dame ? Maintenant, allez-vous me demander pardon ?

– Je crois que vous devriez demander le mien.

– Fort bien. Comme vous voudrez. Mais nous verrons qui est le maître ici. C'est là toutes les gerbes que vous avez faites aujourd'hui ?

– Oui, monsieur.

– C'est maigre. Voyez un peu ce qu'elles ont fait là-bas !

Il montrait les deux gaillardes.

– Elles ont toutes l'habitude de le faire, et moi pas. Et je pensais que cela vous était égal, puisque nous ne sommes payées que pour ce que nous faisons.

– Ah ! mais si. Je veux que la grange soit débarrassée.

– Je vais travailler tout l'après-midi, au lieu de quitter à deux heures comme les autres.

Il la regarda d'un air malveillant et s'en alla.

Tess sentit qu'elle n'aurait pu venir dans un pire endroit ; mais, en somme, tout valait mieux que la galanterie.

Quand arriva deux heures, les deux femmes du métier avalèrent d'un coup la demi-pinte qui restait dans leur bouteille, déposèrent leurs serpes, lièrent leurs gerbes et s'en allèrent. Marianne et Izz auraient fait de même, mais, en apprenant que Tess avait l'intention de rester quelques heures de plus pour racheter sa maladresse, elles ne voulurent pas la laisser. Regardant dehors la neige qui tombait encore, Marianne s'écria :

– À présent, nous voilà tranquilles !

Et la conversation passa enfin à leurs anciens souvenirs, et naturellement à leur roman d'amour pour Angel Clare.

– Izz et Marianne, dit Mme Clare avec une dignité qui était extrêmement touchante, si l'on pensait combien peu elle était la femme d'Angel..., je ne puis me joindre maintenant comme autrefois à votre conversation sur M. Clare... vous devez comprendre que je ne le puis parce que bien qu'il soit loin de moi pour le moment, il est mon mari.

Izz était la plus pétulante et la plus sarcastique des quatre jeunes filles qui avaient aimé Clare.

– C'était sans doute un splendide amoureux, dit-elle, mais je ne crois pas que ce soit un mari bien tendre, pour t'avoir quittée si tôt.

– Il avait à partir, il y était obligé, pour examiner là-bas le terrain, allégua Tess.

– Il aurait pu t'aider à passer l'hiver.

– Oh ! c'est à cause d'un accident imprévu..., d'un malentendu..., et nous ne discuterons pas cela..., fit Tess, des larmes dans la voix. – Peut-être qu'il y a beaucoup à dire pour lui ! Il ne s'est pas en allé comme certains maris sans m'avertir, et je puis toujours savoir où il est.

Alors, elles restèrent quelque temps plongées dans la rêverie tout en continuant leur travail, saisissant les épis de blé, tirant la paille, la réunissant sous leur bras, tranchant les épis avec leur serpe, tandis que dans la grange, le sifflement de la paille et le broiement de la serpe se faisaient seuls entendre. Puis Tess faiblit soudain et s'affaissa sur un tas d'épis à ses pieds.

– Je savais bien que tu ne serais pas capable d'y tenir ! s'écria Marianne... Il faut être plus dure à cuire que toi pour cette besogne-là !

Juste à ce moment, le fermier entrait :

– Oh ! voilà comme vous avancez quand je n'y suis pas ? lui dit-il.

– Mais c'est moi qui y perds, allégua-t-elle pour s'excuser. Ce n'est pas vous.

– Je veux que ça soit fini, fit-il d'un ton bourru en traversant la grange et sortant par l'autre porte.

– Fais pas attention à lui, sois bien gentille, dit Marianne. J'ai déjà travaillé ici. Va t'étendre là, et Izz et moi nous finirons ton nombre de gerbes.

– Non, cela me contrarie de vous laisser faire l'ouvrage ; et puis je suis plus grande que vous.

Cependant elle était si abattue qu'elle consentit à s'étendre quelque temps et à se coucher sur un tas de fétus jetés au rebut,

une fois que les pailles bien droites étaient tirées et amoncelées de l'autre côté de la grange. L'agitation qu'elle avait éprouvée à reparler de sa séparation était cause de sa faiblesse tout autant que la fatigue. Elle restait là sans volonté, dans un état de sensibilité aiguë où le froissement de la paille et le crissement des épis que les autres coupaient lui pesaient comme un contact physique. Elle pouvait entendre de son coin le murmure de leurs voix. Elle était sûre qu'elles continuaient le sujet déjà entamé, mais elles parlaient si bas qu'elle ne pouvait saisir les mots. À la fin, de plus en plus anxieuse de connaître leur conversation et se persuadant qu'elle allait mieux, elle se leva et reprit sa besogne.

Alors Izz dut s'arrêter. Elle avait fait à pied près de vingt kilomètres le soir précédent, s'était couchée à minuit et levée à cinq heures. Marianne seule, grâce à sa forte charpente et à sa bouteille, supportait sans souffrir l'effort continu imposé à son dos et à ses bras. Tess pressa Izz d'abandonner le travail et convint, puisqu'elle se sentait mieux, de finir la journée sans elle et de diviser également le nombre des gerbes. Izz accepta l'offre avec reconnaissance et disparut dans le sentier neigeux qui conduisait à sa demeure. Marianne, comme chaque après-midi grâce à la bouteille, commençait à se sentir d'humeur sentimentale.

– Je l'aurais pas cru de lui, jamais, fit-elle, d'un ton rêveur… Et je l'aimais tant ! Ça m'est égal qu'il t'ait, toi. Mais cette histoire avec Izz, c'est trop fort !

Tess, dans le sursaut que lui causèrent ces paroles, faillit se couper le doigt avec la serpe.

– Est-ce à propos de mon mari ? balbutia-t-elle.

– Eh ! oui, Izz a dit : « Faut pas lui raconter ! » mais, vrai, je peux pas m'en empêcher. Voilà : il voulait l'emmener avec lui au Brésil.

Le visage de Tess, se décolorant, devint aussi blême que le paysage neigeux et l'ovale s'allongea :

– Et Izz a-t-elle refusé de partir ? demanda-t-elle.

– Je n'en sais rien. En tout cas, il a changé d'idée.

– Bah ! alors cela n'était pas sérieux, c'est juste une plaisanterie d'homme.

– Si, c'était sérieux, car il l'a conduit un bon bout en voiture vers la station.

– Il ne l'a pas emmenée avec lui !

Elles tiraient toujours en silence ; puis Tess, brusquement, fondit en larmes.

– Là, fit Marianne. Maintenant je voudrais te l'avoir pas dit !

– Non, tu as très bien fait. J'ai vécu en m'abandonnant comme une niaise, sans voir à quoi cela pouvait mener ! J'aurais dû lui écrire plus souvent. Il a dit que je ne pouvais pas aller le retrouver, mais il n'a pas dit que je ne devais pas lui écrire aussi souvent que je le voudrais. Je ne veux pas durer comme cela plus longtemps. J'ai eu bien tort et j'ai été très négligente de lui laisser tout faire !

La faible lumière de la grange s'affaiblissait encore et elles durent cesser de travailler.

Ce soir-là, Tess, une fois revenue chez elle et dans la retraite de sa petite chambre blanchie à la chaux, se mit impétueusement à écrire à Clare. Mais, prise de doutes, elle ne put finir sa lettre. Ensuite elle enleva la bague du ruban après lequel elle la portait sur son cœur et la conserva à son doigt toute la nuit, comme pour fortifier en elle la conscience qu'elle était réellement la femme de cet amant illusoire, qui pouvait proposer à

Izz de partir avec lui à l'étranger, si peu de temps après l'avoir quittée.

Sachant ce qui s'était passé, comment lui écrirait-elle des lettres suppliantes ou montrerait-elle jamais plus qu'elle tenait à lui ?

XLIV

La révélation faite dans la grange tourna de nouveau ses pensées vers le lointain presbytère d'Emminster. C'était par les parents de son mari qu'elle devait, selon les instructions reçues, envoyer une lettre à Clare si elle le désirait ; et c'était à eux qu'elle devait écrire directement si elle se trouvait dans l'embarras. Mais la conscience de n'avoir moralement aucun droit sur son mari avait toujours empêché Tess de céder à son impulsion ; aussi, pour la famille du presbytère comme pour ses propres parents, en fait, elle n'existait pas. Cet effacement volontaire était d'accord avec son caractère indépendant, qui ne désirait rien obtenir par faveur ou par pitié.

Mais enfiévrée par le récit d'Izz, elle sentit que son pouvoir de renoncement était à bout. Pourquoi son mari ne lui avait-il pas écrit ? Il lui avait clairement fait entendre qu'il lui laisserait au moins savoir son adresse là-bas ; il ne lui avait pas envoyé une ligne. Était-il indifférent ? ou malade ? Était-ce à elle de faire des avances ? En tout cas, son anxiété lui donnerait sûrement le courage d'aller au presbytère demander des nouvelles de l'absent et exprimer la douleur que lui causait son silence. Si le père d'Angel était l'homme dont elle avait entendu parler, il comprendrait sa souffrance morale. Pour ses misères matérielles, elle pouvait les cacher.

Aucun chemin de fer n'avait encore atteint le plateau crayeux de Flintcomb-Ash ; il fallait marcher, et comme la distance était d'une vingtaine de kilomètres, elle était obligée de se lever de bonne heure afin d'avoir la journée tout entière pour son voyage ; il ne lui était pas possible de quitter la ferme un jour de semaine, elle ne pouvait choisir qu'un dimanche.

Quinze jours plus tard, la neige ayant disparu fut suivie par un froid noir et rude, et Tess profita de l'état des routes pour tenter l'entreprise. À quatre heures du matin, ce dimanche-là, elle sortit de la maison à la lueur des étoiles. Le sol résonnait sous ses pieds comme une enclume. Marianne et Izz prenaient beaucoup d'intérêt à son excursion, sachant que ce petit voyage concernait son mari. Elles habitaient une chaumière un peu plus loin sur le chemin, mais elles vinrent aider Tess à partir et lui démontrèrent qu'elle devait se parer de ses plus jolies choses pour captiver le cœur de ses beaux-parents, bien que Tess, connaissant les croyances austères du vieux M. Clare, doutât fort de l'efficacité de tels moyens.

Un an s'était maintenant écoulé depuis son triste mariage, mais elle avait conservé, des débris de sa garde-robe, si bien montée alors, assez d'étoffes pour s'habiller d'une façon charmante, comme une simple villageoise sans prétentions à la dernière mode : robe de lainage gris tendre avec tuyauté de crêpe blanc contre la peau rose de son visage et de son cou, jaquette et chapeau de velours noir.

– Quel dommage que ton mari ne peut pas te voir ! Tu es une vraie beauté ! fit Izz Huett, en regardant Tess, qui se tenait sur le seuil entre la lueur d'acier des étoiles et la lueur jaune de la bougie.

Izz, magnanimement, se laissait prendre par la situation ; il lui était impossible, comme à toute femme ayant plus gros qu'une noisette de cœur, de se sentir en antagonisme avec Tess quand elle était en face d'elle ; Tess, en effet, exerçait une si curieuse et si chaude influence sur son propre sexe que rivalité et dépit féminins disparaissaient devant elle.

Après une dernière retouche par ici, un léger coup de brosse par là, elles la laissèrent partir et Tess disparut dans l'atmosphère nacrée qui précède l'aurore. Le bruit de ses pas retentissait sur le sol dur de la route tandis qu'elle prenait sa bonne allure. Izz elle-même souhaitait le succès de Tess et, sans

avoir spécialement de respect pour sa propre vertu, elle se sentait heureuse de n'avoir pu faire tort à son amie comme Clare lui en avait donné la tentation.

Un an moins un jour s'était écoulé depuis que Clare avait épousé Tess, et un an moins quelques jours seulement depuis qu'il était loin d'elle. Mais ce n'était point triste de s'en aller d'un pas vif et pour une affaire comme celle-ci par une claire et sèche matinée d'hiver, dans l'air raréfié de ces hauteurs : et sans doute, le rêve de Tess, au départ, était de conquérir le cœur de sa belle-mère, de raconter à cette dame toute son histoire, de la mettre de son côté et de regagner ainsi le vagabond. Mais, à mesure que décroissait la distance qui la séparait du but, sa confiance diminuait et son entreprise lui apparaissait plus formidable. Devant elle, sa résolution se dessinait avec tant de vigueur et le paysage en traits si vagues, qu'elle fut parfois en danger de se perdre. Enfin, vers midi, elle s'arrêtait près d'une barrière d'où elle apercevait Emminster et son presbytère.

La tour carrée sous laquelle étaient rassemblés en cet instant, elle le savait, le ministre et sa congrégation, prenait à ses yeux un air sévère. Elle regrettait de n'avoir pu venir un jour de la semaine. Un homme si vertueux serait peut-être prévenu contre une femme qui avait choisi le dimanche pour faire cette démarche et il ne se rendrait pas compte des difficultés de sa situation. Mais maintenant, ce n'était plus le moment de reculer. Elle enleva les grosses chaussures avec lesquelles elle avait marché jusque-là, mit ses jolies bottines minces en cuir verni et, fourrant les autres dans la haie, près du poteau de la barrière, de façon à pouvoir promptement les retrouver, elle descendit la colline ; les couleurs fraîches que lui avaient données l'air vif s'effacèrent malgré elle, à mesure qu'elle approchait de la cure.

Tess espérait qu'un événement imprévu la favoriserait peut-être ; mais rien ne survint. Les arbustes de la pelouse du presbytère bruissaient d'un air malheureux sous la bise glaciale ; aucun effort d'imagination n'arrivait à lui faire sentir,

malgré la belle toilette qu'elle avait mise, que cette maison était la demeure de proches parents ; et pourtant rien d'essentiel ne la séparait d'eux ; ni la nature ni l'émotion ; et ils étaient pareils dans la souffrance, le plaisir, la pensée, la naissance, la mort et le destin après la mort.

Elle prit son courage à deux mains, poussa la grille et sonna à la porte. La chose était faite, plus de retraite possible ! Non, la chose n'était pas faite. Personne ne répondit. Il fallut encore retrouver le courage de tenter un nouvel effort. Elle sonna une seconde fois et l'agitation que lui causait cet acte, ajoutée à la fatigue d'une marche de vingt kilomètres, la força de se soutenir en appuyant la main sur sa hanche et le coude contre le mur du porche. Le vent était si aigre que les feuilles de lierre étaient toutes grises et ratatinées et qu'elle entendait chacune heurter incessamment les feuilles voisines, au point de lui agacer les nerfs. Un morceau de papier maculé de sang, qui avait sans doute servi à envelopper de la viande et que la bise avait dû arracher à un tas d'immondices, battait la route de-ci, de-là, trop léger pour rester tranquille, trop lourd pour s'envoler ; quelques fétus lui tenaient compagnie.

Elle avait carillonné plus fort la seconde fois et cependant personne ne vint. Alors elle quitta le porche, ouvrit la grille et sortit ; et, bien qu'elle regardât d'un air indécis la façade de la maison comme si elle était disposée à revenir, ce fut avec un soupir de soulagement qu'elle ferma la grille. Elle était poursuivie par l'idée qu'elle avait peut-être été reconnue (comment ? elle ne le pouvait dire) et qu'on avait donné des ordres pour ne pas la recevoir.

Elle alla jusqu'au tournant. Elle avait fait tout son possible ; mais, résolue à ne pas éviter une frayeur présente au prix d'une misère future, elle revint sur ses pas jusqu'à ce qu'elle eût dépassé la maison en regardant les fenêtres.

Ah ! Ils se trouvaient à l'église, tous ! C'était l'explication. Elle se rappela ce qu'elle avait entendu dire à son mari :

M. Clare exigeait toujours que la maison entière, domestiques compris, vinssent au service du matin et que l'on mangeât des mets froids au retour. Il suffisait donc d'attendre la fin du service. Elle ne voulait pas se faire remarquer en restant à cet endroit, et elle s'éloigna dans l'intention de passer l'église pour revenir dans le chemin. Mais, au moment où elle atteignait la grille du cimetière, la foule des fidèles commençait à sortir et Tess tomba au milieu d'eux. La congrégation d'Emminster la regarda, comme les bourgeois désœuvrés d'une petite ville de province peuvent seuls regarder une femme qui n'est pas du pays et qui sort du commun. Tess pressa le pas et remonta la route par où elle était venue, pour chercher une retraite entre les haies, en attendant que la famille du pasteur eût fini de déjeuner et que l'heure fût commode pour la recevoir.

Elle eut bientôt dépassé tous les paroissiens, excepté deux hommes assez jeunes qui arpentaient la route d'un pas leste en se donnant le bras. Comme ils s'approchaient, elle les entendit parler d'une façon animée, et, avec la vivacité naturelle d'une femme dans sa situation, elle reconnut dans leur voix le timbre de son mari. C'étaient les frères de Clare. Oubliant tous ses plans, son unique terreur fut d'être rejointe par eux maintenant, avant de se sentir préparée à affronter leur présence. Elle savait bien qu'ils ne pourraient la connaître mais elle craignait instinctivement leurs regards inquisiteurs.

Plus ils pressaient le pas, plus elle se hâtait. Il était évident que leur intention était de faire un petit tour pour se dégourdir les jambes avant de rentrer déjeuner. Une seule personne précédait Tess sur le chemin montant ; c'était une jeune femme distinguée, assez intéressante, bien que l'air un peu prude et guindée. Tess l'avait presque rejointe quand l'allure de ses beaux-frères les amena si près d'elle qu'elle put entendre toute leur conversation ; et bientôt l'un d'eux se mit à dire :

– Voilà Mercy Chant ; rattrapons-la.

Tess connaissait le nom. C'était celui de la femme qui avait été destinée à devenir la compagne d'Angel et qu'il aurait épousée probablement s'il ne l'avait pas rencontrée, elle, cet être importun. Elle n'en aurait rien su jusque-là qu'elle l'eût appris alors, car un des frères se mit à dire :

– Ah ! pauvre Angel ! pauvre Angel ! Je ne vois jamais cette charmante fille sans regretter de plus en plus la précipitation avec laquelle il s'est donné étourdiment à une fille de ferme ou à quelqu'un de pareil. C'est une étrange affaire, apparemment. Je ne sais si elle est partie le retrouver, mais ce n'était point le cas il y a quelques mois, quand j'ai eu de ses nouvelles.

– Je l'ignore. Il ne me parle jamais de rien, à présent. Son mariage irréfléchi a augmenté entre nous l'éloignement qu'avaient causé ses opinions extraordinaires.

Tess arpentait la longue côte encore plus vite ; mais elle ne pouvait hâter le pas davantage sans attirer l'attention. Enfin ils la dépassèrent. Mercy les entendit et se retourna. Alors, ce furent des salutations et des poignées de main, et ils continuèrent ensemble. Arrivés au sommet de la colline et dans l'intention évidente de faire de ce point la limite de leur promenade, ils ralentirent leur allure et se tournèrent tous trois du côté de la barrière où Tess, une heure avant, s'était arrêtée pour examiner la ville avant d'y descendre. Pendant leur entretien, l'un des jeunes gens sondait soigneusement la haie avec son parapluie et tira quelque chose au jour.

– Voici une vieille paire de chaussures, dit-il, abandonnée sans doute par quelque vagabond.

– Un imposteur qui voulait venir à la ville pieds nus, peut-être, pour exciter nos sympathies, dit Mlle Chant. Oui, ce doit être le cas, car ce sont d'excellentes chaussures de marche qui ne sont nullement usées. Que c'est mal ! Je vais les porter chez moi pour quelque pauvre.

Cuthbert Clare, celui qui les avait trouvées, les ramassa avec le manche recourbé de sa canne, et ils s'approprièrent ainsi les bottines de Tess.

Elle, qui avait entendu, les dépassa à l'abri de son voile de laine, puis, regardant derrière elle, elle vit que l'ecclésiastique société avait quitté la barrière avec les chaussures et redescendait la colline. Elle se remit en marche. Des larmes, des larmes aveuglantes lui coulaient sur les joues. Elle savait que c'était déraisonnable, que c'était une absurde sentimentalité, d'interpréter la scène comme sa condamnation ; néanmoins elle ne pouvait faire autrement ; elle se sentait sans force pour aller à l'encontre de ces fâcheux présages. Impossible pour elle de penser à revenir au presbytère. La femme d'Angel éprouvait la sensation d'avoir été pourchassée le long de cette côte comme une créature méprisable par ces clergymen trop distingués pour elle.

Elle pensait à ses bottines poudreuses et les plaignait presque de l'examen moqueur qu'on leur avait fait subir.

– Oh ! disait-elle en pleurant encore de pitié sur elle-même, ils ne savaient pas que je les ai portées pendant la plus rude partie de la route pour économiser les jolies que *lui* il avait achetées pour moi ; non, ils ne le savaient pas ! Et ils n'ont pas pensé que c'était *lui* qui avait choisi la couleur de ma jolie robe... Comment l'auraient-ils pu ! S'ils l'avaient su, peut-être que cela leur aurait été bien égal, car ils ne se soucient guère de *lui*, le pauvre !

Alors elle pleura sur l'homme aimé, dont le jugement soumis aux conventions sociales lui avait causé tous ces derniers chagrins, et elle alla son chemin sans savoir que le plus grand malheur de sa vie était son manque de courage si féminin au moment critique et décisif, car sa condition présente était précisément celle qui lui aurait le mieux gagné les sympathies de M. et Mme Clare. Leur cœur, d'un élan, allait aux cas extrêmes, si les inquiétudes morales plus subtiles d'êtres moins désespérés

ne parvenaient pas à conquérir leur intérêt ou leur attention. En se précipitant au secours des publicains et des pécheurs ils oubliaient que les perplexités des scribes et des pharisiens ne sont pas toujours à dédaigner. Mais cette faiblesse de leur charité les aurait sans doute prévenus en faveur de leur belle-fille, brebis suffisamment égarée pour exciter leur amour.

Elle se mit donc à refaire péniblement la route qu'elle avait parcourue le matin avec l'espoir, sinon du succès, au moins d'une crise décisive de sa vie. Nulle crise n'était survenue, semblait-il, et il ne lui restait qu'à terminer l'hiver dans cette ferme de meurt-de-faim. Sans doute elle prit encore assez d'intérêt à son apparence pour relever son voile, comme pour montrer au monde un visage avec lequel celui de Mercy Chant ne pouvait rivaliser, mais elle le fit avec un hochement de tête chagrin.

– À quoi bon ! à quoi bon ! dit-elle... Personne ne me regarde ! Personne ne m'aime ! Qui se soucie de la mine d'une réprouvée comme moi !

Elle allait errant, sans énergie, sans but, comme au hasard. Elle commençait à se sentir fatiguée ; elle s'appuyait contre les barrières et s'arrêtait près des bornes. Elle se reposa dans une maisonnette à l'entrée d'un village. Tandis que la femme allait chercher du lait à l'office, Tess, regardant le long de la rue, remarqua que l'endroit semblait abandonné.

– Les gens sont au service religieux de l'après-midi, sans doute ? dit-elle.

– Non, ma chère, dit la vieille. C'est trop tôt ; les cloches sont pas encore sonnées ; ils sont tous partis entendre le prêche dans la grange, par là-bas ; un méthodiste prêche entre les services, un excellent chrétien, tout feu tout flamme, qu'on dit. Mais, Seigneur, j'y vas pas ! Ce qui vient de la chaire est bien assez fort pour moi !

Tess reprit sa marche à travers le village ; le bruit de ses pas se répercutait entre les maisons comme si elles étaient les demeures des morts ; quand elle approcha du centre, à ces échos se mêlèrent d'autres sons, et elle devina, en apercevant la grange, que ce devaient être les accents du prédicateur. La voix devenait si distincte dans l'air calme et pur que bientôt Tess put saisir des phrases, bien qu'elle fût séparée par le mur de la grange. Le sermon, comme on pouvait s'y attendre, était du plus extrême antinomianisme et traitait de la justification par la foi, telle qu'elle est exposée dans la théologie de saint Paul. Cette idée fixe du rhapsode était rendue avec une animation enthousiaste, d'une manière toute déclamatoire ; car il n'avait, c'était clair, aucun talent de dialecticien. Bien que Tess n'eût pas entendu le commencement de l'allocution, elle apprit quel en était le texte par sa répétition constante.

« *Ô Galates insensés ! qui vous a fascinés pour ne pas obéir à la vérité, vous aux yeux de qui a été dépeint Jésus-Christ crucifié parmi vous !* »

Tess, aux écoutes derrière la grange, prenait d'autant plus d'intérêt au discours que la doctrine du prédicateur était une forme véhémente des opinions du père d'Angel, et son intérêt redoubla quand l'orateur se mit à détailler les expériences spirituelles qui l'avaient amené à ces croyances. Il avait été, disait-il, le plus grand des pécheurs ; il s'était raillé des choses divines, s'était associé de gaieté de cœur aux libertins et aux débauchés. Mais le jour du réveil était arrivé ; humainement parlant, ce jour était venu par l'influence d'un pasteur qu'il avait d'abord grossièrement insulté, mais dont les paroles d'adieu étaient tombées au fond de son cœur et y étaient restées jusqu'au moment où, par la grâce de Dieu, elles avaient accompli en lui ce changement et l'avaient fait celui qu'ils voyaient devant eux.

Tess avait été saisie, moins encore par le sermon que par la voix ; tout impossible que cela parût, c'était bien la voix d'Alec

D'Urberville. Elle fit le tour de la grange et passa devant l'entrée.

Le soleil d'hiver, déjà bas sur l'horizon, frappait en plein la grande porte ; l'un des battants était ouvert et les rayons se glissaient sur l'aire jusqu'au prédicateur et son public, chaudement abrités de la brise du nord. Les auditeurs étaient tous des villageois et, parmi eux, se trouvait l'homme qu'elle avait vu autrefois en un jour mémorable, portant un pot de peinture rouge sur la route de Marlott. Mais elle concentrait son attention sur la figure centrale du groupe, debout sur quelques sacs de blé, tournée vers le peuple et vers la porte. Le soleil de trois heures l'éclairait et l'étrange, l'énervante conviction que son séducteur était en face d'elle fut enfin confirmée.

SIXIÈME PHASE

Le converti

XLV

Tess n'avait jamais revu D'Urberville ni reçu de ses nouvelles depuis son départ de Trantridge. La rencontre se faisait à un moment de tel accablement que la secousse fut moins vive qu'elle n'eût été en toute autre occasion. Mais la mémoire ne raisonne pas et, bien qu'il fût là évidemment converti, déplorant ses désordres passés, une crainte saisit la jeune femme et paralysa ses mouvements : elle ne put ni reculer ni avancer. Songer à ce que cette physionomie exprimait la dernière fois qu'elle l'avait vu, et la contempler à présent !

Il avait la même belle mine déplaisante ; mais il portait maintenant des favoris taillés à l'ancienne mode et sa moustache noire avait disparu ; son costume était à demi ecclésiastique, ce qui suffisait à changer son expression, effacer son air fat et faire douter un instant de son identité.

Tess trouva tout d'abord une hideuse bizarrerie, une effroyable absurdité à entendre les paroles solennelles de l'Écriture sortir d'une telle bouche ; cette intonation trop familière, moins de quatre ans auparavant, avait fait résonner à ses oreilles des mots si différents que son cœur se soulevait à l'ironie du contraste. Et pourtant, cet homme était sincère, on ne pouvait s'y tromper.

Il était moins changé que transfiguré. Les courbes sensuelles de son visage s'étaient maintenant modelées en lignes de passion religieuse. Le dessin séducteur des lèvres était devenu suppliant. La joue, enflammée hier encore par les excès, rayonnait de l'éclat d'un pieux enthousiasme ; l'animalité était devenue du fanatisme, le paganisme du paulinisme, l'œil vif et hardi qui, autrefois, avait jeté sur la beauté de Tess le regard du maître, brillait à présent de la rude énergie d'une théolâtrie presque féroce. La dureté anguleuse de son visage, quand jadis

ses désirs étaient contrariés, maintenant servait à exprimer sa haine du pécheur incorrigible qui persiste à retourner à sa fange.

Mais tous les traits de ce visage semblaient se plaindre d'être détournés de leur signification héréditaire et contraints d'exprimer des sentiments auxquels la nature ne les avait pas destinés ; chose étrange, leur élévation même paraissait une erreur, comme si les ennoblir c'était les fausser. Pourtant l'impression était-elle juste ? Tess se refusait à admettre plus longtemps un sentiment aussi peu généreux. D'Urberville ne serait pas le premier pécheur qui eût abandonné son péché pour sauver son âme ; pourquoi chez lui serait-ce contre nature ? Seule une habitude instinctive avait été désagréablement choquée quand Tess avait entendu cette voix, jadis perverse, faire retentir des paroles vertueuses. Les plus grands criminels font les plus grands saints ; il n'est pas nécessaire de chercher bien loin dans l'histoire du christianisme pour en être convaincu. Des impressions de ce genre l'agitaient vaguement sans qu'elle pût les définir.

Une fois revenue de la surprise qui l'avait brisée, le premier mouvement de Tess fut de continuer son chemin et de passer inaperçue. Il ne l'avait pas encore remarquée, placée comme elle était contre le jour. Mais dès l'instant où elle bougea, il la reconnut. L'effet produit sur lui fut électrique, bien plus violent que n'avait été la secousse ressentie par elle. Sa fougue et son éloquence tumultueuse parurent l'abandonner. Sur ses lèvres qui tremblaient et s'agitaient, les mots étaient prêts à sortir mais il ne pouvait les prononcer. Ses regards flottaient confusément dans toutes les directions mais revenaient à Tess d'un bond désespéré après quelques secondes. Cette paralysie dura peu cependant, car, avec l'atrophie de son énergie, celle de Tess se ranima et, s'éloignant aussi vite que possible de la grange, elle continua sa route.

Aussitôt qu'elle put réfléchir, ce changement dans leurs positions respectives l'épouvanta ; celui qui avait causé sa perte était maintenant du côté de l'Esprit divin mais elle n'était pas régénérée et, comme dans la légende, l'image païenne de sa beauté était soudain apparue sur l'autel et la flamme sacrée avait été près de s'éteindre.

Elle poursuivit son chemin sans tourner la tête ; il lui semblait sentir des regards sur son dos, même sur ses vêtements, tant elle s'imaginait être suivie par des yeux. À l'accablement inerte de son chagrin, à la soif de tendresse qui la dévorait, succéda l'impression presque physique d'un passé implacable qui l'enserrait encore. La conscience qu'elle avait de sa faute devint un véritable désespoir. Il n'y avait donc pas, il ne pourrait donc jamais y avoir solution de continuité entre sa vie d'autrefois et sa vie d'aujourd'hui ? Le passé ne serait jamais complètement passé tant qu'elle ne ferait pas elle-même partie du passé. Absorbée dans ses réflexions, elle arriva au bas d'une côte qui menait au sommet du plateau qu'elle devait longer pendant le reste de sa course. La route s'étendait devant elle, pâle, sèche, solitaire, sans rien qui en rompît la froide aridité, sauf de-ci, de-là des traces laissées par quelque cheval.

Tandis qu'elle gravissait lentement ce chemin, elle eut conscience d'un bruit de pas derrière elle et, se retournant, elle vit approcher la silhouette familière si étrangement costumée en méthodiste. Bien que ce fût l'homme qu'elle désirât le moins rencontrer de ce côté de la tombe, elle ne pouvait l'éviter et se soumit avec autant de calme que possible à la nécessité d'être rejointe par lui. Elle vit qu'il était moins excité par la rapidité de sa marche que par ses propres sentiments.

– Tess ! dit-il.

Elle ralentit le pas sans tourner la tête.

– Tess ! répéta-t-il... C'est moi ! Alec D'Urberville !

Alors elle jeta les yeux sur lui et il arriva près d'elle.

– Je le vois bien, fit-elle froidement.

– Comment ! est-ce tout ?... Je ne mérite pas davantage ! Naturellement, ajouta-t-il avec un léger rire, pour vous, il y a quelque chose de ridicule à me voir ainsi, mais... je dois le supporter. J'ai appris que vous étiez partie, nul ne savait où... Tess, vous vous demandez pourquoi je vous ai suivie ?

– Oui certes, et je voudrais de tout mon cœur que vous ne l'ayez pas fait.

– Sans doute, vous avez le droit de le dire, répondit-il gravement tandis qu'ils continuaient à marcher et qu'elle avançait à contrecœur... Mais, ne vous méprenez pas sur moi ; je vous le demande parce que vous pourriez y être entraînée après avoir remarqué, si vous l'avez remarqué, combien votre soudaine apparition m'a secoué là-bas. Ce n'était qu'une faiblesse momentanée ; après ce que vous avez été pour moi, c'était assez naturel. Mais Dieu m'a donné la force de le surmonter... vous me trouvez peut-être hypocrite et charlatan de parler ainsi ? Et, tout de suite après, j'ai senti que s'il est au monde une personne que j'ai le devoir et le désir de sauver de la colère à venir, raillez si vous voulez ! c'est la femme à qui j'ai fait une si cruelle injure. Je suis venu dans ce seul dessein, rien de plus !

Il y eut dans la réponse de Tess une très petite pointe de dédain.

– Vous êtes-vous sauvé ? La charité commence par soi-même, dit-on !

– Moi, je n'ai rien fait, répliqua-t-il impétueusement. Le Ciel, comme je le disais à mes auditeurs, a tout fait. Vous ne pouvez, Tess, m'accabler de plus de mépris que je ne m'en suis accablé moi-même. Mais c'est une étrange histoire, croyez-le ou non, et je puis vous raconter comment fut amenée ma conversion ; j'espère que cela vous intéressera au moins assez pour que

vous écoutiez. Connaissez-vous le nom du pasteur d'Emminster ? Sans doute ! Le vieux M. Clare. C'est, j'en ai la ferme conviction, l'homme qui, dans ce pays, a sauvé le plus d'âmes. Vous avez entendu parler de lui ?

– Oui.

– Il vint à Trantridge il y a deux ou trois ans pour prêcher au nom de quelque société de mission ; et moi, misérable que j'étais, je l'insultai quand, dans son désintéressement, il essaya de me raisonner et de me montrer le chemin. Il ne s'irrita point de ma conduite ; il me dit simplement que, quelque jour, je recevrais les prémices de l'Esprit et que ceux qui venaient pour bafouer parfois restaient pour prier. Il y avait dans ses paroles une étrange magie. Elles pénétrèrent profondément en moi bien que je m'en doutasse point alors, ni lui non plus, et peu à peu, je fus conduit à la lumière. Depuis, mon unique désir a été de transmettre la bonne nouvelle aux autres et c'est ce que j'essayais de faire aujourd'hui ; mais je prêche depuis peu par ici. J'ai passé les premiers mois de mon ministère au milieu d'étrangers, dans le nord de l'Angleterre où je préférais faire mes essais maladroits avant de subir l'épreuve la plus redoutable de ma sincérité, c'est-à-dire avant de m'adresser à ceux qui m'ont connu et qui ont été mes compagnons dans les jours de ténèbres. Si vous pouviez seulement savoir, Tess, le sentiment de sécurité, de certitude... sûrement vous voudriez !...

– Ne continuez pas ! s'écria-t-elle avec emportement, en se détournant de lui et se penchant sur une barrière qui était le long du chemin... Je ne puis croire à des choses si soudaines ! Je suis indignée que vous me parliez ainsi... quand vous savez quel mal vous m'avez fait ! Vous et vos pareils, vous prenez sur la terre votre saoul de plaisir et vous rendez la vie de pauvrettes comme moi amère et sombre de chagrin, et puis, après en avoir eu votre comptant, vous trouvez très beau d'assurer votre plaisir dans le ciel en vous convertissant ! Honte à vous autres ! Je ne crois pas en vous. Tout cela je le hais !

– Tess ! – il insistait – ne me parlez pas ainsi. Cela m'est venu comme une éclatante lumière. Et vous ne me croyez pas ?… Qu'est-ce que vous ne croyez pas ?

– Votre conversion. Votre système de religion.

– Pourquoi ?

Elle baissa la voix.

– Parce qu'un homme meilleur que vous n'y croit pas.

– Quel raisonnement de femme ! Qui est cet homme meilleur ?

– Je ne puis vous le dire.

– Bon ! fit-il, et, sous ses paroles, le ressentiment paraissait prêt à jaillir…, Dieu me préserve de dire que je suis un homme de bien… et vous savez que je n'ai pas dit une chose pareille. Je suis nouveau dans le bien, c'est vrai, mais les nouveaux venus voient plus loin parfois que les autres.

– Oui, répliqua-t-elle tristement. Mais je ne puis croire que vous ayez changé complètement de nature. De brusques élans comme ceux-ci, Alec, je crains qu'ils ne durent pas !

En disant ces mots, elle se détourna de la barrière sur laquelle elle s'appuyait et lui fit face. Les yeux d'Alec tombèrent par hasard sur cette physionomie et cette silhouette familières et restèrent à la contempler. L'homme inférieur était paisible en lui pour le moment, mais il n'était certes pas tout à fait dompté.

– Ne me regardez pas ainsi ! fit-il brusquement.

Tess, qui avait été absolument inconsciente de son action et de sa pose, à l'instant détourna ses grands yeux sombres et balbutia en rougissant :

– Je vous demande pardon.

Et en elle se ranima le sentiment misérable, déjà souvent éprouvé, qu'en habitant le tabernacle de chair que la nature lui avait donné, elle commettait le mal.

– Non, non ; ne me demandez pas pardon. Mais puisque vous portez un voile pour cacher votre jolie figure, pourquoi ne le tenez-vous pas baissé ?

Elle tira son voile en disant précipitamment :

– C'était surtout pour me préserver du vent.

– Je puis paraître grossier de vous commander ainsi, continua-t-il, mais il vaut mieux que je ne vous regarde pas trop souvent ; cela pourrait être dangereux.

– Bah ! fit Tess.

– Eh ! les visages de femme ont eu déjà sur moi trop de pouvoir pour que je ne les craigne pas ; un évangéliste n'a rien à voir avec elles ; et cela me remet en mémoire les anciens temps que je voudrais oublier.

Ensuite la conversation se réduisit à des remarques accidentelles, pendant qu'ils continuaient leur chemin, Tess se demandant jusqu'où il l'accompagnerait et ne voulant pas le renvoyer.

Ils trouvaient fréquemment sur des barrières ou des clôtures des textes de la Bible peints en lettres rouges ou bleues ; Tess l'interrogea pour savoir qui avait pris la peine de leur donner cette publicité ; il répondit que lui-même et d'autres disciples du Christ travaillant dans le pays avaient chargé un homme de peindre ces mementos, afin de ne rien négliger qui pût toucher le cœur d'une génération pécheresse.

Enfin, la route parvint à l'endroit appelé : La-Croix-de-la-Main, le plus morne de tout ce plateau blafard et désolé ; il était si dépourvu du charme que les artistes et les amateurs de points de vue recherchent dans un paysage qu'il en atteignait une nou-

velle sorte de beauté, toute négative et tragique. Il tirait son nom d'un pilier de pierre qui se trouvait là, étrange et rude monolithe appartenant à un stratum inconnu dans les carrières du pays et sur lequel une main humaine était grossièrement gravée.

– Je crois qu'il me faut vous quitter maintenant, dit-il... Je dois prêcher à Abbot's Cernel à six heures du soir et ma route est à droite. Et puis, vous me bouleversez un peu, Tessy ; je ne puis pas, je ne veux pas dire pourquoi. Il faut que je m'en aille et que je prenne de la force. Comment se fait-il que vous parliez maintenant avec tant de facilité ? Qui vous a enseigné de si bon anglais ?

– J'ai appris des choses dans mes malheurs, fit-elle évasivement.

– Quels malheurs avez-vous eus ?

Elle lui parla du premier, le seul qui le concernât.

D'Urberville en resta muet.

– Je n'en savais rien jusqu'ici, murmura-t-il ensuite. Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit quand vous avez senti que cela arriverait ?

Elle ne répliqua pas et il rompit le silence en ajoutant :

– Eh bien, vous me reverrez.

– Non, répondit-elle. Ne revenez pas.

– Je réfléchirai... Mais, avant de nous séparer, venez ici. (Il s'approcha du pilier.) Ceci était autrefois une sainte croix. Je ne crois pas aux reliques ; mais par moments je vous crains... bien plus que vous n'avez à craindre l'être misérable que je suis !... Et pour diminuer ma crainte, mettez votre main sur cette main de pierre et jurez que vous ne me tenterez jamais, par vos charmes ou par vos actions.

– Mon Dieu ! comment pouvez-vous demander ce qui est le plus loin de ma pensée !

– Oui, mais jurez-le, jurez-le ! supplia-t-il désespérément.

Tess, à demi effrayée, céda à son importunité, mit la main sur la pierre et jura.

– Je suis fâché que vous ne soyez pas croyante, continua-t-il, que quelque incrédule se soit emparé de vous et ait ébranlé votre esprit. Mais, assez là-dessus pour le moment. Chez moi, du moins, je peux prier pour vous... et je prierai... Et qui sait ce qui arrivera ! Je m'en vais, bonsoir.

Il se tourna vers une trouée de la haie, l'enjamba sans regarder Tess et s'éloigna par le passage dans la direction d'Abbot's Cernel.

Il marchait d'un pas agité puis, comme inspiré par une pensée fortifiante, il tira de sa poche une petite Bible où, entre les feuillets, une lettre était pliée, usée et salie à force d'être relue. D'Urberville l'ouvrit ; elle était datée de plusieurs mois auparavant et signée du pasteur Clare. Elle commençait par exprimer la joie sincère du vieillard en apprenant la conversion de D'Urberville, et le remerciait d'avoir songé à l'en avertir ; le pasteur l'assurait chaleureusement de son pardon pour sa conduite passée et de l'intérêt qu'il prenait à ses plans d'avenir. Il aurait souhaité que D'Urberville entrât dans l'Église à laquelle lui-même avait consacré tant d'années de son existence, et il l'aurait fait admettre dans un collège de théologie. Mais, puisque son correspondant ne l'avait pas jugé à propos, il n'insistait pas. Chacun doit travailler selon ses moyens et comme l'Esprit le pousse.

Alec lut et relut la lettre et en parut raffermi.

Il lut aussi en marchant quelques pages de la Bible et sa figure s'apaisa et l'image de Tess ne sembla plus le troubler.

Pendant ce temps, elle longeait le bord de la colline, et, un ou deux kilomètres plus loin, elle rencontra un berger solitaire.

– Que signifie cette vieille pierre que j'ai passée ! lui demanda-t-elle. Est-ce qu'elle a jamais été une sainte croix ?

– Une croix ? Non ? Ça n'a jamais été une croix. C'est une chose de mauvais présage, mam'selle. Ça été mis dans l'ancien temps par les proches d'un malfaiteur qu'on a torturé en lui clouant la main sur un poteau, et ensuite on l'a pendu. Les os sont dessous ; on dit qu'il a vendu son âme au diable et qu'il revient de temps en temps.

Elle sentit la petite mort à cette histoire sinistre et inattendue et continua sa route, laissant derrière elle l'homme solitaire.

Le crépuscule tombait au moment où Tess approchait de Flintcomb-Ash, et, dans le sentier à l'entrée du hameau, elle arriva tout près d'une fille et de son amoureux sans en être aperçue. Ils ne se disaient point de secrets et le timbre clair et indifférent de la jeune femme, répondant à la voix plus chaude de l'homme, se répandait dans l'air glacé, seule note apaisante dans ce sombre horizon rempli d'une obscurité stagnante. Un moment, ces voix réjouirent le cœur de Tess ; puis elle réfléchit que le tête-à-tête prenait son origine dans le même attrait qui avait été le prélude de ses tribulations. Quand Tess fut tout à côté du couple, la jeune fille se retourna avec sérénité et le jeune homme s'éloigna d'un air embarrassé. La femme était Izz Huett, et l'expédition de Tess excitait son intérêt au point de lui faire oublier immédiatement ce qui la concernait.

Tess n'expliqua pas les résultats de sa course avec beaucoup de clarté et Izz, qui, avait du tact, se mit à parler de sa petite affaire à elle dont une des phases venait justement d'avoir son amie pour témoin.

– C'était Amby Seedling, le gars qui venait quelquefois aider à Talbothays, fit-elle d'un ton détaché... Il s'est renseigné,

paraît-il, il a découvert que j'étais venue ici et il m'a suivie. Il prétend qu'il est amoureux de moi depuis deux ans. Mais moi, je lui ai à peine répondu.

XLVI

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis son voyage inutile et Tess était aux champs. Le vent sec d'hiver soufflait encore, mais un écran de claies couvertes de chaume la protégeait contre la force de la rafale. Du côté abrité se trouvait une machine à couper les navets, dont la couleur toute neuve d'un bleu vif chantait au milieu des tons éteints du paysage. En face, dans un long monticule, un silo, les racines étaient conservées depuis le commencement de l'hiver. Tess, debout à l'extrémité découverte, enlevait avec une serpe les fibres et la terre de chaque racine et la jetait après cette opération dans la machine. Un homme tournait la manivelle et les navets de Suède sortaient, morcelés en tranches jaunes qui répandaient une odeur fraîche, tandis que les sons nasillards du vent accompagnaient le crissement sec des lames et les coups de la serpe que Tess tenait dans sa main gantée de cuir.

Les vastes arpents nus et bruns, visibles là où les navets avaient été arrachés, commençaient à se sillonner de raies plus sombres qui s'élargissaient progressivement en rubans ; au bord de chacune de ces raies on voyait s'avancer quelque chose où l'on ne distinguait que des jambes, montant et descendant sans hâte et sans repos ; c'était une charrue, traînée par deux chevaux et conduite par un homme, qui retournait le terrain libre pour les semis du printemps.

Pendant de longues heures, rien n'allégea la terne monotonie des choses. Puis, bien loin, par-delà les attelages de labour, on vit une tache noire sortir de l'angle d'une clôture où se trouvait une trouée et se diriger vers les coupeurs de navets ; elle grossit rapidement, et bientôt on distingua un homme en noir qui arrivait de la direction de Flintcomb-Ash. L'homme à la machine n'ayant rien d'autre à faire de ses yeux le regardait venir,

mais Tess, qui était occupée, ne l'aperçut pas avant que son compagnon eût attiré son attention. Ce n'était pas son maître, le dur fermier Groby ; c'était un homme en costume à demi ecclésiastique, celui qui autrefois avait été le risque-tout Alec D'Urberville. Il n'était plus dans le feu de la prédication, son enthousiasme était tombé et la présence du tourneur semblait l'embarrasser. Une expression de pâle détresse parut sur le visage de Tess ; elle tira sa capeline encore plus avant sur ses yeux.

D'Urberville s'approcha, disant d'une voix tranquille :

– Je voudrais vous parler, Tess.

– Vous n'avez pas tenu compte de ma dernière requête ; je vous avais prié de ne pas venir près de moi, fit-elle.

– Oui ; mais c'est pour une bonne raison.

– Eh bien, dites-la.

– Elle est plus sérieuse que vous ne pouvez le penser.

Il jeta les yeux autour de lui pour voir si on l'écoutait.

Ils étaient à quelque distance de l'homme et le mouvement de la machine suffisait à l'empêcher d'entendre la conversation. D'Urberville se plaça de façon à cacher Tess aux regards de l'ouvrier à qui il tournait le dos.

– Voici, dit-il avec une impétueuse componction… En pensant à votre âme et à la mienne lors de notre dernière rencontre, j'ai négligé de m'enquérir de votre condition dans le monde. Vous étiez bien mise et je n'y ai pas songé. Mais je vois maintenant que votre vie est dure, plus dure que vous ne le méritez. Peut-être est-ce en grande partie à cause de moi ?

Elle ne répondit pas et il l'observa d'un air inquisiteur, tandis que, la tête penchée, tout à fait cachée par sa coiffe, elle se

remettait à nettoyer les navets. En continuant son travail, elle se sentait plus capable de lui dérober ses émotions.

– Tess ! ajouta-t-il avec un soupir qui ressemblait à un cri... Votre malheur a été le pire de ceux auxquels j'ai jamais contribué ! Je n'avais aucune idée de ce qui en était résulté avant que vous me l'ayez dit... Misérable que je fus de salir cette vie innocente ! C'est moi qui dois porter toute la faute, toute la noirceur du péché, l'abominable iniquité ! Vous, vous qui, de plus, appartenez vraiment à cette race dont je ne suis qu'un faux et vil représentant, comme vous étiez jeune et ignorante de ce qui pouvait advenir ! Je le dis hautement, c'est une honte pour des parents d'élever leurs filles dans une si dangereuse ignorance des pièges et des rets que les méchants peuvent leur tendre, même si leur motif est respectable et ne provient pas que de l'indifférence.

Tess se contentait de l'écouter, jetant une racine globuleuse et en ramassant une autre avec une régularité automatique.

– Mais ce n'est pas ce que je venais vous dire, continua D'Urberville... Voici ma position. J'ai perdu ma mère depuis que vous avez été à Trantridge et la propriété est à moi. Mais j'ai l'intention de la vendre et de me consacrer aux missions d'Afrique, soit en me faisant ordonner diacre, soit en travaillant en dehors des ordres, peu importe. Or, voici ce que je viens vous demander. Voulez-vous me donner le moyen de faire mon devoir, d'accomplir la seule réparation qui soit en mon pouvoir pour le tort que je vous ai causé, c'est-à-dire, voulez-vous être ma femme et m'accompagner ? J'ai déjà obtenu ceci pour épargner du temps.

Il tirait de sa poche un morceau de parchemin qu'il tournait d'un air de léger embarras.

– Qu'est-ce ? fit-elle.

– Une licence de mariage.

– Oh ! non, monsieur, non ! dit-elle vivement, se reculant soudain.

– Vous ne voulez pas ? Pourquoi donc ?

Et, en faisant cette question, un désappointement qui n'était pas entièrement celui du devoir contrarié passa sur le visage de D'Urberville. Il était évident que quelque chose de son ancienne passion s'était réveillé, que le devoir et le désir étaient d'accord.

– Sûrement... reprit-il, d'une façon plus impérieuse, puis il regarda le manœuvre qui faisait marcher la machine.

Tess sentit également que la discussion ne pouvait se terminer là. Informant l'homme qu'un monsieur était venu la voir et qu'elle désirait faire quelques pas avec lui, elle s'en alla avec D'Urberville à travers le champ zébré de sillons. Quand ils arrivèrent à la partie fraîchement labourée, il lui tendit la main pour l'aider à passer, mais elle continua son chemin, montant sur les bourrelets de terre comme si elle ne le voyait pas.

– Vous ne voulez pas m'épouser, Tess, et faire de moi un homme qui se respecte ? répéta-t-il aussitôt qu'ils furent dans les sillons.

– Je ne peux pas.

– Mais pourquoi ?

– Vous savez que je n'ai aucune affection pour vous.

– Mais vous arriverez à en ressentir avec le temps, aussitôt peut-être que vous pourrez véritablement me pardonner.

– Jamais !

– Pourquoi être si catégorique ?

– J'aime quelqu'un d'autre.

Ces mots parurent l'étonner.

– Vous aimez ! s'écria-t-il... quelqu'un d'autre ! Mais le sens de ce qui est bien, de ce qui est convenable moralement, n'est donc pour vous d'aucun poids ?

– Non, non, non, ne dites pas cela.

– En tout cas, alors, votre amour pour cet autre homme n'est peut-être qu'un sentiment passager que vous surmonterez ?

– Non, non.

– Si ! Pourquoi pas ?

– Je ne peux pas vous le dire.

– Vous le devez d'honneur.

– Eh bien, alors, je l'ai épousé.

– Oh ! s'écria-t-il, et il s'arrêta court et la regarda.

– Je ne voulais pas le dire, je n'en avais pas l'intention, supplia-t-elle... C'est un secret ici, ou en tout cas ce n'est connu que très vaguement. Aussi, voulez-vous, je vous prie, voulez-vous ne pas me questionner ? Il faut vous souvenir que maintenant nous sommes des étrangers.

– Des étrangers vraiment ? Des étrangers !

Un instant, un éclair de l'ancienne ironie parut sur son visage. Mais il la châtia résolument.

– Cet homme est-il votre mari ? demanda-t-il machinalement, en désignant le travailleur qui tournait la manivelle.

– Cet homme ? fit-elle avec fierté. Bien sûr que non !

– Qui, alors ?

– Ne me demandez pas ce que je ne désire pas dire ! supplia-t-elle, et, dans son ardeur, son visage levé vers lui et ses yeux voilés de cils lui lancèrent une prière.

D'Urberville fut troublé.

– Mais je le demandais seulement pour vous ! répliqua-t-il avec chaleur... Anges du ciel !... Dieu me pardonne cette expression ! Je suis venu ici, je vous le jure, pour votre bien, je le pensais ; Tess, ne me regardez pas ainsi ; je ne puis résister à vos regards. Certes, il n'y a jamais eu d'yeux pareils avant ou depuis le christianisme ! Là, je ne veux pas perdre la tête..., je n'ose pas. J'avoue que votre vue a ranimé mon amour pour vous que j'imaginais éteint avec tous les sentiments semblables. Mais je croyais que notre mariage pourrait être une sanctification pour nous deux. Le mari incroyant est sanctifié par la femme et la femme incroyante est sanctifiée par le mari, me disais-je... Mais tous mes plans sont renversés et je dois supporter ce désappointement.

Il réfléchit, l'air chagrin, les yeux fixés sur le sol.

– Mariée ! mariée !... Eh bien, cela étant, ajouta-t-il tout à fait calme, déchirant en deux la licence avec lenteur et mettant les morceaux dans sa poche, ceci rendu impossible, j'aimerais faire quelque chose pour vous et votre mari, quel qu'il soit. Il y a bien des questions que je suis tenté de poser, mais je ne veux naturellement pas aller contre vos désirs. Pourtant, si je connaissais votre mari, je pourrais plus aisément lui faire du bien ainsi qu'à vous. Est-il dans cette ferme ?

– Non ! murmura-t-elle, il est au loin.

– Au loin ! loin de vous ? Quelle sorte de mari peut-il être ?

– Oh ! ne dites pas de mal de lui. C'est à cause de vous. Il l'a découvert.

– Ah ! en est-il ainsi ? Cela est triste, Tess !

– Oui.

– Mais, rester loin de vous et vous obliger à travailler !

– Il ne m'oblige pas à travailler ! s'écria-t-elle se jetant à la défense de l'absent avec toute la ferveur de sa dévotion pour lui... Il ne le sait pas ! C'est moi-même qui ai pris cette décision.

– Alors, écrit-il ?

– Je ne..., je ne peux pas vous dire. Il y a des choses qui nous sont personnelles.

– Naturellement cela veut dire qu'il n'écrit pas. Vous êtes une femme abandonnée, ma pauvre Tess !

Par un mouvement irréfléchi, il se tourna soudain vers elle et prit sa main recouverte du gant de buffle, mais il saisit les doigts de cuir rude n'exprimant ni la vie ni la forme de ceux qu'ils contenaient.

– Vous ne devez pas ! Vous ne devez pas ! s'écria-t-elle avec crainte, retirant sa main du gant comme d'une poche et le lui laissant dans son étreinte... Oh ! allez-vous-en !... Pour moi et pour mon mari : allez, au nom de votre foi chrétienne !

– Oui, oui, je m'en irai, dit-il précipitamment et, lui rejetant le gant, il se détourna pour partir. – Mais, faisant volte-face, il ajouta : – Tess, aussi vrai que Dieu est mon juge, je n'avais pas l'intention de pécher en vous prenant la main.

Ils n'avaient pas, dans leur préoccupation, remarqué tout près d'eux un piétinement de cheval sur le sol du champ, et une voix cria :

– Que diable faites-vous, à laisser votre travail à cette heure-ci ?

Le fermier Groby avait aperçu les deux silhouettes et était venu curieusement savoir ce qu'elles faisaient dans son champ.

– Ne lui parlez pas de cette manière, dit D'Urberville, dont la figure s'assombrit peu chrétiennement.

– Vraiment, monsieur ? Et quoi donc que les pasteurs méthodistes peuvent bien avoir à faire avec elle ?

– Qui est cet individu ? demanda D'Urberville, se tournant vers Tess.

Elle vint tout près de lui.

– Allez, je vous en prie ! lui dit-elle.

– Quoi ! et vous laisser à ce tyran ?... Je vois sur son visage le rustre grossier qu'il est.

– Il ne me fera pas de mal. Il n'est pas amoureux de moi. Je puis quitter à la Bonne Dame.

– Bon, je suppose que je n'ai aucun droit, sinon celui d'obéir. Mais..., eh bien, bonsoir !

Son défenseur qu'elle redoutait plus que son ennemi ayant disparu à regret, le fermier reprit sa réprimande que Tess reçut avec le plus grand sang-froid. Avoir comme maître cet homme de pierre qui lui aurait donné des coups de poing, s'il avait osé, c'était presque un soulagement après ses aventures d'autrefois ! Elle remonta silencieusement le champ, si absorbée par l'entrevue qu'elle venait d'avoir qu'elle se rendait à peine compte que les naseaux du cheval de Groby lui touchaient presque les épaules.

– Si c'est vrai que vous avez pris l'engagement de travailler pour moi jusqu'à la Bonne Dame, j'aurai l'œil à ce que vous le teniez, grommelait-il... La peste étouffe les femmes ! Un jour, c'est une chose ; un autre jour, c'est une autre. Mais je ne le supporterai pas plus longtemps.

Sachant très bien qu'il la harcelait plus que les autres filles de ferme, par rancune du coup reçu autrefois, elle se représenta

un moment ce qui serait arrivé si elle avait été libre d'accepter l'offre de tout à l'heure et de devenir la femme du riche Alec. Elle aurait été délivrée, non seulement de son asservissement à ce maître tyrannique, mais à ce monde tout entier qui paraissait la mépriser.

– Mais non, non ! fit-elle haletante... Je ne pourrais pas l'épouser maintenant ! Il me déplaît trop !

Cette même nuit, elle commença pour Clare une lettre suppliante où elle lui cachait ses privations et l'assurait de son impérissable affection. Il était facile de lire entre les lignes que, derrière son grand amour, il y avait quelque crainte terrible, presque désespérée, quelque chose de secret qu'elle ne voulait pas dire. Mais, cette fois encore, elle ne termina pas sa confidence. Il avait offert à Izz de partir avec lui et peut-être qu'il ne tenait point à elle. Elle se demanda si ce message parviendrait jamais et serra la lettre dans sa malle.

Après cette rencontre, elle continua péniblement à s'acquitter de ses tâches journalières jusqu'à la foire de la Chandeleur, grand jour pour les campagnes, car on s'y louait de nouveau pour douze mois à partir de la Bonne Dame prochaine, et tous ceux qui voulaient quitter leurs places se rendaient à la petite ville où se tenait la foire.

Presque tous les journaliers de la ferme de Flintcomb-Ash projetaient d'en partir et, le matin de bonne heure, il se fit un exode général dans la direction de la ville, à quatre ou cinq lieues de là, par un pays montagneux. Tess avait aussi l'intention de quitter sa place ; cependant, elle n'alla pas avec les autres ce jour-là, dans le vague espoir que quelque chose surviendrait peut-être et rendrait inutile un engagement nouveau.

C'était une journée de février d'une douceur rare pour l'époque et l'on aurait pu croire que l'hiver était terminé. Tess avait à peine fini de dîner quand la silhouette de D'Urberville obscurcit la fenêtre de la maisonnette où elle logeait et où elle

était seule aujourd'hui. Elle se leva d'un bond, mais son visiteur avait frappé à la porte et elle ne pouvait convenablement se sauver. À la façon dont D'Urberville avait frappé, dont il s'était avancé jusqu'à la porte, il semblait n'être plus le même qu'à leur dernière rencontre. Il paraissait honteux de ce qu'il faisait. Elle eut la pensée de ne pas ouvrir, mais comme cela n'avait pas de raison d'être, elle se leva et tira le verrou, puis recula vivement de quelques pas. Il entra, la vit et se laissa tomber sur une chaise avant de parler.

– Tess, je n'ai pas pu m'en empêcher ! commença-t-il d'un ton désespéré, essuyant son visage enflammé que la surexcitation rendait encore plus rouge… Je sentais qu'il fallait venir, au moins pour savoir comment vous alliez. Je vous assure que je n'avais pas pensé à vous avant de vous avoir vue ce dimanche ; maintenant je ne puis me débarrasser de votre image, quoi que je tente. C'est triste qu'une honnête femme fasse du mal à un homme mauvais ; pourtant c'est ainsi. Si seulement vous vouliez prier pour moi, Tess ?

Son trouble contenu était presque digne de pitié et pourtant Tess restait insensible.

– Comment puis-je prier pour vous, dit-elle, quand il m'est interdit de croire que la grande Puissance qui mène le monde veuille changer ses plans à cause de moi !

– Vraiment, vous pensez ainsi ?

– Oui, j'ai été guérie de la présomption de croire autrement.

– Guérie ! Par qui ?

– Par mon mari, s'il faut que je le dise…

– Ah ! votre mari, votre mari ! Comme cela paraît étrange ! Je me souviens que vous avez fait allusion à quelque chose de ce genre l'autre jour. Que croyez-vous réellement à ce sujet, Tess ?

demanda-t-il… Vous paraissez n'avoir pas de religion… peut-être à cause de moi…

– Mais si, j'en ai une, bien que je ne croie en rien de surnaturel.

D'Urberville la regarda d'un air de doute.

– Alors, pensez-vous que j'aie complètement tort de suivre cette ligne de conduite ?

– En grande partie.

– Hum !… et pourtant j'en étais si sûr, fit-il avec un certain malaise.

– Je crois en *l'esprit* du Sermon sur la Montagne et mon cher mari aussi… mais je ne crois pas…

Et ici elle énuméra ses négations.

– Le fait est, dit sèchement D'Urberville, tout ce que votre cher mari croyait, vous l'acceptez, et tout ce qu'il rejetait, vous le rejetez sans la moindre recherche ni le moindre raisonnement de votre part. C'est bien là les femmes ! Votre esprit est asservi au sien.

– Oh ! parce qu'il savait tout ! fit-elle avec une triomphante simplicité de foi que Clare était bien loin de mériter.

– Oui, mais vous ne devriez pas accepter comme cela, en bloc, les opinions négatives d'une autre personne. Ce doit être un bel individu pour vous enseigner un pareil scepticisme !

– Il n'a jamais forcé mon jugement. Il n'a jamais voulu discuter le sujet avec moi. Mais voilà ce que je me suis dit : ce qu'il croyait, après avoir examiné à fond les doctrines, avait bien plus de raisons pour être vrai que ce que je pouvais croire, moi qui n'y avais pas du tout pensé.

– Que disait-il ? Il devait dire quelque chose.

Elle réfléchit et, avec la mémoire vivace qu'elle conservait de toutes les paroles d'Angel, même quand elle n'en avait pas saisi l'esprit, elle rappela un syllogisme impitoyable dont il s'était servi devant elle quand il se laissait aller à penser tout haut, comme cela lui arrivait parfois. En le rapportant, elle prit l'accent et les manières de Clare, avec une fidélité pleine de vénération.

– Redites-le, demanda D'Urberville qui avait écouté avec la plus grande attention.

Elle répéta l'argument et D'Urberville murmura pensivement les mots après elle.

– Rien d'autre ? demanda-t-il ensuite.

– Il m'a dit une fois quelque chose de ce genre...

Elle rapporta un autre raisonnement dont le pareil se retrouverait sans doute en maint ouvrage de la lignée qui va du *Dictionnaire philosophique* aux *Essais* de Huxley.

– Ah ! Comment vous rappelez-vous tout cela ?

– Je voulais croire ce qu'il croyait, bien qu'il ne le désirât pas, et je me suis arrangée à force de câlineries à lui faire dire quelques-unes de ses pensées. Je ne peux pas répondre que je comprenne tout à fait celle-ci, mais je sais qu'elle est juste.

– Hum ! Imaginez donc que vous puissiez m'enseigner ce que vous ne savez pas vous-même !

Il tomba dans la rêverie.

– Et ainsi j'ai voulu partager sa destinée spirituelle, reprit-elle ; je ne désirais pas qu'elle fût différente. Ce qui est assez bon pour lui est assez bon pour moi.

– Sait-il que vous êtes une aussi grande infidèle que lui ?

– Non, je ne lui ai jamais dit... si je suis une infidèle.

– Eh bien, vous êtes aujourd'hui en meilleure posture que moi, Tess, après tout ! Vous ne croyez pas devoir prêcher ma doctrine et vous ne faites donc pas outrage à votre conscience en vous abstenant. Je crois devoir prêcher mais, comme les démons, je crois et je tremble, car j'abandonne soudain ma prédication et je me laisse aller à ma passion pour vous.

– Comment ?

– Eh bien, fit-il avec lassitude. J'ai fait tout le chemin jusqu'ici pour vous voir aujourd'hui. Mais j'étais parti de chez moi pour aller à la foire de Casterbridge, où j'ai entrepris de prêcher la Parole de Dieu sur une charrette, à deux heures et demie de l'après-midi, et où les frères m'attendent en ce moment. Voici l'annonce.

Il tira de sa poche de côté une affiche où étaient imprimés le jour, l'heure et le lieu du meeting auquel D'Urberville prêcherait l'Évangile.

– Mais, comment pouvez-vous y arriver ? dit Tess, regardant la pendule.

– Je ne le peux pas, je suis venu ici.

– Comment ! Vous avez vraiment promis de prêcher et...

– J'ai promis de prêcher et je n'y serai pas... parce que je brûlais du désir de voir une femme que j'ai méprisée autrefois. Non, sur ma parole et mon honneur, je ne vous ai jamais méprisée ; si cela était, je ne vous aimerais pas maintenant ! Si je ne vous ai pas méprisée, c'est à cause de votre pureté véritable, en dépit tout ; vous vous êtes retirée de moi si vite, si résolument quand vous avez compris la situation ! Vous n'êtes pas restée à mon bon plaisir. Il y a dans le monde une de mes victimes pour qui je n'ai pas de dédain, et c'est vous. Mais, vous, vous avez le droit de me mépriser maintenant ! Je croyais adorer sur la montagne, et je découvre que je sers encore dans les bocages ! Ah ! ah !

– Oh ! Alec D'Urberville ! qu'est-ce que cela signifie ? Qu'ai-je fait ?

– Ce que vous avez fait ? dit-il d'un ton de morne ironie qui s'adressait à lui-même... Rien avec intention. Mais vous avez été la cause... la cause innocente, de ma rechute, comme ils appellent cela... Je me le demande : suis-je en vérité l'un de ces « serviteurs de la corruption », qui, après être sortis des souillures du monde, s'y replongent de nouveau et y succombent et dont la fin est pire que le commencement !

Il lui mit la main sur l'épaule.

– Tess, Tess ! J'étais sur le chemin du salut social au moins, avant de vous avoir revue ! dit-il en la secouant fiévreusement comme une enfant... Et pourquoi donc alors m'avez-vous tenté ? J'étais aussi ferme que peut l'être un homme avant d'avoir revu ces yeux et cette bouche ! Certainement il n'y eut jamais depuis Ève de bouche aussi affolante !

Il baissa la voix et ses yeux noirs lancèrent un éclair de malice enflammée.

– Tess, tentatrice..., chère sorcière damnée de Babylone, je n'ai pu vous résister dès que je vous ai retrouvée.

– Je ne pouvais empêcher que vous me revoyiez, fit Tess, avec un mouvement de recul.

– Je le sais ; je répète que je ne vous blâme pas. Mais le fait demeure. L'autre jour, vous voyant si maltraitée à la ferme, j'étais presque fou à la pensée que je n'avais pas le droit légal de vous protéger, que je ne pouvais pas l'avoir, tandis que celui qui le possède semble vous négliger totalement.

– Ne dites rien contre lui, il est absent ! s'écria-t-elle, surexcitée... Traitez-le honorablement, il ne vous a jamais fait injure. Oh ! Quittez sa femme, avant que se répande un scandale qui nuise à sa réputation !

– Oui, je vais le faire, dit-il comme un homme s'éveillant d'un rêve affreux... J'ai rompu l'engagement que j'avais pris de prêcher à ces pauvres ivrognes de pécheurs à la foire. C'est la première fois que je commets une chose si monstrueuse ; il y a un mois j'aurais été rempli d'horreur à cette possibilité. Je vais partir... me cacher... et... ah ! le puis-je ?... prier.

Puis, soudain :

– Une étreinte, Tess, une seule, rien qu'au nom de la vieille amitié !

– Oh ! arrêtez. Je suis sans défense, Alec ! L'honneur d'un honnête homme est sous ma garde ! Pensez, vous devriez avoir honte !

– Oh ! oui, oui, mon Dieu !

Il se mordit les lèvres, mortifié de sa faiblesse. Tout espoir lui manquait en ce moment : l'amour et la religion. Ses anciennes passions, mortes depuis sa conversion, semblaient revivre et s'agiter confusément et reparaissaient sur son visage.

Il s'en alla sans savoir où, ayant à peine conscience de ses actes. Les paroles que Tess lui avait répétées d'après Angel Clare lui avaient fait une profonde impression. Il y pensait encore après l'avoir quittée. Il marchait silencieux. La raison n'avait eu aucune part dans sa conversion et les gouttes de logique que Tess avait laissé tomber sur son enthousiasme débordant le glaçaient et le figeaient peu à peu. Il se répétait les phrases cristallisées qu'elle lui avait transmises, et il songeait :

– Cet habile homme ne se doutait guère, en lui disant ces choses, qu'il me préparait peut-être la route pour revenir à elle.

XLVII

On est en train de battre la dernière meule de blé à la ferme de Flintcomb-Ash. L'aube de cette matinée de mars est singulièrement inexpressive et rien n'indique où se trouve l'orient. Dans le crépuscule se dresse le sommet en trapèze de la meule que tous les mauvais temps d'hiver ont lavée et blanchie.

À l'arrivée d'Izz Huett et de Tess, seul un bruissement annonçait que d'autres les avaient précédées ; puis, le jour grandissant, on vit les silhouettes de deux hommes sur la meule, activement occupés à en enlever le chaume avant de commencer à jeter les gerbes à terre. Pendant ce temps, Izz, Tess et les autres femmes, dans leurs blouses bises, restaient là à attendre et à grelotter. Le fermier Groby avait exigé qu'elles fussent prêtes à cette heure matinale pour terminer la besogne, si c'était possible, avant la fin du jour.

Au-dessous de la toiture de la meule, et à peine visible encore, se trouvait le rouge tyran que les femmes étaient venues servir. Une charpente de bois munie de roues et de courroies : la batteuse, dont l'exigence despotique allait mettre à dure épreuve l'endurance de leurs nerfs et de leurs muscles. À peu de distance, on apercevait une autre forme indistincte, toute noire, d'où partait un sifflement continu indiquant une force en réserve. La longue cheminée qui se dressait près d'un frêne et la chaleur qui rayonnait de cet endroit suffisaient à faire deviner la machine à vapeur, dans quelques instants, le *primum mobile* de ce petit univers ; tout contre se tenait un être sombre et immobile, une haute stature, noire de suie, dans une sorte de léthargie, avec un monceau de charbon à ses côtés. C'était le mécanicien.

Ses manières, sa couleur en faisaient un être isolé qui semblait venu des régions souterraines, égaré dans la limpidité sans fumée de cette terre pâle aux grains dorés, pour frapper de stupeur et de trouble les aborigènes. Et c'était vrai. Il était d'un autre monde. Il servait la fumée et le feu, tandis que ces habitants des champs étaient les serviteurs de la végétation, du temps, du gel, du soleil. Avec sa machine, il voyageait de ferme en ferme, de comté en comté, car la batteuse mécanique était encore ambulante dans cette partie du Wessex. Quand il parlait, c'était avec un étrange accent du Nord ; il songeait, replié sur lui-même ; ses yeux restaient fixés sur le monstre de fer, sa charge précieuse. À peine voyait-il les campagnes environnantes, et il ne s'en souciait guère. Avec les gens du pays, il n'entretenait que les rapports strictement nécessaires, comme si une antique sentence le condamnait à errer contre sa volonté au service de son maître infernal. La longue courroie qui allait de la roue motrice de la machine à la batteuse rouge était le seul lien qui l'unit aux champs. Tandis que l'on découvrait les gerbes, il restait apathique auprès de son torride et noir réceptacle d'énergie, autour duquel vibrait l'air matinal. Les préparatifs ne le regardaient pas. Le feu attendait incandescent ; la vapeur était à haute pression ; il pouvait en quelques secondes donner à la longue courroie une vélocité invisible. Au-delà, que ce fût blé, paille ou chaos, peu lui importait. Si un des flâneurs autochtones lui demandait son nom, il répondait brièvement : « Mécanicien. »

Il faisait grand jour quand la meule fut prête : alors les hommes prirent leurs places respectives. Le fermier était déjà arrivé ; et, sur son ordre, Tess s'installa sur la plate-forme de la machine tout près de l'homme qui l'alimentait. Elle avait pour besogne de délier chaque gerbe de blé que lui passait Izz, debout sur la meule, afin que l'engreneur pût la saisir et l'écarter sur le tambour en révolution, qui en balayait les grains en un instant.

Après une ou deux anicroches qui réjouirent le cœur des ennemis des machines, tout marcha bien ; à l'heure du déjeu-

ner, la batteuse s'arrêta une demi-heure ; puis, quand le travail recommença après le repas, toutes les forces supplémentaires de la ferme furent mises en réquisition pour construire la meule de paille qui commençait à s'élever à côté de celle de blé. On fit une rapide collation sur place, et puis deux autres heures conduisirent au moment du dîner. Les roues inexorables tournoyaient toujours et le bourdonnement pénétrant de la batteuse faisait frémir jusqu'à la moelle ceux qui étaient près de sa cage métallique en rotation. Les vieux, sur la meule de paille grandissante, parlaient des jours d'antan où l'on battait le blé au fléau sur l'aire en chêne, où tout jusqu'au vannage se faisait à la main, ce qui était plus lent mais, à leur avis, donnait de meilleurs résultats. Les ouvriers sur la meule de blé échangeaient aussi quelques paroles, mais les malheureux, trempés de sueur, qui étaient sur la batteuse et dont Tess faisait partie, ne pouvaient dire un mot. Tess commençait à souffrir cruellement et à regretter d'être jamais venue à Flintcomb-Ash. Les femmes sur la meule de blé, en particulier Marianne, pouvaient s'arrêter de temps à autre, boire de la bière ou du thé froid dans une gourde, s'essuyer le visage ou secouer de leurs vêtements les brins de paille et les balles de blé ; mais Tess n'avait pas un moment de répit, car ni le tambour ni l'engreneur ne s'arrêtaient jamais. Marianne changeait pourtant de place avec elle une demi-heure parfois, malgré le fermier qui la trouvait trop lente dans ses mouvements. C'était généralement une femme qu'on chargeait de cette besogne, sans doute par économie ; et Groby avait choisi Tess parce que, disait-il, elle joignait la force et la rapidité à l'endurance, ce qui pouvait être vrai.

Le bourdonnement de la batteuse, qui empêchait toute conversation, devenait frénétique dès que la ration de blé était au-dessous de la quantité réglementaire. Comme Tess et l'engreneur ne pouvaient tourner la tête, elle ne vit pas que, juste avant l'heure du dîner, quelqu'un était entré silencieusement dans le champ par la barrière, restant debout sous une seconde meule à observer la scène et Tess en particulier. Cet indi-

vidu portait un costume à la mode et faisait le moulinet avec une canne élégante.

– Qui est celui-là ? dit Izz Huett à Marianne.

Elle avait d'abord adressé la question à Tess, mais celle-ci ne pouvait l'entendre.

– Le bon ami de quelqu'un je suppose ! fit Marianne, d'un ton laconique.

– Je parierais une guinée qu'il est après Tess.

– Oh ! non, c'est un pasteur méthodiste qui était après elle ces derniers temps, pas un monsieur chic comme ça !

– Mais c'est le même homme.

– Le même que le prédicateur ? Mais il est tout différent !

– Il a quitté son habit noir et sa cravate blanche et il a coupé ses favoris. Mais c'est le même homme, tout de même.

– Vraiment, tu crois ? Alors je vas lui dire, fit Marianne.

– Non, ne lui dis pas. Pour sûr qu'elle le verra assez tôt.

– Vrai ! Je trouve pas du tout bien de sa part, avec son prêche, de faire la cour à une femme mariée, malgré que son mari est à l'étranger et qu'elle est veuve, dans un sens.

– Oh ! il ne peut pas lui faire de mal, fit l'autre d'un ton sec... Elle a son idée et on ne peut pas plus la lui tirer de la tête qu'un chariot embourbé du trou où il est. Bon Dieu ! C'est pas de faire la cour, ni de prêcher, ni les sept tonnerres eux-mêmes qui peuvent changer une femme quand, pour elle, il vaudrait mieux changer !

Il était l'heure de dîner et le tournoiement cessa ; alors Tess quitta son poste et ses genoux tremblaient si misérablement,

par suite de la trépidation de la machine, qu'elle pouvait à peine marcher.

– Tu devrais avaler un litre comme moi, fit Marianne,... tu serais pas si blanche ! Seigneur Dieu, tu as l'air esquintée !

Il vint à l'esprit de la brave Marianne que, Tess étant si lasse, la présence de son visiteur aurait peut-être le mauvais effet de lui enlever l'appétit, et Marianne pensait à la persuader de descendre par une échelle de l'autre côté de la meule quand le monsieur s'avança et leva la tête.

Tess fit un petit « oh ! » puis, un moment après, elle dit vivement :

– Je mangerai mon dîner ici, tout simplement sur la meule.

Parfois, les autres faisaient ainsi mais, comme ce jour-là le vent était assez âpre, Marianne et ses compagnons descendirent s'asseoir sous la meule de paille.

Le nouveau venu était en effet Alec D'Urberville, bien changé d'aspect et de costume. Dès le premier coup d'œil, il était évident que l'ancien *Weltlust* avait reparu, que l'homme avait repris, autant que faire se pouvait avec trois ou quatre ans de plus, les allures tapageuses et délurées sous lesquelles Tess avait d'abord connu son admirateur et prétendu cousin.

Tess s'assit donc au milieu des gerbes, hors de vue du sol, et commença son repas ; mais bientôt elle entendit monter à l'échelle et Alec parut sur la meule, devenue une plate-forme de gerbes, oblongue et unie. Il les enjamba et s'assit en face de Tess sans dire un mot. Elle continua son modeste dîner, une tranche de crêpe épaisse qu'elle avait apportée. Les autres travailleurs étaient tous réunis à ce moment sous la meule, confortablement installés dans la paille éparse.

– Me voici de nouveau, comme vous vous en apercevez, dit D'Urberville.

– Pourquoi me tourmentez-vous ainsi ? s'écria-t-elle, et toute sa personne jusqu'au bout des doigts mêmes semblait lui lancer des reproches.

– Moi, vous tourmenter ? Je crois que je pourrais vous dire, à vous : « Pourquoi me tourmentez-vous ? »

– Ah ! je ne vous tourmente sûrement pas !

– Vous dites que non ? Mais vous le faites. Vous me hantez ! Ces yeux mêmes que vous tourniez sur moi tout à l'heure avec un tel éclair d'amertume, je n'ai cessé de les voir ainsi, jour et nuit. Tess, depuis que vous m'avez parlé de notre enfant, mes sentiments, qui étaient en train de couler en torrent impétueux vers le ciel, semblent avoir soudain trouvé un passage vers vous et s'y être tout à coup précipités. Le canal de l'Évangile désormais est à sec, et c'est vous qui en êtes cause, vous seule !

Elle le regardait, les lèvres entrouvertes.

– Comment ! vous avez abandonné votre prêche ? demanda-t-elle.

Ce qu'Angel lui avait communiqué de l'incrédulité moderne lui faisait mépriser les enthousiasmes de faux aloi, mais comme femme, elle était consternée.

– Entièrement. J'ai rompu tous mes engagements depuis cet après-midi où je devais parler aux ivrognes de la foire de Casterbridge. Le diable seul sait ce que les frères pensent de moi. Ah ! ah ! les frères ! Sans doute, ils prient pour moi, pleurent sur moi, car ce sont de braves gens dans leur genre. Mais que m'importe ! Comment pouvais-je continuer cette chose-là quand j'avais perdu la foi ? C'eût été de l'hypocrisie de la plus basse espèce. Quelle belle vengeance vous avez remportée ! Je vous ai trouvée innocente et je vous ai trompée. Quatre ans après, vous me trouvez chrétien enthousiaste et vous agissez pour ma perdition !... Mais Tess, petite cousine, comme je vous appelais, ce n'est qu'une façon de parler et il ne faut pas prendre

un air si affreusement peiné. Naturellement vous n'avez rien fait que conserver votre joli visage et votre charmante tournure (je vous ai vue sur la meule avant que vous me voyiez) ; cette espèce de blouse collante la fait valoir, et cette coiffe à ailes. Vous autres, filles des champs, ne devriez jamais porter ces coiffes-là, si vous voulez échapper au danger.

Il la considéra quelques instants en silence et reprit avec un rire bref et cynique :

– Je crois que, si l'apôtre célibataire dont je me pensais l'envoyé avait été tenté par une aussi jolie figure, il aurait abandonné la partie pour l'amour d'elle, comme moi.

Tess s'efforça de raisonner avec lui, mais, en cette conjoncture, toute facilité d'élocution l'abandonna et, sans en tenir compte, Alec ajouta :

– Eh bien ! Ce paradis que vous procurez vaut peut-être autant qu'un autre après tout !... Mais, pour parler sérieusement, Tess...

D'Urberville se leva pour se rapprocher d'elle et s'étendit sur le côté au milieu des gerbes, en s'appuyant sur le coude :

– Depuis la dernière fois que je vous ai vue, j'ai réfléchi à ce que, d'après vous, il disait, lui. Je suis arrivé à la conclusion que ces vieilles propositions usées semblent passablement manquer de sens commun ; je ne m'explique pas comment j'ai pu être enflammé à ce point par l'enthousiasme du pauvre pasteur Clare et me mettre si follement à l'œuvre, en le dépassant lui-même. Quant à faire ce que vous m'avez dit l'autre jour, d'après votre merveilleux mari dont vous ne m'avez jamais révélé le nom, et avoir ce qu'ils appellent un système d'éthique sans aucun dogme, cela ne me va pas du tout.

– Quoi ! Vous pouvez du moins avoir la religion de la bonté aimante et de la pureté, si vous ne pouvez avoir,... comment dites-vous ?... le dogme !

– Oh ! non. Je suis d'une autre espèce ! S'il n'y a personne pour me dire : « Faites ceci et vous vous en trouverez bien quand vous serez mort, faites cela et vous vous en trouverez mal », je ne peux pas m'y mettre. Que diable ! je ne vais pas me sentir responsable de mes actes et de mes passions s'il n'y a personne à qui je doive en répondre, et si j'étais vous, ma chère, je n'y songerais pas non plus.

Elle essaya de discuter et de lui dire qu'il avait confondu dans sa lourde cervelle deux choses : théologie et morale, tout à fait distinctes dans les premiers âges de l'humanité. Mais, par suite des lacunes de la conversation d'Angel, de son propre manque d'instruction et de sa nature faite pour sentir plutôt que raisonner, elle ne put aller jusqu'au bout.

– Hé ! qu'importe ? reprit-il… Me voici, mon amour, comme dans l'ancien temps.

– Non, jamais comme alors ; c'est différent ! dit-elle suppliante… Et je n'ai jamais eu d'affection pour vous. Oh ! pourquoi n'avez-vous pas gardé votre foi, si, pour l'avoir perdue, vous me parlez ainsi !

– Parce que vous l'avez chassée de mon âme. Ainsi, que le mal en retombe sur votre charmante tête ! Votre mari ne pensait guère que ses enseignements se retourneraient contre lui !… Ah ! ah ! Je suis joliment content tout de même que vous ayez fait de moi un apostat ! Tess, je me sens plus que jamais épris de vous ; et aussi je vous plains. Malgré toute votre réserve, je vois que vous êtes dans une triste situation, négligée par celui qui devrait vous chérir et prendre soin de vous.

Les morceaux qu'elle avalait lui restaient dans la gorge ; elle avait les lèvres sèches et se sentait près d'étouffer. La voix et le rire des travailleurs qui mangeaient et buvaient sous la meule lui arrivaient lointains comme s'ils étaient à cinq cents mètres de là.

– C'est de la cruauté ! dit-elle. Comment... comment pouvez-vous m'imposer cette conversation, si vous vous souciez seulement un petit peu de moi !

– C'est vrai,... c'est vrai, fit-il avec un léger mouvement d'embarras... Je ne suis pas venu pour vous reprocher ma chute ; je suis venu, Tess, pour vous dire que je ne puis supporter que vous travailliez ainsi. Vous dites que vous avez un mari autre que moi. C'est possible. Mais je ne l'ai jamais vu et vous ne m'avez pas dit son nom et, en somme, il me paraît plutôt un mythe. D'ailleurs, même s'il existe, je crois que je vous suis plus proche que lui. En tout cas, j'essaie de vous aider à sortir de peine, et lui ne le fait pas : Dieu le bénisse, cet invisible personnage ! Les paroles de l'austère prophète Osée que j'avais coutume de lire me reviennent à la mémoire. Ne les connaissez-vous pas, Tess ? « Et elle poursuivra son amant, mais elle ne le rejoindra pas, et elle le cherchera, mais elle ne le trouvera pas. Alors, dira-t-elle : Je retournerai auprès de mon premier mari, car alors j'étais mieux que maintenant. » Tess, ma voiture attend au bas de la colline et..., ma chérie, à moi, pas à lui, vous savez le reste.

Pendant qu'il parlait, le visage de Tess s'était coloré d'un feu sombre, mais elle ne répondit pas.

– Vous avez été cause de ma rechute, poursuivit-il étendant le bras vers sa taille... Vous devriez être prête à la partager et quitter pour toujours cette mule que vous appelez votre mari !

Un des gants de cuir qu'elle avait enlevé pour manger la crêpe était sur ses genoux ; sans que rien fît prévoir ce brusque mouvement, elle prit avec fureur le gant par le gantelet et le lui lança en plein visage ; lourd et épais comme celui d'un guerrier, il frappa D'Urberville droit sur la bouche. L'imagination aurait pu voir dans ce geste l'instinctif ressouvenir d'un acte familier à ses ancêtres vêtus d'armures. Alec bondit sur ses pieds avec rage. Un suintement écarlate paraissait, là où le coup l'avait touché ; un instant après, le sang gouttait de sa bouche sur la

paille. Mais il sut vite se contenir, tira avec calme son mouchoir de sa poche et en épongea ses lèvres saignantes. Elle aussi s'était brusquement levée, mais elle se laissa retomber.

– Maintenant, punissez-moi ! fit-elle, levant les yeux avec le défi du désespoir qui se lit dans le regard du passereau capturé avant qu'on lui torde le cou... Battez-moi, broyez-moi ! Ne vous inquiétez pas de ces gens sous la meule. Je n'appellerai pas : une fois victime, toujours victime... c'est la loi !

– Oh ! non, Tess, fit-il avec douceur... Je puis vous excuser d'avoir agi ainsi. Mais vous oubliez fort injustement une chose, c'est que je vous aurais épousée si vous ne l'aviez pas rendu impossible. Ne vous ai-je pas nettement demandé d'être ma femme ?... hein ? répondez-moi.

– Oui...

– Et vous ne pouvez l'être. Mais souvenez-vous d'une chose...

Sa voix devenait plus dure à mesure que son irritation prenait le dessus et qu'il se rappelait sa sincérité et l'ingratitude de Tess ; il s'avança tout près d'elle et la tint par les épaules, tandis qu'elle tremblait sous son étreinte :

– Souvenez-vous, ma belle dame ! J'ai été une fois votre maître ; je serai encore votre maître. Si vous êtes la femme de quelqu'un, vous êtes la mienne !

En bas, les batteurs commençaient à s'agiter.

– Voilà pour notre querelle, dit-il en la lâchant... À présent, je vous quitte et je reviendrai chercher votre réponse dans l'après-midi. Vous ne me connaissez pas encore, mais, moi, je vous connais.

Elle n'avait plus redit un mot et demeurait comme étourdie. D'Urberville s'en retourna par-dessus les gerbes et descendit l'échelle, pendant que les travailleurs au-dessous se levaient,

s'étiraient et secouaient l'engourdissement causé par la bière qu'ils avaient bue.

Puis, la batteuse repartit de plus belle et, au milieu du bruissement de la paille, Tess reprit sa place près du tambour ronflant, comme en un rêve, défaisant les gerbes l'une après l'autre, sans fin.

XLVIII

Dans l'après-midi, le fermier fit savoir que la meule devait être finie ce soir-là, puisque la lune leur permettait de travailler et que l'homme à la machine était retenu le lendemain dans une autre ferme. De sorte que grincement, ronflement et bruissement continuèrent sans répit. Tess ne leva pas les yeux avant trois heures ; elle jeta un regard fugitif autour d'elle et ressentit peu de surprise à voir qu'Alec D'Urberville était revenu. Il se tenait contre la haie près de la barrière. Il avait saisi son regard et lui fit signe cordialement de la main, tandis qu'il lui envoyait un baiser. Cela signifiait que leur querelle était terminée. Tess baissa les yeux et s'abstint soigneusement de regarder dans sa direction.

Ainsi se traîna l'après-midi. La meule de blé diminuait et celle de paille s'élevait et des charrettes emportaient les sacs de grain. À six heures, la meule n'arrivait plus qu'à l'épaule. Mais les gerbes paraissaient encore innombrables, malgré les quantités énormes englouties par l'insatiable avaleuse qu'alimentaient l'engreneur et Tess ; et l'amas de paille qui, le matin, n'existait pas, semblait les excréments de ce monstre glouton, écarlate et bruyant.

À l'occident, une lumière irritée (tout ce que le tempétueux mois de mars pouvait s'offrir en fait de coucher de soleil) avait fait irruption dans le ciel après le temps couvert de la journée et se répandait sur les figures fatiguées et gluantes des batteurs, les colorant d'une teinte cuivrée ainsi que les vêtements des femmes qui claquaient sous le vent et se collaient à elles comme des flammes.

Un halètement douloureux courait sur toute la meule. L'homme qui chargeait la batteuse était las et Tess pouvait voir

sa nuque rouge, incrustée de crasse et de balles. Elle était toujours à son poste, la figure enflammée, ruisselante de sueur, couverte d'une couche de poussière de blé dont sa coiffe blanche était brunie. Elle était la seule femme qui fût sur la machine, et la meule, s'abaissant toujours, la séparait de Marianne et d'Izz et empêchait celles-ci de la remplacer de temps à autre comme elles l'avaient fait jusque-là. Secouée tout entière par la trépidation, elle se trouvait dans un état de léthargie rêveuse où ses bras travaillaient sans qu'elle en eût conscience. Elle savait à peine où elle était et n'entendit pas Izz Huett lui crier d'en bas que ses cheveux se défaisaient. Peu à peu les plus frais des travailleurs commençaient à devenir livides et leurs yeux se cernaient. Toutes les fois que Tess levait la tête, elle apercevait le gros tas de paille grandissant ; dessus, les hommes en manches de chemise, sur le ciel gris du nord et, en face, le long et rouge élévateur sur lequel montait un perpétuel torrent de paille battue, rivière jaune se précipitant pour se déverser sur le haut de la meule.

Elle savait qu'Alec était toujours là et qu'il l'observait, bien qu'elle ne pût le voir. Il avait une excuse pour rester, car, lorsque la meule se réduisait à quelques gerbes, on faisait la chasse aux rats et les gens venaient parfois des environs pour y prendre part : sportsmen de tous genres, messieurs avec des terriers et des pipes facétieuses, voyous avec des bâtons et des pierres. Il fallait encore une heure de travail pour atteindre la couche de rats vivants à la base de la meule et, à mesure que la lueur du soir s'éteignait, la lune au pâle visage de cette saison montait à l'horizon opposé. Dans les dernières heures, Marianne s'était sentie inquiète de Tess dont elle ne pouvait s'approcher assez pour lui parler. Les autres femmes se soutenaient en buvant de la bière, mais Tess s'y refusait, par terreur instinctive des effets dont elle avait jadis été témoin à la maison. Elle travaillait toujours ; elle savait que, si elle ne pouvait aller jusqu'au bout, elle serait obligée de quitter la ferme, et cette éventualité, qu'elle aurait envisagée avec soulagement un mois ou deux plus tôt, la

remplissait d'effroi depuis que D'Urberville avait commencé à rôder autour d'elle.

La meule de gerbes avait maintenant si bien diminué que les gens qui étaient à terre pouvaient causer avec les travailleurs qui étaient dessus. À la surprise de Tess, le fermier Groby monta près d'elle sur la machine lui dire que, si elle désirait rejoindre son ami, il ne tenait pas à la garder plus longtemps et enverrait quelqu'un la remplacer. L'ami était D'Urberville, elle le savait et elle savait aussi que cette concession avait été accordée à sa prière. Elle secoua la tête et continua sa besogne.

Enfin arriva le moment de la Chasse aux rats. À mesure que la meule s'était affaissée, les rats qui étaient cachés dans le blé s'étaient glissés plus bas et ils avaient fini par se trouver tous rassemblés sur le sol ; privés de leur dernier refuge, ils coururent de tous côtés sur le terrain découvert ; un cri strident de Marianne, à moitié ivre, apprit à ses compagnons qu'un des rats avait envahi sa personne. C'était une terreur contre laquelle les autres femmes prenaient des précautions variées, retroussant leurs jupes et grimpant où elles pouvaient. Le rat fut enfin délogé et, parmi l'aboiement des chiens, les clameurs masculines, les cris perçants des femmes, les jurons, les trépignements et une confusion de pandémonium, Tess défit sa dernière gerbe, le tambour se ralentit, le bourdonnement cessa et elle descendit de la machine.

Son amant, qui n'avait fait qu'assister à la chasse, fut promptement à ses côtés.

– Quoi ? Après tout ce qui s'est passé et après mon soufflet insultant ? murmura-t-elle.

Elle était si épuisée qu'elle n'avait pas la force de parler plus haut.

– Je serais vraiment bien sot de m'offenser de ce que vous pouvez dire ou faire, répondit-il de la voix séductrice du temps

de Trantridge... Comme ces petits membres sont tremblants !... Vous êtes faible comme un veau qu'on vient de saigner, vous le savez ; et pourtant vous n'aviez pas besoin de travailler depuis mon arrivée ! Comment avez-vous pu être si obstinée ? En tout cas j'ai dit au fermier qu'il n'avait pas le droit d'employer les femmes à la batteuse mécanique. Ce n'est pas de l'ouvrage pour elles et cela ne se fait plus dans toutes les meilleures fermes, comme il le sait fort bien. Je vais vous accompagner jusque chez vous !

– Oh ! oui, répondit-elle, tout exténuée... Accompagnez-moi si vous voulez. Je me rappelle que vous êtes venu m'épouser avant de connaître ma situation. Peut-être... peut-être, êtes-vous un peu meilleur et avez-vous un peu plus de bonté que je ne l'ai cru. Tout ce que vous faites par bonté, j'en suis reconnaissante ; tout ce que vous faites autrement me met en colère. Quelquefois je ne comprends pas vos intentions.

– Si je ne puis légitimer nos anciennes relations, du moins je puis vous assister. Et je veux le faire avec beaucoup plus de considération pour vos sentiments que je n'en ai autrefois montré. Ma manie religieuse, ou ce qu'on voudra la nommer, est finie, mais je conserve quelque bonté naturelle, je l'espère. Et maintenant, Tess, par tout ce qu'il y a de tendre et de fort entre l'homme et la femme, fiez-vous à moi. J'ai assez et plus qu'assez pour vous tirer d'inquiétude, vous, vos parents et vos sœurs. Je peux leur donner l'aisance à tous, si vous voulez seulement me montrer un peu de confiance.

– Les avez-vous vus dernièrement ? fit-elle avec vivacité.

– Oui, ils ne savaient pas où vous étiez. C'est seulement par hasard que je vous ai trouvée ici.

Les froids rayons de lune tombaient obliquement à travers la haie du jardin sur la figure creusée de Tess, qui s'arrêta près de la chaumière où elle habitait ; D'Urberville s'arrêta, lui aussi.

– Ne me parlez pas de mes petits frères et sœurs ! Ne m'enlevez pas toute énergie, dit-elle... Si vous voulez les secourir, Dieu sait qu'ils en ont besoin ! Faites-le sans me le dire... Mais non, non, non ! cria-t-elle. Je ne veux rien accepter de vous, ni pour eux ni pour moi !

Il ne l'accompagna pas plus loin, car elle vivait avec une famille et tout était public dans la maison. Aussitôt qu'elle fut entrée, qu'elle se fut lavée dans le baquet et qu'elle eut partagé le souper de ses hôtes, elle tomba dans la rêverie et, se retirant à la table contre le mur, à la lueur de sa petite lampe, elle écrivit dans un accès de passion :

« *Mon mari bien-aimé ! Laissez-moi vous appeler ainsi, il le faut, même si cela vous met en colère de penser à une femme aussi indigne que moi. Il faut que je crie vers vous dans ma peine... je n'ai personne autre ! Je suis tellement exposée à la tentation, Angel ! J'ai peur de dire ce que c'est et je n'aime pas vous en parler. Mais vous ne pouvez pas imaginer comme je me retiens à vous ! Ne pouvez-vous pas revenir vers moi, maintenant, tout de suite, avant que quelque chose de terrible arrive ? Oh ! je sais bien que vous ne le pouvez pas parce que vous êtes si loin !... Je crois que je mourrai si vous ne revenez pas bientôt ou si vous ne me dites pas d'aller près de vous. La punition que vous m'avez mesurée est bien méritée, je sais cela, bien méritée, et vous avez raison, vous êtes juste d'être en colère contre moi. Mais, Angel, je vous en prie, je vous en supplie, ne soyez pas juste, seulement un peu indulgent pour moi, même si je ne le mérite pas, et revenez près de moi. Si vous veniez, je serais capable de mourir dans vos bras ! J'en serais bien contente si vous m'aviez pardonné !*

« *Angel, je vis entièrement pour vous. Je vous aime trop pour vous blâmer d'être parti et je sais qu'il fallait trouver une ferme. Ne pensez pas que je dirai un mot de pique ou d'amertume ; seulement, revenez près de moi. Je suis si abandonnée sans vous, mon chéri, oh ! si abandonnée. Cela m'est*

égal d'avoir à travailler ; mais si vous vouliez m'envoyer un petit mot, un seul et dire : J'arrive bientôt ; je patienterais, Angel, oh ! si joyeusement !

« Ça été pour moi une telle religion depuis que nous sommes mariés de vous être fidèle dans toutes mes pensées et dans tous mes regards que, même si un homme m'adresse un compliment à l'improviste, il semble que c'est vous faire injure. N'avez-vous jamais senti un petit brin de ce que vous sentiez quand nous étions à la laiterie ? Si c'est oui, comment pouvez-vous rester éloigné de moi ? Je suis la même femme, Angel, que celle dont vous êtes tombé amoureux ! Oui, juste la même !... Pas celle que vous détestiez, mais que vous n'aviez jamais vue. Le passé, qu'a-t-il été pour moi aussitôt que je vous ai rencontré ? Une chose morte, absolument. Je suis devenue une autre femme toute remplie de vie nouvelle venant de vous. Comment pouvais-je être l'ancienne ! Pourquoi ne le voyez-vous pas ? Chéri, si seulement vous vouliez avoir un peu plus de suffisance et croire que vous avez eu la force de faire ce changement en moi, vous auriez peut-être envie de revenir près de moi, votre pauvre femme.

« Comme j'étais sotte dans mon bonheur quand je pensais être sûre que vous m'aimeriez toujours ! J'aurais dû savoir que ce n'était pas fait pour mon pauvre moi. Mais le cœur me fait mal, non seulement pour autrefois, mais pour maintenant. Pensez – pensez comme cela me fait mal de ne plus vous voir jamais... jamais ! Ah ! si seulement je pouvais faire souffrir votre cher cœur une petite minute chaque jour comme le mien souffre tous les jours et tout le long du jour, cela vous amènerait peut-être à montrer quelque pitié à votre pauvre esseulée !

« Les gens disent encore que je suis assez jolie, Angel (« belle » est leur expression, puisque je veux être sincère). Peut-être que je suis ce qu'ils disent. Mais je fais peu de cas de ma bonne mine ; je suis seulement contente de l'avoir parce qu'elle vous appartient, mon cher bien-aimé, et qu'il y a peut-

être au moins une chose de moi digne de vous. Je le sentais à tel point que, quand j'ai eu de l'ennui à cause d'elle, je me suis entouré la figure d'un bandage aussi longtemps qu'on a voulu y croire. Oh ! Angel, je vous dis tout cela, non par vanité, vous le savez, bien sûr, mais seulement pour que vous reveniez près de moi !

« Si vous ne pouvez vraiment venir près de moi, laissez-moi aller près de vous ! Je suis, comme je dis, harcelée, pressée de faire ce que je ne veux pas faire. Il est impossible que je cède d'un pouce, pourtant je suis dans l'épouvante que quelque chose arrive, et je me sens tellement sans défense, à cause de ma première faute ! Je ne peux pas en dire plus... cela me rend trop misérable. Mais si je finis par tomber dans quelque terrible piège, mon dernier état sera pire que le premier. Ô Dieu ! Je ne veux pas y penser ! Laissez-moi venir tout de suite, ou revenez tout de suite près de moi !

« Je serais satisfaite, oui, heureuse de vivre avec vous comme votre servante, si je ne puis vivre comme votre femme ; pourvu que je sois seulement près de vous, que je vous entrevoie et que je pense que vous êtes à moi.

« Le jour n'a rien à me montrer depuis que vous n'êtes plus ici, et je n'aime pas voir les freux et les étourneaux dans les champs parce que j'ai tant de chagrin et que vous me manquez tant, vous qui les voyiez avec moi. Je ne soupire qu'après une seule chose dans le ciel ou sur la terre ou sous la terre, c'est de vous retrouver, mon cher bien-aimé ! Revenez près de moi... revenez près de moi. Et sauvez-moi de ce qui me menace !

« Votre fidèle et navrée

TESS. »

XLIX

Cet appel parvint en temps voulu au paisible presbytère, dans la vallée où la richesse du sol et la douceur de l'air, permettant à la végétation de croître presque sans culture, contrastait avec la terre ingrate et rude de Flintcomb-Ash, et où le monde des humains paraissait à tort si différent aux yeux de Tess. Angel lui avait recommandé pour plus de sûreté d'envoyer ses lettres par l'intermédiaire de son père, mais il la tenait assez régulièrement au courant de ses changements d'adresse.

– À présent, dit le vieux M. Clare, après avoir regardé l'enveloppe… si Angel se propose de quitter Rio à la fin du mois pour revenir nous voir, comme il nous l'a fait espérer, voilà qui précipitera peut-être ses plans, car ceci me paraît une lettre de sa femme.

Il soupira profondément en songeant au mariage, et la missive fut promptement retournée à Angel.

Les deux parents se faisaient des reproches au sujet de cette malencontreuse union. Si Angel avait été envoyé à Cambridge, s'il ne s'était pas destiné à la profession de fermier, il n'aurait pas été jeté dans la société de filles des champs. Ils ne savaient pas exactement ce qui l'avait séparé de sa femme ni la date de la séparation. D'abord, ils avaient supposé que la cause en était une aversion insurmontable. Puis Angel, dans ses dernières lettres, ayant fait allusion à son intention de venir chercher sa femme, ils en avaient conclu que la division entre les époux n'était pas aussi désespérée qu'ils l'avaient craint. Angel leur avait dit que Tess était avec sa famille, et, dans leur incertitude, ils avaient décidé de ne pas s'immiscer dans une situation qu'ils ne savaient comment améliorer.

Les yeux à qui la lettre de Tess était destinée contemplaient alors une étendue sans limites. Clare était sur un mulet qui le transportait de l'intérieur du continent sud-américain vers la côte.

Il avait passé par bien des épreuves. Il n'était pas encore complètement remis d'une maladie dont il avait été atteint, peu après son arrivée, et il avait fini par abandonner presque tout espoir de culture. Cependant il avait voulu cacher ce changement de plan à ses parents tant qu'il lui resterait des doutes.

L'intention primitive d'Angel n'avait pas été d'émigrer au Brésil mais de prendre une ferme au pays, dans le nord ou dans l'est, et il était venu dans un accès de désespoir pour échapper à son existence passée. Maintenant il avait moralement vieilli d'une douzaine d'années. Il estimait la vie moins pour sa beauté que pour sa tragédie. Il y avait longtemps qu'il n'admettait plus les anciens systèmes de mysticisme ; à présent, il se refusait à admettre les anciennes valeurs morales ; il trouvait qu'elles avaient besoin d'être remises au point.

Qu'est-ce qu'un homme honnête ? Surtout, qu'est-ce qu'une femme honnête ? La beauté ou la laideur d'un caractère n'est pas seulement dans les actions accomplies, mais dans les aspirations et les désirs. La véritable histoire d'un être n'est point dans ce qu'il a fait, mais dans ce qu'il a voulu faire. Que fallait-il donc penser de Tess ?

Il commençait à se sentir oppressé par le remords de son jugement précipité. Il ne pouvait plus dire qu'il rejetterait sa femme pour toujours, et ne pas le dire c'était l'accepter tacitement dès aujourd'hui.

Ce renouveau de tendresse coïncidait avec l'époque où elle résidait à Flintcomb-Ash, avant qu'elle se fût permis de le troubler par un mot au sujet de ses difficultés ou de ses angoisses. Il ne savait pas pourquoi elle ne lui donnait point signe de vie, mais, dans sa perplexité, il s'abstint de lui faire des questions. Il

ne comprenait point ce que signifiait son silence docile. Et pourtant, combien ce silence était éloquent ! Il voulait dire qu'elle se soumettait scrupuleusement aux ordres donnés et oubliés par son mari, que, malgré sa naturelle intrépidité, elle ne revendiquait aucun droit, qu'elle reconnaissait l'entière justice de son jugement et, muette, courbait la tête devant lui.

Dans ce voyage fait à dos de mulet à l'intérieur du pays, un autre homme chevauchait à côté de Clare. Ce compagnon était anglais, lui aussi, et avait les mêmes projets bien qu'il vînt d'une autre partie de l'île. Tous deux étaient dans un état d'abattement moral où ils parlèrent intimement de leurs affaires domestiques. La confiance engendre la confiance et, avec la curieuse tendance qu'ont les hommes, surtout en pays lointain, à mettre un étranger au courant de détails de leur vie que, pour rien au monde, ils ne voudraient livrer à des amis, Angel raconta à son compagnon le triste épisode de son mariage.

L'étranger était plus grand voyageur qu'Angel ; pour son esprit cosmopolite, ces infractions à la règle sociale, qui paraissaient énormes à un esprit bourgeois, n'étaient que les irrégularités de vallées et de montagnes sur l'écorce terrestre. Il jugea la chose d'un point de vue tout différent. À son avis, ce que Tess avait été n'avait aucune importance auprès de celle qu'elle voulait être, et il dit nettement à Clare qu'il avait eu tort de s'éloigner d'elle. Le jour suivant, une pluie d'orage les transperça ; terrassé par la fièvre, il mourut à la fin de la semaine. Clare attendit quelques heures pour l'enterrer, puis continua sa route.

Les réflexions passagères de cet esprit libéral, de cet étranger dont il ne connaissait que le nom, reçurent de sa mort un sens plus solennel et agirent sur Angel plus fortement que toutes les raisons des philosophes.

Il rougit de son étroitesse. Ses inconséquences lui revinrent en foule. N'avait-il pas constamment exalté le paganisme grec aux dépens du christianisme, et pourtant cette civilisation ne vouait pas à la mésestime certaine la femme qui se donnait en

dehors de la loi. Du moins, il aurait pu considérer comme discutable l'horreur, venant sans doute d'un mysticisme héréditaire, qu'il éprouvait pour la virginité perdue, quand celle-ci avait succombé à la trahison.

Un remords le saisit. Les paroles d'Izz Huett, qui jamais n'étaient restées complètement assoupies dans sa mémoire, se réveillèrent. Il lui avait demandé si elle l'aimait ; Izz avait répondu affirmativement. L'aimait-elle plus que Tess ? Non, avait-elle répliqué : Tess donnerait sa vie pour lui ; elle-même ne pourrait faire davantage.

Il pensait à Tess et la voyait telle qu'elle lui était apparue le jour des noces, les yeux fixés sur lui, suspendue à ses paroles comme à celles d'un dieu ! Et pendant cette terrible soirée devant l'âtre, où son âme simple s'était découverte à la sienne, combien son visage paraissait attendrissant aux lueurs du feu, quand elle ne pouvait comprendre que l'amour et la protection d'Angel pussent lui être retirés ! Ainsi, après avoir été son accusateur, il finissait par devenir son avocat. Il retirait les paroles cyniques qu'en lui-même il avait prononcées contre elle et qui ne lui seraient jamais venues à la bouche, s'il n'avait eu le tort de se laisser influencer par des principes généraux et de négliger le cas particulier.

L'intérêt historique de la famille de Tess, cette lignée dominatrice des D'Urberville qu'il avait dédaignée comme une force usée, le touchait à présent. Pourquoi n'avait-il pas fait la différence entre la valeur politique et la valeur poétique de ces choses ? Maintenant, en se rappelant le visage de Tess, il s'imaginait y voir un éclair de dignité qui avait dû parer ses bisaïeules, et cette vision faisait passer dans ses veines le frisson qu'il avait autrefois ressenti et qui laissait une sensation de défaillance. En dépit de son passé, ce qui restait encore chez une femme telle que Tess surpassait la fraîcheur des autres femmes.

Ainsi parlait l'amour renaissant, préparant la voie à l'appel tendre et désespéré de Tess que M. Clare envoyait à son fils.

Mais, à cause de la distance où il se trouvait à l'intérieur des terres, un long intervalle devait s'écouler avant qu'il le reçût.

L

Pendant ce temps, celle qui l’avait écrit passait par toutes les alternatives de la confiance et du désespoir. Elle se disait que les raisons qui avaient causé la séparation n’avaient pas changé, ne pourraient jamais changer et que, si sa présence n’avait pas été assez forte pour les combattre, son absence le serait encore moins. Malgré tout, elle cherchait ardemment comment elle pourrait lui plaire s’il revenait. Elle souhaitait en soupirant d’avoir été plus attentive aux airs qu’il jouait sur sa harpe, de lui avoir demandé avec plus de curiosité quelles étaient ses ballades favorites parmi celles que chantaient les paysannes. Elle interrogea sans en avoir l’air Amby Seedling, qui avait suivi Izz de Talbothays, et Amby se rappela par hasard certaines préférences de Clare. Alors elle se prit du désir passionné de s’exercer à les mieux chanter et le fit à tous ses moments perdus. Un cœur de pierre aurait été touché de l’entendre répéter ces refrains chaque fois qu’elle travaillait à l’écart des autres filles, par ce temps sec et froid. Les larmes coulaient sur ses joues à la pensée que peut-être il ne viendrait jamais les écouter, et les simples et sottes paroles des chansons résonnaient comme une moquerie douloureuse.

Tess était plongée si profondément dans son rêve qu’elle ne semblait pas s’apercevoir que la saison s’avançait, que les jours avaient allongé, que la Bonne Dame de mars était proche et serait suivie par la Bonne Dame d’avril, terme de son engagement.

Mais, avant cette date, quelque chose arriva qui tourna ses pensées vers bien d’autres sujets.

Un soir, elle était comme d’habitude dans la chaumière où elle couchait, assise dans la chambre du bas avec le reste de la famille quand quelqu’un frappa à sa porte et la demanda. Elle

vit, sur le seuil, contre le jour qui baissait, se détacher une silhouette de la taille d'une femme et de la grosseur d'une enfant, une sorte de grande et mince fillette qu'elle ne reconnut pas dans le crépuscule avant que celle-ci eût dit : « Tess ! »

– Comment ! C'est Liza Lou ! s'écria Tess, saisie.

Sa sœur qu'elle avait laissée enfant, moins d'un an auparavant, avait poussé tout à coup d'un seul jet et avait pris cet extérieur dont Lou elle-même semblait à peine comprendre la signification ; ses jambes minces, visibles sous sa robe devenue trop courte, ses mains et ses bras qui semblaient la gêner révélaient sa jeunesse et son inexpérience.

– Oui, j'ai trotté toute la journée, Tess, pour essayer de te trouver, fit Lou gravement... et je suis très fatiguée.

– Qu'est-ce qui est arrivé chez nous ?

– Mère est très mal et le docteur dit qu'elle va mourir, et comme père n'est pas très bien non plus et dit que c'est pas convenable pour un homme de si grande famille de peiner et de s'atteler à une besogne commune, nous ne savons pas quoi faire.

Tess resta longtemps rêveuse avant de penser à faire entrer Liza Lou et à lui dire de s'asseoir. Alors, pendant que Liza Lou buvait un bol de thé, elle prit une décision. Il était urgent qu'elle se rendît chez elle. Son engagement n'expirait pas avant le 6 avril, mais comme cette date était proche, elle résolut d'en courir le risque et de partir immédiatement. Si elle s'en allait cette nuit, elle gagnerait douze heures, mais sa sœur était trop fatiguée pour recommencer le voyage avant le lendemain. Tess courut à la maison qu'habitaient Marianne et Izz, les avertit de ce qui était arrivé et les pria de l'excuser le mieux possible auprès du fermier. En revenant, elle fit souper Lou, et l'ayant ensuite bordée dans son propre lit, elle emballa tout ce qu'elle put dans un panier d'osier et partit, après avoir dit à Lou de la suivre le lendemain matin.

Elle se plongea dans les ténèbres glaciales de l'équinoxe, à la lueur d'acier des étoiles, au moment où l'horloge sonnait dix heures.

Elle avait cinq lieues à parcourir. Dans les régions solitaires, la nuit est plutôt une protection qu'un danger pour le piéton silencieux. Tess le savait, aussi prit-elle le plus court chemin par des sentiers de traverse qu'elle aurait évités le jour. À cette heure, il n'y avait pas de maraudeurs, et la pensée de sa mère éloignait de son esprit toute crainte de revenants. Après des montées et des descentes successives, Tess arriva vers minuit au sommet de Bulbarrow, d'où son regard plongeait sur le gouffre d'ombre chaotique cachant sa vallée natale. Il lui restait plus de quinze kilomètres à faire en plaine. La route descendait en serpentant, à peine visible au reflet pâle des étoiles. Bientôt elle foula un terrain dont le contraste avec le précédent était perceptible au pied et à l'odorat. C'était le sol argileux et gras du val de Blackmoor, dans la partie que ne traversaient pas encore les grandes routes. Les superstitions restent longtemps attachées à ces terres lourdes. Jadis forêt, celle-ci paraissait revêtir à cette heure son ancien caractère ; le proche et le lointain se confondaient ; les arbres, les hautes haies, prenaient des proportions démesurées. Les croyances aux cerfs légendaires, aux sorcières pourchassées, aux fées pailletées de vert et dont le rire moqueur poursuit le voyageur attardé y fourmillaient encore, évoquant en ces parages des multitudes d'esprits malins.

Tess passa ensuite près de l'auberge d'un village dont l'enseigne grinçante répondit au salut de ses pas. Elle se représenta sous les toits de chaume, dans les ténèbres, les corps aux muscles détendus sous leurs courtepointes en mosaïques de petits carrés violets, recevant des mains du sommeil des forces nouvelles pour reprendre le labeur du lendemain, dès que la première trace de rose nébulosité apparaîtrait sur les hauteurs de Hambledon.

Après cinq heures de marche, elle entrait à Marlott et passait près du champ où, jeune fille du club, elle avait vu pour la première fois Angel Clare qui n'avait pas dansé avec elle ; la même sensation de désappointement lui restait toujours. Dans la direction de la maison de sa mère, elle vit une lumière qui semblait venir de la fenêtre de la chambre à coucher ; une branche s'agitait devant et la lueur semblait lui faire signe de l'œil. Aussitôt qu'elle put distinguer la maison, couverte, grâce à son argent, d'un nouveau toit de chaume, l'imagination de Tess y retrouva ses impressions d'autrefois : cette maison semblait pour toujours faire partie de son corps et de sa vie ; la pente de ses lucarnes, la crête de ses pignons, les assises brisées de briques qui couronnaient sa cheminée, tout avait un caractère de parenté avec sa personnalité propre. La maison tout entière lui semblait envahie de torpeur et annoncer la maladie.

Tess ouvrit la porte assez doucement pour ne troubler personne ; la chambre du bas était vide, mais la voisine qui veillait vint au haut de l'escalier et chuchota que Mme Durbeyfield n'allait pas mieux, bien qu'elle dormît en ce moment. Tess se prépara à déjeuner puis s'installa comme garde-malade dans la chambre de sa mère. Le matin, en regardant les enfants, elle fut frappée de leurs figures curieusement amincies ; bien qu'elle ne fût restée guère plus d'un an loin d'eux, la croissance était surprenante et la nécessité de se dévouer à eux corps et âme la sortit de ses propres soucis. La mauvaise santé de son père avait le même caractère indéterminé qu'autrefois et il restait assis sur sa chaise comme de coutume. Mais le jour qui suivit l'arrivée de Tess, il fut extraordinairement animé. Il avait un plan raisonné pour vivre et Tess l'interrogea.

– Je pense que je vais m'adresser à tous les vieux antiquaires de cette partie de l'Angleterre, dit-il, et leur demander de souscrire une rente pour me soutenir. Je suis bien sûr qu'ils verraient que c'est une chose romantique, artistique et convenable à faire. Ils dépensent des sommes folles à entretenir de vieilles ruines et à trouver des os et autres choses comme ça, et

des restes vivants doivent être encore plus intéressants pour eux, si seulement ils me connaissaient. Quelqu'un devrait bien aller leur dire ce qui vit au milieu d'eux ; et eux qui n'y pensent pas ! Si le pasteur Tringham qui m'a découvert était encore de ce monde, bien sûr qu'il l'aurait fait !

Tess remit à plus tard la discussion de ce grand projet pour s'attaquer aux affaires pressantes que l'argent envoyé par elle ne semblait pas avoir améliorées. Le plus urgent accompli dans la maison même, elle tourna son attention vers les choses du dehors. Le temps des semailles arrivait ; déjà les lopins de terre de beaucoup de villageois étaient préparés pour le printemps ; mais les Durbeyfield étaient en retard. Elle découvrit, à sa consternation, qu'ils avaient mangé toutes les pommes de terre gardées pour les semences. Le plus tôt possible elle s'en procura quelques autres et, peu de jours après, son père fut assez bien portant pour s'occuper du jardin, grâce aux prières persuasives de Tess, tandis qu'elle-même travaillait un bout de champ qu'ils avaient loué à deux ou trois cents mètres du village.

Ce travail lui faisait plaisir, après être restée enfermée dans la chambre de la malade qui allait mieux. L'exercice violent soulageait sa pensée. Le morceau de terrain se trouvait dans un enclos élevé, sec, découvert, au milieu d'une cinquantaine de lopins semblables. On commençait à piocher vers six heures du soir, après l'ouvrage de la journée, et l'on continuait au clair de lune. Sur plusieurs de ces champs on brûlait en cette saison des tas de mauvaises herbes, dont la sécheresse du temps favorisait la combustion.

Un soir, Tess et Liza Lou y travaillaient avec leurs voisins. Au crépuscule les feux de chiendent et de tiges de choux commençaient à éclairer les champs de lueurs irrégulières : des bancs de fumée poussés par le vent au ras du sol s'illuminaient et prenaient un lustre opaque, cachant les travailleurs les uns aux autres. On comprenait alors la « colonne de nuées » de la Bible qui, le jour, protégeait et éclairait, la nuit.

Comme la soirée s'assombrissait, quelques-uns abandonnèrent la tâche, mais la plupart restèrent pour achever leurs plants ; Tess, entre autres, bien qu'elle renvoyât sa sœur à la maison. Elle travaillait sur l'un des terrains où brûlaient les feux d'herbes : les quatre dents reluisantes de sa fourche résonnaient sur les pierres et les mottes sèches avec un léger cliquetis. Parfois la fumée l'enveloppait tout entière, puis se retirait, et la silhouette de Tess était illuminée par l'éclat de cuivre du tas enflammé. Ce soir-là, elle était bizarrement accoutrée et de façon à frapper l'œil ; elle portait une robe blanchie par de nombreux lavages et, par-dessus, une courte casaque noire, si bien qu'elle avait l'air d'être invitée à la fois à une noce et à un enterrement. Plus loin en arrière, les autres femmes avaient des tabliers blancs qui, avec leurs visages pâles, étaient seuls visibles, sauf quand tombait soudain sur elles l'éclair des flammes. À l'horizon, vers le couchant, les maigres branches de la haie d'épines dépouillée qui formait la limite du champ se profilaient sur la pâleur opaline du ciel. En haut, Jupiter était suspendu comme une jonquille épanouie, si brillant qu'il en semblait jeter de l'ombre. Quelques petites étoiles sans importance apparaissaient de-ci, de-là. Au loin un chien aboyait. De temps à autre, des roues résonnaient sur la route sèche. Les fourches diligentes cliquetaient toujours, car il n'était point tard, et, malgré son âpre fraîcheur, l'air apportait un souffle de printemps qui réjouissait le cœur et poussait au travail. Quelque chose dans le lieu, l'heure, les feux pétillants, la fantasmagorie de lumière et d'ombre les rendait tous, comme Tess, heureux d'être là. La tombée de la nuit, qui paraît diabolique dans l'hiver glacé, amoureuse dans la tiédeur de l'été, était pleine d'apaisement en cette soirée de mars.

Personne ne regardait ses compagnons ; tous les yeux étaient fixés sur le sol éclairé par les feux. Aussi, pendant que Tess remuait la terre et chantait ses absurdes petites chansons, avec bien peu d'espoir maintenant que Clare les entendît jamais, elle ne remarqua pas de longtemps un homme en longue blouse qui piochait le même lopin et qu'elle supposa avoir été

envoyé par son père pour avancer l'ouvrage. Parfois la fumée les séparait, puis s'écartait, et tous deux étaient visibles l'un à l'autre et séparés de tout le reste. Tess ne parla pas à son compagnon de travail qui, de son côté, restait muet. Elle ne se rappelait pas l'avoir vu là quand il faisait grand jour et elle ne le reconnaissait pas pour un journalier de Marlott, ce qui n'était pas étonnant, étant donné ses absences si longues et si fréquentes dans les dernières années. Peu à peu, il arriva en piochant si près d'elle que les lueurs du feu se réfléchissaient aussi nettement sur les dents de sa fourche que sur celle de Tess. En allant près du feu pour y jeter une poignée de mauvaises herbes, elle vit qu'il faisait de même de l'autre côté. La flamme s'éleva et elle reconnut le visage de D'Urberville. L'inattendu de sa présence, le grotesque de son extérieur dans une blouse froncée comme seuls les journaliers du vieux temps en portaient maintenant, avaient un comique sinistre qui la glaça.

D'Urberville rit tout bas longuement.

– Si j'étais disposé à plaisanter, je dirais : Comme cela ressemble au paradis ! fit-il d'un ton bizarre, inclinant la tête pour la regarder.

– Que dites-vous ? demanda-t-elle d'une voix faible.

– Un plaisant pourrait dire que c'est vraiment comme au paradis. Vous êtes Ève et je suis l'Autre, l'Ancien, venu pour vous tenter sous la forme d'un animal inférieur... J'étais emballé pour cette scène de Milton quand je m'occupais de théologie... Ma chère Tess, j'en parle seulement comme de quelque chose que vous auriez pu supposer ou dire bien à faux, parce que vous avez si mauvaise opinion de moi.

– Je n'ai jamais dit que vous étiez Satan et je ne l'ai jamais pensé. Je ne pense pas le moins du monde à vous de cette façon-là. Mes pensées à votre sujet sont très froides, sauf quand vous m'insultez. Comment ? Vous êtes venu travailler ici exprès à cause de moi !

– Oui, tout exprès pour vous voir, rien de plus. J'ai pensé après coup à la blouse que j'ai vue à un étalage, en venant, afin de ne pas être remarqué. Je viens protester contre ce travail auquel vous vous obligez.

– Mais cela me fait plaisir, c'est pour mon père.

– Votre engagement à cet autre endroit est fini ?

– Oui.

– Où allez-vous après ? Rejoindre votre cher mari ?

Elle ne put supporter cette humiliante allusion.

– Oh ! je ne sais pas, fit-elle avec amertume. Je n'ai pas de mari.

– C'est très vrai dans le sens où vous l'entendez. Mais vous avez un ami et j'ai résolu que vous ayez plus de confort malgré vous. Quand vous rentrerez, vous verrez ce que j'ai envoyé pour vous.

– Oh ! Alec. Je souhaite que vous ne me donniez rien ; de vous, je ne puis l'accepter. Je n'aime pas cela, ce n'est pas bien !

– Si, c'est bien ! s'écria-t-il avec fermeté... Je ne vais pas voir dans la peine une femme pour qui j'éprouve tant de tendresse sans essayer de la secourir.

– Mais j'ai tout ce qu'il me faut ! Je suis seulement en peine pour... pas du tout pour vivre.

Elle se détourna et reprit désespérément sa besogne, les larmes tombant sur le manche de sa fourche et sur les mottes.

– Pour les enfants, pour vos frères et sœurs ? reprit-il... J'ai pensé à eux.

Le cœur de Tess frémit ; il touchait le point faible, il avait deviné sa grande anxiété. Depuis qu'elle était revenue à la mai-

son, son âme était allée à ces enfants avec une affection passionnée.

– Si votre mère ne se rétablit pas, quelqu'un doit s'occuper d'eux, puisque votre père ne pourra jamais faire grand-chose, je pense ?

– Il le peut, avec mon assistance, il le doit !

– Et avec la mienne.

– Non, monsieur.

– Sacredieu ! Quelle absurdité ! fit D'Urberville en éclatant... Comment ! Il croit que nous sommes de la même famille et sera très satisfait !

– Non, je l'ai détrompé.

– C'est d'autant plus absurde de votre part.

D'Urberville en colère s'éloigna d'elle et se dirigea près de la haie où il enleva la longue blouse qui le déguisait ; il la roula, la poussa dans le feu d'herbes et partit.

Tess ne put continuer sa besogne ; elle se sentait agitée, elle se demandait s'il était retourné à la maison de son père, et, prenant sa fourche à la main, elle revint chez elle ; à vingt mètres de la maison, elle rencontra une de ses sœurs.

– Oh ! Tessy. Pensez donc, Liza Lou pleure et il y a un tas de gens dans la maison, et mère va beaucoup mieux, mais ils croient que père est mort.

L'enfant comprenait la grandeur mais non la tristesse de la nouvelle, et elle restait à regarder Tess, les yeux arrondis, pleine d'importance, jusqu'à ce que, voyant l'effet produit, elle demandât :

– Comment ? Tess, est-ce que nous ne causerons plus jamais avec père ?

– Mais père n'était qu'un tout petit peu malade ! s'écria Tess bouleversée.

Liza Lou arriva.

– Il est tombé juste à l'instant et le docteur qui était là pour maman a dit qu'il n'y avait plus rien à espérer parce que son cœur était tout enfermé !

Oui, les rôles étaient changés, la mourante était sauvée et l'homme si peu malade en apparence était mort. La nouvelle était encore plus grave qu'elle ne le semblait. La vie du père de Tess avait de la valeur, non à cause de ses œuvres, car dans ce cas elle n'en aurait pas eu beaucoup, mais parce que c'était la dernière des trois vies pour la durée desquelles avait été signée la location de la maison et des lieux, et ils étaient convoités depuis longtemps par le fermier-propriétaire de l'endroit, qui voulait y loger ses journaliers habituels en quête d'abri.

Les Durbeyfield, autrefois D'Urberville, virent donc s'abattre sur eux la destinée qu'ils avaient sans doute fait descendre, au temps où ils étaient les Olympiens du comté, sur la tête des pauvres gueux auxquels ils ressemblaient maintenant. Ainsi le veut le rythme des choses, le flux et le reflux éternels.

LI

C'était la veille de la Bonne Dame d'avril et le monde agricole se trouvait en proie à une fièvre de mouvement qui se remarque seulement à cette date de l'année, car en ce jour, les engagements pris à la Chandeleur pour les travaux des champs de l'année suivante sont mis à exécution et les cultivateurs qui veulent changer de place se transportent dans de nouvelles fermes.

Ces migrations annuelles devenaient toujours plus nombreuses. Quand la mère de Tess était enfant, la majorité des travailleurs de Marlott et des environs restaient toute leur vie dans la même ferme où avaient demeuré leurs pères et leurs grands-pères. Mais à présent, le désir d'un changement annuel de domicile allait en grandissant. Les jeunes familles surtout y trouvaient une surexcitation agréable et en espéraient des avantages. L'Égypte des unes semblait de loin aux autres une Terre Promise qui devenait leur Égypte quand elles y étaient arrivées ; et l'on changeait, changeait encore. En même temps, une partie de la population du village disparaissait. Autrefois, à côté des cultivateurs, il existait une classe intéressante et plus instruite, d'un rang supérieur, la classe à laquelle avaient appartenu le père et la mère de Tess, comprenant : le charpentier, le forgeron, le cordonnier, le revendeur, et tous les travailleurs autres que les journaliers des fermes, qui devaient une certaine stabilité d'idées et de conduite au fait d'être propriétaires à vie comme John Durbeyfield. Mais, à mesure que les longs baux expiraient, ils étaient rarement renouvelés aux mêmes locataires, et les maisons étaient démolies, à moins qu'elles ne fussent requises par le fermier pour ses ouvriers. Les vieilles familles, qui étaient les dépositaires des traditions locales, étaient donc obligées de chercher un refuge dans les grands centres, ce que les statisticiens expliquent plaisamment par la « tendance des populations

rurales à se diriger vers les villes », et qui est la tendance de l'eau à monter quand elle y est forcée par des machines.

Depuis l'événement qui avait attristé la vie de Tess, on considérait que la famille Durbeyfield, dont la noble ascendance excitait l'incrédulité, devait s'en aller quand son bail serait fini, ne fût-ce que dans l'intérêt de la morale. Il était sans doute très vrai que la maison n'avait pas donné d'éclatants exemples de tempérance, de sobriété ou de chasteté. Le père et même la mère s'étaient enivrés de temps à autre, les plus jeunes enfants allaient rarement à l'église et la fille aînée avait contracté de bizarres unions. D'une façon ou d'une autre, il fallait que le village fût conservé pur. Aussi, en cette première Bonne Dame où l'on pouvait renvoyer les Durbeyfield, la maison, qui était spacieuse, fut demandée par un charretier avec une nombreuse famille, et la veuve Joan, ses filles Tess et Liza Lou, le jeune Abraham et les petits durent chercher asile autre part.

La veille de leur déménagement, la nuit tomba de bonne heure à cause d'une pluie fine qui brouillait le ciel. Comme c'était leur dernier jour dans ce village qui avait été leur terre natale, Mme Durbeyfield, Liza Lou et Abraham étaient allés dire adieu à quelques amis et Tess gardait la maison jusqu'à leur retour.

Elle était agenouillée sur le large rebord de la fenêtre, la figure contre la croisée où une vitre extérieure de pluie glissait le long de la vitre de verre. Ses yeux fixaient la toile d'une araignée, probablement morte de faim depuis longtemps, toile placée par méprise dans un coin où nulle mouche ne venait jamais et frémissant au léger courant d'air de la fenêtre. Tess était en train de réfléchir à la situation de sa famille où elle sentait sa malheureuse influence. Si elle n'était pas revenue à la maison, sa mère et les enfants auraient probablement pu rester comme locataires à la semaine. Mais, presque aussitôt après son retour, elle avait été remarquée par quelques personnes de moralité scrupuleuse et de grande importance ; on l'avait vue passer son

temps dans le cimetière à restaurer de son mieux, avec une petite truelle, la tombe effacée d'un enfant. On avait ainsi découvert qu'elle était revenue habiter Marlott. On avait réprimandé la mère de lui donner asile ; il s'en était suivi des ripostes acérées de la part de Joan qui avait offert d'un air indépendant de partir tout de suite. On l'avait prise au mot et tel était le résultat.

– J'aurais dû ne jamais revenir ! se disait Tess amèrement.

Elle était si absorbée dans ses réflexions que c'est à peine si d'abord elle remarqua un cavalier en mackintosh blanc qu'elle voyait descendre la rue. Ce fut peut-être parce que son visage était près de la vitre qu'il l'aperçut aussi vite ; il dirigea son cheval vers la chaumière jusqu'à ce que les sabots de la bête fussent presque sur la bordure étroite où poussaient les plantes contre le mur. Elle ne le remarqua pas avant qu'il eût touché la fenêtre de son fouet. La pluie avait à peu près cessé, et elle ouvrit la croisée, obéissant au geste.

– Ne m'aviez-vous pas vu ? demanda D'Urberville.

– Je ne faisais pas attention, dit-elle. Je vous ai entendu, je crois, mais j'imaginais que c'était une voiture et des chevaux. J'étais dans une sorte de rêve.

– Ah ! vous avez entendu le carrosse D'Urberville, peut-être. Vous connaissez la légende sans doute ?

– Non, non… quelqu'un allait me la raconter un jour mais ne l'a pas fait.

– Si vous êtes une vraie D'Urberville, je ne devrais pas vous la dire ; quant à moi, je suis un faux D'Urberville, donc cela m'est égal. Elle est assez lugubre : il paraît que le bruit d'un carrosse qui n'existe pas ne peut être entendu que si l'on a du sang D'Urberville, et il est de mauvais augure pour celui qui l'entend. Il s'agit d'un meurtre commis par un membre de la famille dans les siècles passés.

– Maintenant que vous avez commencé, finissez de raconter.

– Eh bien, un membre de la famille avait, dit-on, enlevé une belle femme, qui essaya de s'échapper du carrosse où il l'emmenait de force, et, dans la lutte, il l'a tuée, ou elle l'a tué, j'ai oublié. Voilà l'histoire. Je m'aperçois que vos baquets et vos seaux sont empaquetés... Vous partez, n'est-ce pas ?

– Oui, demain, à la Bonne Dame.

– Je l'ai appris, mais je pouvais à peine y croire ; cela paraît si soudain ! Pourquoi donc ?

– Père était le dernier à qui appartînt la maison et, après lui, nous n'avions plus le droit d'y demeurer. Pourtant, nous aurions peut-être pu rester comme locataires à la semaine, si ce n'avait été à cause de moi.

– Quoi donc, à cause de vous ?

– Je ne suis pas une... femme convenable.

D'Urberville devint rouge.

– C'est honteux ! Les misérables snobs ! Je voudrais voir leurs âmes ignobles réduites en poudre ! s'écria-t-il avec un impétueux ressentiment... Voilà pourquoi vous vous en allez. On vous chasse, alors ?

– On ne nous chasse pas exactement mais, comme ils disent, nous aurions toujours à partir bientôt, et il vaut mieux partir maintenant que tout le monde déménage, parce que nous avons plus de chances et de meilleures.

– Où allez-vous ?

– À Kingsbere. Nous y avons retenu des chambres. Mère est si absurde pour tout ce qui concerne la famille de papa qu'elle veut y aller.

– Mais la famille de votre mère n'est pas faite pour habiter un pauvre logement, et dans un petit trou comme celui-là. Voyons ! Pourquoi ne pas venir dans ma maisonnette de Trantridge ? Il n'y a plus guère de volailles, maintenant, depuis la mort de ma mère. Mais il y a la maison, comme vous la connaissez, et le jardin ; on peut la blanchir en un jour, votre mère y vivrait très confortablement et je mettrais les enfants à une bonne école. Vraiment, je dois faire quelque chose pour vous.

– Mais nous avons déjà retenu des chambres à Kingsbere, déclara-t-elle... et nous pouvons attendre là.

– Attendre ! Quoi ? Ce gentil mari sans doute ? Voyons, Tess, je connais les hommes et, sachant les motifs de votre séparation, je suis certain qu'il ne se raccommodera pas avec vous. Or, bien que j'aie été votre ennemi, je suis maintenant votre ami, même si vous ne voulez pas le croire. Venez dans cette maisonnette. Nous installerons une véritable colonie de volailles, votre mère les soignera admirablement et les enfants pourront aller à l'école.

La respiration de Tess devenait plus haletante ; enfin elle dit :

– Comment serai-je sûre que vous ferez tout cela ? Vos idées peuvent changer, et alors, nous serions,... ma mère serait de nouveau sans asile.

– Oh ! non, non. Je vous le garantirai par écrit s'il est nécessaire. Repensez-y !

Tess secoua la tête. Mais D'Urberville insista ; elle l'avait rarement vu si déterminé ; il ne voulait pas accepter de réponse négative.

– Je vous en prie : dites-le seulement à votre mère, fit-il en accentuant ses paroles. C'est à elle de juger, non à vous. Je ferai balayer et blanchir la maison pour demain matin et allumer du

feu ; et ce sera sec le soir, de sorte que vous pourrez y venir directement. Allons, maintenant, rappelez-vous, je vous attends.

Tess secoua encore la tête ; elle avait la gorge gonflée d'émotions complexes. Elle ne pouvait lever les yeux sur D'Urberville.

– Je vous dois quelque chose pour le passé, vous savez, reprit-il... Et puis, vous m'avez guéri de cette folie, aussi je suis heureux...

– J'aimerais mieux que vous ayez gardé la folie, et la vie qui allait avec.

– Je suis heureux de cette occasion qui me permet de vous rendre un peu ce que je vous dois. Demain je m'attends à voir décharger les meubles de votre mère. Maintenant, donnez-moi la main là-dessus, ma chère, ma belle Tess.

Sur cette dernière phrase, il avait baissé la voix jusqu'au murmure et passé la main par la croisée demi-ouverte. Les yeux pleins de tempête, elle tira vivement le barreau d'appui et, ainsi faisant, lui prit le bras entre la croisée et le meneau de pierre.

– Sacredieu ! vous êtes trop cruelle ! dit-il, retirant son bras... Non, non, je sais que vous ne l'avez pas fait exprès. Eh bien, je vous attendrai, ou au moins votre mère et les enfants.

– Je ne viendrai pas, j'ai beaucoup d'argent ! cria-t-elle.

– Où ?

– Chez mon beau-père, si j'en demande.

– Si vous en demandez, mais vous ne le ferez pas, Tess, je vous connais, vous n'en demanderez pas, vous mourriez de faim d'abord.

Et sur ces mots, il repartit. Juste au coin de la rue, il rencontra l'homme au pot de peinture qui lui demanda s'il avait abandonné les frères.

– Allez au diable ! fit D'Urberville.

Tess resta longtemps où elle était ; puis un sentiment soudain de révolte contre l'injustice lui gonfla les yeux d'un flot de larmes brûlantes. Son mari, Angel Clare lui-même, l'avait traitée cruellement comme tous les autres. Jusque-là elle n'en avait jamais admis la pensée ; mais ce n'était que trop certain. Jamais, elle le pouvait jurer du fond de son âme, elle n'avait eu dans sa vie l'intention de mal faire ; pourtant ces durs châtiments l'avaient accablée. Quels que fussent ses péchés, ils n'étaient pas volontaires ; pourquoi donc était-elle punie avec tant de persistance ?

Elle saisit avec passion le premier bout de papier qui lui tomba sous la main et griffonna les mots suivants :

« *Oh ! Pourquoi m'avez-vous traitée si monstrueusement, Angel ? Je ne le mérite pas ; j'ai bien réfléchi à tout et je ne pourrai jamais, jamais vous pardonner. Vous savez que je n'avais pas l'intention de mal agir envers vous. Pourquoi avez-vous mal agi envers moi ? Vous êtes cruel, cruel vraiment ! Je vais tâcher de vous oublier. Tout ce que j'ai reçu de vous n'est qu'injustice !*

T. »

Elle guetta le facteur, courut à lui, quand il passa, avec son épître, puis revint prendre sa position distraite dans la maison contre les vitres.

Autant valait écrire ainsi qu'écrire tendrement. Comment pourrait-il céder à ses prières ? Les faits n'avaient pas changé, aucun événement nouveau n'était venu altérer son opinion.

L'obscurité tombait toujours et la lueur du feu éclairait la chambre. Les deux aînés des enfants étaient sortis avec leur mère, les quatre plus petits dont les âges allaient de trois ans et demi à onze, tous vêtus de blouses noires, étaient réunis autour de l'âtre, babillant de leurs petites affaires ; à la fin, Tess alla se joindre à eux sans allumer de bougie.

– C'est la dernière nuit que nous dormirons ici, mes chéris, dans la maison où nous sommes nés ! dit-elle. Il faudrait y penser, n'est-ce pas ?

Tous se turent ; avec la vivacité impressionnable de leur âge, ils étaient prêts à fondre en larmes à cette image de chose finie qu'elle avait évoquée, alors que toute la journée ils s'étaient réjouis à l'idée d'une nouvelle demeure. Tess changea de sujet.

– Chantez-moi quelque chose, mes chéris, dit-elle.

– Qu'est-ce que nous chanterons ?

– N'importe, ce que vous savez, cela m'est égal.

Il y eut un moment de pause, puis une petite note d'essai qu'une seconde voix renforça ; et une troisième et une quatrième firent chorus ; c'étaient des paroles qu'ils avaient apprises à l'école du dimanche :

Ici-bas, peine et chagrin nous souffrons.
Nous ne nous rencontrons que pour nous séparer ;
Dans le ciel, à jamais, nous serons réunis !

Tous les quatre chantaient avec la passivité flegmatique de gens qui, depuis longtemps, ont résolu la question et, comme il n'y a pas à se tromper, sentent qu'il est inutile d'y penser davantage. Les traits péniblement contractés pour prononcer les syllabes, ils continuaient à regarder le centre du feu vacillant, les notes du plus jeune s'égarant dans les pauses des autres.

Tess se détourna d'eux et revint à la fenêtre. Dehors, l'obscurité était venue, mais elle mit le visage contre la vitre

pour cacher ses larmes. Si seulement elle pouvait croire à ce que chantaient les enfants, si seulement elle était sûre, comme tout alors serait différent ! Comme elle les abandonnerait avec confiance à la Providence et à Son Royaume futur ! Mais à défaut de cela, il fallait qu'*elle* fût la Providence.

Dans les ombres de la route mouillée elle distingua bientôt sa mère avec la grande Liza Lou et Abraham. Les socques de Mme Durbeyfield claquèrent à la porte et Tess ouvrit.

– Je vois les pas d'un cheval, sous la fenêtre, dit Joan... Quelqu'un est venu te voir ?

– Non, fit Tess.

Les enfants près du feu la regardèrent gravement et l'un d'eux murmura :

– Comment, Tess, le monsieur à cheval !

– Il n'est pas venu nous voir, dit Tess, il m'a parlé en passant.

– Qui était ce monsieur ? demanda la mère... Ton mari ?

– Non, il ne reviendra jamais, jamais, répondit Tess avec l'insensibilité du désespoir.

– Alors, qui était-ce ?

– Oh ! vous n'avez pas besoin de le demander. Vous l'avez déjà vu, et moi aussi.

– Ah ! qu'est-ce qu'il a dit ? fit Joan, curieusement.

– Je vous le raconterai quand nous serons installés dans notre logement à Kingsbere ; demain, je vous dirai tout.

Ce n'était pas mon mari, avait-elle répondu. Pourtant la conscience que, dans un sens brutal, cet homme seul était son mari semblait peser toujours davantage sur elle.

LII

Aux premières heures le lendemain matin, alors qu'il faisait encore sombre, le sommeil des gens qui habitaient près des grandes routes fut troublé par des bruits de roues qui continuèrent avec intermittences jusqu'au jour, bruits qui revenaient aussi régulièrement chaque année en cette première semaine d'avril que le chant du coucou dans la troisième semaine du même mois. C'était l'annonce du déménagement général, le passage des chariots et des attelages qui s'en allaient chercher les effets des familles émigrantes et devaient arriver à leur porte vers six heures du matin. En général, le fermier qui louait les ouvriers envoyait son véhicule pour les prendre. Mais personne ne s'occupa de Tess ni de sa mère. Elles n'étaient pas des travailleurs réguliers, elles n'étaient que des femmes ; aussi durent-elles louer un chariot à leurs frais.

Ce fut un soulagement pour Tess, en regardant par la fenêtre ce matin-là, de voir que, si le temps était bas et venteux, il ne pleuvait pas, et que le véhicule était arrivé. Une Bonne Dame pluvieuse était un spectre que les familles changeant de domicile n'oubliaient jamais : les meubles humides, la literie humide, les vêtements humides en gardaient les traces, sans parler des maladies qui suivaient. Sa mère, Liza Lou et Abraham étaient également réveillés, mais on laissa dormir les plus jeunes enfants ; tous les quatre déjeunèrent à la lueur pauvre du jour et le déménagement commença. Il se passa avec bonne humeur, un ou deux voisins aidant amicalement. Les gros meubles une fois placés, on fit, avec les lits et la literie, un nid circulaire où Joan Durbeyfield et les enfants devaient s'asseoir pendant le voyage. Ensuite il fallut attendre que les chevaux fussent de nouveau attelés.

Enfin, vers deux heures, le tout était en marche, la marmite se balançant à l'essieu du chariot, Mme Durbeyfield et sa famille au sommet, la matrone tenant dans son giron le haut de la pendule qui, à chaque heurt du chariot, sonnait l'heure ou la demie d'un timbre grêle. Tess et l'aînée des filles marchèrent à côté de la voiture jusqu'à la sortie du village. Elles avaient fait visite à des voisins le matin et la veille au soir, et quelques-uns vinrent les voir partir, leur souhaitant bonne chance quoique, dans le secret de leur cœur, ils n'espérassent pas grand-chose pour cette famille Durbeyfield, bien inoffensive cependant pour tout autre qu'elle-même.

Peu après, l'équipage gravissait une région plus élevée et le vent fraîchit avec le changement de niveau et de sol. Puisque c'était le 6 avril, le chariot Durbeyfield en rencontra beaucoup d'autres, au sommet desquels étaient perchées des familles.

Le chargement était bâti sur un principe presque invariable, sans doute aussi particulier au travailleur rural que l'hexagone aux abeilles. Le fondement de l'édifice était le dressoir familial qui, avec ses poignées reluisantes, les marques de doigts et autres traces nombreuses d'usage domestique, s'étalait en avant, plein d'importance, au-dessus de la queue des chevaux, tout droit et pareil à une Arche d'alliance.

Parmi ces familles, certaines étaient animées, d'autres mélancoliques. Quelques-unes s'arrêtaient à la porte des auberges sur le bord des routes, où la ménagerie Durbeyfield fit halte aussi un certain temps pour laisser reposer les chevaux et rafraîchir les voyageurs. Pendant la halte, les yeux de Tess furent attirés par un chariot où une large chopine bleue allait et venait des femmes assises au sommet à ceux qui étaient en bas ; elle suivit la chopine dans une de ses ascensions et la vit étreinte par des mains qu'elle connaissait ; elle se dirigea vers le chariot.

– Marianne et Izz ! cria-t-elle aux jeunes filles, car c'était elles avec la famille chez qui elles avaient logé... Déménagez-vous donc aujourd'hui comme tout le monde ?

– Oui, dirent-elles.

La vie avait été trop dure pour elles à Flintcomb-Ash et elles étaient parties presque sans avertir, laissant Groby les poursuivre s'il en avait envie.

Elles donnèrent à Tess leur nouvelle adresse et Tess leur donna la sienne. Marianne, se penchant par-dessus le chargement, baissa la voix :

– Sais-tu que le monsieur qui te suit, tu sais qui je veux dire, est venu te demander à Flintcomb-Ash après que tu as été partie ! Nous lui avons pas dit où tu étais, puisque tu désirais pas le voir.

– Ah ! mais je l'ai vu ! murmura Tess... Il m'a trouvée.

– Et sait-il où tu vas ?

– Je le pense.

– Le mari est-il revenu ?

– Non.

Elle dit bonsoir à ses connaissances, car les charretiers sortaient maintenant de l'auberge et les deux voitures reprirent leur voyage dans des directions opposées. Celle qui portait Marianne, Izz et la famille du cultivateur dont elles partageaient la fortune, était recouverte d'une couche de peinture éclatante et tirée par trois puissants chevaux dont les harnais avaient des ornements de cuivre resplendissants ; tandis que le chariot sur lequel s'avançait la famille Durbeyfield était un pauvre véhicule grinçant, pouvant à peine supporter le poids du mobilier, n'ayant jamais connu le badigeon, et tiré seulement par deux chevaux.

La distance était longue, trop longue pour une journée, et ce fut avec la plus grande difficulté que les chevaux la parcoururent. Bien que les voyageurs se fussent mis en route très tôt,

l'après-midi était fort avancé quand ils tournèrent le flanc d'une éminence qui faisait partie du plateau de Greenhill. Pendant que l'attelage s'arrêtait pour souffler, Tess regardait autour d'elle. En face, au pied de la colline, était la petite ville à demi morte, but de leur voyage, où reposaient les ancêtres dont son père avait parlé et qu'il avait chantés à satiété : Kingsbere, le foyer des D'Urberville, où ils avaient résidé cinq cents ans.

Un homme, venant des faubourgs, se dirigeait de leur côté, et quand il aperçut le chariot, il hâta le pas.

– Vous êtes bien la femme qu'on appelle Mme Durbeyfield, dit-il à la mère de Tess qui était descendue pour faire à pied le reste du chemin.

Elle fit un signe de tête affirmatif :

– Et pourtant, je suis la veuve de feu sir John D'Urberville, pauvre gentilhomme..., si je m'occupais de mes droits... et je reviens au domicile de ses pères.

– Oh ! bien, je sais rien de tout cela, mais si vous êtes Mme Durbeyfield, on m'envoie vous dire que les chambres que vous vouliez, elles sont louées. Nous ne savions pas que vous veniez avant de recevoir votre lettre ce matin, et c'était trop tard. Mais sûr que vous pouvez trouver d'autres logements.

L'homme avait remarqué la figure de Tess, qui était devenue d'une pâleur de morte à cette nouvelle.

Joan semblait être dans l'embarras le plus absolu :

– Qu'allons-nous faire maintenant, Tess ? dit-elle amèrement. En voilà une bienvenue sur les terres de vos ancêtres ! En tout cas, essayons plus loin.

Elles continuèrent jusqu'à la ville et firent plusieurs tentatives, Tess restant avec le chariot pour prendre soin des enfants, tandis que sa mère et Liza Lou allaient s'informer. Quand Joan revint une heure plus tard, après de nouvelles recherches in-

fructueuses, le conducteur déclara qu'il fallait décharger les meubles, que les chevaux étaient à demi morts de fatigue et qu'il était obligé de refaire au moins une partie du chemin ce soir-là.

– Bon, déchargez-les ici, fit Joan avec insouciance. Je trouverai un abri quelque part.

Le chariot s'était arrêté sous le mur du cimetière dans un lieu abrité des regards et le conducteur, sans hésiter, eut bientôt mis à terre leur pauvre tas d'effets. Puis Joan le paya, dépensant ainsi presque jusqu'à son dernier shilling, et l'homme se mit en route et les abandonna, trop heureux de n'avoir plus de rapports avec une pareille famille. La nuit était sèche, il conjecturait qu'ils n'attraperaient aucun mal.

Tess contemplait d'un air désespéré l'amas de meubles répandus sur l'herbe. Le froid soleil de ce soir de printemps jetait un regard inquisiteur et malveillant sur les cruches, sur les bouillottes, sur les bottes d'herbes séchées, sur les poignées de cuivre du dressoir, le berceau d'osier où tous avaient dormi et sur la caisse reluisante de l'horloge, tandis que ces choses avaient le reflet malheureux des objets domestiques, quand ils sont exposés aux vicissitudes du plein air pour lequel ils ne sont point faits.

Tout autour s'étendaient des collines et des pentes qui faisaient partie d'un parc, maintenant coupé en petits enclos ; de vertes frondaisons indiquaient l'endroit où s'élevait autrefois la résidence des D'Urberville ; au loin, on voyait une bande de la lande d'Egdon qui avait toujours appartenu au domaine ; tout près, la nef latérale de l'église appelée la nef D'Urberville.

– Est-ce que votre caveau n'est pas votre propriété ? dit la mère de Tess, revenant d'une reconnaissance de l'église et du cimetière... Mais si, naturellement. C'est là où nous allons camper, les filles, jusqu'à ce que la ville de vos ancêtres vous trouve un toit ! Allons, Tess et Liza et Abraham, aidez-moi. Nous fe-

rons un nid pour les enfants, et puis nous irons encore jeter un coup d'œil tout alentour.

Tess donna un coup de main indifférent et, un quart d'heure après, le vieux lit à colonnes était séparé du tas de mobilier et dressé contre la muraille sud de l'église, la partie de l'édifice connue sous le nom de nef D'Urberville et sous laquelle s'étendaient de vastes caveaux. Au-dessus du baldaquin du lit se trouvait une belle fenêtre à nombreux meneaux qui remontait au XVe siècle ; elle était appelée la fenêtre D'Urberville et, dans sa partie supérieure, on pouvait distinguer des emblèmes héraldiques pareils à ceux qui étaient sur le vieux cachet et la vieille cuiller des Durbeyfield.

Joan tira les rideaux autour du lit de façon à en faire une véritable tente et y mit les plus petits.

– Au pis aller, nous pourrions aussi y dormir une nuit, dit-elle... Mais essayons encore et allons chercher quelque chose à manger pour les chéris. Oh ! Tess, à quoi que ça sert de t'amuser à épouser des messieurs si nous n'en sommes pas plus avancés !

Accompagnée par Liza Lou et le jeune garçon, elle remonta la petite ruelle qui séparait l'église du bourg. Aussitôt arrivés dans la rue, ils virent un cavalier qui regardait de tous côtés.

– Ah ! je vous cherchais ! fit-il, s'approchant d'eux... Voilà en vérité une réunion de famille sur l'emplacement historique !

C'était Alec D'Urberville.

– Où est Tess ? demanda-t-il.

Personnellement, Joan n'avait aucune sympathie pour lui. Elle lui désigna négligemment la direction de l'église et continua son chemin, D'Urberville disant qu'il les reverrait au cas où leurs recherches seraient encore infructueuses. Il se dirigea vers l'auberge et, peu après, en ressortit à pied.

Pendant ce temps, Tess, restée près des enfants derrière les rideaux du lit, avait causé un peu avec eux, puis, voyant qu'elle ne pouvait pour le moment leur donner plus de bien-être, elle se promena dans le cimetière que les ombres du crépuscule commençaient à envelopper. La porte de l'église n'était pas fermée, elle y entra. Sous la fenêtre, de l'autre côté de laquelle était appuyé le lit, se trouvaient les tombes de la famille dont les dates embrassaient plusieurs siècles. Elles étaient à baldaquin, en forme d'autel et sans ornements ; leurs sculptures avaient été mutilées et brisées, leurs inscriptions de cuivre arrachées, et les trous des rivets y étaient restés comme des trous de martre dans une butte de sable. De tous les faits qui lui avaient rappelé combien sa race était socialement éteinte, nul n'était aussi impressionnant que ce saccage. Elle s'approcha d'une pierre sombre sur laquelle étaient inscrits ces mots :

Ostium sepulchri antiquae famili D'Urberville.

Tess ne lisait pas le latin d'église comme un cardinal ; mais elle comprit que c'était la porte du sépulcre de ses ancêtres et que les grands cavaliers, chantés par son père quand il avait bu, gisaient à l'intérieur.

Elle se détourna rêveusement et passa près d'une tombe en forme d'autel sur laquelle était une figure gisante. Dans l'obscurité, elle ne l'avait pas remarquée auparavant et y aurait à peine pris garde si elle n'avait eu l'illusion bizarre que l'effigie remuait. Elle s'approcha et tout à coup découvrit que la figure vivait ; le choc qu'elle en ressentit fut si violent qu'elle s'affaissa, près de s'évanouir, non pas cependant avant d'avoir reconnu Alec D'Urberville. Il sauta de la table de pierre et la soutint.

– Je vous aie vue entrer, dit-il en souriant, et je suis monté là pour ne pas interrompre vos méditations... Une réunion de famille, n'est-ce pas, avec ces vieux bonshommes là-dessous ! Écoutez !

Il frappa lourdement du talon sur le sol et, d'en bas, s'éleva un écho caverneux.

– Ils en sont un peu secoués, je vous en réponds, continua-t-il... Et ainsi vous pensiez que j'étais la simple image de pierre de l'un d'eux ? Mais non, l'ancien ordre de choses est changé. Le petit doigt du faux D'Urberville peut faire plus pour vous que toute la dynastie des véritables qui sont là-dessous. Allons, commandez-moi, que dois-je faire ?

– Allez-vous-en ! murmura-t-elle.

– Oui, je m'en vais aller chercher votre mère, fit-il d'un ton affable.

Mais, en passant près d'elle, il lui dit à demi-voix :

– Faites-y attention, il faudra pourtant bien que vous soyez aimable !

Quand il fut parti, elle s'inclina vers l'entrée des caveaux et dit :

– Pourquoi suis-je du mauvais côté de cette porte ?

Pendant ce temps, Marianne et Izz Huett poursuivaient leur voyage dans la direction de leur terre de Chanaan. Mais les jeunes filles ne pensaient pas à l'endroit où elles allaient. Elles parlaient d'Angel Clare et de Tess et du tenace amoureux de Tess dont elles avaient appris ou deviné en partie l'histoire.

– Ce n'est pas comme si elle l'avait pas connu avant, disait Marianne... Il l'a prise une fois, ça fait une fameuse différence. Ce serait mille fois dommage s'il allait encore la reprendre. M. Clare pourra jamais être rien pour nous, Izz, et pourquoi que nous l'envierions à Tess et que nous essayerions pas de raccommoder cette querelle ? S'il pouvait seulement savoir dans

quelles difficultés elle se trouve et qui tourne autour d'elle, il viendrait peut-être prendre soin de ce qui lui appartient !

– Pourrions-nous lui faire savoir ?

Elles y pensèrent tout le long du chemin ; puis le tracas de l'emménagement les absorba. Mais, un mois plus tard, elles apprirent le prochain retour de Clare. Alors, agitées de nouveau par leur attachement pour lui et cependant désireuses d'agir honorablement envers Tess, Marianne ayant débouché la bouteille d'encre de deux sous qui leur servait en commun, les deux filles parvinrent à composer ces lignes :

« *Honoré Monsieur, Veillez sur votre femme si vous l'aimez comme elle vous aime. Car elle est grandement en peine à cause d'un ennemi sous l'apparence d'un ami. Monsieur, il y a quelqu'un près d'elle qui devrait être loin. Une femme ne doit pas être tentée au-delà de ses forces et une goutte d'eau qui tombe finit par user une pierre, et qui plus est, un diamant.*

Deux personnes qui vous veulent du bien. »

Elles adressèrent la lettre à Angel Clare, au seul endroit où elles avaient jamais su qu'il eût de la famille, au presbytère d'Emminster ; après quoi, elles restèrent dans un état d'exaltation, émues de leur propre générosité, qui les fit chanter et pleurer hystériquement tour à tour.

SEPTIÈME PHASE

L'achèvement

LIII

Il faisait nuit à la cure d'Emminster. Les deux bougies habituelles brûlaient sous leurs abat-jour verts dans le cabinet du pasteur, mais celui-ci ne s'y trouvait pas. De temps en temps, il entrait, remuait le petit feu qui suffisait à la douceur croissante du printemps et ressortait, s'arrêtant parfois à la porte d'entrée, allant au salon, puis revenant encore à la porte qui donnait au couchant ; bien que l'obscurité régnât dans la maison, dehors on pouvait encore distinguer les objets.

Enfin un léger bruit de roues se fit entendre dans la ruelle et le vieux cabriolet de Clare apparut de l'autre côté de la grille. Le pasteur en vit descendre une personne qu'il affecta de reconnaître, mais auprès de laquelle il aurait en réalité passé dans la rue sans l'identifier, si elle n'était pas sortie de sa voiture au moment précis où devait arriver un visiteur chèrement attendu.

Mme Clare, qui était assise dans le salon, se précipita à la porte par le corridor sombre et son mari la suivit plus lentement. Le nouvel arrivant était sur le point d'entrer ; il vit leurs figures anxieuses sur le seuil, la lueur du couchant se reflétant dans leurs lunettes, car ils faisaient face aux derniers rayons du jour ; mais eux ne pouvaient voir que sa silhouette.

– Oh ! mon enfant, mon enfant ! Enfin revenu ! s'écria Mme Clare qui ne se souciait guère en ce moment de la coupable hétérodoxie de son fils, cause de toute la séparation. – Quelle femme ne jetterait pas aux vents sa théologie si elle entrait en balance avec le bonheur de ses enfants ! Aussitôt dans la chambre où les bougies étaient allumées, elle le regarda. – Oh ! ce n'est pas Angel, ce n'est pas mon fils, l'Angel qui s'en est allé ! s'écria-t-elle dans l'amertume de son chagrin en se détournant.

Le père fut également saisi de voir Angel aussi amaigri par les fatigues qu'il avait endurées et par l'insalubrité de ce pays où

il s'était enfui, dans un accès de révolte contre la vie. Le squelette se devinait sous l'homme et l'âme se devinait derrière le squelette. C'était le Christ mort de Crivelli. Ses orbites enfoncées avaient une coloration morbide et la lumière de ses yeux semblait éteinte, son visage, raviné comme celui de ses ancêtres, était vieilli de vingt ans.

– J'ai été malade là-bas, vous savez ! dit-il. Je vais tout à fait bien maintenant.

Pourtant, comme pour démentir cette assertion, ses jambes fléchirent et il s'assit soudain afin de ne pas tomber. Ce n'était qu'une légère faiblesse, causée par la pénible journée de voyage et la surexcitation de l'arrivée.

– Est-il venu des lettres pour moi ? demanda-t-il. J'ai reçu la dernière que vous avez envoyée par le plus grand des hasards et avec un retard considérable parce que j'étais à l'intérieur des terres ; sans cela j'aurais pu revenir plus tôt.

– C'était de votre femme, avons-nous supposé ?

– Oui.

Une seule autre lettre était récemment arrivée ; ils ne la lui avaient pas envoyée, sachant qu'il rentrait au pays.

Il l'ouvrit en hâte et fut tout bouleversé de lire le dernier griffonnage précipité de Tess.

« *Oh ! Pourquoi m'avez-vous traitée si monstrueusement, Angel ? Je ne le mérite pas ; j'ai bien réfléchi à tout et je ne pourrai jamais, jamais vous pardonner. Vous savez que je n'avais pas l'intention de mal agir envers vous. Pourquoi avez-vous mal agi envers moi ? Vous êtes cruel, cruel vraiment ! Je vais tâcher de vous oublier. Tout ce que j'ai reçu de vous n'est qu'injustice !* *T.* »

– C'est bien vrai ! fit Angel, jetant la lettre... Peut-être ne se réconciliera-t-elle jamais avec moi !

– Angel, n'ayez pas tant d'inquiétude. C'est une simple fille du sol, dit sa mère.

– Fille du sol ! ne sommes-nous pas tous enfants du sol ? Je voudrais qu'elle le fût dans le sens où vous l'entendez ; mais laissez-moi vous expliquer maintenant ce que je ne vous ai jamais dit jusqu'ici : son père descend en ligne directe d'une des plus anciennes familles normandes, comme bon nombre qui mènent la vie de cultivateurs dans nos villages et sont qualifiés de « fils du sol ».

Il se coucha de bonne heure et, le lendemain, se sentant fort souffrant, il resta dans sa chambre à réfléchir.

Il avait quitté sa femme dans de telles circonstances que même au sud de l'équateur, recevant sa tendre épître, il avait cru que c'était la chose du monde la plus aisée de revenir se jeter dans ses bras dès qu'il lui plairait de lui pardonner. Maintenant qu'il était de retour, les choses étaient moins aisées qu'il n'avait imaginé. Tess était une femme passionnée et sa lettre actuelle montrait qu'elle avait changé d'opinion, trop justement changé, il le reconnaissait avec tristesse. Serait-il sage de s'en aller la voir sans être annoncé, en présence de ses parents ? Si son amour s'était transformé en aversion, une soudaine rencontre pouvait conduire à des paroles amères. Clare pensa donc qu'il valait mieux préparer Tess et sa famille en envoyant un mot à Marlott pour annoncer son retour. Il expédia sa lettre le jour même et, avant la fin de la semaine, recevait une courte réponse de Mme Durbeyfield qui ne le tira pas d'embarras, car elle ne portait point d'adresse et, à sa grande surprise, ne venait pas de Marlott.

« *Monsieur, j'écris ces quelques lignes pour dire que ma Fille est loin de moi quant à présent et je ne suis pas certaine quand elle reviendra, mais je vous le ferai savoir aussitôt. Je ne me sens pas libre de vous dire où elle demeure pour le moment. Je dois dire que moi et ma Famille nous avons quitté Marlott depuis quelque Temps.*

« Salutations,

« J. Durbeyfield. »

Ce fut pour Clare un tel soulagement d'apprendre du moins que Tess était en bonne santé qu'il ne s'étonna pas de la réticence de Joan. Il était évident que tous lui en voulaient. Il ne méritait pas mieux. Il se décida donc à attendre que Mme Durbeyfield l'informât du retour de Tess, la lettre paraissant indiquer qu'il se ferait bientôt. Il passa un jour ou deux chez son père, espérant une seconde missive de Joan Durbeyfield et le retour d'un peu de forces. Les forces parurent revenir mais de Joan rien n'arriva. Alors il rechercha la lettre envoyée au Brésil que Tess avait écrite de Flintcomb-Ash et il la relut. Ces phrases le touchèrent autant que la première fois.

« Il faut que je crie vers vous dans ma peine ! Je n'ai personne autre... Je crois que je mourrai si vous ne revenez pas bientôt ou si vous ne me dites pas d'aller près de vous... Je vous en prie, ne soyez pas juste,... seulement un peu indulgent pour moi !... Si vous veniez, je serais capable de mourir dans vos bras ; j'en serais bien contente si vous m'aviez pardonné. Si vous vouliez m'envoyer un petit mot, un seul et, dire : « J'arrive bientôt », je patienterais, Angel, oh ! si joyeusement !... Pensez comme cela me fait mal de ne plus vous voir jamais, jamais ! Ah ! si seulement je pouvais faire souffrir votre cher cœur une petite minute chaque jour comme le mien souffre tous les jours et tout le long du jour, cela vous amènerait peut-être à montrer quelque pitié à votre pauvre esseulée !... Je serais satisfaite, oui, heureuse de vivre avec vous comme votre servante, si je ne puis vivre comme votre femme, pourvu que je sois seulement près de vous, que je vous entrevoie et que je pense que vous êtes à moi... Je ne soupire qu'après une seule chose dans le ciel ou sur la terre, ou sous la terre, c'est de vous retrouver, mon cher bien-aimé. Revenez près de moi. Et sauvez-moi de ce qui me menace ! »

Clare résolut de ne pas s'arrêter aux paroles plus récentes et plus sévères qu'elle lui avait écrites et d'aller la trouver immédiatement. Il demanda à son père si elle s'était adressée à lui pour avoir de l'argent pendant son absence. M. Clare répondit négativement et, pour la première fois, Angel eut le soupçon que l'orgueil de Tess s'y était refusé et qu'elle avait pu souffrir de dures privations. Ses parents commencèrent à entrevoir, par quelques mots échappés à leur fils, la vraie raison de la séparation et, leur sollicitude chrétienne étant surtout attirée par les grands pécheurs, la tendresse que la naissance, la simplicité, la pauvreté même de Tess n'avaient pas fait naître fut immédiatement éveillée par sa faute.

Pendant qu'Angel emballait à la hâte quelques objets pour son voyage, il jetait un coup d'œil sur une pauvre et vulgaire missive arrivée dernièrement, celle de Marianne et d'Izz, qui commençait ainsi :

« *Honoré Monsieur, Veillez sur votre femme si vous l'aimez comme elle vous aime...* »

et qui était signée :

« *Deux personnes qui vous veulent du bien.* »

LIV

Un quart d'heure après, Clare quittait la maison et sa mère suivait des yeux sa maigre silhouette disparaissant dans la rue. Il avait refusé d'emprunter la vieille jument de son père, sachant combien elle était nécessaire à la famille. Il loua une voiture à l'auberge et eut à peine la patience d'attendre qu'on l'attelât. Quelques minutes plus tard il gravissait la colline que, trois ou quatre mois auparavant, Tess avait descendue avec tant d'espérances et remontée dans le découragement de ses plans écroulés.

Il se rendit d'abord à Flintcomb-Ash, d'où Tess lui avait écrit une de ses lettres et qu'il supposait être la résidence à laquelle Mme Durbeyfield faisait allusion. Il ne l'y trouva pas naturellement et fut encore plus déçu en apprenant que ni les paysans ni le fermier n'avaient jamais entendu parler d'aucune Mme Clare, bien que Tess fût connue sous son nom de baptême. Évidemment elle ne s'était jamais servie du nom de son mari depuis leur séparation : il vit une preuve nouvelle de sa dignité dans cette abstention comme dans les privations qu'elle avait préféré subir (et qu'il apprit pour la première fois), plutôt que de s'adresser à son beau-père et de lui demander de l'argent. On dit à Clare que Tess Durbeyfield était partie brusquement chez ses parents de l'autre côté de Blackmoor : il était donc nécessaires de retrouver Mme Durbeyfield. Elle lui avait annoncé qu'elle n'habitait plus Marlott mais avait été curieusement réticente au sujet de son adresse actuelle. Le seul parti à prendre était d'aller à Marlott s'en informer. Le fermier qui s'était montré si bourru avec Tess fut des plus obséquieux pour Clare et lui prêta une voiture et un domestique pour le conduire à Marlott ; le cabriolet d'Emminster avait été renvoyé, le cheval étant à bout de forces. Clare ne voulut accepter le prêt du véhicule que

jusqu'au bord de la vallée et s'arrêta dans une auberge. Le lendemain matin, il entrait à pied dans le pays natal de sa chère Tess.

La saison était encore trop peu avancée pour que jardins et feuillages eussent pris beaucoup de couleur ; le soi-disant printemps n'était que l'hiver revêtu d'un mince manteau de verdure et s'harmonisant avec les espérances indécises de Clare.

La maison où Tess avait passé les années de son enfance était à présent la demeure d'une autre famille qui ne l'avait jamais connue. Les nouveaux tenanciers se promenaient dans le jardin, tout pleins de leurs préoccupations comme si le temps où Tessy avait vécu n'avait jamais existé, et les oiseaux printaniers chantaient comme si rien n'avait été changé.

Ayant interrogé les gens, il apprit que John Durbeyfield était mort, que sa femme et ses enfants avaient quitté Marlott en disant qu'ils allaient demeurer à Kingsbere, mais qu'au lieu de le faire ils s'étaient rendus dans un autre village qu'on désigna. Maintenant Clare abhorrait cette maison parce qu'elle avait cessé de contenir Tess et il s'éloigna en hâte de l'odieux endroit sans retourner la tête.

Son chemin passait près du champ où il l'avait vue pour la première fois à la danse. C'était aussi triste que la maison ; même pis. Il traversa le cimetière où, parmi les tombes nouvelles, il en vit une d'un dessin un peu supérieur aux autres. Elle portait cette inscription :

« À la mémoire de John Durbeyfield, plus justement D'Urberville, de la famille autrefois puissante de ce nom et descendant direct par une lignée illustre de sir Païen D'Urberville, l'un des chevaliers du Conquérant. Mort le 10 mars 18…

« Combien les puissants sont tombés ! »

Un homme, apparemment le fossoyeur, avait remarqué Angel debout devant la tombe et s'approcha :

– Ah ! monsieur, celui-là ne désirait pas reposer ici ! Il aurait bien voulu être transporté à Kingsbere où sont ses ancêtres !

– Et pourquoi n'a-t-on pas respecté son désir ?

– Oh !... pas d'argent. Dieu vous bénisse, monsieur, je voudrais pas le dire partout, mais, même cette pierre avec toutes les belles phrases écrites dessus, elle n'est pas payée !

– Ah !... qui l'a posée ?

L'homme nomma un maçon du village et, en quittant le cimetière, Clare alla chez le maçon, y découvrit que le fait était vrai et paya la note. Il partit ensuite à la recherche des émigrés. La distance était trop grande pour la faire à pied, mais Clare éprouvait un tel désir de solitude qu'il ne voulut d'abord prendre ni véhicule ni chemin de fer. Pourtant, il se vit en chemin obligé de louer une voiture et la route était si longue qu'il n'arriva pas avant sept heures du soir au lieu de résidence de Joan. Le village était petit et il eut peu de difficulté à trouver l'habitation de Mme Durbeyfield ; c'était une maison avec un jardin entouré d'un mur, loin de la grande route ; elle y avait entassé de son mieux le vieux mobilier grossier. Il était évident que, pour une raison ou pour une autre, elle ne désirait pas le voir et il sentit qu'on le recevait un peu en intrus. Joan vint elle-même à la porte et la lueur du soir éclairait sa figure. C'était la première fois que Clare la rencontrait, mais il était trop préoccupé pour rien remarquer sinon qu'elle était encore belle et vêtue comme une veuve respectable. Il dut expliquer qu'il était le mari de Tess et quel était son but en venant ici, et il s'en tira assez gauchement.

– Je veux la voir tout de suite, dit-il... Vous m'aviez promis que vous m'écririez encore, mais vous ne l'avez pas fait.

– Parce qu'elle n'est pas revenue à la maison, dit Joan.

– Savez-vous si elle se porte bien ?

– Je ne sais pas. Mais vous devriez le savoir, monsieur, fit-elle.

– C'est vrai. Où reste-t-elle ?

Depuis le commencement de l'entrevue, Joan avait manifesté son embarras en tenant la main contre sa joue.

– Je ne sais pas exactement où elle reste, répondit-elle, elle était… mais…

– Où était-elle ?

– Eh bien !… elle n'y est plus maintenant.

Sur cette réponse évasive, elle s'arrêta encore ; les jeunes enfants s'étaient glissés jusqu'à la porte et le plus petit, tirant la jupe de sa mère, chuchota :

– Est-ce le monsieur qui va se marier avec Tess ?

– Il s'est marié avec elle, dit Joan. Rentre.

Clare vit les efforts qu'elle faisait pour être discrète et lui demanda :

– Pensez-vous que Tess souhaiterait que j'essaie de la trouver,… sinon, naturellement…

– Je ne pense pas qu'elle le souhaiterait.

– En êtes-vous sûre ?

– Je suis sûre qu'elle ne le souhaiterait pas.

Il allait s'éloigner ; puis il se rappela cette tendre lettre de sa femme.

– Je suis sûr que si ! reprit-il avec passion… Je la connais mieux que vous !

– C’est très probable, monsieur, car je ne l’ai jamais vraiment connue.

– Je vous en prie, dites-moi son adresse, madame Durbeyfield, par pitié pour un pauvre homme misérable et solitaire !

La mère de Tess passait sans cesse la main contre sa joue et, voyant qu’il souffrait, elle dit enfin à voix basse :

– Elle est à Sandbourne.

– Ah ! Mais où donc ?... Sandbourne est devenue une grande ville, dit-on ?

– C’est tout ce que je sais. Sandbourne... Moi j’y suis jamais été.

Il était clair que Joan disait la vérité et il ne la pressa pas davantage.

– Avez-vous besoin de quelque chose ? fit-il doucement.

– Non, monsieur, répliqua-t-elle. Nous sommes bien à l’aise.

Clare s’éloigna sans être entré dans la maison. Une station de chemin de fer était à cinq kilomètres de là ; il paya son cocher et s’y rendit à pied. Le dernier train pour Sandbourne allait partir et Clare put y monter.

LV

À onze heures cette nuit-là, Clare, ayant retenu un lit à un hôtel et télégraphié son adresse à son père, se promenait dans les rues de Sandbourne.

Il était trop tard pour faire une visite ou prendre des informations et le jeune homme avait remis à contrecœur ses projets au lendemain. Mais il lui était impossible de reposer.

Où pouvait bien être Tess, une paysanne, sa jeune femme, au milieu de toute cette société désœuvrée, dans cette ville de bains de mer à la mode ? Y avait-il quelques vaches à traire ? Sûrement il n'y avait pas de champs à cultiver. Peut-être était-elle occupée dans une de ces grandes maisons, et il allait à pas lents, regardant les fenêtres des chambres et les lumières qui s'éteignaient une à une, et se demandant dans laquelle pouvait être celle de Tess.

Les conjectures ne servaient à rien ; peu après minuit il rentra se mettre au lit et, avant d'éteindre sa lumière, il relut la lettre passionnée de Tess.

Dormir, il ne le pouvait si près d'elle et si loin ! Il levait sans cesse la jalousie pour regarder le mur des maisons en face ; près de quelle fenêtre reposait-elle en ce moment ? Il aurait aussi bien fait de rester debout toute la nuit.

Le matin il se leva à sept heures et sortit pour aller à la grande poste ; à la porte, il rencontra un facteur à l'air intelligent, qui sortait avec des lettres pour la distribution.

– Savez-vous l'adresse de Mme Clare ? demanda Angel.

Le facteur secoua la tête.

Alors, se souvenant qu'elle avait probablement continué de porter son nom de jeune fille, Clare ajouta :

– Ou d'une Mlle Durbeyfield ?

Durbeyfield ? Ce nom était également inconnu du facteur.

– Il y a tous les jours des visiteurs de passage, comme vous savez, monsieur, dit-il,... et sans le nom de la maison, il est impossible de les trouver.

Un de ses camarades sortait à ce moment et le nom lui fut répété.

– Je ne connais pas le nom de Durbeyfield ; mais il y a celui de D'Urberville aux Hérons, dit-il.

– C'est cela ! s'écria Clare, heureux de penser qu'elle était revenue à la prononciation véritable. Quel endroit est-ce que les Hérons ?

– Un hôtel meublé très chic. Il n'y a que des appartements meublés ici, monsieur.

Clare se fit donner quelques indications pour trouver la maison et s'y rendit en hâte ; il arriva en même temps que le laitier.

Les Hérons était une villa entourée de jardins. On ne se serait guère attendu à y trouver des appartements garnis tant elle avait l'air d'une maison particulière. Si la pauvre Tess y était domestique, comme il le craignait, elle irait ouvrir à ce laitier la porte de service et il eut envie d'aller, lui aussi, de ce côté. Cependant, dans le doute, il se dirigea vers la porte d'entrée et sonna. À cette heure matinale, ce fut la maîtresse elle-même qui ouvrit. Clare demanda Thérèse D'Urberville ou Durbeyfield.

– Madame D'Urberville ?

– Oui.

Tess passait donc pour une femme mariée, et il en fut heureux bien qu'elle n'eût pas adopté son nom.

– Voulez-vous avoir la bonté de lui dire qu'un parent est désireux de la voir ?

– Il est un peu tôt. Qui dois-je annoncer, monsieur ?

– Angel.

– M. Angel ?

– Non, Angel, c'est mon nom de baptême ; elle comprendra.

– Je vais voir si elle est réveillée.

Elle le fit entrer dans la pièce qui donnait sur le devant. C'était la salle à manger, et il regarda par les rideaux printaniers la petite pelouse avec ses rhododendrons et ses arbustes.

Évidemment, la position de Tess n'était pas aussi mauvaise qu'il l'avait craint et il réfléchit qu'elle avait dû réclamer et vendre ses bijoux. Pas un seul instant il ne l'en blâma. Bientôt son oreille aux aguets saisit un bruit de pas sur l'escalier et son cœur se mit à battre à coups si violents et si pénibles qu'il pouvait à peine se tenir debout.

« Mon Dieu ! Que va-t-elle penser de moi, changé comme je suis ! » se disait-il, et la porte s'ouvrit.

Tess parut sur le seuil ; nullement comme il s'était attendu à la voir ; en vérité, si différente qu'il en resta stupéfait. Sa grande beauté naturelle était, sinon rehaussée, du moins mise en lumière par son costume. Négligemment enveloppée d'une robe de chambre de cachemire gris perle ornée de broderies demi-deuil, elle portait des mules de même nuance. Son cou sortait d'une collerette de duvet de cygne et l'épaisse torsade de cheveux brun foncé qu'il se rappelait si bien s'enroulait en

masse sur sa nuque et pendait à demi sur ses épaules, dans la hâte qu'elle avait mise à venir.

Il lui avait tendu les bras ; puis il les laissa retomber, car elle ne s'avançait pas et se tenait immobile dans l'embrasure de la porte. Il sentit le contraste qui existait entre eux et s'imagina que son visage jaune, émacié, lui inspirait du dégoût.

– Tess ! fit-il d'une voix rauque. Pouvez-vous me pardonner d'être parti ?... Ne voulez-vous pas retourner près de moi ?... Comment se fait-il que vous soyez ainsi ?

– Il est trop tard..., dit-elle, et, dans la pièce, sa voix résonnait durement et ses yeux brillaient d'un éclat surnaturel.

– Je ne vous jugeais pas comme je l'aurais dû. Je ne vous voyais pas telle que vous étiez ! continua-t-il, suppliant. Je l'ai appris depuis, ma Tessy bien-aimée !

– Trop tard ! trop tard ! fit-elle, agitant la main avec l'impatience de l'être qui souffre et pour qui les instants sont des heures... Ne m'approchez pas, Angel, non, il ne faut pas. Tenez-vous loin !

– Mais ne m'aimez-vous pas, ma femme chérie ? Est-ce parce que la maladie m'a brisé ? Non, vous n'êtes pas si inconstante... je suis venu exprès pour vous chercher, ma mère et mon père vous accueilleront de tout leur cœur à présent !

– Oui... oh ! oui... oui ! Mais je dis qu'il est trop tard...

Elle semblait quelqu'un qui veut fuir, dans un rêve, et ne peut se mouvoir.

– ... Ne savez-vous pas tout ?... Ne le savez-vous pas ?... Pourtant comment êtes-vous venu ici, si vous ne savez pas ?

– J'ai demandé de côté et d'autre et j'ai trouvé le chemin.

– Je vous ai attendu et attendu, continua-t-elle, avec sa voix pathétique et cristalline d'autrefois... Mais vous n'êtes pas venu, et je vous ai écrit et vous n'êtes pas venu. Il disait toujours que vous ne viendriez jamais et que j'étais absurde. Il a été très bon pour moi et pour maman et pour nous tous, après la mort de père...

– Je ne comprends pas.

– Il m'a regagnée à lui.

Clare la regarda avec des yeux perçants puis, comprenant tout à coup, il faiblit comme un homme frappé de la peste ; son regard tomba sur les mains de Tess, autrefois rosées, maintenant blanches et délicates.

Elle reprit :

– Il est en haut, je le hais maintenant parce qu'il m'a dit un mensonge... il a dit que vous ne reviendriez pas. Et vous êtes revenu ! Ces vêtements, c'est lui qui m'a forcée à les mettre. Tout ce qu'il faisait de moi m'était égal. Mais partez, partez, Angel, je vous en prie, et ne revenez jamais plus !

Ils restaient là, cloués au sol, dans une tristesse morne, pitoyable, leurs regards disant l'amère dérision qui leur déchirait le cœur. Tous deux semblaient implorer un refuge contre la réalité.

– Ah ! c'est ma faute ! dit Clare.

Il ne put continuer, la parole était inexpressive comme le silence. Mais il avait la conscience vague de ce qu'il perçut clairement plus tard : il avait conscience que l'esprit de sa Tess s'était détaché de son corps, qu'elle le laissait aller à la dérive avec indifférence, comme un cadavre sur le courant, et que sa volonté n'y avait point de part.

Tout à coup, il vit que Tess avait disparu. Son visage contracté se glaça pendant qu'il demeurait un moment perdu dans

ses pensées. Quelques minutes plus tard il était dans la rue, allant il ne savait où.

LVI

Mme Brooks, la propriétaire des Hérons et de tout le beau mobilier, n'était pas une personne d'humeur extraordinairement curieuse. Néanmoins, la visite d'Angel Clare à ses riches locataires, M. et Mme D'Urberville, était suffisamment insolite d'heure et d'allure pour réveiller ce penchant féminin.

Tess avait parlé à son mari du seuil de la porte de la salle à manger, sans entrer dans la pièce, et Mme Brooks, qui se tenait derrière la porte mi-close de son petit salon au fond du corridor, put saisir quelques lambeaux de la conversation de ces deux êtres si misérables. Elle entendit Tess remonter l'escalier jusqu'au premier étage, puis Clare partir et la grille se fermer derrière lui. La porte de la chambre au-dessus se ferma ensuite et Mme Brooks en conclut que Tess était rentrée dans son appartement. Comme la jeune dame n'était pas complètement habillée, Mme Brooks savait qu'elle ne reparaîtrait pas de quelque temps.

Elle monta doucement l'escalier et se tint à la porte de la pièce qui se trouvait sur le devant. C'était un salon, communiquant avec une chambre à coucher par une porte à deux battants. La chambre du fond était en ce moment plongée dans le silence ; mais du salon partaient des sons inarticulés. Elle ne put d'abord distinguer qu'une syllabe continuellement répétée sur une note basse et plaintive, pareille au gémissement d'une âme attachée à quelque roue d'Ixion.

– Oh – oh – oh !

Puis un silence, puis un profond soupir et encore :

– Oh – oh – oh !

La maîtresse de l'hôtel regarda par le trou de la serrure. Dans le petit espace visible se trouvait un coin de la table déjà servie pour le déjeuner et, à côté, une chaise. Tess, agenouillée devant la chaise, avait le visage incliné sur le siège, les mains jointes sur la tête ; le pan de sa robe de chambre et la broderie de sa chemise de nuit s'étalaient sur le parquet derrière elle, et ses pieds nus, dont les pantoufles étaient tombées, dépassaient sur le tapis ; c'était elle qui gémissait avec un indicible désespoir. Alors une voix d'homme de la chambre voisine, cria :

– Qu'y a-t-il ?

Elle ne répondit pas, mais poursuivit sur un ton qui semblait un monologue ou plutôt un chant funèbre dont Mme Brooks ne put saisir qu'une partie :

– Et alors, mon cher... cher mari, est revenu à moi... Et je ne le savais pas... Et vous avez usé de votre cruelle persuasion... vous n'avez pas cessé, non vous n'avez pas cessé... La misère de mes petits frères et de mes petites sœurs et de ma mère... c'est avec cela que vous m'avez ébranlée !... et vous disiez que mon mari ne reviendrait jamais... jamais... et vous vous railliez de moi... et vous disiez que j'étais une sotte de l'attendre !... Et à la fin je vous ai cru et j'ai cédé... Et alors il est revenu !... Maintenant il est parti, parti... une seconde fois, et je l'ai perdu à présent pour jamais... et il ne m'aimera plus jamais, pas le moindre petit peu... et il ne fera plus que me haïr !... Oh ! oui, je l'ai perdu à présent, encore à cause de... vous !

En se tordant, la tête toujours appuyée sur la chaise, elle tourna le visage vers la porte, et Mme Brooks put y lire la souffrance et voir les lèvres qui saignaient d'être mordues et les longs cils mouillés des yeux clos qui se collaient à ses joues. Elle continua :

– Et il se meurt... il a l'air d'être à la mort. Et ma faute le tuera et ne me tuera pas !... Oh ! vous avez mis ma vie en pièces, vous avez fait de moi une victime, une malheureuse en cage !...

mon vrai mari à moi ne... jamais, jamais !... Ah ! Dieu... je ne peux le supporter... je ne peux pas... !

Il y eut d'autres paroles plus acerbes de l'homme, puis un frôlement soudain, elle avait bondi sur ses pieds.

Mme Brooks, croyant qu'elle allait se précipiter hors de la chambre, battit vivement en retraite en bas de l'escalier. C'était inutile, car la porte du salon ne s'ouvrit pas. Mais Mme Brooks, sentant qu'il n'était pas sûr d'épier sur le palier, rentra dans son petit salon. Elle ne put rien entendre à travers le plancher bien qu'elle écoutât attentivement ; alors elle s'en alla à la cuisine finir son déjeuner interrompu. Elle prit en revenant un ouvrage de couture et attendit dans la chambre du rez-de-chaussée qui donnait sur le devant que ses locataires sonnassent pour enlever le déjeuner ; elle voulait y aller elle-même afin de découvrir s'il était possible, ce qui se passait. Elle entendit le plancher au-dessus craquer légèrement sous des pas, puis un frôlement de robe contre la rampe de l'escalier. Une porte s'ouvrit et Tess parut, se dirigeant vers la grille pour sortir. Elle était tout habillée et portait la toilette de ville d'une jeune élégante. Une voilette était nouée par-dessus les plumes noires de son chapeau.

Mme Brooks n'avait pu saisir aucun mot d'adieu entre ses locataires. Peut-être s'étaient-ils querellés ou peut-être M. D'Urberville était-il encore endormi, car il ne se levait pas de bonne heure. Elle s'en alla dans la chambre du fond et y continua sa couture. Mme Brooks réfléchissait à ce retard et à la parenté que pouvait bien avoir avec le couple du haut le visiteur si matinal. En réfléchissant, elle se renversa sur le dossier de sa chaise et ses yeux rencontrèrent par hasard une tache qu'elle n'avait jamais remarquée au milieu du plafond blanc.

C'était grand comme un pain à cacheter mais cela devint rapidement aussi large que la paume de la main ; et alors elle vit que c'était rouge. Le plafond oblong et blanc avec cette plaque écarlate au milieu ressemblait à un as de cœur gigantesque. Mme Brooks fut prise d'une étrange angoisse. Elle monta sur la

table et du doigt toucha la tache du plafond. C'était humide et elle s'imagina que c'était une tache de sang. Elle descendit de la table, quitta la pièce et monta avec l'intention d'entrer dans la chambre à coucher. Mais elle était si énervée qu'elle ne put se décider à tourner le bouton de la porte. Elle écouta. Le silence de mort à l'intérieur n'était rompu que par un petit bruit régulier : floc, floc, floc.

Mme Brooks descendit précipitamment l'escalier, ouvrit la porte d'entrée et courut dans la rue. Un homme qu'elle connaissait, un des ouvriers employés dans une villa voisine, passait et elle le pria d'entrer et de monter avec elle ; elle craignait que quelque chose ne fût arrivé à l'un de ses locataires. L'ouvrier consentit et la suivit jusqu'au palier. Elle ouvrit la porte du salon, recula pour le laisser passer et entra derrière lui. La chambre était vide ; le déjeuner, repas substantiel de café, d'œufs et de jambon froid, était intact sur la table comme lorsqu'elle l'avait apporté ; mais le couteau à découper manquait.

Elle pria l'homme d'entrer par la porte à deux battants dans la chambre contiguë. Il ouvrit, fit un ou deux pas à l'intérieur et revint presque immédiatement, les traits rigides.

– Bon Dieu ! Le monsieur dans le lit est mort ! Je crois qu'il a reçu un coup de couteau, une mare de sang a coulé sur le plancher.

L'alarme fut donnée sur-le-champ, et la maison, tout à l'heure si calme, résonna du bruit d'allées et venues ; un chirurgien arriva. La blessure était petite, mais la pointe de la lame avait touché le cœur de la victime qui gisait sur le dos, pâle, immobile, morte, comme si elle avait à peine bougé après le coup. En un quart d'heure, la nouvelle qu'un visiteur de passage dans la ville avait été poignardé dans son lit se répandit dans toutes les résidences de la ville d'eaux.

LVII

Pendant ce temps, Angel Clare avait machinalement repris le chemin par lequel il était venu et, entrant à son hôtel, il s'était assis à déjeuner, les yeux fixés dans le vide. Il but et mangea inconsciemment, puis soudain il demanda sa note et, l'ayant payée, il prit à la main son sac de nuit et sortit. Au moment où il allait partir, on lui remit un télégramme, quelques mots de sa mère lui disant qu'ils étaient heureux d'avoir son adresse et l'informant des fiançailles de son frère Cuthbert avec Mercy Chant. Clare froissa le papier et se dirigea vers la station ; en y arrivant, il apprit que le train partait dans une heure et plus. Il s'assit pour attendre, puis, au bout d'un quart d'heure, ne put y tenir plus longtemps.

Le cœur brisé et engourdi, il n'avait rien qui le pressât ; mais il désirait quitter cette ville où il avait tant souffert et il se mit à marcher dans la direction de la station suivante, avec l'intention d'y prendre le train.

La grand-route était découverte et descendait dans une vallée à travers laquelle le regard pouvait la suivre d'un bord à l'autre. Arrivé à l'autre pente, il s'arrêtait pour respirer, quand il regarda inconsciemment derrière lui. Pourquoi ? Il n'aurait pu le dire ; mais quelque chose semblait l'y pousser. Le long ruban de route blanche s'étendait en s'amincissant et, tandis qu'il le contemplait, un point mouvant parut : un être humain qui courait. Clare attendit avec le pressentiment qu'on tâchait de le rejoindre. La silhouette qui descendait la pente se précisa : c'était une femme, mais il était si loin de soupçonner que cette femme pouvait être la sienne que, même à son approche il ne la reconnut pas sous ce nouveau costume. Ce fut seulement quand elle fut arrivée tout près qu'il se laissa convaincre.

– Je vous ai vu… vous éloigner de la station… juste avant que j'arrive… et je vous ai suivi, tout le chemin !

Elle était si pâle, si essoufflée, si frémissante qu'il ne lui fit pas de questions, mais, lui saisissant la main qu'il passa sous son bras, il l'entraîna. Pour éviter une rencontre possible, il quitta la grand-route et prit un sentier sous les sapins. Quand ils se furent enfoncés sous les branches plaintives, il s'arrêta et la regarda avec des yeux interrogateurs.

– Angel, dit-elle comme si elle s'attendait à cette question… Savez-vous pourquoi j'ai couru après vous ? Pour vous dire que je l'ai tué.

Un blême sourire navrant éclairait son visage tandis qu'elle parlait.

– Mais… dit-il, la croyant en quelque délire, à voir ses manières étranges.

– Je l'ai fait, je ne sais pas comment, reprit-elle ; je le devais, à vous et à moi-même, Angel ; il y a longtemps, quand je l'ai frappé sur la bouche avec mon gant, j'ai pensé que j'en deviendrais peut-être capable un jour, à cause du tort qu'il m'avait fait dans ma jeunesse innocente et qu'il vous avait fait par moi. Il est venu se mettre entre nous et il a perdu notre vie, et maintenant il ne le pourra plus. Je ne l'ai jamais aimé, du tout, Angel, jamais comme je vous ai aimé. Vous le savez, n'est-ce pas ? Vous le croyez ? Vous ne reveniez pas vers moi et j'ai été obligée de retourner à lui. Pourquoi êtes-vous parti ? Pourquoi ?… Quand je vous aimais tant ! Je ne peux pas m'imaginer pourquoi vous l'avez fait ! Mais je ne vous blâme pas ; seulement, Angel, voulez-vous me pardonner ma faute contre vous, maintenant que je l'ai tué ? Je pensais, pendant que je courais après vous, que bien sûr vous me pardonneriez, maintenant que je l'avais fait. Cela m'est venu comme un éclair, l'idée que je vous regagnerais de cette façon. Je ne pouvais supporter plus longtemps de vous perdre ; vous ne savez pas combien j'étais incapable de suppor-

ter que vous ne m'aimiez pas !... Dites que vous m'aimez maintenant ! Mon cher, cher mari ! Dites que oui, maintenant que je l'ai tué !

– Je vous aime, Tess, oh ! tout est revenu ! dit-il, et il la serrait dans ses bras, dans une étreinte fiévreuse. Mais, que voulez-vous dire ? Vous l'avez tué ?...

– Je veux dire que je l'ai tué, murmura-t-elle dans une sorte de rêve.

– Comment ?... Réellement ?... Il est mort ?

– Oui, il m'entendait pleurer à cause de vous et il s'est raillé cruellement de moi, et vous a appelé d'un nom insultant, et alors je l'ai tué. Mon cœur n'a pu le supporter. Il m'avait déjà raillée à propos de vous. Et alors, je me suis habillée et je suis partie vous retrouver.

Peu à peu, il inclinait à croire qu'elle avait à demi essayé ce qu'elle disait avoir fait, et l'horreur que lui causait l'acte était mêlée de stupeur devant la puissance étrange de cette passion pour lui qui semblait avoir complètement éteint chez elle le sens moral. Incapable de concevoir la gravité de sa conduite, Tess semblait heureuse enfin et, tandis qu'elle reposait sur son épaule en pleurant de bonheur, il la regardait et se demandait quelle force obscure dans le sang des D'Urberville l'avait conduite à cette aberration...

Mais était-ce une aberration ?

La pensée lui traversa l'esprit que la légende des D'Urberville avait sans doute pris naissance dans des actes pareils commis par ses ancêtres. Autant qu'il put raisonner dans la confusion et la surexcitation de ce moment, il lui sembla que la folle douleur de Tess avait dû un instant lui faire perdre son équilibre mental et la précipiter dans ce gouffre.

Si la chose était vraie, c'était terrible ; si c'était une hallucination d'un moment, c'était profondément triste. Mais n'importe ! Elle était sa femme, aimante et passionnée, qui était venue se jeter dans ses bras sans douter un instant qu'il pût hésiter à la protéger. Une tendresse sans bornes dominait enfin chez Clare. Il la baisait et la rebaisait de ses lèvres blêmes et, lui tenant la main, il lui dit :

– Je ne vous abandonnerai pas ! Je vous protégerai par tous les moyens en mon pouvoir, très cher amour, quoi que vous puissiez avoir fait ou ne pas avoir fait !

Ils poursuivirent leur marche sous les arbres et Tess, de temps en temps, tournait la tête pour le regarder. Il était amaigri, flétri, mais en lui elle ne distinguait pas le moindre défaut. Pour elle, il était comme autrefois toute perfection de corps et d'esprit, il était toujours son Antinoüs, son Apollon ; ce visage maladif était à ses yeux aimants beau comme le matin, aujourd'hui autant que la première fois où elle l'avait vu ; n'était-ce pas le visage du seul homme sur terre qui l'avait aimée purement et qui avait cru en sa pureté !

D'instinct il ne se dirigea pas, comme il l'avait d'abord projeté, vers la première station, mais s'enfonça toujours plus avant dans la forêt de pins qui s'étendait sur plusieurs kilomètres. Ils allaient, enlacés, sur la couche sèche d'aiguilles de pin, plongés dans une atmosphère enivrante et vague par la conscience qu'ils étaient enfin réunis, que rien ne les séparait, ne pensant pas au mort. Ils firent ainsi quelques kilomètres, puis Tess, s'éveillant, regarda autour d'elle et dit timidement :

– Allons-nous quelque part en particulier ?

– Je ne sais pas, chérie. Pourquoi ?

– Je ne sais pas.

– Eh bien, nous pouvons marcher encore un peu et ce soir nous trouverons des chambres dans quelque endroit, dans une

maisonnette solitaire peut-être. Êtes-vous bonne marcheuse, Tess ?

– Oh ! oui, je pourrais marcher toujours et toujours avec votre bras autour de moi.

En somme, c'était, semblait-il, le meilleur parti à suivre. Ils hâtèrent donc le pas, évitant les grandes routes et prenant d'obscurs sentiers, autant que possible dans la direction du nord. Mais toute la journée il y eut, dans leurs mouvements, quelque chose de vague et d'imprécis : ils ne pensaient ni à fuir ni à se déguiser ni à se cacher ; tous leurs plans ne se rapportaient qu'au temps présent, avec une imprévoyance d'enfants.

Vers midi, ils s'approchèrent d'une auberge sur la route ; Tess aurait voulu y entrer avec lui pour manger, mais il lui conseilla de rester dans les buissons en attendant son retour. La toilette de Tess était à la dernière mode, son ombrelle à manche d'ivoire était d'une forme inconnue dans ce coin retiré et elle aurait attiré l'attention dans un cabaret. Il revint bientôt avec assez de provisions pour nourrir une demi-douzaine de personnes, et avec deux bouteilles de vin ; c'était suffisant pour vivre un jour et davantage, si quelque événement imprévu survenait.

Ils s'assirent sur les branches mortes et dînèrent. Entre une et deux heures, ils enveloppèrent les restes de leur repas et se remirent en marche.

– Je me sens assez forte pour aller n'importe où ! dit-elle.

– Nous ferons aussi bien, je crois, de nous diriger vers l'intérieur du pays, où nous pourrons nous cacher quelque temps et où l'on nous cherchera probablement moins que près de la côte, fit observer Clare. Plus tard, quand nous serons oubliés, nous irons dans un port.

Pour toute réponse, elle se serra plus étroitement contre lui et ils continuèrent leur route. Bien que ce fût un mois de mai

anglais, le temps était limpide et serein. Leur sentier les conduisit au cœur de la Nouvelle Forêt et, vers le soir, au détour d'un chemin, ils aperçurent une grille ouvragée avec un écriteau où était peint en blanc : « À louer meublée cette Résidence avantageuse » ; suivaient les détails et les indications nécessaires pour s'adresser à des agents de Londres. En entrant par la grille, ils virent la maison, beau et vaste bâtiment d'un dessin régulier.

– Je le connais, dit Clare, c'est le manoir de Bramshurst. Vous voyez qu'il est fermé et que l'herbe pousse dans l'avenue.

– Il y a des fenêtres ouvertes, dit Tess.

– Rien que pour aérer les chambres, sans doute.

– Toutes ces chambres sont vides et nous, sans un toit sur nos têtes.

– Vous commencez à être fatiguée, ma Tess, dit-il. Nous nous arrêterons bientôt.

Et baisant sa bouche triste, il l'entraîna.

Lui aussi se sentait las, car ils n'avaient pas fait moins de huit lieues et il était temps de songer au repos. Ils regardaient de loin des chaumières et de petites auberges isolées et ils avaient envie de s'approcher de l'une d'elles, quand le cœur leur manqua et ils s'éloignèrent. À la fin, n'en pouvant plus, ils durent s'arrêter.

– Si nous dormions sous les arbres ? demanda Tess. Mais il pensa que la saison n'était pas assez avancée.

– J'ai réfléchi à cette maison vide que nous avons passée, dit-il. Retournons-y.

Ils revinrent sur leurs pas et il leur fallut une demi-heure avant de se trouver à la grille. Il la pria de rester un instant pendant qu'il irait explorer l'endroit. Elle s'assit parmi les buissons près de la grille et Clare se traîna vers la maison. Son absence

fut longue et, quand il revint, Tess était follement anxieuse, non pour elle mais pour lui.

Il avait su par un petit garçon qu'une vieille femme était seule chargée de s'occuper de la maison et qu'elle venait, seulement quand il faisait beau, du hameau voisin, ouvrir et fermer les fenêtres. Elle viendrait les fermer au coucher du soleil.

– Et maintenant nous pouvons entrer par une des fenêtres du bas et nous y reposer, dit-il.

Elle s'avança péniblement avec lui jusqu'à la façade principale dont les fenêtres aux volets fermés, pareilles à des prunelles aveugles, écartaient toute possibilité d'espionnage. On atteignait la porte par un perron et l'une des fenêtres d'à-côté était ouverte. Clare l'escalada et tira Tess après lui. Excepté le vestibule, les pièces étaient toutes dans l'obscurité et ils montèrent l'escalier. En haut également, les volets étaient hermétiquement clos ; on s'était contenté ce jour-là d'aérer en ouvrant la fenêtre du vestibule sur le devant, et sur le derrière une fenêtre du haut.

Clare ouvrit la porte d'une grande chambre, s'y dirigea à tâtons et entrouvrit les volets de deux ou trois pouces. Un jet de lumière éblouissante pénétra dans la pièce, éclairant des meubles lourds et démodés, des tentures de damas cramoisi et un énorme lit à colonnes, dont le chevet était orné de personnages sculptés, courant, représentant sans doute la course d'Atalante.

– Le repos enfin ! dit-il, déposant son sac et le panier de provisions.

Ils restèrent dans le plus grand silence jusqu'à l'arrivée de la femme qui devait fermer les fenêtres ; par précaution, ils s'étaient mis dans une obscurité complète en barrant les volets comme avant, de peur que la femme n'ouvrît leur porte pour une raison quelconque. Elle arriva entre six ou sept heures, mais ne s'approcha pas de l'aile où ils étaient. Ils l'entendirent

fermer les fenêtres, les assujettir, verrouiller la porte et s'en aller. Alors Clare laissa entrer furtivement un rayon de lumière et ils prirent un autre repas ; puis les ombres de la nuit les enveloppèrent sans qu'ils eussent aucun flambeau pour les dissiper.

LVIII

La nuit était étrangement solennelle et paisible. Aux premières heures du matin, Tess lui raconta tout bas la promenade qu'il avait faite pendant son sommeil en la tenant dans ses bras, traversant le torrent au risque de mourir avec elle et la déposant dans le cercueil de pierre de l'abbaye en ruine. Il ne l'avait jamais su.

– Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit, le lendemain ? fit-il. Ainsi bien des malentendus auraient pu être évités, et bien des tristesses.

– Ne pensez pas à ce qui est passé, dit-elle. Je ne veux penser à autre chose qu'à ce qui est maintenant. Qui sait ce que demain tient en réserve ?

Mais le lendemain ne leur apporta point de tristesse. La matinée était humide et brumeuse et Clare, averti que la femme n'ouvrait les fenêtres que par les beaux jours, se risqua à se glisser hors de leur chambre et à explorer la maison, laissant Tess endormie. Il trouva de l'eau, mais rien à manger, et il profita du brouillard pour sortir de la maison ; il alla chercher du pain et du beurre à une boutique de la petite ville, à trois ou quatre kilomètres de là, ainsi qu'une bouillotte et une lampe à esprit-de-vin pour avoir du feu sans fumée. Sa rentrée éveilla Tess, et ils déjeunèrent de ce qu'il avait apporté.

Ils n'étaient point disposés à sortir de chez eux et le jour s'écoula, la nuit suivante, puis l'autre, puis encore l'autre, et, presque sans qu'ils s'en aperçussent, cinq jours passèrent dans une réclusion absolue, sans que le bruit ou la vue d'un être humain eût troublé leur paix. Les seuls événements étaient les changements du temps, les oiseaux de la forêt, leur seule com-

pagnie. Par un accord tacite, c'est à peine s'ils parlèrent une fois des incidents passés qui avaient suivi le jour de leur mariage. La sombre période intermédiaire semblait s'enfoncer dans le chaos, au-dessus duquel l'amour présent et l'amour d'autrefois se rejoignaient comme si rien d'autre n'avait jamais été. Toutes les fois qu'il lui suggérait de quitter leur abri et de s'en aller vers Southampton ou Londres, elle montrait une certaine répugnance.

– Pourquoi mettrions-nous fin à tout ce qui est doux et charmant ? disait-elle d'un ton de protestation suppliante... Ce qui doit arriver arrivera !

Et, regardant par la fente du volet :

– Tout est tourment dehors, ici tout est bonheur.

Il jeta un coup d'œil furtif lui aussi. C'était bien vrai ; au-dedans, la tendresse, l'union, l'erreur pardonnée ; au-dehors, l'inexorable.

– Et, et... fit-elle pressant sa joue contre celle de Clare... J'ai peur que ne dure pas ce que vous pensez de moi. Je ne désire point survivre à vos sentiments actuels pour moi. Je ne voudrais pas ! J'aimerais mieux être morte et enterrée quand le temps viendra où vous me mépriserez, pour que je ne puisse jamais savoir que vous m'avez méprisée.

– Je ne pourrai jamais vous mépriser.

– Je l'espère aussi. Mais quand je pense à ma vie, je ne puis imaginer comment un homme pourrait tôt ou tard s'empêcher de me mépriser. Quelle folie mauvaise m'a prise ! Pourtant, autrefois je ne pouvais supporter de faire du mal à une mouche ou à un ver, et la vue d'un oiseau en cage me faisait souvent pleurer !

Ils restèrent encore un jour. Dans la nuit, le ciel morne s'éclaircit, et la vieille femme chargée du soin de la maison

s'éveilla de bonne heure. Le resplendissant lever de soleil la rendit d'une activité inaccoutumée ; elle résolut d'aller sur-le-champ au château et de profiter de la journée pour l'aérer à fond. Elle vint donc et, ayant ouvert les chambres du bas avant six heures, elle monta aux chambres à coucher ; elle était sur le point de tourner le bouton de celle où reposaient les amants, quand elle s'imagina entendre le bruit d'une respiration à l'intérieur. Grâce à ses pantoufles et à sa vieillesse, elle s'était avancée d'un pas silencieux et elle se préparait à battre en retraite ; puis, réfléchissant que son ouïe avait pu la tromper, elle revint et essaya tout doucement d'ouvrir. La serrure était abîmée, mais, à l'intérieur, on avait poussé un meuble et elle ne put qu'entrebâiller la porte.

Un jet de lumière matinale, passant par la fente du volet, tombait sur le visage du couple plongé dans un profond sommeil, les lèvres de Tess ouvertes comme une fleur à demi épanouie près de la joue d'Angel.

La brave femme fut à tel point frappée de leur air innocent et de l'élégance de la robe de Tess, accrochée à une chaise, de ses bas de soie à côté, du joli parasol et des autres vêtements avec lesquels elle était arrivée parce qu'elle n'en avait point d'autres, que sa première indignation contre l'effronterie de coureurs et de vagabonds fit place à une émotion romanesque pour ce qui lui semblait être un enlèvement distingué. Elle ferma la porte et se retira aussi doucement qu'elle était venue, pour aller consulter ses voisins au sujet de l'étrange découverte.

Une minute ne s'était point écoulée après son départ quand Tess s'éveilla, puis Clare. Tous deux avaient conscience de quelque chose qui les avait troublés et ce sentiment d'inquiétude s'accrut. Aussitôt qu'Angel fut habillé, il examina attentivement la pelouse par la fente du volet.

– Je crois que nous ferons bien de partir tout de suite, dit-il..., il fait beau et ne puis m'empêcher de m'imaginer que

quelqu'un est dans la maison. En tout cas, nous sommes sûrs que la femme viendra aujourd'hui.

Tess approuva passivement et, après avoir mis la chambre en ordre, ils prirent les quelques objets qui leur appartenaient et s'éloignèrent sans bruit. Quand ils furent dans la forêt, Tess se retourna pour jeter un dernier regard sur la maison.

– Oh ! Heureuse maison ! Adieu ! dit-elle... Ma vie ne peut être qu'une question de semaines. Pourquoi ne serions-nous pas restés ici ?

– Ne dites pas cela, Tess ! Nous serons bientôt hors du comté. Nous continuerons notre marche vers le nord. Personne ne pensera à nous y aller trouver. On nous cherchera dans les ports de Wessex, si même on nous cherche. Une fois dans le nord, nous irons à un port et nous partirons.

L'ayant ainsi persuadée, ils poursuivirent leur chemin. Leur arrêt au manoir les rendait capables de fournir une longue marche, et, vers le milieu du jour, ils virent qu'ils approchaient de la ville aux nombreux clochers, Melchester. Clare décida de faire reposer Tess sous un bouquet d'arbres l'après-midi et de continuer leur route la nuit. Vers huit heures ils passaient la frontière du comté. Ce n'était pas chose nouvelle pour Tess de marcher à travers champs et elle y montra son ancienne agilité. Ils durent traverser Melchester pour passer sur le pont une large rivière qui les arrêtait. Vers minuit ils suivaient les rues désertes à la lueur vacillante de réverbères, évitant les pavés pour étouffer le bruit de leurs pas. La gracieuse silhouette de la cathédrale se profilait à leur droite, mais ils n'y pensaient guère. Une fois hors de la ville, ils prirent la grand-route qui, au bout de quelques kilomètres, traversait une vaste plaine.

Bien que le ciel fût épais de nuages, une lueur diffuse jetée par quelque fragment de lune était venue à leur aide jusqu'ici. Mais la lune disparut ; les nuages semblaient descendre sur leur tête et il faisait noir comme dans un four. Malgré tout, ils pou-

vaient encore trouver leur chemin, en restant autant que possible sur le gazon pour éviter le bruit des pas, chose facile, car il n'y avait ni haie ni clôture d'aucun genre. Tout autour s'étendait la plaine solitaire, sombre et désolée, sur laquelle soufflait un vent âpre.

Ils avaient ainsi fait à tâtons trois à quatre kilomètres, quand Angel eut soudain conscience de quelque vaste monument tout proche qui se dressait devant lui sur l'herbe. Ils s'y étaient presque heurtés.

– Quel monstrueux endroit est-ce là ? fit-il.

– Cela bourdonne, dit-elle. Écoutez !

Il prêta l'oreille. Le vent, jouant sur l'édifice, produisait un grondement pareil à la note de quelque harpe gigantesque à une seule corde. Nul autre son n'en sortait. Clare, levant la main et avançant d'un ou deux pas, toucha la surface verticale de la muraille ; elle semblait de pierre massive, sans joints ni moulures ; en la tâtant encore, il découvrit que c'était un pilier rectangulaire colossal ; étendant la main gauche, il en toucha un autre tout semblable. À une hauteur indéfinie au-dessus de sa tête, quelque chose rendait le ciel noir encore plus noir, quelque chose qui avait l'apparence d'une vaste architrave, unissant horizontalement les piliers. Ils pénétrèrent avec précaution au-dessous ; les surfaces répercutaient le doux frôlement de leurs pas ; mais ils semblaient toujours être dehors ; il n'y avait point de toit. Tess respirait craintivement et Angel tout perplexe dit :

– Qu'est-ce que cela peut être ?

Sur le côté, en tâtonnant, ils rencontrèrent un autre pilier pareil à une tour, carré et rigide comme le premier ; plus loin un autre, puis encore un autre. L'endroit n'était que portes et piliers, quelques-uns réunis au-dessus par des architraves continues.

– En vérité c'est un Temple des Vents ! dit-il.

Le pilier suivant était isolé ; d'autres formaient un trilithon, d'autres étaient couchés ; leurs flancs faisaient une chaussée assez vaste pour le passage d'une voiture, et bientôt il devint évident que c'était une forêt de monolithes groupés sur l'étendue herbeuse de la plaine. Le couple s'enfonça plus avant dans ce pavillon de la nuit et se trouva enfin au centre.

– C'est Stonehenge ! dit Clare.

– Le temple païen, voulez-vous dire ?

– Oui, plus vieux que les siècles ; plus vieux que les D'Urberville. Eh bien, qu'allons-nous faire, chérie ? Peut-être trouverons-nous plus loin un abri.

Mais Tess, trop fatiguée, se jeta sur une table de pierre qui était là tout près, abritée du vent par un pilier. Grâce à l'action du soleil pendant le jour, la pierre était chaude et sèche et faisait du bien après l'humidité de l'herbe rude et glaciale qui avait mouillé ses jupes et ses chaussures.

– Je ne tiens pas à aller plus loin, Angel, dit-elle en étendant la main pour chercher la sienne... Ne pouvons-nous rester ici ?

– Je crains que non. De jour, l'endroit est visible à des lieues à la ronde ; en ce moment, on ne le croirait guère.

– Quelqu'un de la famille de ma mère était berger par ici, à présent que j'y pense. Et vous disiez à Talbothays que j'étais une païenne... Ainsi, maintenant je suis chez moi.

Il s'agenouilla près de la forme étendue et posa ses lèvres sur les lèvres de Tess.

– Vous avez envie de dormir, chérie !... Je crois que vous êtes couchée sur un autel.

– J'ai beaucoup de plaisir à être ici, murmura-t-elle... C'est si solennel, si solitaire, après mon grand bonheur, avec rien que

le ciel au-dessus de moi. Il semble qu'il n'y ait personne au monde que nous deux ; et je voudrais qu'il n'y eût personne... excepté Liza Lou.

Clare réfléchit qu'elle pouvait aussi bien se reposer ici, en attendant qu'il fît un peu plus jour et, jetant sur elle son pardessus, il s'assit à côté.

– Angel, si quelque chose m'arrive, voulez-vous veiller sur Liza Lou pour l'amour de moi ? demanda-t-elle, quand ils eurent écouté longtemps le vent dans les piliers.

– Oui, je le ferai.

– Elle est bonne, et si simple et si pure ! Oh ! Angel, je désire que vous l'épousiez si vous me perdez, comme cela arrivera sous peu. Oh ! si vous vouliez.

– Si je vous perds, je perds tout, et elle est ma belle-sœur !

– Cela ne fait rien, mon chéri. On épouse souvent sa belle-sœur, du côté de Marlott, et Liza Lou est si douce, si charmante et elle devient si belle. Oh ! je vous partagerais volontiers avec elle, quand nous serons esprits ! Si vous vouliez la former et l'instruire, Angel, et l'élever exprès pour vous ! Elle a tout ce que j'ai de mieux sans avoir ce que j'ai de mauvais et, si elle devenait vôtre, il semblerait presque que la mort ne nous ait pas séparés... Eh bien, je l'ai dit, je n'en reparlerai plus.

Elle se tut et il tomba dans la rêverie. Il pouvait voir au loin dans le ciel, vers le nord-est, entre les piliers, une raie horizontale de lumière. La concavité uniforme de nuages noirs se soulevait tout entière comme un couvercle, laissant entrer au bord de la terre le jour naissant, contre lequel les monolithes et les trilithons superbes commençaient à se dessiner en noir.

– Offrait-on des sacrifices à Dieu, ici ? demanda-t-elle.

– Non. Au soleil, je crois. Cette haute pierre, dressée là-bas toute seule, est dans la direction du soleil qui va bientôt se lever par-derrière.

– Ceci me fait souvenir, chéri, dit-elle. Vous vous rappelez que vous n'avez jamais voulu contrarier aucune de mes croyances, avant notre mariage ? Mais je savais tout de même vos opinions et j'ai pensé comme vous,... non pas à cause de raisons à moi, mais parce que vous pensiez ainsi. Dites-moi maintenant, Angel, pensez-vous que nous nous retrouverons après la mort ? Je voudrais savoir.

Il l'embrassa pour éviter de répondre à un tel moment.

– Oh ! Angel. J'ai peur que cela ne veuille dire non ! fit-elle avec un sanglot étouffé... Et je désirerais tant vous revoir, tant, tant ! Quoi ! Pas même vous et moi, Angel, qui nous aimions si bien ?

Comme un plus grand que lui, à la question critique il ne répondit pas, et ils retombèrent dans le silence. Quelques minutes après, la respiration de Tess se fit plus régulière, son étreinte se desserra et elle s'endormit. La bande de pâleur argentée à l'orient rendait les lointains de la grande plaine sombres et proches, et tout l'énorme paysage portait cette empreinte de réserve, de taciturnité et d'indécision, habituelle avant l'aube. Les piliers de l'est et leurs architraves dressaient leurs silhouettes noires contre la lumière, plus loin, la grande pierre du Soleil à forme de flamme, et, à mi-chemin, la pierre du Sacrifice. Bientôt le vent de la nuit tomba et les petites mares frémissantes s'apaisèrent dans la coupe que formaient les creux des pierres. En même temps, quelque chose à peine plus gros qu'un poing sembla se mouvoir là-bas vers l'est où le terrain descendait : c'était la tête d'un homme qui s'approchait. Clare regretta de n'avoir pas continué sa route, mais à présent il n'y avait plus d'autre parti à prendre que de rester tranquille. L'homme vint droit au cercle de pilier où ils étaient. Clare entendit derrière lui comme un frottement de pieds. Se retour-

nant, il vit par-dessus les colonnes couchées une autre silhouette, puis, avant qu'il s'en doutât, une autre était tout près sous un trilithon, à droite, et une autre à gauche.

L'aube tombait en plein sur l'homme qui venait de l'ouest et Clare vit qu'il était grand et qu'il marchait d'un pas militaire. Tous se resserrèrent dans un dessein évident. Le récit de Tess était donc vrai ? Bondissant sur ses pieds, Clare jeta les yeux autour de lui, cherchant une arme, une pierre détachée, un moyen de salut, n'importe quoi. Pendant ce temps, l'homme le plus rapproché arrivait sur lui.

– C'est inutile, monsieur, dit-il... Nous sommes seize dans la plaine et tout le pays est averti.

– Laissez-la dormir ! dit-il à voix basse, suppliant, aux hommes qui se rassemblaient tout autour.

Quand ils virent où elle était, ce qu'ils ignoraient jusque-là, ils ne firent pas d'objection et restèrent à la veiller, immobiles comme les piliers qui les entouraient. Angel s'approcha et se pencha sur elle, prenant sa pauvre petite main ; sa respiration maintenant était rapide et menue comme celle d'une créature plus frêle qu'une femme. Tous attendaient, au jour grandissant, le visage et les mains comme argentés, le reste du corps dans la nuit ; les colonnes étaient d'un gris étincelant, la plaine encore une masse d'ombre.

Bientôt la lumière se fit plus vive et un rayon qui semblait se glisser sous les paupières de Tess l'éveilla.

– Qu'est-ce, Angel ? dit-elle en se dressant... Sont-ils venus pour moi ?

– Oui, bien-aimée, ils sont venus.

– C'est comme cela devait être, murmura-t-elle. Angel, je suis presque heureuse... oui, heureuse ! Ce bonheur n'aurait pu

durer. C'était trop. J'ai eu mon compte, et maintenant je ne vivrai pas assez pour que vous me méprisiez.

Elle se leva et, secouant les plis de sa robe, s'avança ; aucun des hommes n'avait bougé.

– Je suis prête, dit-elle, tranquillement.

LIX

La belle et vieille cité de Wintoncester, autrefois capitale du Wessex, s'étendait au milieu de ses collines, dans tout l'éclat et la chaleur d'une matinée de juillet.

Les maisons à pignons, faites de briques, de tuiles ou de pierres de taille, avaient perdu pour la saison leur tégument desséché de lichen, et, dans les prés, l'eau des rivières était basse. Le long de la Grande Rue en pente, on procédait à loisir au balayage qui annonçait jadis les jours de marché.

De la porte ouest, la grand-route monte en une longue côte régulière d'un ou deux kilomètres et laisse peu à peu les maisons derrière elle. Deux personnes, venant de l'enceinte de la ville, gravissaient rapidement cette route comme si, dans leur préoccupation, elles ne s'apercevaient pas de la pénible montée. Elles avaient débouché d'une petite porte étroite à barreaux, pratiquée dans une haute muraille un peu plus bas. Elles semblaient avoir hâte de s'éloigner de la vue des maisons. Bien qu'elles fussent jeunes, elles marchaient la tête baissée, accablées de tristesse sous les rayons du joyeux soleil implacable.

L'une d'elles était Angel Clare, l'autre une jeune fille élancée, moitié enfant encore et moitié femme, image spiritualisée de Tess, plus menue qu'elle, avec les mêmes yeux : la belle-sœur de Clare, Liza Lou. Leurs pâles figures semblaient s'être amincies de moitié. Ils allaient la main dans la main, la tête penchée, comme les deux apôtres de Giotto.

Ils avaient à peu près atteint le haut de la colline quand les horloges de la ville sonnèrent huit heures ; ils tressaillirent et, faisant quelques pas, arrivèrent à la première borne miliaire qui se dressait toute blanche sur la lisière verte de l'herbe. Ils mon-

tèrent sur le gazon et, contraints par une force qui semblait dominer leur volonté, ils s'arrêtèrent soudain puis, se retournant, attendirent comme paralysés près de la pierre.

De ce sommet, la vue était vaste. À leurs pieds s'étalait la ville qu'ils venaient de quitter, avec la large tour de la cathédrale à nef immense, les flèches d'une autre église, la tour à clochetons du collège, la tour et les pignons du vieil hospice. Derrière on voyait la rondeur d'une colline ; puis le paysage s'étendait à perte de vue et l'horizon se fondait dans la splendeur du soleil radieux.

Devant les autres édifices se dressait un grand bâtiment de briques rouges à toit gris et plat, à rangées de basses fenêtres à barreaux annonçant la prison et tranchant par son aspect rigide et formaliste sur les irrégularités gracieuses et baroques des monuments gothiques. De la route, il était un peu caché par des ifs et des chênes verts, mais d'ici, on le voyait à découvert. La petite porte par où le couple était sorti tout à l'heure était dans le mur de cette construction. Au milieu du bâtiment, une vilaine tour octogonale au sommet plat s'élevait sur l'horizon et, vue ainsi, à contre-jour, elle paraissait la seule ombre sur la beauté de la ville. Pourtant c'était elle et non le reste qui intéressait les deux spectateurs. Un grand mât était fixé sur la corniche ; leurs yeux y étaient rivés. Peu de minutes après l'heure, quelque chose fut hissé lentement au haut du mât et s'allongea sous la brise. C'était un drapeau noir.

Justice était faite, et le Président des Immortels (pour parler la langue d'Eschyle) avait fini de jouer avec la vie de Tess. Et les chevaliers D'Urberville dormaient, ignorants dans leurs tombes.

Les deux spectateurs muets se prosternèrent comme s'ils priaient et restèrent longtemps immobiles ; le drapeau flottait toujours. Aussitôt qu'ils en eurent la force, ils se levèrent, se reprirent la main et continuèrent leur route.